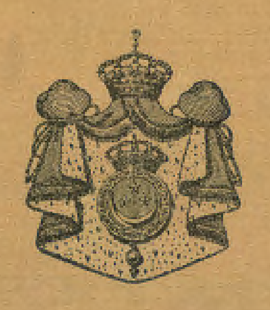
PRÉCIS DE L'HISTOIRE D'ÉGYPTE

PAR

DIVERS HISTORIENS ET ARCHÉOLOGUES

TOME TROISIÈME







IMPRIMÉ PAR L'IMPRIMERIE
DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE DU CAIRE

MCMXXXIII



PRÉCIS
DE L'HISTOIRE D'ÉGYPTE

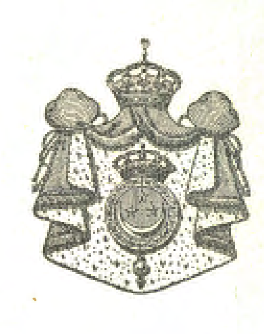
PAR

DIVERS HISTORIENS ET ARCHÉOLOGUES

PRÉCIS
DE L'HISTOIRE D'ÉGYPTE

PAR

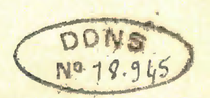
DIVERS HISTORIENS ET ARCHÉOLOGUES





IMPRIMÉ PAR L'IMPRIMERIE
DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE DU CAIRE

MCMXXXIII



AVANT-PROPOS.

Avec ce tome III du *Précis*, nous abordons l'histoire moderne de l'Égypte qui s'étend de la conquête ottomane de 1517 jusqu'à l'abdication du Khédive Ismaïl en 1879. Contrairement à ce que nous avions annoncé au tome Ier, cette seconde partie sera contenue dans les deux volumes suivants :

Tome III : L'Égypte ottomane, l'Expédition française en Égypte et le Règne de Mohamed Aly (1517-1849), par MM. Étienne Combe, Jacques Bainville et Édouard Driault.

Tome IV : Histoire des Règnes d'Abbas Ier, de Saïd Pacha et de S.A. le Khédive Ismaïl (1848-1879), par M. Angelo Sammarco.

Un index termine cette seconde partie.

TOME III

L'ÉGYPTE OTTOMANE,
L'EXPÉDITION FRANÇAISE EN ÉGYPTE
ET LE RÈGNE DE MOHAMED-ALY
(1517-1849)

PAR

MM. ÉTIENNE COMBE, JACQUES BAINVILLE
ET ÉDOUARD DRIAULT

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉGYPTE OTTOMANE

DE LA CONQUÊTE PAR SELIM (1517)

À L'ARRIVÉE DE BONAPARTE (1798)

PAR

ÉTIENNE COMBE

INTRODUCTION.

L'histoire de la domination ottomane en Égypte est, deux ou trois incidents de quelque importance mis à part, assez peu attrayante. Non point seulement parce que l'Égypte est déchue de sa grandeur passée et n'est plus qu'une simple province de l'Empire Ottoman, mais surtout parce que les acteurs des nombreux drames auxquels nous assistons font piètre figure. L'Égypte joue alors un rôle effacé dans l'histoire de l'Orient méditerranéen; c'est une ferme, dont le propriétaire attend le plus de rendement possible en argent, en céréales et en produits de tout genre, mais dont l'exploitation est confiée à des administrateurs souvent incapables ou malhonnêtes, s'appuyant sur une clique militaire avide et indisciplinée, qui est d'ailleurs prête à demander leur rappel. La population est indifférente devant la conquête, comme elle l'a toujours été; elle travaille, elle cultive, elle paie; au reste on entend très peu parler d'elle. Il faut éliminer du tableau qui va être brossé une série de gouverneurs, personnages sans intérêt, dont on trouvera les noms dans la liste chronologique qui termine cette étude. On ne mentionnera donc que ceux qui se distinguent par leurs qualités, ou par leurs erreurs, et dont l'époque fournit un fait utile à cette synthèse. Malgré cette élimination, il en reste encore assez pour rendre cette énumération de faits assez peu intéressante; mais elle ne pouvait être complètement évitée. C'est pourquoi il a paru plus utile de grouper ensuite les renseignements épars des chronographes en quelques chapitres sur l'administration et la vie de l'Égypte pendant cette période.

CHAPITRE PREMIER.

LA CONQUÊTE OTTOMANE.

---

1. — LA LUTTE CONTRE GHAURÎ.

A la fin du xve siècle, les campagnes heureuses de Qâyt-Bây en Cilicie avaient heureusement écarté des frontières de l'Égypte la menace des armées ottomanes. L'Empire Égyptien était alors puissant et ses ressources considérables; son autorité était reconnue sans conteste en Syrie, et les princes qui occupaient les marches syriennes servaient de tampons entre l'Égypte et la puissance ottomane grandissante. Mais avec le règne de Qânsûh al-Ghaurî, la prospérité, comme la sécurité, décline. La découverte des Indes et la pénétration des Portugais dans la mer Rouge ont enlevé au fisc égyptien une source importante de revenus, car le commerce a pris une autre voie. Le sultan se débat dans des difficultés financières; l'armée est mal payée et le mécontentement général; les émirs et les Beys luttent sans cesse les uns contre les autres. Malgré une situation économique et politique défavorable, Ghaurî est non seulement si imprudent, qu'il a accueilli pour un temps un frère de Selim, prétendant au trône ottoman, mais qu'il éveille les soupçons du sultan d'être l'allié d'Isma'îl, Shah de Perse, fondateur de la dynastie Safawide. Ce dernier avait demandé en effet au sultan d'Égypte de lui promettre sa neutralité dans son conflit avec les Ottomans, ce que Ghaurî avait concédé. Lorsque l'armée ottomane partit en guerre contre la Perse en 920 (1514), 'Alâ ad-daula, prince de Dhû'l-Qadr, vassal des Égyptiens, fortifia Mar'ash, sa capitale, probablement sur les instructions directes de Ghaurî, ou en tout cas en se conformant à ses vues. Il refusa aussi de fournir des vivres à l'armée ottomane, ce qui gêna considérablement sa marche en

avant. Aux plaintes de Selim, Ghaurî répondit poliment, tout en se défendant d'avoir des intentions hostiles. Cependant, lorsque Sinân Pasha, après avoir battu les Persans dans la plaine de Tshaldirân, passera par Marʿash en 921 (1515), il attaquera ʿAlâ ad-daula, qui sera tué, vengeant ainsi sur le vassal les soupçons que l'on avait sur l'activité hostile du suzerain.

C'est alors qu'Ismaʿîl demanda une alliance véritable au sultan d'Égypte. Ghaurî comprit le danger auquel il s'exposait, puisque, si les Égyptiens avaient vu avec appréhension les progrès de la puissance persane, ils pouvaient craindre maintenant que les troupes ottomanes ne pénétrassent en Syrie. Ghaurî promit donc qu'en cas d'une nouvelle campagne de Selim, il prendrait à revers l'armée ottomane. En 921, la guerre recommence, le Kurdistan est soumis, et la Perse est refoulée vers l'Est, sans que l'Égypte soit intervenue, car elle n'est pas prête. Il semble qu'alors déjà Selim songe sérieusement à entrer en guerre contre Ghaurî; car les Vénitiens, qui s'inquiètent de ses préparatifs navals, apprennent qu'ils sont dirigés contre l'Égypte. Khaïrbeg, gouverneur de Halep, aurait fait savoir à Stamboul ce qui se passait au Caire et le double jeu du sultan d'Égypte, qui à ce moment encore avait envoyé à Selim un ambassadeur.

Comme les Persans s'avancent de nouveau, en 922 (1516) Selim ordonne de recommencer la campagne. Il apprend bientôt par Sinân Pasha, arrivé à Albistan, où l'armée devait construire un pont sur l'Euphrate, que l'Égypte a terminé ses préparatifs, que même des troupes sont en marche et qu'on attend le souverain à Halep; que le commandant égyptien de Malatîya a reçu des ordres formels de ne pas laisser passer l'armée ottomane sur son territoire, et que Ghaurî a été et est constamment en communication avec Ismaʿîl. Selim quitte Constantinople, décide de pousser la guerre contre la Perse, et avise Ghaurî qu'il veut purger l'Islam de ces impies shîʿites. Des émissaires portent la lettre et des cadeaux en Égypte.

Les renseignements fournis à Selim étaient exacts, Ghaurî avait promis son secours à Ismaʿîl et commencé à armer. Au moment ou l'envoyé ottoman arrivait au Caire, un autre émissaire, venu de Perse, insistait au nom de son maître sur les promesses qui lui avaient été faites. Ghaurî avait donné l'ordre de réunir des troupes et de les envoyer sur les frontières, afin de n'être pas pris au dépourvu. Il répond à Selim qu'il offre sa médiation et l'envoyé persan repart satisfait de ce qu'il a vu et appris. La mobilisation de toutes les forces égyptiennes se fait avec la plus grande difficulté; des troubles éclatent, les équipements, les chevaux et les mulets manquent; des Mamloûks se cachent, des rivalités séparent les divers corps, d'autant plus que le sultan favorise sa garde particulière de mamloûks, les Djelbân, qu'il a achetés pour mettre à l'écart les mamloûks de ses prédécesseurs. Le 9 mai 1516, les premiers corps ont pu cependant se mettre en marche, puis le reste de l'armée. Le sultan lui-même, après avoir visité avec son fils les sanctuaires de l'imâm Shâfiʿî et de Laith, quitte le Caire, ayant vidé aussi bien ses coffres que les arsenaux, dont on emporte au reste tout, matériel de guerre, richesses, l'or et l'argent, qui pourront servir à la campagne. Le 24 mai, en quittant le siège de son royaume, Ghaurî nomme vice-roi le dawadâr Tûmân-Bây, homme énergique et sûr, qui saura prendre toutes les dispositions voulues pour garder l'Égypte pendant son absence. Ghazza est atteint, puis Damas, où le sultan reste huit jours. Selim a fait savoir par Khaïrbeg qu'il est disposé à rendre le territoire pris à ʿAlâ ad-daula, car il ne désire que la paix. Ghaurî prétend avoir les mêmes intentions pacifiques, il a emmené avec lui, non seulement les quatre qâdis, mais le calife al-Mutawakkil ʿalâ'lla. On atteint Hims, puis Hama, où le reçoit le gouverneur Djanberdi Ghazâli, enfin Halep, le 10 juillet. Deux ambassadeurs ottomans arrivent, disant qu'ils ont plein pouvoir pour traiter, mais que le shah Ismaʿîl ne mérite que la mort, suivant les fetwas promulguées. Ghaurî les reçoit durement, leur fait des reproches, puis les fait emprisonner. Il envoie un qâdi à Stamboul pour essayer d'arrêter la campagne contre la Perse, mais cet émissaire, étant arrivé à Albistan, apprend de Sinân que le sultan est déjà là auprès de son armée. Selim exprime son étonnement à l'égyptien, non moins surpris de cette rencontre, qu'on lui adresse une demande de paix

de Halep, où Ghaurî se trouve au milieu de son armée, et non du Caire; si le sultan d'Égypte s'est mis en campagne, ce n'est assurément pas pour des motifs pacifiques; bien plus, on a vu des émissaires persans parcourir les routes entre la Perse et l'Égypte. Selim se rend évidemment compte qu'il doit prendre une décision immédiate, de peur d'être pris à revers, et avant l'avance des armées persanes. Il donne l'ordre de marcher vers Malatîya à travers le territoire égyptien et trois fetwas sont promulguées, rendant licite sa marche contre le sultan Ghaurî.

A Halep, Ghaurî attendait le résultat de sa démarche, tout en surveillant les événements, au milieu d'une population hostile, que la vie chère et les désordres causés par l'armée égyptienne rendaient plus dangeureuse encore. L'indiscipline est augmentée par la suspicion qui règne; Khaïrbeg et Djanberdi sont regardés d'un mauvais œil, on les accuse même ouvertement d'être des traîtres. Ghaurî fait sortir de prison les deux envoyés ottomans et les renvoie à Selim, auquel un émir porte encore des protestations de paix.

Le 4 août, les armées ottomanes se mettent en marche, car Selim apprend que des secours ont été effectivement demandés à la Perse et que Ghaurî va quitter Halep. Il est outragé de cette attitude et fait mettre à mort les compagnons de l'émir égyptien qui est arrivé; il renvoie ce dernier, tête et barbe rasées, coiffé d'un bonnet de nuit, sur une mule paralytique. Les Ottomans occupent Malatîya, ʿAintab se rend, les troupes égyptiennes envoyées en avant-garde reculent, et le 23 août, on arrive à Tell Habesh en avant de Merdj Dâbiq, face à l'ennemi; Selim annonce qu'on livrera bataille le lendemain. Ghaurî avait quitté Halep le 19, en y laissant ses trésors, ainsi que les bagages et le matériel de l'armée. Les émirs avaient juré de défendre leur souverain, même Khaïrbeg et Djanberdi, contre lesquels les accusations de traîtrise s'étaient renouvelées. L'armée égyptienne avait pris sa formation de combat le jour avant l'arrivée des Ottomans.

A l'aube du dimanche 25 radjab 922 (24 août 1516), l'armée ottomane, dont il est impossible d'évaluer l'importance numérique, mais qui

semble avoir été légèrement inférieure à l'armée égyptienne, se trouvait rangée en ordre de bataille. Le sultan Selim est au centre avec ses janissaires; son artillerie était forte de plusieurs centaines de canons. Face à lui, Ghaurî avec ses Djalbân était au centre de ses troupes, Khaïrbeg à l'aile droite, et Djanberdi à l'aile gauche. Ghaurî comptait sur la valeur des anciens Mamloûks, et donna l'ordre aux deux ailes de pousser en avant. Mais il apparaît aussi qu'en les envoyant les premiers au feu, il désirait les affaiblir au profit de sa garde particulière. Une grande attaque de cavalerie se déclanche, qui enfonce les ailes ottomanes. Ghaurî et sa garde ne profitent pas de cet avantage, et tandis que les janissaires avancent, l'artillerie et les fusiliers fauchent les Égyptiens et permettent aux généraux ottomans de regrouper leurs forces dispersées. Le désordre règne, et Khaïrbeg saisit ce moment pour crier que le sultan Ghaurî est entouré et que la bataille est perdue; la fuite commence, lui-même donne l'exemple et part du côté de Halep. Ghaurî et plusieurs de ses émirs ne comprennent pas ce qui se passe, cherchent à ramener les fuyards, mais leurs efforts n'aboutissent à rien. Ghaurî reste impassible, on lui conseille de quitter le champ de bataille; épuisé, n'oublions pas qu'il a 80 ans, il tombe de cheval et meurt, tandis qu'à Damas on fait encore des prières pour la victoire des armées égyptiennes. Les émirs restés auprès de lui enterrent son corps près d'un puits, sur son tapis de prière, et fuient. Les traditions sur la mort du vénérable sultan varient : on dit aussi que son corps ne fut pas retrouvé; selon d'autres un soldat, ayant reconnu son cadavre, lui coupa la tête et la porta à Selim, qui fut outragé de cette action; d'autres disent qu'en voyant la défaite de son armée, il demanda un verre d'eau, le but, tomba de cheval, remonta en selle et s'affaissa mort; on dit enfin que des émirs, par vengeance, le voyant inanimé, coupèrent sa tête et l'enterrèrent. Quoiqu'il en soit, personne ne sut exactement le sort qui lui fut réservé, ni où il fut enterré.

L'armée en déroute gagne Halep, dont les habitants ferment les portes, la privant ainsi de son trésor et de ses bagages. On campe en pleine campagne; Khaïrbeg arrivé avant tout le monde conseille la retraite et engage

le fils de Ghaurî à se rendre immédiatement en Égypte afin de réclamer la couronne de son père; il le défendra avec zèle. Ce conseil est suivi, les Égyptiens se dirigent vers le Sud, et s'arrêtent un temps à Damas. Là les émirs se disputent déjà la succession au trône vacant, mais on décide d'attendre le retour de l'armée en Égypte. Damas sera abandonné dans la confusion la plus complète.

Selim pousse en avant et entre dans Halep le 28 août. Tous les trésors de Ghaurî tombent entre ses mains, vases d'or et d'argent, pierres précieuses, riches vêtements, étoffes de prix, armes, vivres, matériel de guerre, sans compter des caisses de numéraire. Le calife rejoint Selim qui le reçoit avec affabilité; des chefs Mamloûks font leur soumission; Khaïrbeg avait été déjà reçu dans le camp ottoman, et Selim lui avait donné le sandjaq de Qustendil. Le premier vendredi, l'imâm de la mosquée fit, suivant le rite usuel, la khutba, mais dit : « O Dieu ! accorde la victoire à Notre Maître, le sultan Selim Khân, serviteur des deux villes saintes ! » et, à ces mots, le sultan s'agenouilla et remercia Dieu de la grâce qui lui était faite.

Après 18 jours d'arrêt à Halep, l'armée ottomane continue sa marche; toutes les villes occupées sont traitées avec bienveillance; le 9 octobre, Selim entre dans Damas, où il décide d'hiverner et d'organiser le pays. Ainsi la Syrie est arrachée à l'Égypte, mais les préoccupations de Selim sont toujours tournées vers la Perse, car il n'a lutté momentanément contre Ghaurî que pour sa propre sécurité. Le but est atteint puisque l'Égypte est battue; c'est lui le protecteur de la Mekke et de Médine; et pourtant, comment pourrait-il profiter de sa victoire, s'il n'en finissait pas avec l'Égypte qui va peut-être se ressaisir ?

2. — LA LUTTE CONTRE TÛMÂN-BÂY.

Tandis que les Ottomans occupaient l'une après l'autre Halep, Hama, Hims, et Damas, les Égyptiens regagnaient le Caire. Il ne semble pas que les émirs aient cru à une conquête de toute la Syrie; car on comprendrait

mal qu'ils n'aient pas songé à la défendre. Quoiqu'il en soit, lorsque, le lundi 17 shaʿbân (15 septembre), la nouvelle de la mort de Ghaurî et de l'issue fatale de la bataille fut connue au Caire, Tûmân-Bây prit immédiatement les mesures d'ordre nécessaires. L'armée et les émirs revenus de Syrie le choisissent comme sultan, car il inspire confiance par son courage et sa vice-royauté avait été heureuse malgré la situation difficile dans laquelle il s'était trouvé. Il hésite, car le trésor est presque vide, les arsenaux dépouillés, l'armée fatiguée, plusieurs émirs méfiants ou hostiles. Il accepte cependant, et demande la cessation des abus qui avaient entaché le règne de son prédécesseur. Le 13 ramadan 922 (10 octobre 1516), il est intronisé par le fils du calife, et prépare ses armées.

Selim apprend la nomination de Tûmân-Bây comme sultan d'Égypte et ses armements, donc son désir de continuer la lutte. Il demande l'avis de son général Shehsuwâr-oghlu, qui conseille de marcher contre l'Égypte, car si les Ottomans reprennent maintenant leur guerre contre la Perse, les Égyptiens porteront leurs efforts contre la Syrie qu'il ont perdue. Khaïrbeg, que le sultan consulte aussi, abonde dans ce sens, ajoutant que Selim pourrait ainsi facilement conquérir les villes saintes. Le sultan mit en avant les difficultés que son armée rencontrerait dans la traversée du Sinaï; mais Khaïrbeg fit remarquer que, si Ghaurî avait pu le faire, rien n'empêcherait les armées ottomanes d'imiter son exemple. Le sultan s'informa alors de la route à suivre. Il envoie un émissaire à Tûmân-Bây, lui demandant de le reconnaître comme son suzerain, de frapper monnaie à son nom et de mentionner son nom dans la khutba du vendredi. On apprend alors que le premier corps égyptien, sous le commandement de Djanberdi, marche contre Ghazza. Le 1er décembre, Sinân va soutenir la petite garnison; en arrivant, il constate que Djanberdi est encore à el-ʿArîsh; il fait donc semblant de repartir vers le Nord, puis fait volte-face sans que sa manœuvre soit signalée, et, au point du jour, attaque les Égyptiens qui sont mis en fuite, le 21 décembre, et regagnent l'Égypte. Selim, qui était entre temps sorti de Damas, apprend la victoire de Sinân, qui est resté à Ghazza, et le refus de ses offres par Tûmân-Bây, qui a mis à

mort son émissaire. Khaïrbeg n'a pas de peine à vaincre les hésitations de Selim à porter la guerre en Égypte, malgré l'opposition de Yûnus Pasha, qui insiste de nouveau sur le danger de cette entreprise, puisque le sultan est très loin de sa base d'action. Selim va en pèlerinage à Jérusalem et le 3 janvier 1517 rejoint son armée à Ghazza. Au bout de huit jours, l'ordre est donné de marcher contre l'Égypte.

Il est hors de doute que le traître Khaïrbeg a joué un rôle important à la cour de Selim et que son insistance emporta les hésitations du sultan. Il est probable que son intérêt personnel le guidait et qu'il espérait, sinon être sultan d'Égypte sous la suzeraineté ottomane, en tout cas être gouverneur ottoman du pays.

Les Ottomans traversent le désert du Sinaï, où ils ne trouvent d'autre obstacle que les Bédouins qui harcèlent leur marche. L'armée égyptienne en effet se réservait de les attendre à l'entrée du Delta, à Salahîya, suivant le désir de Tûmân-Bây. Cependant, l'avis des émirs l'emporta et l'on choisit une position en avant du Caire, entre Matarîya et le Djebel el-Ahmar, à Raidanîya. C'est là, dans le sable, qu'on fixe l'artillerie dont l'Égypte est encore fournie, car on a dégarni les forts d'Alexandrie et les chevaliers de Rhodes en ont livré. Les Ottomans, qui arrivent le 22 janvier 1517, en sont informés, tournent la position, empêchent les Égyptiens d'utiliser leurs canons, et l'artillerie ottomane plus mobile fauche l'ennemi, que ni les prodiges de valeur du sultan, ni les actions d'éclat de ses grands émirs, n'empêchent d'être mis en déroute.

Le sort de l'Égypte est réglé; les événements qui suivent ne font que d'en reculer l'échéance. Tûmân-Bây a rassemblé en vain ses troupes, il est obligé de fuir. Les Ottomans entrent dans la ville, tuent les Mamloûks qu'ils trouvent, et pillent le Caire. Tûmân-Bây réussit encore une fois à se rendre maître de la ville pendant deux jours et l'on y dira la khutba le vendredi 30 à son nom; mais il gagnera ensuite la Haute-Égypte. Selim lui offre de nouveau de rester à la tête du pays en frappant monnaie au nom du sultan ottoman, mais les émirs refusent un tel arrangement; l'envoyé de Selim est même mis à mort, ce qui causera par représailles l'exécution

de tous les émirs et Mamloûks trouvés au Caire. Tûmân-Bây avec une nouvelle armée empêche l'ennemi de traverser le Nil vers Guizeh, mais l'artillerie ottomane qui est amenée facilite le passage aux fantassins et aux cavaliers, qui finissent par mettre en déroute les troupes que Tûmân-Bây a pu rassembler. Le sultan égyptien, qui a repoussé une troisième fois les offres de Selim, fuit dans le Delta, où les Ottomans le rejoignent le 30 mars, se saisissent de lui et l'emmènent à leur souverain. Un chef bédouin de la Behera joua un rôle décisif, ce semble, dans cette capture, soit que Tûmân-Bây réfugié chez lui ait été trahi et livré, soit que, fuyant à la nage dans un canal près de Damanhour, il ait été reconnu alors et livré aux cavaliers lancés à sa poursuite. Amené devant Selim, celui-ci reprocha à son adversaire d'avoir mis à mort ses envoyés. Malgré l'attitude courageuse du sultan mamloûk, Selim, poussé encore par Khaïrbeg, et par Djanberdi, qui avait fait sa soumission le 10 février, le condamna à être pendu à la porte Zuweila, le lundi 21 rabî' I 923 (13 avril 1517). C'en était fait de la domination des Circassiens.

On a prétendu que la victoire des Ottomans avait été facilitée par leur nombreuse artillerie, qui manquait par contre aux Égyptiens, Tûmân-Bây ayant refusé, dit-on, l'offre de canons qui lui avait été faite. Si les canons et les bombardes étaient plus connus en Turquie et dans les États Barbaresques qu'en Égypte, les Mamloûks en possédaient cependant. Ghaurî avait de l'artillerie à Merdj Dâbiq et Tûmân-Bây à Raidanîya; mais cet armement était moins perfectionné que celui de l'armée ottomane, et il semble de plus, que les artilleurs maghrebins de l'armée égyptienne aient montré quelque répulsion à tirer sur des coréligionnaires, bien qu'on leur ait dit que l'armée ennemie comprît un grand nombre de chrétiens.

3. — SELIM AU CAIRE.

Le 24 janvier, tandis que l'on se battait encore autour du Caire, on dit la khutba du vendredi au nom de Selim dans toutes les mosquées du Caire, et dès lors, pendant près de cinq siècles, le nom du sultan régnant

de Turquie résonnera dans les mosquées égyptiennes. Selim avait établi son camp dans l'île de Bûlâq, et n'entra dans la ville que le 15 février; il monta en grande pompe à la citadelle. Yûnus Pasha fut nommé provisoirement beglerbey de la nouvelle province. Selim visita plusieurs mosquées, se rendit aux Pyramides et choisit comme résidence le palais construit dans l'île de Rauda, près du nilomètre; c'est là qu'il tenait audience. Le 28 mai, il partit pour Alexandrie afin d'inspecter la flotte que Pîrî Pasha y avait amenée. Descendant le Nil de Bûlâq à Rosette et de là à cheval le long de la côte, il y arrive le 2 juin, loge dans le château, passe l'inspection de plus de 200 bateaux, visite la ville, prie à la mosquée Gharbî, fait enfermer dans les forts les prisonniers et dans les khân les prisonnières qu'il y a fait conduire, reçoit des cadeaux des Bédouins de la région, et en repart par la même route le 6. Rentré au Caire le 12 juin, il retourne au Miqyâs et y fait construire un pavillon. Vers la fin de juin, on commence à agiter la question du retour par terre vers Damas; le sultan vient habiter en ville le 4 juillet, lorsque la crue approche, et le jeudi 23 sha'bân 923 (10 septembre 1517), il repart, après avoir nommé Khaïrbeg beglerbey d'Égypte.

Pendant son séjour en Égypte, le sultan Selim reçut le fils du sherif de la Mekke qui apportait l'hommage de son père. Il reçut aussi en audience des envoyés de la République de Venise; des doutes subsistent sur la date exacte de cette rencontre, mais nous sommes fort intéressés de connaître le traité, daté du 22 muharrem 923 (14 févriér 1517) qui fut signé à la suite de cette entrevue. C'est le premier document officiel promulgué par le sultan ottoman, successeur des Circassiens sur le sol de l'Égypte, après sa victoire sur ses ennemis. La forme et le contenu de ce diplôme rappellent nettement les privilèges accordés antérieurement par les sultans Mamloûks aux républiques italiennes.

Selim se renseigna sur la situation agricole et financière de l'Égypte et sur le registre foncier. On fit alors arpenter la Sharqîya, afin de connaître les fiefs des Circassiens, leurs pensions, les waqfs; on fit de même pour la Gharbîya et pour les autres provinces; puis on inventoria les maisons

du Caire, les waqfs des villes saintes, enfin les propriétés de ceux qui avaient été tués. On dressa donc un premier mémoire de toutes ces propriétés.

Une quantité de prisonniers furent embarqués à Bûlâq et transportés à Alexandrie, en attendant qu'on les mît sur les galères qui devaient les conduire à Stamboul; ils étaient environ mille huit cents, qâdis, grands seigneurs, ulemas, riches et pauvres, marchands divers du Khân Khalîl ou d'autres bazars, faqihs, hauts fonctionnaires, femmes et enfants, savants et ouvriers, chrétiens et scribes du Trésor, enfin de nombreux artisans, car le sultan voulait se construire une mosquée à Stamboul. Parmi eux se trouvait aussi le calife al-Mutawakkil 'alâ'lla, qui était avec l'armée de Ghaurî et que le sultan avait bien reçu après la défaite des Égyptiens. Il avait suivi les Ottomans en Égypte. On a prétendu que ce dernier descendant des califes 'Abbâsides avait investi du califat le souverain ottoman; cette investiture n'a jamais eu lieu, ni alors, ni plus tard à Stamboul.

Les bateaux ottomans étaient aussi chargés d'un énorme butin, plus de mille charges de chameaux, dit-on, d'or et d'argent, sans compter les meubles, les objets rares, armes, faïences, cuivres, ainsi que des chevaux, chameaux, mulets, même des marbres précieux : «de tout, disent les auteurs arabes, il emporta le meilleur». Il enleva aussi quelques-uns des gros canons de bronze de la citadelle, qui furent chargés sur des barques, à grands coups sur le dos des habitants du Caire, forcés à cette corvée. Plus tard encore, Khaïrbeg enverra au sultan cinq cents plants des meilleures espèces de palmiers dans des caisses avec de la terre noire.

Cette année 923, dira Ibn Iyâs, fut une année épouvantable pour tout le monde. Beaucoup périrent ou furent exécutés, sultans, émirs, gens d'armée, mamloûks sultaniens, innocents. Une quantité de maisons furent détruites, beaucoups de biens furent anéantis. Il n'y eut pas de plus grande calamité depuis Bukhtnasar (Nebucadnezzar).

Selim a donc nommé un beglerbey de la nouvelle province en la personne d'un ancien mamloûk circassien. Lorsqu'il sera à Salahîya le 13

septembre, le grand vizir Yûnus lui reprochera de n'avoir pris l'Égypte que pour la rendre à ses anciens possesseurs. Il paya cette audace de sa tête. Selim en effet avait, dit-on, promis de laisser la jouissance de leurs apanages et la possession de leurs biens aux Mamloûks qui l'aideraient. De fait, il chercha si peu à anéantir complètement les Circassiens, qu'à la mort de Tûmân-Bây, il fit publier un ordre défendant de toucher aux pensions dont ils jouissaient, aux waqfs institués par eux en faveur de mosquées ou d'œuvres pies quelconques. Cette déclaration rassura tout le monde et ne va nullement à l'encontre de la connaissance qu'il désira prendre de toutes les propriétés. La garde mamloûke n'est pas entièrement supprimée et recevra sa solde ordinaire. L'impôt foncier reste dans le pays et il n'est pas question d'envoyer un tribut à Stamboul. Les qâdis des quatre rites ne sont pas changés. Enfin, étant à Damas, il nommera beglerbey de Syrie Djanberdi, un autre Circassien, qui recevra aussi cette province en fief à vie.

4. — KHAÏRBEG.

Khaïrbeg reçut l'Égypte «en fief, qu'il pouvait conserver jusqu'à sa mort»; après avoir payé la garnison, la solde des sandjaqs et des spahis, il avait la faculté d'employer le reste des revenus à sa discrétion. Selim lui laissa environ mille cavaliers, cinq cents fusiliers, avec un officier du sultan, nommé Khaïr eddîn, qui, en tant que commandant de la citadelle du Caire, n'avait pas le droit d'habiter en ville. Il sera obligé rapidement de cantonner les janissaires dans la citadelle, tant à cause de leurs disputes avec les habitants que de leurs rivalités avec les spahis. Ces derniers, qui en arrivant s'étaient installés dans des maisons de leur choix, seront bientôt renvoyés à Stamboul, sur la demande du sultan, car ils se rendaient odieux à tous. Selim en effet ordonna fréquemment à Khaïrbeg de veiller à ce que les Ottomans n'inquiétassent pas continuellement les habitants. Souvent aussi l'ordre lui était rappelé de ne pas toucher aux paies et aux rations des Circassiens de sa garnison; il les lui recommande, disant

qu'ils peuvent continuer à jouir des revenus qui leur sont assignés sur des terres faisant partie des waqfs. En effet les troupes circassiennes sont agrégées aux autres milices.

Lorsque Selim mourra, Khaïrbeg fera acte d'hommage à son fils et successeur Suleimân.

C'est le sultan Suleimân, dit le Magnifique, connu chez les Ottomans sous le nom de Qânûni Sultan Suleimân, sultan Suleimân le législateur, qui consolidera et organisera la puissance ottomane en Égypte. Selim s'était contenté de remettre le gouvernement de la nouvelle province entre les mains de Khaïrbeg. Tout avait bien marché jusqu'alors, mais de graves incidents marqueront le début du règne de Suleimân, qui sera obligé de compléter la conquête purement militaire de son père par une incorporation plus complète de l'Égypte dans le système gouvernemental de la Turquie. On verra qu'il dut et sut tenir compte du caractère spécial du pays, mais que cela aussi devint à la longue une des principales causes de l'anarchie dans laquelle l'Égypte sombra.

Il se montra généreux au début de son règne en autorisant plusieurs centaines d'Égyptiens à retourner dans leur patrie. Il renvoya en particulier à Khaïrbeg son harem et ses enfants, en le confirmant dans ses fonctions. Le calife exilé rentra aussi en Égypte peu après et y mourra dans l'obscurité vers 950 (1543). Khaïrbeg trouva l'occasion de montrer sa fidélité au régime en avisant la Porte des menées séditieuses de Djanberdi Ghazâlî, gouverneur de Syrie; non seulement il repoussa ses avances, mais il fit arrêter des mamloûks Circassiens qui voulaient rejoindre le révolté et il fit enrôler beaucoup de monde, enfin d'être prêt à toute éventualité. Ghazâlî fut écrasé par les troupes ottomanes et tué le 6 février 1531 près de Damas.

En 928, pendant le siège de Rhodes, Khaïrbeg envoya de nombreux bateaux avec des troupes, des armes et des munitions, du matériel de guerre et des vivres. Des spahis, des janissaires, des Arabes et des Circassiens, rejoignirent l'armée ottomane.

De point de vue ottoman, Khaïrbeg remplit parfaitement le poste qu'on

lui avait confié; le pays fut tranquille, hormis quelques rébellions de bédouins, vite réprimées. Il répétait souvent : «Dans tout ce que je fais, je me conduis suivant les principes ottomans». Notons aussi que Ghazâlî marquera sa révolte en abolissant aussitôt toutes les mesures qui avaient été décrétées par Selim, par exemple en ce qui concerne les vêtements; il se vêtit de nouveau à la mamloûke, et supprima les coutumes ottomanes. Khaïrbeg appliqua strictement les ordres reçus de Stamboul, mais il ne se gêna pas cependant pour prendre à l'égard des habitants plusieurs mesures très vexatoires, où comme jadis sous les sultans Mamloûks le muhtasib (contrôleur des marchés) joue un rôle prédominant, ainsi que le directeur de la Monnaie. Ce dernier eut en effet beaucoup à faire puisque la nouvelle monnaie ottomane fut introduite en Égypte, ce qui fut un nouveau motif de plainte des Égyptiens. C'est à ce moment aussi que, sur l'ordre de Stamboul, les quatre qâdis des quatre rites, qui étaient indépendants les uns des autres, furent remplacés par un seul grand qâdi, hanafî, qui avait sous lui quatre *nawâb* ou substituts; il était nommé par la Porte, c'était le *molla* du Caire.

Parmi les mesures étranges que l'on met sur le compte de Khaïrbeg, il faut signaler cet ordre donné en rabî' II 924 (avril 1518), «que toute personne qui verra un chien le tuera et le pendra à la porte de son magasin». Chacun se mit alors en chasse et on en tua plus de 500 en un jour. On ignorait le motif d'une telle décision, puis on apprit qu'à Constantinople, lorsque les chiens pullulent dans les rues, c'est l'habitude des Turcomans d'en faire une hécatombe pendant la période des Khamsîn (les 50 derniers jours avant l'équinoxe du printemps) pour éloigner les épidémies. Les chiens qui purent échapper à ce massacre s'enfuirent dans le désert et vers les tombeaux. Puis le contrôleur des marchés intercéda pour les pauvres bêtes, en faisant remarquer à Khaïrbeg, que l'émir Uzbak, ayant jadis pris un telle mesure pour les chiens de l'Ezbekîya (Uzbakîya), mourut un an après. L'ordre fut donc rapporté, et tous les habitants furent heureux.

Khaïrbeg mourra le 14 dhû'l-hidjdja 928 (4 novembre 1522) ne

laissant aucun regret. Il est bien compréhensible qu'il n'ait pas été aimé. Plusieurs fois il fut insulté en rue, à cause de sa dureté; on lui reprochait la cherté des vivres, du pain et de la farine; on le maudissait pour ses violences à l'égard de certaines familles, comme les descendants d'Ibn el-Dji'ân, et surtout on le rendait responsable des malheurs qui avaient accablé le pays depuis la mort de Ghaurî et celle de Tûmân-Bây. Les émirs, dit Ibn Zunbul, ne disaient pas la fatiha en passant devant son tombeau, près de la citadelle, ni les pashas, ni les aghas, ni les sandjaqs; et l'on prétendait que des gémissements faisaient résonner sa tombe. Ibn Iyâs, qui ne manque pas de mentionner tous les reproches qu'on faisait au règne de Ghaurî, regrette le beau temps des Circassiens; il comprend en effet, que c'est une nouvelle époque qui commence; l'Égypte, royaume aux sultans puissants, n'est plus qu'une simple province, administrée par des gouverneurs, à la merci de leur souverain.

CHAPITRE II.

LES PASHAS OTTOMANS.

Lorsque, pendant le siège de Rhodes, on apprit la mort de Khaïrbeg, le sultan Suleimân envoya immédiatement son beau-frère Mustafa en Égypte (928). A peine arrivé, il dut faire face à une révolte générale que les principaux Beys Circassiens fomentèrent dans l'espoir de chasser les Ottomans. Ils nomment un des leurs, Qânsûh, comme sultan (du moins lui donnent ce titre), coupent toutes les communications et soudoient les sheikhs arabes en leur promettant la remise de l'impôt foncier pour un an. La révolte fut étouffée. Mustafa se fit apporter les richesses que Khaïrbeg avait amassées; on étala devant lui les cuivres, les porcelaines, les tissus, les chevaux, mules et chameaux de ses écuries, les mamloûks et l'or monnayé; ce trésor était plus considérable, dit-on, que celui qu'avait laissé Qâyt-Bây. Tout fut vendu aux enchères. Il procéda à une ottomanisation complète des services de son palais dans la citadelle; portiers, cuisiniers, muezzins, furent remplacés par des Turcs de sa suite. Il faut croire qu'on ne pouvait guère avoir encore confiance dans le ralliement de tous les éléments égyptiens et mamloûks à la cause ottomane. En effet, lorsque le nouveau gouverneur Ahmed arriva en Égypte (929), il n'eut pas de peine à soulever les troupes contre les janissaires qui gardaient la citadelle. Ahmed, jaloux de ne pas avoir été nommé grand-vizir, espérait satisfaire son ambition en se faisant proclamer sultan en Égypte. Il réussit à occuper la citadelle et à écraser la garnison ottomane, prit le titre de sultan, ordonna de dire la khutba à son nom et de frapper monnaie, nomma des vizirs, arrêta et tua les officiers envoyés de Stamboul pour le déposer. Mais il fut trahi peu après par un de ses officiers et livré par les Arabes chez lesquels il avait cherché refuge. Sa tête fut envoyée à Stamboul, et l'armée ottomane qui était partie pour l'Égypte s'en retourna.

Ahmed fut dès lors connu sous le nom de Khâ'in Ahmed, soit Ahmed le traître.

Guzeldje Qâsim, qui avait occupé le poste pendant peu de temps avant Ahmed, fut de nouveau envoyé en Égypte. Mais le sultan se rendit compte qu'il était nécessaire de procéder à un examen attentif de toute la question égyptienne. Il ordonna à son beau-frère Ibrahim de partir pour l'Égypte; ce grand-vizir entra au Caire le 24 mars 1525 (931), au milieu d'un cortège d'une richesse inouïe. C'est de ce moment que commence la véritable organisation du régime ottoman en Égypte. Pendant les deux mois et vingt-quatre jours qu'il resta au Caire, Ibrahim prit connaissance de toutes les affaires du pays : il organisa le divan, détermina les droits et les devoirs des milices, fixa la nature des terres sultaniennes ou des terres waqfs, et déposa dans le divan du Caire ce Qânûn, qui devait désormais servir de charte de la nouvelle province.

Ayant réorganisé l'Égypte, Ibrahim partit et choisit lui-même son successeur; il fit venir en Égypte Khâdim Suleimân, beglerbey de Damas (931), dont le premier devoir sera de mettre en pratique le nouveau code promulgué. Comme il s'agissait avant toute chose d'établir un registre de la propriété territoriale, on conçoit que le nouveau gouverneur se heurta à des difficultés. Les archives furent alors détruites, dit-on, par un incendie, peut-être volontaire, afin d'empêcher la vérification des titres et des contributions versées précédemment selon le registre ou *defter* des Circassiens. C'est alors, en 932, qu'on le remplaça par un nouveau registre nommé le *defter terbi'a*, qui prit désormais force de loi, au moins dans la théorie. Le registre d'impôts mis sur pied, on fixa à 800 mille ducats le montant du tribut annuel de l'Égypte à la Porte. Suleimân équipa une flotte à Suez pour lutter contre les Portugais dans la mer Rouge et porter la guerre au Yémen, puis jusqu'aux Indes. Il se chargea de l'administration des waqfs, habitude qui sera suivie par ses successeurs jusqu'au jour où l'agha des janissaires en prendra la direction.

Khusrew fut un administrateur si habile (941), qu'il envoya dit-on, près d'un million deux cent mille ducats à Stamboul. Le sultan lui demanda des explications, craignant qu'il ne se fût livré à des exactions. Il répondit que son prédécesseur avait montré beaucoup de mollesse dans la perception des impôts et que les frais de construction de la flotte avaient englouti de grosses sommes; il ajoutait que le système de culture avait été perfectionné et les irrigations étendues; tout cela par conséquent avait facilité le recouvrement des taxes. Le sultan le déposa néanmoins, et consacra le surplus à réparer l'aqueduc de Stamboul. On dit aussi que Khusrew ouvrit en 943, lors de la fête de coupure du khalîdj, le pavillon du Miqyâs où avait logé Selim, et qui depuis lors était resté fermé.

En 943, Khâdim Suleimân revint en Égypte comme gouverneur. Il reçut alors l'ordre de partir pour les Indes. En effet, Bahadur Khân, sultan de Gujarat, menacé par les Mongols et par les Portugais, avait envoyé à la Mekke ses trésors, tout en demandant des secours au sultan de Stamboul. Khusrew avait été chargé d'amener deux cent cinquante caisses d'or et d'objets précieux en Égypte, et Suleimân de les employer à armer une flotte. Il part, soumet le Yémen, prend Aden, et assiège Diu en octobre 1538. Entre temps le sultan de Gujarat était décédé. La ville ne peut être prise, le siège est levé et, en 945 (1539), la flotte revient à Djedda. Après avoir fait le pèlerinage, Suleimân rentre à Stamboul en passant par le Caire.

On apprend, par les sources italiennes en particulier, qu'en 1537, lorsque Suleimân partit pour la conquête du Yémen et attaquer les Portugais aux Indes, il fit séquestrer les bateaux de commerce vénitiens qui se trouvaient dans le port d'Alexandrie. Ceux qui les montaient furent retenus, enfermés dans le fort, et une cinquantaine de ceux qui connaissaient bien le métier de la mer furent envoyés au Caire. Là, le pasha choisit parmi eux des bombardiers, des rameurs, des menuisiers, des calfateurs, les comiti et l'amiral, et les envoya à Suez pour travailler à l'armement de la flotte, dont les matériaux de construction furent transportés à dos de chameaux du Caire par le désert. Le canal d'eau douce qui y conduit l'eau en temps d'inondation s'arrêtait à 6 milles de la ville. Tous ces gens furent ensuite obligés de participer à l'expédition et, à

leur retour, furent transportés au Caire, où on les utilisa, moyennant deux sous vénitiens par jour, à nettoyer les citernes de la ville, aplanir des collines, arranger des jardins ou faire des fabriques.

Trois ans après l'arrivée de Dâwud, soit en 1541, la flotte portugaise apparaît dans la mer Rouge, vient devant Suez et Tôr pour brûler les galères turques qui s'y trouvaient et venger l'attaque de Diu. Mais Joan de Castro se borna à ravager la côte de Tôr et de Qusair; il menaça ensuite Djedda et empêcha le pèlerinage. Dâwud éleva une grande madrasa au Caire et à cette époque le grand-vizir Suleimân, ancien Pasha d'Égypte, y fit aussi construire une mosquée.

De 953 à 955 (1546-1548), le Yémen est en révolte. Uweis, qui y est envoyé comme beglerbey, part de Suez avec quelques galères. Dâwud lui enverra soixante bateaux de renforts avec des troupes et partira ensuite lui-même en 954 (1547). Aden est assiégée. Belon, qui était alors en Égypte assista à ces préparatifs militaires; les galères armées à Suez avaient été amenées de Stamboul en Égypte, conduites par le Nil au Caire, démontées et transportées à Suez sur des chameaux et des charrettes. Il vit aussi, en rentrant de Suez au Caire, des troupes d'Égyptiens qui avaient été mobilisés de force et qu'on conduisait à Suez pour servir dans la flotte : «Quand le Bacha du Caire, dit-il, qui est lieutenant pour le Turc en Égypte, arme quelques galères, il fait prendre des gens indifféremment par le pays, lesquels il fait mettre les galères de Suez, non pas qu'ils y soient enchaînés, car on les laisse retourner en leurs maisons quand ils sont revenus de voyage. Ils prennent les hommes sans avoir égard de personne; et faut que les chrétiens, qui sont au Caire, se tiennent en leurs maisons sans sortir pendant ce temps là, car ils prennent ceux qu'ils trouvent par les rues». On a vu tout à l'heure ce qui arriva aux Vénitiens, dix ans auparavant.

Le gouverneur ʿAlî était si corpulent, d'où son surnom Semîn «obèse», qu'il vécut dans l'indolence. Il reçut l'ordre en 957 de procéder à une vérification complète du cadastre, car il paraîtrait que les registres qui avaient été dressés précédemment n'étaient pas exacts. On n'avait pas consulté les documents originaux, mais on s'était contenté de noter les renseignements fournis de vive voix par les notaires et les indicateurs des villages, sous le prétexte que les originaux étaient perdus. Le Pasha fit paraître un descendant de Ibn el-Djiʿân, nommé ʿAbd el-Qâdir, et tous les registres nécessaires furent retrouvés. On confronta le registre du cadastre avec le defter des Circassiens et les levés faits sous Selim; on compara tous les titres de propriété et les titres de jouissance, les actes de waqf, les concessions de terres, les pensions. Beaucoup de terrains waqf avaient été transformés en fiefs, puis avaient repris leur caractère de waqf, pour ne pas être saisis. Les ventes faites du temps de Tûmân-Bây ne furent pas reconnues.

Ce Pasha reçut la visite de Monsieur d'Aramon, qui avait été chargé par la cour de France de demander à la Porte l'autorisation de faire exporter d'Égypte 5 mille qantars de nitre et d'y acheter vingt cinq chevaux pour le roi. Comme il n'avait reçu aucune réponse décisive du sultan, il s'était rendu néanmoins au Caire; mais ses démarches n'aboutirent pas. En 959 (1552), le fameux Pîrî Re'is, qapudan d'Égypte, s'embarqua à Suez. A la même époque, les Vénitiens furent autorisés à construire un fondique à Alexandrie; il s'agit probablement d'une nouvelle construction, car ils en avaient un déjà depuis longtemps.

Avec Dukaguin Zâde Mehmed (961), personnage peu intéressant, nous avons la première famine; les gens doivent manger des graines de lin. Le gouvernorat de Mahmûd (973) marque la première attaque contre le pasha d'Égypte; il excita au reste une telle haine par ses exécutions, sa tyrannie et ses vols, qu'on s'étonne à peine qu'il ait succombé à un attentat en passant dans une rue du Caire (975). La conquête du Yémen par Sinân obligea ce gouverneur à quitter provisoirement sa province (976), d'où il reviendra chargé de lauriers; il consacrera une partie de son activité à construire des marchés, des okelles et des caravansérails, à Bûlâq et à Alexandrie en particulier; on lui doit la mosquée Sinânîya à Bûlâq. Il fit aussi divers travaux de curage au canal du Nil à Alexandrie. Dès cette époque, le Yémen, devenu province de l'Empire, jouera un rôle assez

important dans les préoccupations de l'Égypte, qui sur l'ordre de la Porte devra souvent intervenir dans les disputes des sherifs de la Mekke. Mesîh (982), cruel et sanguinaire, resta cependant plus de cinq ans au pouvoir. Eunuque «il avait l'habitude de se farder, nous dit Carlier de Pinon (1579), car il était déjà sur l'âge. L'opinion commune des habitants, pour quoi ce bassa avait été continué en son gouvernement si longtemps, était qu'il faisait de riches présents au sultan, outre qu'il était bon justicier et mettait le pays en valeur». Il dut en effet réprimer avec vigueur les déprédations des brigands, qui avaient profité de la faiblesse de son prédécesseur. Il construisit la mosquée qui porte son nom près de la porte de Qarafa au Caire. Son successeur Hasan se rendit si odieux à ses administrés, par ses exigences d'argent, qu'il quitta précipitamment le Caire par la porte des tombeaux (991), et sa déposition amena la première des enquêtes sur la gestion administrative du Pasha déposé, par son successeur. Ibrahim, en effet, institua une sorte de cour de justice dans la mosquée de Faradj, afin d'entendre les plaintes (991). On constata ses exactions et ses vols; on inspecta les greniers impériaux, il avait fait vendre à son profit plus de cent mille ardebs de blé. Hasan sera étranglé à son retour à Constantinople. Cette sorte d'enquête se généralisera plus tard. Ce Pasha Ibrahim est le seul qui ait pris soin de voyager dans les provinces, afin de se rendre compte de leur état et aussi de leurs productions. Il visita Qûs et le Saʿîd, se rendit aux mines d'émeraudes de la Haute-Égypte, où il sut choisir de nombreuses pierres de qualité, puis s'arrêta à son retour aux Pyramides, où, sur l'indication sans doute de chercheurs de trésors, il croyait trouver des richesses enfouies de l'ancienne Égypte. Dans le Delta, il visita Damiette, démolit à Mehalla el-Kubra une église qu'il transforma en mosquée, et visita le sanctuaire d'Ahmed el-Bedawî à Tanta. Il dut acquérir certains domaines dans le pays, et en tout cas y conserver des relations, car nous possédons un acte turc de 1008/1600 par lequel le sultan lui donne une propriété de 2680 feddans dans la Behera, dans la région de Trûga et Kôm el-Akhdar.

Le gouvernement de Uweis marque la première guerre civile provoquée

par une sédition des milices; car l'assassinat de Mahmûd n'était qu'un attentat isolé. En 997, il tente de rétablir la discipline, mais les troupes se mutinent, pillent son palais et son harem, massacrent les principaux officiers, rançonnent les marchands, et obligent le gouverneur à satisfaire leurs exigences. On signale à cette époque deux tremblements de terre (999) en décembre 1590 et en avril 1591, qui causèrent quelques dégâts. C'est aussi le premier Pasha qui meurt de mort naturelle au Caire, et qui sera enterré dans la Qarafa. Son successeur Hâfiz Ahmed (999) sera aimé; c'était un homme pieux, qui érigea des okelles, des maisons, des oratoires et des lieux de repos pour les pauvres et les pèlerins, à Bûlâq, à Rosette et en d'autres lieux.

La deuxième sédition des milices eut lieu sous Seyyid Mehmed (1004). Elle dépasse en gravité la première, car les troupes occupent la mosquée sultan Hasan et les divers points stratégiques de la place Rumeila, en-dessous de la citadelle, ce qui sera la règle dans les révoltes du XVIIe siècle en particulier. De plus, les milices forcèrent le qâdi el-ʿasker à recevoir leurs plaintes et voulurent exiger du Pasha une justification de ses actes. Leur mécontentement provenait de ce que le gouverneur voulait punir les malversations des fonctionnaires des finances et des intendants des greniers du sultan. Un calme très relatif s'en suivit. Mehmed fit quelques réparations à la mosquée el-Azhar. Lorsqu'il quitta l'Égypte, il sortit en cortège pompeux, l'imâma sur la tête et suivi de tous ses gens. Les esprits étaient trop surexcités pour que son successeur Khidr (1006) eût un temps calme. La troisième révolte éclata peu après son arrivée; mais il en était le véritable fauteur : car il diminua les rations des troupes, puis celles des ulemas, sous prétexte que la plupart d'entre eux n'étaient que des marchands et non des gens de lettres. On examina les rôles des ulemas qui recevaient des rations et rien ne fut changé. Cependant les milices n'avaient pas obtenu satisfaction; elles s'adressent de nouveau au qâdi el-ʿasker et le forcent de marcher avec elles. C'est le divan qu'on attaque maintenant, tandis qu'il siège, et plusieurs officiers sont tués. Le gouverneur dut céder.

La famine, la disette et l'épidémie désolèrent l'Égypte en 1010 sous ʿAlî, qui interdit les funérailles publiques. Sanguinaire, les Turcs l'appelaient Yawûz (cruel), ce que les Égyptiens traduisirent en Nimr (panthère). Ayant été au pèlerinage de Tanta, les milices exigèrent de lui certaines concessions, qu'il accorda; dégoûté, il partit et, pour la première fois, un qâïmaqâm remplace le gouverneur.

Une quatrième sédition causera la mort du gouverneur Ibrahim (1012), qui désirait réprimer l'indiscipline des milices. S'étant rendu avec son entourage à Shubra pour assister en personne à l'ouverture du canal Abû'l-Menagga, il fut attaqué, pendant qu'il dînait avec ses officiers, par un groupe de spahis, qui le tuent ainsi qu'un émir et pendent leurs têtes à la porte Zuweila. Le qâdi el-ʿasker fait l'intérim, et lorsque le nouveau gouverneur ʿAli arrive (1013), il punit les auteurs du meurtre; quelque deux cents mutins furent décapités. La cinquième sédition commença à Tanta en 1017 sous le Pasha Mehmed, qui voulait mettre fin aux abus des taxes illégales que les odjaqs levaient dans les provinces. Une sorte de gouvernement révolutionnaire est établi, avec un sultan, des vizirs et des gouverneurs de provinces. Tout le Delta en particulier est ravagé par les troupes qui, attaquées près de Khanqa par l'armée du Pasha renforcée de nombreux bédouins, sont décimées par l'artillerie, se rendent à discrétion et subissent un châtiment exemplaire. Sur l'intervention du qâdi el-ʿasker, un grand nombre de mutins furent déportés au Yémen. Ce pasha chercha alors à remédier aux abus qui s'étaient introduits dans les provinces. Mais ce ne sont toujours que des réformes purement administratives. Il constate que l'on n'avait pas appliqué le code de Suleimân en ce qui regardait les pensions et les rentes dont jouissaient certaines personnes, mais qu'on suivait encore le defter des Circassiens. Il décréta de l'abolir une fois pour toutes. Il se trouvait encore des gens dont les titres étaient sans valeur. Afin d'éviter les exactions en province, désormais toutes les terres grevées de pensions furent transférées au fisc et leurs bénéficiaires devaient s'adresser directement au divan.

Mehmed institua un grand nombre de fondations pieuses. Au dire du voyageur anglais Sandys (1611), c'était un homme inflexible, qui supprima le vol et l'ivrognerie, et qui punissait avec la dernière rigueur tous les désordres dont il avait connaissance. En tout cas, il quitta l'Égypte respecté de tous; car il fut déplacé, sans être véritablement déposé. Il resta quelque temps encore à el-ʿAdalîya, sans se mêler des affaires du gouvernement, distribuant la paie et les autres rétributions ordinaires, ayant nommé lui-même un qâïmaqâm, ce qui était contraire à la règle.

Le gouvernement de Sûfi Mehmed fut marqué par une fertilité extraordinaire (1023-24). A la même époque, soit en 1022, le quartier de Bâb el-Nasr fut en état de siège, car les troupes envoyées au Yémen par le sultan s'y fortifièrent et refusèrent de partir. Devant les menaces et les mesures militaires prises par le Pasha, elles cédèrent, consentirent à recevoir leur paie du gouverneur et à s'embarquer. Ces désordres empêchèrent le voyageur Ammann de se rendre au Sinaï en 1613, car il craignait de se trouver sur le passage des troupes. Mehmed déposé resta au Caire en attendant son successeur; il s'établit à el-ʿAdalîya, où il faisait de grandes aumônes. Ahmed qui le remplaça fit une enquête sur son administration et les nombreuses distributions de blé qu'il avait faites. A cette époque, l'Égypte dut fournir un contingent pour la campagne de Perse; les troupes partirent dans un ordre remarquable et sans bruit, contrairement à l'habitude. De même, autre fait que notent les chronographes, ce Pasha ne condamna que dix personnes et cela après un examen minutieux de leur dossier.

La cinquième révolte de l'armée eut lieu en 1027 sous Lefkeli Mustafa; un grand nombre d'émirs et d'aghas furent tués. Djaʿfar qui le remplaça (1028) fut regretté à cause de son affabilité; car pendant la peste affreuse qui ravagea le pays, il abolit les droits d'enterrement et les autorisations préalables d'inhumation. L'épidémie dura trois mois, de mars à mai 1619, et fit d'innombrables victimes. Son successeur Mustafa chercha dès son arrivée (1028) à connaître les fauteurs des troubles de 1027; il les punit, mais ses exactions furent inouïes : il favorisa les délateurs, pour ruiner ceux qui étaient l'objet de calomnies; c'est le chantage organisé pour se

procurer de l'argent. Les marchands, les riches sont atteints, personne n'est à l'abri. On ne s'étonne nullement que son successeur Husein (1029) l'ait fait enfermer pendant l'examen de sa gestion et des nombreuses plaintes déposées contre lui. C'est la première fois qu'on entend parler de l'arrestation du Pasha par son remplaçant et de sa mise aux arrêts. La crue du Nil fut si forte à cette époque, que le Khalîdj qui traverse le Caire fut navigable pendant quatre mois. Cet excès d'eau empêcha d'ensemencer les terres, la disette suivit, puis les épidémies. Le gouverneur ne sut pas remédier à ces maux; il décréta la vente forcée du natron à des prix ruineux, afin de se procurer de l'argent.

Sous Ibrahim (1031), la famine afflige les pays voisins, la Syrie et le Hidjâz, et des réfugiés passent en Égypte pour s'y approvisionner. Les riches achètent et repartent; mais les pauvres restent. On fit alors une exportation considérable de céréales et de légumes; mais le monopole organisé par quelques marchands et les combinaisons financières du pasha, qui forçait les marchands de recevoir de l'argent pour le faire valoir, ne furent qu'autant d'exactions à l'égard de la population du pays, qui était en somme dans l'abondance. Lorsque Mustafa son successeur arriva (1032), les kâtibs du divan, chargés de l'enquête sur sa gestion, signalèrent qu'il devait de grosses sommes au trésor. Alors se passa une chose étonnante et comique; le gouverneur déposé s'embarqua sur le Nil et le nouveau envoya à sa poursuite un émir pour exiger la dette qu'il n'avait pas payée; menacé, l'émir retourne au Caire. Un second émir atteint le pasha à Alexandrie, en train d'embarquer ses effets sur un bateau; second refus et déclaration hautaine qu'il ne rendra compte qu'au sultan. Il met à la voile, et tandis qu'il passe sous les canons de l'ancien fort Qâyt-Bây l'agha de la forteresse lui envoie une bordée, qui le manque, et le pasha vogue vers la haute mer. Mustafa fait une surveillance sérieuse des marchés, punit les marchands qui ont des fausses mesures et les boulangers qui se servent de faux poids. Une crue extraordinaire du Nil rendit navigable le quartier du pont Limûn, près de Bûlâq.

On apprit bientôt qu'il était déposé et que son successeur arrivait. Cette déposition provoque la première résistance aux ordres de la Porte; les milices refusent de reconnaître son successeur ʿAlî, qui a déjà débarqué à Alexandrie; mais il ne peut pas quitter la ville, malgré toutes les promesses qu'il fait et les lettres flatteuses qu'il adresse aux émirs. Furieux, ʿAli arrête l'un des émirs envoyés du Caire et l'enferme dans la forteresse d'Alexandrie; mais la garnison le relâche, détruit la tente du pasha et le force à se rembarquer. La mer étant mauvaise, son bateau regagne le port, mais le commandant du fort tire sur lui et l'oblige une seconde fois de regagner la haute mer. Cet incident typique est donc le second du genre. Mustafa resta en Égypte pour le plus grand malheur de ses habitants. Une peste épouvantable éclata, dont le pasha sut profiter en s'emparant du bien des morts. Il décréta des règlements sévères; toutes les cérémonies funèbres était abolies, ni cris, ni pleurs, ni présence de pauvres ou de derviches, ni musique, ni habits de deuil; les inhumations devaient avoir lieu sans que le public des rues s'en aperçût.

Sous Beirâm, qui fut un aimable gouverneur (1035), les troupes égyptiennes interviennent au Yémen, mais elles sont si indisciplinées qu'elles ne peuvent rétablir l'ordre. Le Pasha Mehmed (1037) devra suggérer au sultan d'agir énergiquement dans ce sandjaq et ce conseil sera suivi. Les milices d'Égypte, qui avaient été de nouveau mobilisées, résistent et causent de tels désordres au Caire, que seuls les contingents ottomans envoyés de Stamboul réussiront à les faire rentrer dans l'obéissance. Au reste, ce corps expéditionnaire sera battu (1059), les trésors des bateaux perdus et les équipages noyés. La même année, des pluies diluviennes ayant causé de graves dégâts à la Kaʿba, le gouverneur d'Égypte fut chargé des réparations nécessaires. On y envoya des ouvriers et des maîtres d'état d'Égypte; on dit que la capitation des Coptes paya les travaux de réfection des murs du sanctuaire, que l'on dut relever. En 1040, à la suite d'une mauvaise crue, les vivres furent très chers; le gouverneur prit quelques mesures utiles pour enrayer la famine. Mûsâ, son successeur fut reçu cependant avec joie; il coupe aussitôt la tête à quelques fonctionnaires; le scribe de Suez et le contrôleur des marchés sont

exécutés. Il ne s'était pas borné, dit J. Albert (1634), «à tenir en appréhension tous ceux du pays, car il fit mourir cinq ou six mangeurs du pauvre peuple, fort riches et redoutés». Cependant il ne se conduisit pas mieux lui-même. Au lieu d'envoyer en Perse les troupes que la Porte lui avait demandées, il lève les taxes nécessaires à cette mobilisation, empêche leur départ sous le prétexte que le trésor est vide, fait assassiner le commandant en chef Qaitâs Bey, et provoque ainsi la furie des sandjaqs qui le déposent. En 1041, les Yémenites ayant attaqué la Mekke, le gouverneur Khalîl envoie des troupes commandées par le qapudan de Damiette et de Suez; elles reviennent victorieuses. La crue du Nil est excellente et l'abondance de blé remarquable; l'ardeb descend de 9 groush à 2. Ce Pasha réussit à faire régner une sécurité complète dans le pays. On note comme une chose étonnante, qu'il ne condamnait qu'après un examen sérieux de tous les cas. Il fut très regretté; lorsqu'il partit, toutes les boutiques fermèrent en signe de deuil, fait digne de remarque.

Ahmed (1043) se signala par l'«affaire du cuivre». C'était la Turquie qui en fournissait l'Égypte. Comme on en avait besoin pour fabriquer des fels (monnaie de cuivre courante), il en demanda mille qantars au sultan qui en envoya douze mille, pour une valeur de trois cent mille dinars. On procéda à la fabrication de la monnaie, mais les fels frappés furent si mauvais, qu'ils ne valaient que la moitié de ceux mis en circulation auparavant. Le prix de toutes les denrées augmenta immédiatement. De plus, la frappe fut arrêtée, parce que beaucoup d'ouvriers mourraient dans les ateliers; et l'on discuta sur l'emploi du cuivre qui restait. Le pasha suivit le mauvais conseil d'un qâdî et força tous les habitants du Caire à en acheter. Les pauvres furent obligés d'en prendre, ainsi que les joueurs d'instruments, les laveurs des morts, les gens des marchés et les matelots. Il vendait ainsi quatre-vingt groush le qantar de cuivre qu'il avait payé au sultan quarante cinq. Il sera décapité à son arrivée à Constantinople, autant pour cette ignominie que pour avoir envoyé cinq cents hommes au sultan qui en demandait mille pour une campagne contre les Druses et contre la Perse en 1045.

Deli Husein qui le remplaça (1045), falsifia la monnaie d'or et d'argent, confisqua à son profit les successions des emirs ou des ulemas décédés, s'empara des revenus des waqfs pour les distribuer à sa famille, et, tandis qu'il s'enrichissait ainsi au détriment du trésor et des institutions religieuses, il eut encore l'audace de faire diminuer les pensions que des femmes recevaient sur les fonds publics. On entend parler alors d'une curieuse coutume; pendant le ramadan, les gens parcourent la ville et portent à chaque boutique une ou deux bougies d'Alexandrie en exigeant de l'argent pour la fête.

Le vizir Sultan Zâde Mehmed, tout parent qu'il fût de la cour ottomane, ne se conduisit guère mieux. Tout lui est bon à prendre, héritages, revenus de waqfs, pensions des veuves et des indigents; il taxe arbitrairement les fermiers; beaucoup de gens tombent dans la misère. Il sera enfermé dans le Qasr el-ablaq. Les troupes que l'Égypte avait envoyées au siège de Baghdâd rentrèrent en juin 1639.

On entend parler par extraordinaire du beglerbey de Habash (Abyssinie), mort à Qûs. Il siégeait en général à Suâkin. Disons ici que quinze ans plus tard encore, sous Mehmed (1063), des disputes éclateront au Caire entre les aghas, pour savoir qui devait partir pour aller réprimer les désordres de cette région. Ce sont les seules mentions de ce gouvernement dans les chroniques de l'époque.

Le gouverneur Mehmed se fera encore détester par les impositions vexatoires qu'il infligea aux chanteuses et aux musiciens, ainsi qu'aux divers corps de métiers.

Avec Mustafa qui le remplaça (1050) continue la série des désordres : les milices demandent la déposition de plusieurs officiers ou de hauts fonctionnaires, parce que l'un a distribué des bénéfices militaires en lieu et place du divan, que l'autre, kâtib du grenier, a vendu les réserves de la shûna qui est trouvée vide; que l'officier de police ou les kashifs de provinces relâchent les voleurs et les prisonniers contre de l'argent. On trouve chez un Bey décédé 200 mille ardebs de blé, qui furent vendus à bas prix au peuple, qui commençait à souffrir de la misère et de la hausse

des prix, surtout des céréales, d'autant que la crue du Nil avait été mauvaise. Mais le gouverneur était incapable de remédier au désordre croissant, dont il était le premier responsable, ce que prouva l'enquête à laquelle se livra son successeur Maqsûd (1052), qui eut avec lui des discussions interminables sur les comptes qu'il avait à régler.

Le nouveau gouverneur était, dit-on, majestueux, terrible, despote, et grand arithméticien. Ce fut un des administrateurs les plus justes de l'Égypte ottomane, si l'on songe à la disette et surtout à la peste qui éclata peu après son arrivée. Il rechercha la cause de la misère persistante de la population égyptienne, et des réclamations renouvelées contre l'administration. Il découvrit dans les archives des Recettes de l'État environ trente-trois listes de droits arbitraires et les supprima tous, ainsi : le payement par les marchands des droits de douane avant l'arrivée des marchandises; l'obligation pour les tailleurs et marchands d'étoffes de se servir d'une mesure spéciale avec le sceau du pasha, après les avoir mesurées avec une mesure plus longue; le gouverneur s'attribuait l'excédent des étoffes. La taxe sur les métiers était exorbitante, de même celle sur les chanteurs et les musiciens, elles furent abolies. Il réforma les exactions qui avaient cours lors des inventaires après décès; on n'exigea que le dû, et les héritages dont les héritiers légitimes avaient été privés leur furent rendus moyennant un droit à payer au fisc. La sûreté enfin fut rétablie au Caire et dans les provinces. Notons qu'on signale en 1053 (1644) une révolte des esclaves chrétiens qui étaient utilisés dans l'arsenal d'Alexandrie; ils réussirent à forcer la porte de l'arsenal, pillèrent les magasins d'armes et les boutiques, tandis que les gens étaient dans les mosquées, montèrent sur un bateau et prirent le large.

La peste avait fait mourir un si grand nombre de personnes, que des centaines de villages furent dépeuplés; le fisc encaissa de ce fait, tant comme soldes arriérées ou rations de blé échues, que comme terres qui retournèrent au Trésor, plusieurs centaines de mille ducats. Et sur ces sommes, le Gouverneur avait légalement sa part, le bénéfice éventuel, le capital allant au fisc. Il commit donc l'erreur de réclamer aux sandjaqs

et aux fermiers le tiers des fermages annuels, qui devaient être payés d'avance. On lui fit remarquer que les terres n'avaient pu être ensemencées que trop tard, et, de plus, qu'il pourrait prendre cette somme sur le surplus inattendu qui était entré dans les caisses de l'État. Il refusa, et rien ne montre mieux que cet incident les défauts de toute cette administration ottomane en Égypte, une complète ignorance des intérêts généraux du pays, le seul souci d'encaisser de l'argent; et de fait pendant ses seize mois de gouvernement Maqsûd envoya deux fois le Trésor égyptien au sultan. Il sera déposé par les sandjaqs révoltés, et tandis que son successeur enquête, il se rend de lui-même dans «l'endroit où l'on avait coutume d'enfermer les Pashas». Il en sortira bientôt et sera étranglé à son arrivée à Constantinople, pour avoir cédé à une soldatesque rebelle et quitté une place qui était regardée comme un des sanctuaires de l'Empire.

Le pouvoir de Hayder Agha Zâde Mehmed (1056) ne fut marqué que par une suite de troubles et de révoltes, où l'on relève l'importance considérable qu'avait peu à peu acquise le Bey de Djirdje, sur lequel nous reviendrons plus loin. Monconys assista, le 11 juillet 1647, dans le château du Caire, à la réception du nouveau consul de France, M. de Bermont qui était accompagné de tous les marchands de sa nation. Le Pasha, dit-il, l'attendait sur une chaise à bras de velours rouge, de menuiserie taillée et dorée, vêtu de robe rouge fourrée d'hermine. Il ne se releva pas et fit asseoir le sieur Bermont en bas sur le divan tout contre lui. Après sa harangue, on apporta une veste de Damas à fond d'argent, à grands feuillages d'or. Tout cela était conforme à l'étiquette. Monconys assista aussi au départ des troupes pour Candie en avril de la même année; elles causèrent tant de désordres en ville, qu'il attendit une heure plus favorable pour partir au Sinaï.

Une crue insuffisante, un tiers seulement des terres irriguées en Haute-Égypte, et point d'eau en Basse-Égypte, d'où cherté de l'existence, telle fut la situation à laquelle le gouverneur Ahmed (1060) ne sut trouver aucun remède. Il n'envoya que les deux tiers du Trésor à Stamboul, et

trouva cependant le moyen de s'enrichir. On le disait érudit, capable et bon calligraphe. Lorsqu'on lui réclama ses comptes, il les livra en quarante jours, rédigés de sa main, forma sa caravane avec armes et bagages, et sortit majestueusement du Caire, sans que personne osât l'arrêter.

Sous Shehsuwar Mehmed (1067) le pays fut troublé par la révolte du Bey de Djirdje; toutes les troupes durent être mobilisées pour faire face à la situation, car le Bey du Sa'îd avait de nombreux partisans parmi les sandjaqs. Son successeur Mustafa (1070) devra continuer la lutte et les rebelles se réfugieront en Haute-Égypte. Ibrahim (1071) contrôla sévèrement les revenus et les pensions. Il construisit la mosquée Athâr el-Nebî (l'empreinte des pas du Prophète) au Caire. Les bagarres recommencent sous 'Umar (1074); on se bat autour des mosquées sultan Hasan et Mu'ayyad, qui servent de forts aux révoltés et sont battues en brèche par les projectiles. La campagne de Crète obligea le gouverneur à envoyer des troupes et une flotte, dont le commandant sera surpris par les Vénitiens et fait prisonnier. Son successeur y enverra encore une quantité de munitions et d'approvisionnements pour l'armée ottomane, avant la conquête définitive de l'île (1669). Ce sont probablement ces demandes de vivres qui furent causes de la disette et de la hausse exagérée du prix des céréales à la fin de l'année 1668. Une peste violente éclate en 1080 (1670) sous Ibrahim. La Porte envoie un officier qui ouvre les scellés du Trésor et y prend l'argent nécessaire pour une expédition au Yémen et la construction d'une flotte à Suez. On lève des troupes, mais l'arsenal de Bûlâq brûle et tout le matériel prêt ou en construction fut anéanti.

Djanbulad Zâde Husein envoya des troupes au sultan pour la guerre de Pologne et sur l'ordre de la Porte éleva le taux de l'argent. Pendant son gouvernement, des corsaires de Tripoli capturèrent trois bateaux anglais, dont la riche cargaison fut vendue à Alexandrie. Quelques écrivains arabes rapportent à Husein l'anecdote du dépositaire infidèle, qui refusa de rendre un coffre qui lui avait été confié; le pasha découvrit la fraude et envoya à la femme le rosaire du coupable avec ordre de remettre au messager le dépôt qui était chez lui.

Son successeur Ahmed fut déposé par les troupes, qui craignaient une revision de leurs traitements et l'établissement de taxes sur les maisons, les boutiques et les moulins. La famine et la peste déciment la population sous 'Abdur-Rahmân 'Abdi. On apprend par des documents turcs de 1093 (1682) qu'on lui réclamait à cette époque, lorsqu'il était gouverneur de Bosnie, des dettes contractées pendant son séjour en Égypte (1087-91). Le Bosniaque 'Uthmân acheta le gouvernement d'Égypte pour 900 bourses (1091); le sultan lui recommanda à plusieurs reprises les affaires de la Mekke et de Médine, les provisions ainsi que les dons en argent qu'il avait à envoyer aux pauvres des villes saintes, et l'obligation de mettre un frein aux milices qui doivent respecter la discipline.

Isma'îl fut, au dire du consul de Maillet, un des plus magnifiques ministres que la Porte ait envoyé en Égypte; la fête qu'il donna à l'occasion de la circoncision de son fils fut célèbre par ses largesses. Il avait au reste dépensé aussi beaucoup d'argent pendant l'épidémie de peste et la famine, qui signalèrent la première année de son gouvernement (1107). Contrairement à beaucoup de ses prédécesseurs, il fit nourrir les pauvres du Caire par les notables et les emirs, et lui-même se chargea d'un grand nombre d'affamés. Pendant la peste, il ordonna au fisc de payer les frais d'enterrement des pauvres et des étrangers. Il avait été très soutenu dans son activité par l'agha des janissaires, qui paya au reste de sa vie les règlements sévères décrétés pour enrayer la hausse des prix. Isma'îl lui-même sera déposé par des mécontents, car s'il avait remis une partie des impôts dûs par les fermiers, il avait par contre indisposé plusieurs emirs, dont le puissant Bey de Djirdje, en leur réclamant les droits de nomination à leurs charges. Lorsqu'il partit, il devait des sommes considérables, malgré qu'il eût hérité au nom du sultan des fortunes de ceux qui étaient morts sans enfants ou qui n'avaient pas disposé de leurs biens inscrits à leur nom dans les registres.

Il construisit dans le palais du Caire une école où des sheikhs des quatre rites orthodoxes pouvaient enseigner les traditions à des enfants; il installa aussi dans cette madrasa quinze lecteurs du qorân.

Le pouvoir de Husein (1109) est marqué par une disette de céréales; les rations ne pouvant être distribuées à ceux qui en sont les bénéficiaires, on les remplace par leur valeur en argent, à raison de 25 nisf par ardeb de blé et 16 par ardeb d'orge. Les fournitures à la Mekke tombent de 40 mille ardeb à 14. Ce gouverneur était constamment occupé à faire la chasse aux Bédouins en Basse-Égypte, comme dans le Saʿîd; il négligea l'administration du pays, sinon ses propres intérêts. En effet, lorsqu'on examina sa gestion, tandis qu'il était enfermé dans le Qasr Yûsuf, et son kiaya dans le ʿarkâna, on trouva qu'il avait frustré les troupes de 944 bourses et disposé d'avance pour huit ans des terres qui servaient en particulier à payer le gouverneur du pays. Son successeur Mehmed (1111) devra donc remettre en ordre les finances, et, par une exception notable, un firman le nomma dès l'abord pour une durée de cinq ans. Il dut réformer complètement la gérance des shûnas impériales, ainsi que l'administration des terres affermées; les revenus que devait encaisser le fisc étaient fort en retard. Pendant ce temps, l'ordre le plus complet régna, car il était soutenu par un agha des janissaires excessivement énergique, qui patrouillait chaque jour les rues du Caire; il faisait fermer les tavernes et les lieux de réunion, non sans abus bien entendu. Signalons que, sur l'ordre du grand-vizir Köprulu, des travaux furent exécutés à cette époque sur le parcours du canal du Nil à Alexandrie, avec des fonds de la Porte; le gouverneur ordonna aussi lui-même des améliorations dans les rues du Caire : des toits de maisons et des boutiques furent démolis pour élargir quelques rues, et l'on abaissa aussi le niveau de certaines chaussées, qui probablement s'était surhaussé de tous les déchets et les matériaux qu'on y avait jetés.

Râmi Mehmed (1116) était un des grands politiques de l'Empire. C'est lui qui avait fait la paix avec les princes d'Europe, lorsqu'il était grand vizir du sultan Mustafa. Il aimait, au dire de Maillet, discuter de sciences avec un médecin de Raguse qui était à son service; il avait avec lui de longues conversations sur la médecine, la philosophie et même la religion. A cette époque, le Nil s'étant arrêté de croître, on fit les rogations pour la pluie, l'istisqâ, sur le Djebel el-Djuyûshi, et dans la mosquée ʿAmr au Vieux Caire. La sécheresse sembla conjurée, mais à peine avait-on commencé à arroser quelques provinces que le fleuve baissa; les terres ne purent être ensemencées, la disette vint et la vie renchérit considérablement. De plus, aucun bateau ne venait du Yémen par suite du désordre qui régnait à la Mekke, où les sherifs rivaux se disputaient le pouvoir. Les étoffes indiennes augmentèrent de prix et le café se paya jusqu'à 2750 paras le qantar. Des troupes partirent pour le Yémen afin de rétablir l'ordre.

CHAPITRE III.

LES SHEIKHS EL-BELED.

1. — LE DÉSORDRE.

Le XVIII[e] siècle n'est plus qu'une lutte acharnée et sanglante entre les sheikhs el-beled, qui s'imposent aux pashas ottomans; plusieurs voyageurs européens ont narré divers épisodes de ces combats, où la force brutale l'emporte toujours. Les contestations ne sont jamais très longues, car le vaincu est ou assassiné ou obligé de fuir; il se retire alors en général en Haute-Égypte, jusqu'à ce que la roue tourne de nouveau en sa faveur : aujourd'hui prince, demain proscrit. Ces choses sont si courantes, que personne ne les remarque; car elles ne troublent pas les habitants; on ne les force pas de prendre part aux disputes. Presque tous ceux qui arrivent au pouvoir pillent et commettent des exactions; donc aucun n'est aimé de préférence à un autre. Le Pasha est toujours reçu avec les marques extérieures du plus grand respect, mais son pouvoir est nul, et très peu d'entre eux essaient de faire acte d'autorité et d'enrayer, tant l'indiscipline des milices, que la morgue des Beys. Résumons les diverses phases de ces conflits.

Deux familles sont au premier rang, les Qâsimîya, dont Qâsim Iwâz, sheikh el-beled, gouverneur du Caire, est le chef, et les Dhû'l-Fiqârîya, que Dhû'l-Fiqâr Bey pousse à l'assaut du pouvoir. A vrai dire, les gouverneurs enveniment par leurs intrigues l'hostilité des deux familles. Au début, chose curieuse, elles vidaient leurs différents en dehors du Caire, dans la plaine près de Qubbet el-ʿArab. Personne ne prenait part à ces combats meurtriers sinon les chefs et les mamloûks de leurs maisons. Au Caire la vie continuait monotone et tranquille, hormis les discordes

répétées entre janissaires et Circassiens, ou entre ceux-là et les autres corps de troupes. Qâsim Iwâz ayant été tué, son fils Isma'îl le remplaça; fort habile, il se joua de ses collègues et de ses adversaires. Il réussit à amener une trève entre les deux partis, qui s'unissent contre le Pasha, le font rappeler, et pendant seize ans, Isma'îl saura se maintenir au pouvoir, respecté des Arabes et des fellahs; quinze pashas viendront de Stamboul et repartiront sans que l'autorité du sheikh el-beled ait pu être amoindrie. Cela ne veut pas dire que ces seize années n'aient point été troublées; car l'émeute a souvent grondé dans les rues, sur la place Rumeila, en particulier; on se bat entre le château et la mosquée Sultan Hasan, les guet-apens sont la règle et plus d'un emir est lâchement assassiné. Isma'îl sera lui-même victime d'un complot et on le tuera en plein divan en 1136 (1723). Mehmed Tcherkes Bey le remplace, mais il est bientôt chassé et doit fuir en Haute-Égypte (1138). Rassemblant une armée, il marche sur le Caire, est battu par 'Uthmân Kâshif et fuit en Barbarie. Ce personnage mène alors une vie d'aventures fort curieuse; parvenu à Tripoli, il est protégé par les États Barbaresques, puis passe à Trieste, où il arrive avec une recommandation du Dey d'Alger à la cour de Vienne. La lettre est interceptée par l'ambassadeur de la Porte, qui proteste, et Tcherkes, arrivant à Vienne, sans autorisation de l'Autriche, est reconduit à Trieste et rembarqué pour Tripoli. Rappelé par ses partisans, il gagne l'Égypte par les déserts, arrive à Alexandrie, et aidé par les Bédouins, il se retire en Haute-Égypte. La lutte reprend, mais il est vaincu et tué, tandis que son adversaire Dhû'l-Fiqâr est lui même assassiné dans le divan (1142). Tandis que l'on s'égorgeait ainsi au Caire, une peste affreuse ravagea le pays, dans l'année 1147.

'Uthmân Kâshif qui a battu deux fois Tcherkes se venge de ceux qui ont tué son maître Dhû'l-Fiqâr, et devient sheikh el-beled (1153). Il sera en somme un administrateur assez juste et habile. Il faut dire que le gouverneur est alors 'Alî Hâkimoghlu, personnage honorable et digne, qui sut se faire respecter par tout le monde. Malheureusement il ne resta pas longtemps. 'Uthmân sut prendre des mesures énergiques pour remédier à la famine qui avait succédé à la peste. Ibrahim, Katkhuda des janissaires et Isma'îl Ridwân, Katkhuda des 'Azab, qui, grâce à leur habileté avaient réussi à se faire créer beys, excitent le ressentiment de 'Uthmân, qui, craignant leur ambition, cherche à s'en défaire; mais, avertis, les deux katkhudas prennent les devants et attaquent 'Uthmân, qui doit fuir en Syrie (1156). Ibrahim et Ridwân, aidés par le gouverneur, se débarrassent de leurs rivaux et se partagent le pouvoir, le premier se faisant sheikh el-beled, le second, emir el-hâdj. Le poste d'emir du pèlerinage, qui n'était précédemment qu'une charge temporaire, bien qu'occupée parfois à plusieurs reprises par le même titulaire, devient alors permanent; ce sera comme la seconde dignité. Les deux amis occupaient tour à tour ces charges. Ibrahim abuse immédiatement de son autorité. Un complot que le Pasha soutient s'organise pendant qu'Ibrahim est au pèlerinage, et les deux amis sont emprisonnés dans la citadelle; mais ils sont délivrés et le gouverneur est chassé. Il est remplacé par Râghib Mehmed, qui sut d'abord endormir les soupçons de tout le monde, même d'Ibrahim et de ses partisans. Brusquement un ordre vint de la Porte de mettre à mort le sheikh el-beled et tous les beys factieux, et de rétablir l'ordre. Quelques beys sont tués, d'autres, comme Ibrahim, s'échappent et le Pasha est déposé, bien qu'il ait montré le firman reçu, auquel il ne pouvait pas se soustraire. Ibrahim reprend ses fonctions (1747), mais succombe en 1168 (1754). Ridwân qui lui succède est lui même attaqué et meurt. Pendant les sept ans de la puissance d'Ibrahim et de Ridwân, il n'y eut ni séditions, ni désordres. La sécurité règne partout et la vie est en général bon marché. Cette époque est assez florissante. Deux autres Beys prennent le pouvoir tour à tour, qui doivent se défendre contre l'autorité grandissante d'un ancien mamloûk d'Ibrahim.

2. — L'ÉGYPTE INDÉPENDANTE.

'Alî Bey, dont on va voir l'autorité grandir, avait accompagné son maître au pèlerinage, et s'était fait remarquer par son courage en luttant

contre les Bédouins. Ibrahim Katkhuda l'avait distingué en le nommant tout d'abord kâshif. Lorsque le Pasha Râghib eut massacré quelques Beys, Ibrahim saisit cette occasion pour donner une des places vacantes à son mamloûk, qu'il libéra tout d'abord. Cette nomination fut au reste la cause de l'assassinat d'Ibrahim. Après sa mort, ʿAlî Bey attendit patiemment une occasion de venger son maître; achetant des mamloûks, se faisant de nombreux amis, qui reconnaissaient sa générosité, sa puissance grandissait rapidement. Il excita la jalousie du sheikh el-beled Khalîl, qui le fit attaquer en pleine rue, et ʿAlî s'enfuit en Haute-Égypte avec quelques partisans. Khalîl fit naturellement mettre à mort les amis de ʿAlî Bey et donna leurs places à ses propres créatures. ʿAlî Bey trouve d'autres exilés au Saʿîd, forme une armée qui descend le Nil et bat le sheikh el-beled, qui s'enferme dans Tanta. La ville est prise d'assaut par Mehmed, connu ensuite sous le surnom d'Abû Dhahab, qui bloque Khalîl dans la mosquée et tue tous les Mamloûks ennemis; leur chef sera peu après étranglé à Alexandrie. C'est ainsi que ʿAlî Bey, en 1177, se fit proclamer sheikh el-beled. Il entre en lutte contre les Beys, qu'il a proscrits, et, après quelque avantage, doit fuir en Syrie (1179). Réfugié d'abord à Jérusalem, il gagne ensuite ʿAkka, où il se lie avec le sheikh ʿUmar el-Zâhir. Il rentre bientôt au Caire, se fait chasser par les Beys en Basse-Égypte, puis à Asyût. Il réunit une armée, que beaucoup de mécontents, comme toujours, grossissent, et entre au Caire victorieux (1181/1767). Il est de nouveau sheikh el-beled.

Son premier acte fut de châtier les Bédouins de la Behera, qui s'étaient révoltés à l'annonce de son retour et ravageaient le Delta. Ahmed, mamloûk de ʿAlî, les massacra en si grand nombre, qu'il conservera son surnom d'el-Djezzar (boucher); comme Pasha de ʿAkka, il illustrera d'ailleurs cette épithète. ʿAlî conféra le titre de Bey à ses créatures, afin d'écarter toute nouvelle tentative de complot

La tranquillité régna alors en Égypte, et ʿAlî put songer à gouverner. Il s'attacha le corps des janissaires, et fit si bien que les autres odjaqs virent leur nombre diminuer. Tous les Ottomans qui quittaient le service

étaient remplacés par des gens de sa maison. Les beys ou kâshifs, dont il craignait les intrigues, n'eurent pas le droit d'avoir de nombreux mamloûks. Toute cette activité extraordinaire le rendit suspect au gouverneur, qui chercha naturellement à miner son autorité; il excita contre lui la jalousie toujours en éveil des chefs Mamloûks. En 1182/1768, les Beys réfugiés en Syrie, réunissent une armée à Ghazza, envahissent l'Égypte, et sont battus. Mehmed Abû Dhahab, qui, jouant un double jeu, avait accepté les propositions du Pasha d'assassiner son maître et beau-frère, dénonça le complot et le gouverneur fut chassé.

En radjab 1182 (novembre 1768), la Porte en guerre avec la Russie demanda, suivant l'habitude, un contingent de troupes. ʿAlî Bey y consentit et mobilisa les hommes nécessaires. Mais ses ennemis, d'accord avec le nouveau Pasha, assurèrent la Porte que ces préparatifs militaires n'avaient d'autre but que d'aider les Russes et de profiter des embarras de la Porte pour rendre l'Égypte indépendante. Un firman arrive demandant d'envoyer la tête du séditieux à Stamboul. ʿAlî Bey averti du danger poste des hommes sur le parcours du messager, le fait attaquer, se saisit du firman, qu'il lit au divan convoqué. En me frappant, c'est vous qu'on veut faire disparaître, dit-il en substance, le moment est donc venu de secouer le joug qui pèse sur nos nuques. Ses protégés le soutiennent et les autres, en infériorité, suivent. Le Pasha est averti de quitter l'Égypte, sous peine de mort, et l'indépendance de l'Égypte est déclarée.

ʿAlî Bey ne reste pas inactif; il avertit aussitôt son ami le sheikh Zâhir, qui appuie le mouvement. Les armées se préparent, et tandis que l'Égypte mobilise encore, le Pasha ottoman de Damas s'avance; mais il est complètement battu par Zâhir, en 1183/1770 entre le Liban et Tibériade. La Porte ne poussa pas plus loin son effort. ʿAlî Bey établit alors une administration plus régulière en Égypte; les abus sont réprimés, les voleurs poursuivis, les Bédouins qui menaçaient constamment les paysans sont refoulés vers le désert. Il chargea son favori Mehmed de ces opérations de police, et peu après l'envoya conquérir le Yémen et les villes saintes (1184/1770). La Mekke est prise, un autre sherif est nommé, qui envoie

à ʿAlî Bey une lettre d'hommage, l'appelant sultan, souverain de l'Égypte et des deux mers. ʿAlî Bey frappe monnaie et son nom est prononcé dans la khutba (1185).

ʿAlî songe alors à étendre ses conquêtes et à enlever à l'Empire Ottoman les régions de Syrie, que, de tout temps, les sultans égyptiens avaient réunies à l'Égypte. Il chercha des appuis auprès des Vénitiens, qui lui promirent leur amitié; et le comte Orloff, qui commandait les forces russes dans la Méditerranée l'assura que la Russie le soutiendrait dans ses entreprises. Tandis que des négociations ont cours, Mehmed Abû Dhahab, auquel ʿAlî Bey a confié une grosse armée (1185/1771), s'avance en Syrie jusqu'à Damas, et, avec l'aide de Zâhir et l'appui russe, s'empare de toute la région. Gagné par l'ambition, et sans doute par les promesses de la Porte, Mehmed cherche à profiter de la situation exceptionnelle où il se trouve; il songe à retourner en Égypte pour s'emparer du pouvoir au lieu de pousser plus loin ses conquêtes, comme le demande ʿAlî Bey. Il augmente son armée de toutes les garnisons qu'il dégarnit, fait volte-face, marche vers l'Égypte. ʿAlî cherche naturellement à s'en défaire, et Mehmed fuit en Haute-Égypte (1185). Il rallie autour de lui de nombreux mécontents et quelques tribus d'Arabes, force les Beys du Saʿîd à le suivre et annonce son intention de renverser ʿAlî Bey. Au début de 1186, ses armées sont près du Caire et ʿAlî Bey rassemble en hâte quelques milliers d'hommes; mais Ismaʿîl Bey qui les commande n'ose pas livrer bataille, et passe à l'ennemi. Mehmed remporte ensuite une seconde victoire. ʿAlî Bey fuit de nouveau en Syrie vers Zâhir, dans la nuit du 12 avril 1772. Une escadre russe croisant sur les côtes de Syrie parut devant ʿAkka et les Russes promirent à ʿAlî Bey des hommes et des munitions. Ses forces sont augmentées, il prend quelques villes de Syrie, où les Ottomans s'étaient de nouveau installés, et assiège Jaffa. Fin 1186 (1773), des émissaires d'Égypte le rejoignent, qui lui apprennent que Mehmed Abû Dhahab s'est fait proclamer sheikh el-beled, mais que ses vexations sont intolérables. Les impôts sont doublés et triplés, les confiscations reprennent; sans doute les denrées sont assez bon marché, mais le pays est dans un calme tout

superficiel. Un nouveau Pasha ottoman est aussi reparu en Égypte en 1187. ʿAlî Bey décide de se remettre en route, il arrive le 9 avril 1773 sur les bords du Delta. L'avant garde de Mehmed est battue, mais il réussit à détourner de son rival les amitiés qu'ʿAlî Bey avait conservées dans quelques corps de troupes et chez certains sheikhs d'Arabes. De plus, il représente ʿAlî comme traître à la cause de l'Islam; il a fait alliance avec des chrétiens contre l'Égypte. Le 1er mai les deux armées sont en présence à Salahîya. ʿAlî Bey déjà blessé et malade reste près de sa tente pendant le combat. Ses troupes sont mises en déroute, lui-même est saisi après un violent corps à corps, emmené au Caire, où il mourut, ou fut mis à mort, peu après. Mehmed le fit inhumer honorablement (15 safar 1187/8 mai 1773).

ʿAlî fut certainement le seul homme d'État de cette période; il était doué pour de plus hautes destinées. Cette tentative avortée de rendre à l'Égypte sa situation indépendante méritait pourtant de réussir, car les révoltes intérieures et les guerres avaient affaibli l'Empire Ottoman.

ʿAlî Bey disait souvent à ses familiers : «Ainsi que nous, les rois de l'Égypte étaient des Mamloûks, le sultan Baybars, le sultan Qalâwûn et leurs enfants étaient les mamloûks des Kurdes. Les sultans Circassiens ont été à leur tour les mamloûks des Qalâwûn. Quant aux Ottomans, c'est au sabre et à la perfidie des habitants de l'Égypte qu'ils doivent leur domination sur cette province».

3. — LA DÉBÂCLE.

La mort de ʿAlî Bey fera retomber l'Égypte dans une anarchie plus complète encore que celle dont elle offrait le spectacle auparavant. La Porte cherche moins encore à établir une autorité saine, elle intrigue et elle pousse les Beys les uns contre les autres.

Mehmed Abû Dhahab se vengera de ceux qui ont lutté contre lui. Il demande à la Porte, dont il reconnaît l'autorité, un firman lui permettant d'attaquer le sheikh Zâhir, qui avait soutenu la sédition de ʿAlî Bey. Cela

lui est naturellement accordé et il est confirmé dans ses fonctions de sheikh el-beled. Il part pour la Syrie en 1189 et emporte toutes les places d'assaut. Les villes sont pillées, des exécutions sanglantes marquent son passage, mais il meurt soudain à ʿAkka en 1189 (1775), au moment où la Porte avait accepté de le nommer lui-même Pasha ottoman d'Égypte. Djabarti déclare que Mehmed Abû Dhahab «aimait à faire le bien, affectionnait les savants et les gens de bonne conduite. Il haïssait les impies et jamais il ne commit un acte de nature à jeter un doute sur son honorabilité et sur ses sentiments religieux.» Cela est un peu exagéré, car sa conduite à l'égard de ʿAlî Bey doit être sévèrement jugée. Mais comme l'historien égyptien, nous reconnaissons volontiers qu'il fut «le dernier des emirs chez lequel nous trouvons l'énergie, la sévérité et les grandes qualités qui donnent droit au respect et à l'admiration».

La confusion la plus complète règne, et c'est pourtant au milieu de ce désordre que se promènent beaucoup de voyageurs européens, qui n'en ont retiré aucun mal.

Murad ramène en Égypte l'armée et le corps de son maître, qui fut inhumé dans le mausolée qu'il s'était fait construire à côté d'el-Azhar. Ismaʿîl, ancien mamloûk d'Ibrahim Bey et protégé de ʿAlî Bey fut nommé sheikh el-beled et laissa revenir tous ceux que Mehmed Abû Dhahab avait exilés. Les Circassiens Murad Bey et Ibrahim Bey, tous deux mamloûks de Mehmed Abû Dhahab s'entendirent pour le renverser, mais durent fuir en Haute-Égypte en juillet 1777. Ils réunissent des forces en si grand nombre que le sheikh el-beled est battu et s'enfuit. Alors un duumvirat s'organise comme auparavant (1779), Ibrahim étant sheikh el-beled et Murad, emir el-hâdj. Ils se signalèrent par leurs rapines. Le Pasha descendit lui-même de la citadelle et confia aux emirs l'Hôtel de la monnaie (1780). Ismaʿîl tenta encore une fois, mais en vain, de les renverser. Les deux emirs finirent par se disputer; tour à tour l'un d'eux partait en Haute-Égypte; alors les communications étaient coupées partout, les bandits agissaient en plein jour, les céréales manquaient, les récoltes étaient détruites, les vexations de toutes sortes pesaient sur les habitants,

et sur les villes. Une réconciliation survint en 1783 (1197), les deux emirs se partageant les revenus et les impôts, tandis qu'on avisait la Porte qu'ils suffisaient à peine à payer l'administration du pays.

En 1199 (1785), le sultan décida d'abattre l'audace de ces deux Mamloûks qui étaient soutenus par les intrigues des Russes, et envoya le Ghâzi Hasan Qapudan Pasha, pour rétablir sa domination. Débarqué à Alexandrie le 25 shaʿbân 1200 (23 juin 1786), le grand amiral ottoman part pour Rosette; il y reçoit deux sheikhs qui viennent implorer sa clémence au nom des emirs. Pendant ce temps Murad a occupé l'embouchure du canal d'Alexandrie à Rahmanîya. Les Ottomans se dirigent vers le Caire, battent les Mamloûks qui fuient en Haute-Égypte; l'amiral entre au Caire le 1er août. Comme d'habitude, on coupe quelques têtes et on vend les biens des emirs proscrits. Une tentative de soumettre les Beys au Saʿîd échoue. Hasan est rappelé à cause de la guerre contre la Russie, le 27 septembre 1787. Sa mission a donc échoué totalement : il n'a pas pu anéantir la puissance des Beys, ni reconstituer l'ancienne force des milices ottomanes, ni rendre au Pasha l'autorité qu'il avait perdue. Il remet le pouvoir à la faction d'Ismaʿîl, tout en traitant en même temps avec les deux grands emirs.

Ismaʿîl devenu sheikh el-beled (1201) est tout puissant et gouverne le pays dans un calme relatif; mais l'épidémie de peste l'emporte en 1205. Ibrahim et Murad rentrent au Caire à la fin de la même année et recommencent leur association. Continuellement en mésintelligence, les deux Beys ne s'entendent que pour exploiter la population, étrangers comme indigènes : le commerce est arrêté, les impôts sont réclamés sur les terres sharaqi, cherté, accaparement, tout le monde réclame, la Porte demande son dû sur les fermages.

En 1209, une convention fut signée par Murad et Ibrahim, et sanctionnée par le Pasha; les emirs promettaient, d'envoyer régulièrement aux villes saintes les céréales; de fournir aux magasins impériaux les céréales sur le produit de terres qui leur avaient été concédées et de payer au Trésor les impôts dûs sur ces terres; d'abolir les nouvelles impositions,

et les octrois, comme celui de Bûlâq; de cesser toute vexation; d'envoyer enfin aux villes saintes les sommes qui leur étaient allouées annuellement, et de payer tous les droits fixés et établis par les anciennes conventions. Mais cet arrangement ne fut observé qu'un seul mois. «Il ne se passait aucun fait digne de remarque, en dehors des actes arbitraires commis par les emirs», dit l'historien Djabarti aux années 1209 et 1210. Les réclamations des consuls ou des ambassadeurs à la Porte restaient sans échos. Tout à coup, une flotte parut devant Alexandrie le 17 muharram 1213 (dimanche 1er juillet 1798), au grand étonnement des Égyptiens : Bonaparte arrivait. Le dernier Pasha ottoman, el-Seyyid Abû Bekr el-Tarâbulsî, qui était entré au Caire le 13 octobre 1796, dans un cortège particulièrement brillant et pompeux, quitta en hâte l'Égypte et s'enfuit à Ghazza.

CHAPITRE IV.

LE GOUVERNEMENT ET L'ADMINISTRATION.

On a vu que le régime administratif ottoman ne fut véritablement établi dans le pays que par le sultan Suleimân. C'est son Qânûn, qui fixa les droits et devoirs du Pasha, du Divan, des milices et des Mamloûks, qui régla les pouvoirs des Kâshifs et des Sheikhs, le montant des impôts, des taxes et des revenus des terres affermées. Il est à peine besoin de dire que, sur beaucoup de points, il ne fut pas suivi, ni par les gouverneurs, ni par les milices, ni par les diverses administrations. On sait cependant à l'occasion se rappeler que le Qânûn a fixé une règle, et l'on proteste, si une place à été donnée par le Pasha, quand cette nomination dépendait du divan; ou si le Pasha exige des droits sur les places vacantes, qui ne sont pas dûs en vertu de la dite législation. Les milices rappellent souvent leur droit de demander le remplacement d'un gouverneur, et celui-ci insiste sur leur devoir de remplir un registre de recrutement pour toucher leur solde. Lorsque Hasan Pasha vint en 1200, le bruit courut qu'il allait «appliquer en Égypte les réformes du sultan Suleimân» relatives aux impositions sur les terres. On espérait donc que ces lois seraient tirées de l'oubli dans lequel elles étaient tombées depuis longtemps; mais cet espoir fut déçu.

1. — LE PASHA.

Les Pashas Ottomans, envoyés comme gouverneurs en Égypte, étaient des officiers de la Porte qui, par leur rang, pouvaient être gouverneurs de provinces. L'un est vizir, l'autre ancien grand-vizir même, silihtar (porte-épée), khaznedar (trésorier), bostandji (jardinier du sérail, corps

militaire), ou même eunuque. Comme dans les autres provinces de l'Empire, le gouverneur est déplacé souvent sans motif apparent, sinon celui de ne pas être laissé trop longtemps dans le même poste; c'est fréquemment le favoritisme qui est cause d'une déposition, parce qu'on veut donner de l'avancement à un officier bien en cours. Les intrigues avaient là un champ d'action merveilleux, et la gestion de l'administration de la province n'était souvent pour rien dans le sort malheureux qui attendait le gouverneur. En Égypte, les milices demandèrent fréquemment le changement du Pasha, et, surtout à partir de la fin du xviie siècle, elles s'appliquent à lui rendre la vie dure, s'il n'agit pas conformément à leurs exigences. Lorsque le Pasha était déposé, il était dit *ma'zûl;* c'est là le terme administratif adopté. On nommait alors un remplaçant, *qâïmaqâm*, provisoire; car le gouverneur déposé n'attendait pas nécessairement la venue de son successeur, au début tout au moins. Plus tard, le nouveau Pasha envoyait souvent à l'avance, aussitôt le firman de nomination signé, son chargé d'affaires, *mutesellim* ou *musellim*, qui prenait les premières dispositions avec le qâïmaqâm ou le Pasha déposé. Les Pashas arrivaient en Égypte par terre, lorsqu'ils venaient d'un poste de Syrie ou de Mésopotamie par exemple; arrivant par mer, ils débarquaient ordinairement à Alexandrie. Aussitôt en Égypte, le gouverneur était reçu par le qâïmaqâm et les grands officiers, qui le conduisaient en cortège à la citadelle. Le plus fréquemment la cérémonie de réception avait lieu à el-'Adalîya, c'est-à-dire en dehors de la porte dite Bâb el-Nasr, près du mausolée du sultan el-Malik el-'Âdil Tûmân-Bây (906/1501), où des tentes et un camp étaient dressés; un ou plusieurs jours après, le cortège montait à la citadelle, en traversant tout le Caire. On en trouve la description par exemple dans Thevenot, qui le jeudi 27 septembre 1657 assista à l'arrivée et à l'entrée du Pasha Mehmed en grande pompe, ayant emmené avec lui 1700 hommes et 2300 bêtes, tant chevaux que mulets. Le 30 juin de la même année, il avait vu le cortège de départ du pasha déposé, Qara Mustafa, et nous donne la description «De la sortie d'un Bacha Mansoul» (ou maasoul), comme il dit. On est étonné de voir comment un gouverneur, déposé par

les Beys de sa province, auquel on a fait des réclamations d'argent, quitte son poste avec honneur. Comme son récit est une bonne description de ce qui se passait alors, il n'est pas inutile de le donner : «L'an 1657, le 30 juin, le Bacha fut fait maasoul ou mansoul, c'est-à-dire démis de son gouvernement, ce qui se fait de deux façons; l'une quand les Beys du pays le font maasoul et qu'ils en demandent un autre au Grand Seigneur, faisant cependant entre eux un caimakan ou lieutenant qui exerce en sa place, comme il fut fait de celui qui précéda ce dernier qui fut fait maasoul de mon temps. L'autre façon, c'est quand il vient de Constantinople un olac ou courrier de la part du Grand Seigneur, qui se tient hors de la ville et demande qu'on tienne le divan, ce qui se fait le jour suivant, et tous les Beys se trouvant alors, l'olac entre au divan et présente les lettres au Bacha, puis renverse un coin du tapis où est le Bacha, et cela veut dire qu'il est mansoul. Ce Bacha fut fait mansoul de cette dernière façon. Aussitôt les Beys du pays, qui ordinairement ont reçu leurs lettres devant le divan mettent le Bacha en sûreté et un de ces Beys lequel est déclaré Caymacam par les lettres du Grand Seigneur, prend en main tout le soin du gouvernement jusqu'à l'arrivée du nouveau Bacha. Cependant les Beys font rendre compte au Bacha mansoul de tout l'argent qu'il a manié et lui ôtent ce qui lui en reste. Cela dure plusieurs jours pendant lesquels ses serviteurs plient bagage et prennent dans l'appartement du Bacha tout ce qu'ils y peuvent attraper, qui n'est pas à leur maître, comme des tapis et autres choses semblables. Après que le Bacha a rendu ses comptes aux Beys, il sort du Caire pour aller à Constantinople rendre compte de son administration, et c'est alors que tous ses ennemis se déclarent et cherchent toutes les occasions de lui nuire, mettant en avant toutes les injustices qu'il a faites pendant son gouvernement. Quelquefois on le fait mourir en chemin par ordre du Grand Seigneur et quelquefois aussi on le fait grand vizir à son arrivée à Constantinople..... Ce Bacha ici ayant rendu ses comptes sortit du Caire le 26 juillet au matin, et il y eut cavalcade (qu'il décrit)... Tous ces gens sortirent de la ville où le Bacha campa sous des tentes, y resta quelques jours, puis partit pour

Constantinople, menant avec lui 2 ou 3 cents hommes..... Sa tente était estimée à environ 10 mille écus, et plus de deux cents tentes l'entouraient..... »

Comme ces gouverneurs étaient souvent déplacés, et qu'un firman de déposition suivait parfois de très près un ordre de nomination, ou que les milices demandaient le remplacement du gouverneur au moment où la Porte, par exemple, renouvelait la charge du titulaire pour une nouvelle année, il se produisait parfois de curieuses rencontres; ainsi on apprend qu'en octobre 1761, il y avait trois pashas au Caire, un gouverneur nommé, un autre envoyé à Djedda, mais qui voulait rester au Caire, un troisième déposé. Cela explique les divergences de dates qu'on trouve chez les auteurs, en particulier pour la fin du XVIIIe siècle; l'un prend pour date d'entrée en fonction d'un gouverneur celle du firman de sa nomination ou de déposition de son prédécesseur, l'autre indiquera de préférence la date d'arrivée ou de déposition au Caire, ou même celle du départ de l'Égypte.

Le Pasha, wâli, gouverneur, ou Beglerbey d'Égypte, représentant du Sultan, a l'autorité suprême; mais elle est singulièrement contrebalancée par les autres rouages administratifs imposés par le sultan Suleimân. Il reçoit tous les ordres Impériaux et les notifie. Il doit résider au Caire et habiter la Citadelle; il établit les troupes de la garnison du Caire dans les quartiers voisins de son palais. Il réunit le Divan. Il nomme, dépose, remplace, sur avis du divan, les kâshifs, les sheikhs, et justifie son action dans un rapport à la Porte. Il n'a plus le droit de s'approprier certains droits mis par les sultans Circassiens sur les baux, mais versera ces sommes au Trésor.

Le Pasha prend aussi soin de la propreté et de l'arrosage des rues du Caire; car les marchés doivent être balayés et nettoyés, et les propriétaires dont la porte de façade n'est pas balayée seront punis.

Quelques gouverneurs furent bons et honnêtes, et les auteurs vantent alors leur charité pour les pauvres et les gens pieux, leur amabilité pour les savants, et leur bonne conduite. « Il ne connaissait ni le mensoge, ni

la concussion, dit-on de Khâdim ʿAlî (966), à tel point que lorsqu'il mourut au Caire, on ne trouva dans ce qu'il laissait que 7 dinars, pas un de plus, et 15 pièces de vêtements ». Comme toutes les places étaient en général données au plus offrant et qu'on pensait avoir satisfait la Porte après l'envoi du tribut fixé, on cherchait à ramasser le plus de richesses dans le pays. La Porte dut très tôt procéder à des enquêtes sur l'activité de ses gouverneurs; on a vu qu'elles étaient faites par le successeur du Pasha déposé, qui y trouvait sans doute des satisfactions personnelles. Il arrivait avec un « noble ordre de *teftîsh* »; le premier qui fut l'objet de cette enquête administrative fut Khaznedar Hasan, déposé en 991/1583. Dès lors, cette habitude se généralisera; on recherche si le gouverneur a abusé de ses droits dans la perception des taxes, s'il en a détourné à son profit et s'il a pillé les greniers impériaux. On le punissait à son retour à Constantinople. Mais bientôt, tandis qu'on enquêtait au Caire, on enfermait le Pasha sous bonne garde dans une maison particulière, 1029/1620. On assiste à de curieuses et interminables discussions entre les deux gouverneurs, jusqu'à ce que l'entente soit faite sur le chiffre de la dette à rembourser au Trésor. On doit quelquefois envoyer de Stamboul un officier pour trancher le différent. Tous les gouverneurs sont en effet tenus de rendre compte de leur gestion avant de quitter le pays; si leur caisse est vide, ou qu'ils la prétendent telle, on vend aux enchères leurs biens et leurs écuries, jusqu'à concurrence de leur dette. A partir de Husein (1045) probablement, on enferme le gouverneur dans le *Qasr el-kiswa* (palais du tapis sacré), connu aussi sous le nom de *Qasr el-ablaq* (palais bigarré) ou *Qasr Yûsuf* (*Salâh ed-dîn*), dans la citadelle. Ce lieu de détention était une ancienne construction élevée par Nâsir Muhammad, fils de Qalâwûn, où avaient d'abord logé, ce semble, les gouverneurs. En 1740, elle était en si mauvais état qu'on ne put y enfermer le Pasha déposé. Au reste, avant cette date déjà, on avait repris l'habitude d'enfermer le Pasha dans une maison particulière en ville. Il y avait en outre une autre prison dans la citadelle, qui servait aux détenus politiques, le *ʿarkâna,* dont nous entendons déjà parler avant cette période; mais

d'habitude les Pashas n'y sont pas enfermés; ce fut le cas cependant pour l'ancien gouverneur Khalîl en 1126, tandis que le Pasha Wâlî était dans le Köshk Yûsuf et le Kiaya du premier dans une autre prison, nommée el-Hamra.

Notons aussi comment les milices comprenaient leurs droits vis à vis du gouverneur. Lorsque Mustafa fut déposé en 1032, et que l'ordre fut donné d'inventorier ses effets, les officiers réfusèrent, disant : «Nous ne pouvons ni arrêter un vizir, ni perquisitionner dans ses meubles». Et pourtant, vingt ans auparavant en 1013, les troupes avaient assassiné Ibrahim et exposé sa tête à la porte de Zuweila. Les mêmes milices font au reste une remarque fort à propos au qâïmaqâm et au musellim du nouveau Pasha de 1033, qui leur reprochent de réclamer le cadeau d'usage : «Pourquoi notre Maître le Sultan change-t-il tous les trois mois le Gouverneur de la province? et cela au grand dommage des habitants». Et elles forceront le nouveau Pasha nommé de se rembarquer à Alexandrie. En 1040, la milice ayant déposé Mûsâ, plusieurs voix s'élevèrent pour protester contre la nomination d'un qâïmaqâm, disant : «L'armée n'a pas le droit de déposer un gouverneur, ni d'en nommer un autre sans l'autorisation du Sultan». Bien entendu on passa outre. En 1116, la population elle-même, dit-on, refusa d'accepter Suleimân, sandjaq de Djedda, et sut forcer la main à la Porte.

Il paraîtrait que vers 1062/1652, le sultan et les vizirs se consultant sur les affaires d'Égypte, le grand-vizir aurait proposé de conférer la charge de gouverneur d'Égypte à vie. Le qâdî el-asker de Natolie aurait montré le gros danger que cela présenterait. On a vu comment les Pashas étaient fréquemment changés; Mesih resta pourtant presque 6 ans; Mehmed (1111) fut nommé immédiatement pour 5 ans, mais le cas est exceptionnel. Ce furent presque tous des intrigants, qui se mêlaient intimément aux querelles des partis. Seul ʿAlî Hâkimoghlu semble avoir fait le jour de son arrivée acte d'autorité, en disant au divan assemblé : «Je ne suis pas venu en Égypte pour me mêler des intrigues entre emirs et les exciter les uns contre les autres. Mais je viens pour accorder à chacun selon ses droits. Sa Hautesse le Sultan a remis entre mes mains les fiefs pour que je vous les distribue».

Vansleb donne un curieux renseignement, dont il m'a été impossible de vérifier l'exactitude; voici sa version : «Il y a deux coutumes que tous les Pashas doivent observer, en entrant dans leur gouvernement, et en le quittant : Le Pasha, auparavant que de faire son entrée au Caire, est obligé d'aller visiter le tombeau du Sciech il Sciafei, qui est enseveli à la Caraffe, et qui est le protecteur des Ottomans..... Lorsqu'il quitte sa charge, il est obligé de rendre le même devoir au tombeau du sultan Caied Bey, quoiqu'ennemi des Ottomans et qui fut un des derniers rois légitimes d'Égypte, pour le remercier de ce qu'il lui a laissé finir son gouvernement sans trouble et sans disgrâce. Ces deux coutumes sont si essentielles pour les Pashas, que les gens du Caire disent, qu'on a vu que ceux qui les ont méprisées, ou qui ne s'en sont pas bien acquittées, ont été dépossédés subitement, ou n'ont pas été heureux dans l'administration de leur charge». L'imâm al-Shâfiʿî, dont le mausolée se trouve dans le cimetière dit la Qarâfa, au Caire, était très vénéré et souvent les princes restaurèrent ce sanctuaire ou y firent leurs devotions. Ghaurî, on l'a vu, visita sa tombe avant de partir pour la Syrie. Plusieurs gouverneurs s'y rendirent aussi pendant leur séjour au Caire, mais on ne met pas cette visite en relation directe avec la charge qu'ils occupent. L'association de cette dévotion avec le succès de l'activité du Pasha a l'allure d'un conte populaire, d'autant que Vansleb ajoute ceci : «on racontait au Caire, que Selim n'osant entrer dans la ville, vit en songe le sheikh Shâfiʿî qui le rassura; le lendemain Selim entra, un homme inconnu menant son cheval par la bride jusque dans la ville et disparaissant ensuite». Le rôle attribué au sultan Qâyt-Bây n'est pas moins étrange; on a pu, je pense, conclure à une visite obligatoire de son tombeau, du fait que les Pashas, sortant fréquemment du Caire par la porte Bâb el-Nasr et dressant leur tente dans cette région, avant de quitter l'Égypte, surtout lorsqu'ils se rendaient par terre du côté de la Syrie, faisaient naturellement leurs dévotions dans la mosquée funéraire de Qâyt-Bây, dont ils étaient voisins.

2. — LE DIVAN.

Avant le Qânûn de Suleimân, le Pasha présidait une sorte de conseil de province, composé des chefs des corps de milices, de son kiaya, du defterdar et de l'emir el-hâdj, qui pouvaient le soutenir dans son activité et en même temps enrayer ses abus de pouvoir. Recevant ses instructions de la Porte, le gouverneur les communiquait au conseil, qui avait le droit de suspendre l'exécution de ses ordres, d'en référer à Stamboul et de demander sa déposition. Mais l'organisation administrative de Suleimân transforma rapidement ce comité directeur en une assemblée, qui avait des pouvoirs beaucoup plus étendus, où se donnèrent vite cours les intrigues, et où les habiles ou les violents s'imposèrent, comme dans toutes les assemblées parlementaires. Le Pasha continue à recevoir directement les mandements de la Porte, qu'il communique au divan, mais c'est son kiaya qui préside, et qui avec le defterdar, grand chancelier, prend ses ordres et rapporte les décisions du conseil, qu'il exécute. Il peut suivre les délibérations du divan, mais derrière un paravent ou un rideau, comme le sultan à Stamboul. Le Pasha court donc tous les risques de tomber sous la coupe de l'agha de la citadelle, ou d'un des grands officiers, comme le sheikh el-beled, commandant du Caire, ou l'emir el-hâdj, commandant du pèlerinage, qui lutteront d'influence au XVIIIe siècle.

Selon le Code de Suleimân, le Pasha doit convoquer le divan quatre fois par semaine; il doit avant tout s'occuper des pauvres de la Mekke et de Médine, puis des diverses affaires juridiques, les procès fiscaux, et enfin des affaires du Trésor, les impôts levés sur les terres de l'État. Tous les procès tant privés que fiscaux ne peuvent être tranchés par une autre autorité et personne n'a le droit d'intervenir d'une autre manière dans ces affaires.

Le grand divan était composé des délégués de tous les corps de milices, ainsi que de l'emir el-hâdj, du molla du Caire, des principaux sheikhs et sherifs, des quatre substituts du molla et d'ulemas. Il y avait aussi un petit conseil, qui se réunissait tous les jours dans le palais du gouverneur; y assistaient le kiaya du Pasha, le defterdar et le ruznamedji délégués du gouverneur, puis un représentant de chaque corps, les aghas, les officiers supérieurs des muteferaqas et des chiaoux. Il expédiait les affaires courantes, surtout administratives. Les auteurs diffèrent parfois sur les jours de réunion du divan, et même sur sa composition, parce que la pratique et les conditions locales nécessitèrent une quantité de réformes. L'important pour nous est de constater, que cette espèce de parlement en miniature facilita, lorsqu'il ne les provoqua pas, les troubles qui agitèrent l'Égypte pendant deux siècles.

Monconys assista en juin 1647 au divan tenu par le Pasha. «Il se tient, dit-il, le dimanche et le mercredi, le Pasha ayant à sa gauche le defterdar ou grand trésorier, le grand qadi à sa droite. Le long des murs en haie des Chiaoux en turban haut, comme tous les assistants. Au haut des Chiaoux qui sont au côté droit sont quatre aghas du Pasha, secrétaires du conseil, et devant lui debout comme tous les autres le Divan Catibi (écrivain), Truchement, Capi des Chiaoux, quelques Chiaoux et ceux qui ont des requêtes à présenter. Si la requête concerne le Cadi le Pasha la lui remet. Au côté droit, en bas, à terre sont quantité d'écrivains assis autour de sept ou huit coffres, pleins de livres d'ordonnances et règlements anciens, où ils ont recours si nécessaire. Lorsque tout est fini, les coffres sont emportés dans une chambre au fond de la salle, où le Cap des Chiaoux va les cacheter au sceau du Pasha, qu'il rapporte; le Pasha se lève et la séance est terminée. Il y a dans la salle un modèle en grand volume du paraphe des expéditions».

3. — LES PROVINCES.

A l'époque de la conquête, il y avait douze provinces, qui furent sans doute réorganisées à l'époque de Suleimân, où l'on trouve quatorze kâshifs à la tête d'autant de départements. Mais il ne semble pas ressortir des textes étudiés que cette division fût rigide, car on modifia la division administrative de certaines régions, aussi bien dans le Delta que dans la

Haute-Égypte; ainsi, sous Ahmed Ier, en 1018, on trouve dix sandjaqs ou liwâs, et les oasis sont alors séparées du Sa'îd, tandis qu'auparavant elles semblent avoir été rattachées à la Haute-Égypte; Ibrim est aussi compté à part, qui n'avait aucune importance précédemment; par contre, Djîze, Beni-Soueif, le Fayoûm et Minieh, ne sont plus nommés.

Le nombre des provinces a varié de dix ou douze à seize; lorsque Vansleb dit qu'il y a en Égypte trente-six kâshifs, il faut comprendre dans ce nombre au moins vingt officiers du fisc, ayant rang de kâshif, mais ne gouvernant pas une véritable province. Il y avait en effet douze sandjaqs Beys, gouverneurs de grandes provinces, et un grand nombre de kâshifs, dont la fonction essentielle était d'encaisser l'impôt foncier et de veiller sur les terres impériales. Les listes que les textes nous donnent ne concordent pas, et au reste leurs données sont souvent très rudimentaires.

4. — LES MILICES. LA MARINE.

Les six corps de troupes (odjaqs), muteferaqa, chiaoux (tshawûsh), gumlian, tufekdji, janissaires, 'azab, laissés en Égypte par Selim, formaient une troupe d'environ douze à quinze mille hommes, auxquels Suleimân ajouta un septième corps composé des Mamloûks qui avaient demandé de servir le sultan. Leur organisation et leurs officiers étaient exactement comme en Turquie. Le chef de cette armée, et le commandant de la citadelle, était l'agha des janissaires.

Tous ces corps avaient reçu des concessions qu'ils conservaient jalousement, pour en conserver les bénéfices; ces revenus particuliers étaient gérés par des efendis, qui payaient tant les soldes que les dépenses du corps.

Les milices furent très souvent la cause principale des désordres qui éclatèrent au cours de cette période; turbulentes, prêtes à s'agiter au moindre prétexte, elles tenaient naturellement à défendre leurs droits. Ces séditions militaires ne sont au reste pas spéciales à l'Égypte; l'histoire de la Turquie en fournit de nombreux exemples, et elles se généralisent à

mesure que la corruption grandit; car c'est la solde des troupes, leurs rations et leurs allocations régulières qui en pâtissent. D'autre part, des abus inouïs s'étaient peu à peu introduits dans les divers corps : on laissait sur les rôles de paie les noms de ceux qui étaient morts, et les divers corps encaissaient de ce fait des revenus illégaux.

Le Qânûn spécifiait que l'impôt foncier sert à la paie du gouverneur et à la solde des troupes; c'est pourquoi on envoie, là où cela est nécessaire, des officiers des sept milices qui encaissent les sommes nécessaires à ces soldes et font rapport à l'intendant des finances, qui répartit la paie de chaque corps à leurs aghas, kiayas, ou scribes. Mais personne ne doit recevoir la solde de l'absent, encore moins du décédé. On devait donc tenir des registres de tous ceux qui appartenaient aux divers corps, ainsi que des successions de ceux qui en faisaient autretois partie.

On entend déjà parler de protestations contre l'irrégularité de la paie du temps de Khaïrbeg, puis aussi de rivalités entre corps différents. Cela alla en augmentant : en 995, les milices s'opposent à l'incorporation d'Arabes; cette injonction ne fut pas définitivement adoptée. Au reste les milices elles-mêmes étaient souvent le refuge de toutes sortes de gens, qui n'étaient acceptés dans les odjaqs que pour grossir leur nombre, leur influence et leurs revenus. En 1009, la réduction des rations provoque une émeute, et en 1012, la mort du Pasha aura pour cause directe son désir de savoir ce qui se passait dans leurs assemblées et leurs jeux. La répression d'abus provoque un soulèvement en 1016, et un sheikh el-beled payera de sa tête en 1071 un édit impérial qu'il suggéra, abolissant à l'avenir l'incorporation des Arabes dans les odjaqs, supprimant les pensions aux femmes et aux enfants, réduisant les pensions existantes. En 1082, le Pasha voulant encore reviser les traitements payés par le Trésor sera déposé.

En 1110, les pensionnés ne sont pas satisfaits, car on leur donne la contre-valeur de leurs allocations de céréales en argent.

La question des allocations aux enfants en bas âge et à d'autres personnes, de celles qui étaient prélevées sur les waqfs, donne fréquemment

lieu à des discussions. En 1122, on soupçonne le Pasha de vouloir en supprimer quelques-unes, et il abolit en effet celles que devaient toucher les héritiers de quelques usufruitiers décédés. Il refusa de céder, ne voulant accorder quelque chose qu'à celui qui s'inscrirait dans l'un des odjaqs. Après de nombreuses discussions et la venue d'un silihtar du sultan, on maintint les allocations existantes, à l'exception de celles versées précédemment aux héritiers, aucune charge de ce genre ne devant plus peser sur les waqfs.

En 1148, nouvelles discussions sur les allocations et les registres de l'administration. En 1152, les soldats réclament leurs rations de céréales, mais comme les greniers sont vides, après de nombreuses discussions, on décide comme en 1110, contre leur gré, de leur verser suivant estimation, le blé à raison de 60 nisf l'ardeb, et l'orge à 40. Mais, en 1174, le gouverneur inspectant les magasins, sera déposé par les émirs responsables des shûnas.

Les disputes entre les divers corps sont presque journalières, soit parce qu'un ʿazab, par exemple, n'ayant pas pu rentrer dans ses droits après une absence a passé dans un autre corps, et que les siens l'ont arrêté (1118); soit parce qu'un proscrit, appartenant aux janissaires, a pu rentrer grâce à leur protection, ce qui indispose les autres corps (1119); ces deux cas sont très fréquents. Leurs droits respectifs sont naturellement l'objet de nombreuses discussions; citons comme exemple les incidents de 1120.

La liste dressée alors par les six corps, à l'exception des janissaires, des abus et des impôts nouvellement établis, dont ils demandent au Pasha la supression, est très instructive; ils exigent, que ceux qui sont employés à la Monnaie, aux magasins des céréales, à l'abattoir de l'État, ainsi que les percepteurs des droits de navigation, n'aient pas de paies inscrites sur les registres du divan; que ces gens n'appartiennent pas à l'un des odjaqs; qu'aucun commerçant, ou toute autre personne des marchés, ne puisse se réfugier dans un des odjaqs; mais que le muhtesib connaîtrait désormais de leurs différents, contrôlerait l'exactitude des poids et des mesures

employés par les dits marchands, et qu'un qâdî l'accompagnerait dans ses tournées; que les bateaux portant sur le Nil les céréales aux shûnas du gouvernement ne soient l'objet d'aucune vexation, que les céréales puissent être portées indistinctement par tous les bateaux navigant sur le Nil, et qu'aucune de ces barques ne devrait appartenir à l'un des odjaqs à l'exclusion d'un autre; que les comestibles importés des autres pays musulmans ne devraient payer aucun droit; que les quadrupèdes et le café ne devraient pas être vendus aux Européens; que le rotoli de café ne pourrait pas être vendu plus de 17 paras. Le Pasha dut céder, sous menace de déposition, les janissaires, qui étaient directement attaqués ayant présenté une autre liste que celle des six corps et dénonçant les abus des spahis. On communiqua aux chefs des corporations l'ordre leur interdisant d'appartenir aux odjaqs, mais l'arrêté ne fut ni suivi, ni même rendu obligatoire.

Lorsque Hasan Pasha débarqua en 1200, il eut de la peine à rassembler les troupes composant les odjaqs, «car elles ne recevaient aucune solde». Aussi, devant les difficultés que l'agha rencontrait et les mauvais traitements qu'il infligeait aux soldats qui ne voulaient pas rejoindre leurs corps, les anciens des odjaqs expliquèrent au Pasha, que «d'après l'ancien usage, il y avait un registre pour chaque odjaq, et que chaque corps avait un nombre fixe de soldats, recevant rations et habillements; mais cet usage avait disparu depuis de nombreuses années». On donna l'ordre de rétablir l'ancien système de registres, qui seul permettait un contrôle.

Les *Janissaires* étaient le plus puissant corps des milices et non le moins turbulent. Déjà au début de l'occupation ottomane, sous Khaïrbeg, ils se signalent par leurs rixes avec les Spahis; c'est pourquoi on dut les enfermer dans la citadelle, et leur défendre de sortir de leurs casernes et de descendre en ville. Non seulement ils pillaient les magasins, mais ils attaquaient les habitants. Leur puissance était si considérable que beaucoup de personnes, marchands ou même riches du pays, s'y enrôlaient pour être protégées et jouir de leurs privilèges qui étaient très grands et de leurs revenus non moins énormes. Ils protégeaient aussi beaucoup de

chefs Bédouins et retiraient de leur médiation, dans les conflits que les Arabes avaient fréquemment avec les autorités, de sérieux avantages. Tous ces gens ne servaient sans doute pas, mais leur paie, inscrite néanmoins sur les rôles, était «mangée» par les vrais janissaires. Ils abusèrent donc fréquemment de leurs droits surtout lorsque, au XVIIe et au XVIIIe siècle, c'est leur odjaq qui eut pour un temps la ferme des douanes. En 1200, cet odjaq reçut de nouveau les revenus des impôts sur les épices et les abattoirs, dont ils avaient été privés. C'est sur le corps des Janissaires que la France s'appuya en général pour obtenir des avantages commerciaux ou éviter les extorsions multiples dont ses ressortissants étaient l'objet. Ils surent se faire payer cher ces complaisances; mais comme beaucoup d'entre eux étaient des rénégats, on les trouvait parfois très complaisants, surtout aux Européens de passage.

Les *Mamloûks,* on l'a vu dans le volume précédent, étaient des esclaves achetés en Turquie, en Circassie, en Crimée, en Grèce ou dans les pays Balkaniques par exemple. On continua à s'en procurer, et ils participaient à la fortune de leurs maîtres. Leur organisation militaire spéciale disparut avec l'introduction du régime ottoman, mais au début elle n'était pas encore complètement anéantie. Khaïrbeg est tenu de remettre paie et rations aux emirs Circassiens, qui font partie de l'armée. Ils reçoivent aussi quelques terres, bien que trop petites à leur gré, en 924 encore. Plus tard, en 926, un émissaire vient de Stamboul et ordonne à Khaïrbeg de leur accorder leurs droits selon la coutume. Ils continueront pendant plusieurs années à toucher des rentes sur des terres waqfs, selon leur ancien registre, le *defter el-Djarâkasa.* Il est vrai que la nouvelle législation les priva de nombreux privilèges, mais en 1012, Mehmed Pasha devra abolir définitivement le fameux registre. En tant que corps, les Mamloûks n'existeront plus, puisque la loi militaire qui les régit est la loi ottomane comme pour les janissaires ou les spahis. Mais, puisque les grands personnages ont le moyen de s'en procurer, ils suivent les traces de leurs patrons et profitent des abus. Ce que Djabarti dit pour l'an 1201 est certainement vrai pour tout le XVIIIe siècle en tout cas; les

Mamloûks, dit-il, durent être remis à l'ordre, car ils sortaient à cheval dans les rues du Caire ou en province, avaient eux-mêmes des maisons et des gens de service, se mariaient, fumaient dans les rues, sans l'autorisation de leurs patrons. Ils épousaient parfois la veuve de leur maître et étaient considérés comme des emirs, sans qu'on l'ait décidé officiellement. On essaya d'enrayer cet abus, mais cela ne servit à rien. Autrement dit, le corps des Mamloûks a disparu comme tel, mais il y en a partout, beaucoup commandent, et cela seul sape par la base le régime militaire ottoman.

Il y avait des arsenaux impériaux à Bûlâq, Alexandrie et Suez, et des commandants de port, *qapudan,* à Alexandrie, Rosette, Damiette et Suez. Selon le Qânûn, ces qapudan doivent être choisis dans les odjaqs. Le plus important était le Bey de la galère, capitaine du port d'Alexandrie, dont dépendait celui de Rosette; tous deux étaient nommés par le gouverneur du Caire. Par contre le qapudan de la mer Rouge à Suez ne relevait que de la Porte, qui le nommait et le déposait à sa discrétion. Cette différence de situation est compréhensible; la mer Méditerranée était surveillée par le qapudan pasha de Stamboul et sa flotte. La mer Rouge était une zône trop importante pour être laissée à la discrétion d'un simple gouverneur de province. C'est une conséquence directe des attaques des Portugais au début du XVIe siècle. A cette époque les chantiers navals de Suez travaillent, et l'on voit souvent de longues files de chameaux qui transportent du bois et des matériaux à travers le désert depuis le Caire. C'est pourquoi Selim et ses successeurs directs répareront les forts de ʿAdjroud, Suez ou Tôr, et tiendront en bon état les puits de ces divers lieux. Il en sera de même pendant la conquête du Yémen et, plus tard encore, lorque les Pashas d'Égypte interviendront dans les luttes que se livrent les sherifs de la Mekke; ces points seront aussi importants, ainsi ʿAqaba, pour protéger la route du pèlerinage contre les attaques répétées des Bédouins. Mais en dehors de ces circonstances particulières, l'arsenal de Suez était laissé dans l'abandon le plus complet, et l'on n'y faisait guère que quelques bateaux pour les besoins limités du commerce.

Au XVIIIe siècle, on entend encore une fois parler de réparations des dépôts maritimes et de l'arsenal en 1727.

Il faut ajouter à ces données générales, que la Porte eut à plusieurs reprises l'intention d'améliorer les communications entre le Nil et la mer Rouge. Ainsi en 935 (1529), on songea à rétablir l'ancien Canal de l'Émir des croyants, qui unissait le Nil à la dite mer. Les Vénitiens furent très intéressés à cette tentative; Roncinetto y vit alors, dit-il, plus de vingt mille ouvriers occupés à la réparation du vieux canal. Sinân reprit le projet sans le mener à bout; il s'agissait surtout de faciliter le transport du matériel de guerre pour l'arsenal de Suez, lors de la campagne du Yémen de 976. Enfin le grand-vizir Mehmed Soqolli, mort en 987 (1579), avait un projet d'une beaucoup plus grande envergure, puisqu'il ne s'agissait de rien moins que de percer l'isthme de Suez, afin que les flottes turques puissent passer directement de l'une à l'autre mer et gagner ainsi rapidement le Yémen ou l'océan Indien. Tott raconte aussi, que le sultan Mustafa (1757 ss.) portait un très grand intérêt à cette question.

La garde de la marine, que commandait le capitaine de la marine au Caire, dépendait du fisc. Son but n'était que de prélever une taxe sur les bateaux qui passaient devant les postes de garde ou les débarcadères du Nil, en Haute-Égypte, et sur les deux branches de Damiette et de Rosette. Cette garde n'avait rien à faire avec la défense propre du pays.

L'Égypte avait l'obligation de fournir un contingent de soldats à la Porte, lorsqu'elle se mettait en campagne. Ces renforts furent en général envoyés sans récrimination, contre la Perse et au siège de Baghdâd, pour la conquête de Candie où elle envoya aussi des bateaux et beaucoup de matériel, contre la Pologne et au siège de Vienne, contre les Russes et en Crimée. Elle intervint donc sur divers champs de bataille de l'Europe et de l'Asie, mais ces événements ne marquent dans son histoire que par les bagarres et les troubles qui accompagnèrent parfois ces mobilisations.

Signalons ici, qu'en dehors du Pasha et des hauts fonctionnaires civils ou militaires, l'armée et ses officiers, on rencontrait aussi en Égypte une série de Turcs relégués par les sultans, en particulier des grands eunuques du harem impérial. Après leur disgrâce, ces Noirs faisaient ordinairement le pèlerinage de la Mekke, puis s'installaient au Caire; c'était leur refuge ordinaire, où ils jouaient au reste un rôle important dans les intrigues. Ils possédaient fréquemment de grands biens; on signale par exemple un kizlar agha qui était propriétaire de la région de Zifta dans le Delta. Lorsqu'on enferme le Pasha déposé dans une maison particulière, c'est quelquefois la maison d'un de ces eunuques qu'on lui donne comme résidence.

5. — LA PROPRIÉTÉ. LES CÉRÉALES.

La propriété territoriale était à la base de tout le système financier et fiscal de l'Égypte; c'était le noyau de l'administration des sultans Mamloûks, et elle le sera évidemment à l'époque ottomane. On constate que les règlements mis en vigueur par le Qânûn de Suleimân font souvent allusion aux règlements du sultan Qâyt-Bây, pour les confirmer ou les abolir.

Il fut naturellement nécessaire de procéder à un nouvel arpentage de toutes les terres. Le Code précise, ce qui est assez curieux, que les arpenteurs doivent mesurer exactement les terres et que l'usage ancien de noter 12 feddans pour 10 doit être aboli. On ne lèvera que les droits d'arpentages fixés par Qâyt-Bây; les droits extraordinaires que les Mamloûks avaient introduits au profit d'officiers accompagnant l'arpenteur sont supprimés; le droit de prélever un mouton ou du blé dans chaque village où passe l'arpenteur est aboli.

De nombreuses instructions financières règlent la conduite des employés du fisc, de l'intendant des finances et de tous les scribes. Les frais de déplacement des percepteurs et la durée de leur commission sont établis suivant la route à parcourir. On précise la nécessité de n'exiger des fermiers que ce qui est dû, et rien de plus, mais pas moins cependant, car cette négligence sera punie. Les agents sont surveillés par le *nâzir el-amwâl*, intendant du fisc, et le *shehr emîni*, intendant de la ville.

Il fallut en même temps faire une vérification complète de tous les titres de propriété. Les diverses dotations des sultans Mamloûks, les fiefs, *iqṭâʿât,* n'étaient pas héréditaires et comportaient pour les bénéficiaires diverses obligations. Mais les abus avaient transformé au cours des dernières années la nature de ces dotations. Plusieurs des bénéficiaires se considéraient comme de véritables propriétaires. Avec la conquête, les domaines ne furent plus que concédés à ferme, et le fermier est dit *multezim.* Les rentes servies sur le produit des domaines ou sur les terrains concédés à jouissance à des fonctionnaires à titre militaire furent donc contrôlées. Ceux qui prétendaient en être les bénéficiaires durent prouver leurs droits en présentant les actes enregistrés dans la grande chancellerie et leurs titres. Si les documents étaient reconnus valables, le titulaire recevait un acte de maintenue délivré par le divan; au cas contraire, le titre était retiré et la terre réunie aux domaines impériaux. Si le concessionnaire était mort ou avait disparu, et que ses héritiers alléguaient pouvoir bénéficier du titre, en se basant sur une clause de la concession, le titre était considéré comme nul et la terre réunie aux terres d'Empire.

Il en fut de même des terres waqf. Les rentes servies à titre de waqf à des œuvres pies, mosquées, chapelles ou couvents, madrasas, restèrent au bénéfice de ceux pour lesquels ces waqfs avaient été institués. Mais la Porte nomma et envoya de Constantinople un nâzir des waqfs, qui procéda à une étude complète de tous les waqfs existants. Il vérifia les actes, car des immeubles et des terres étaient déclarés waqf, qui ne l'étaient nullement, et des rentes étaient servies à un grand nombre de personnes qui n'y avaient aucun droit; des waqfs avaient été détournés de leur but. Ce travail fait, le nâzir dut alors procéder à l'emploi des revenus conformément aux stipulations des testateurs. Il lui est recommandé de ne pas les dilapider, de réparer les édifices en mauvais état et de nommer aux places vacantes des gens honorables. Au cas où l'on trouvait que des lieux, au profit desquels des waqfs avaient été institués, n'existaient plus, le nâzir devait en faire bénéficier les pauvres et les religieux. Les pensions charitables accordées aux gens pieux furent confirmées, de même que

celles dont jouissaient les desservants des mosquées et des chapelles, à condition qu'elles aient été entretenues. Mais tous les dons faits par Qâyt-Bây ou par les autres sultans Circassiens, sur des propriétés waqf, furent supprimés et réunis aux waqfs impériaux. Les soldats par contre pouvaient continuer à jouir de revenus de terrains waqf, à condition de présenter des titres en règle; mais aucun héritier n'avait à se prévaloir d'un droit quelconque. Il y avait eu des plaintes déjà sous le gouvernement de Khaïr-beg, et la Porte avait envoyé alors un nâzir des waqfs pour les mosquées et les madrasas.

Dans ce régime agraire, une question très importante sera celle des fournitures de céréales. Un article du Code concerne par conséquent la *shûna,* ou grenier de l'Empire, et les règlements qui la régissent, tant pour les fournitures qu'elle reçoit, que pour la règle à suivre dans la distribution des semences, *taqawî,* aux fermiers qui livrent des céréales aux magasins de l'État. Ces réserves de blé, les Greniers du Grand Seigneur, comme les appellent quelquefois les voyageurs occidentaux, se trouvaient au Vieux-Caire, près de l'ancien Qasr al-Shamaʿ. C'est là que les bateaux de la Haute-Égypte débarquaient leurs chargements. L'intendant, le *shûne emini,* a la surveillance non seulement du grenier, mais aussi de tous les bateaux de transport. C'est lui qui s'occupe de réunir cette flottille, qui appartient à l'État, et prend soin de louer d'autres bateaux si cela est nécessaire. Lorsque les barques arrivent au Vieux-Caire, le reʾis, commandant, des bateaux est responsable des échantillons qu'il présente. Cette marine fluviale nécessitait un matériel assez important, qui était fourni par l'arsenal de Constantinople; chaque année des bateaux apportaient du bois de charpente, des planches, des mâts, des câbles et tous les matériaux nécessaires, en particulier du cuivre. Le Code s'occupe aussi des personnes qui recevaient une pension en livraisons de céréales, soit une *djarâya,* fournie par les greniers impériaux; elle leur sera maintenue; de même sont reconnus les droits des villages qui avaient le privilège d'emprunter des semences. Les Francs peuvent charger des céréales en s'adressant au qâdi, et lui au Pasha, qui donne l'autorisation. Les

quantités livrées par les fermiers sont naturellement surveillées de très près. Dans les années où les greniers ne sont pas remplis, ce qui arriva fréquemment, la livraison de céréales pour Djedda, soit pour les villes saintes de la Mekke et Médine, doit être faite avant celles du Caire, de Rosette, de Damiette, d'Alexandrie ou de Rhodes. En effet, la fourniture de céréales au Hidjâz était une des obligations de l'Égypte, qui ne fut pas toujours tenue et dont on note au cours de cette période les nombreux manquements. L'envoi insuffisant ou arriéré du *ghilâl el-haramein,* «provisions des deux sanctuaires», donne lieu à de nombreuses protestations des autorités religieuses de la Mekke ou de la Porte elle-même. On a vu plus haut que, lorsqu'on examine les comptes du Pasha déposé, on vérifie en particulier s'il doit quelque chose sur le chapitre du ghilâl et de la shûna. Lorsqu'au XVIIIe siècle ces envois seront tout à fait irréguliers, la Porte enverra parfois un officier dans le but bien défini de hâter ces fournitures de céréales et de faire construire ou d'acheter les bateaux nécessaires à leur transport; ainsi en 1712 et 1722. Djabarti signale comme un fait notable, que l'emir ʿAlî bey el-Armanî, nommé en 1136 intendant des magasins, était absolument ponctuel dans l'accomplissement de sa charge, et que l'emir Ismâʿîl bey Iwâz, mort la même année, était un administrateur peu ordinaire, car il faisait déposer à l'avance dans les magasins de Suez ou de Yanboʿ les céréales nécessaires et les remplaçait aussitôt qu'elles avaient été livrées, afin qu'on ne soit pas pris au dépourvu.

Le *kâshif* joue un rôle considérable dans cette administration financière et sous lui le *sheikh el-beled* des villages. Ils forment l'administration provinciale proprement dite. Le devoir du kâshif est avant tout de réparer et de relever les digues et chaussées, de curer les canaux, de veiller à ce que les habitants des villages et leurs sheikhs entretiennent ces digues dans les zones qui sont de leur ressort; puis faire en sorte que toutes les terres qui peuvent être inondées le soient régulièrement et ne restent pas sharaqi pendant la crue; enfin prendre soin que les villages ne se dépleuplent pas. C'est le kâshif enfin qui perçoit la rente des terres conformément au registre du cadastre et qui la verse au Trésor, suivant l'usage du temps du sultan Qâyt-Bây; le Qânûn confirme ces règlements. Le kâshif est surveillé par le Pasha, auquel le nâzir el-amwâl fait rapport sur sa gestion. Certains droits sont modifiés : ainsi le droit d'étape, levé dès le temps de Qâyt-Bây sur le fellah, n'est plus d'un mouton par village, mais de 10 paras ou 20 othmânis. Les droits dits kushûfîye, levés par le kâshif pour l'entretien des canaux et digues et pour son entretien ou traitement fixe, *sâliâne,* sont maintenus; il verse le surplus au Trésor après en avoir soustrait son salaire. Selon la règle de Qâyt-Bây, le Trésor complète la somme nécessaire, si les recettes de la province sont insuffisantes. Le kâshif veille aussi à la sécurité des villages, en particulier sur la conduite des Bédouins. Il doit enlever aux paysans leurs lances, qui sont une cause de troubles. Le kâshif peut condamner à une amende le paysan coupable et applique la décision du qâdî, qui suivra le code des amendes de Roumelie. Le sheikh el-beled, conjointement avec le kâshif, est responsable des terres qui restent sharaqi lorsqu'elles devraient être irriguées, ou des villages abandonnés et des terres qui restent en friches.

A côté du kâshif et du sheikh el-beled, qui s'occupent surtout des fellahs, il y a encore les *meshâ'ikh el-ʿurbân,* les sheikhs des Arabes, qui jouent le même rôle à l'égard de toutes les tribus bédouines. Ils veillent sur leurs terres, l'ensemencement, le repeuplement des villages de leurs circonscriptions. Ils encaissent les revenus, tous les droits et les taxes, n'exigent rien d'arbitraire et doivent suivre les règlements de Qâyt-Bây; ils ne doivent pas avoir une suite nombreuse dans leurs tournées. Ils sont tenus de livrer au kâshif tout Arabe révolté. Lorsque ces sheikhs versent au Trésor les sommes qu'ils ont encaissées, on leur donne un vêtement d'honneur suivant la coutume. Ceux qui, suivant les règlements antérieurs, devaient payer un droit lors de leur entrée en charge, continueront à le faire; on s'assurera de ce qu'ils donnaient au sultan du temps de Qâyt-Bây; cette stipulation concerne surtout les sheikhs des Arabes du Saʿîd; ces présents d'usage seront versés maintenant au Trésor impérial. Le Qânûn ordonne que l'on fasse un mémoire complet, contenant le nom de tous les fermiers et des scribes, le montant des baux anciens et

présents de chaque village, en consultant les copies des anciens registres d'impôts.

6. — LES REVENUS DE L'ÉGYPTE. LE TRIBUT.

Les revenus de l'Égypte, dont les registres étaient tenus à la grande chancellerie du Caire, *ruznâme,* sous la direction du *ruznâmedji,* dépendant du *defterdâr,* grand chancelier, se composaient de l'impôt foncier, *kharâdj,* puis *mîri,* levé sur les terres affermées comme taxe en argent ou en nature; des douanes, *gumruk,* soit la ferme et les droits; de la capitation des chrétiens et des juifs, *djawâli,* puis *kharâdj;* de la succession des défunts (*beit el-*)*mâl;* de la monnaie, *sikka;* de l'affermage des terres, *iltizâm,* aux *multezim,* grands ou petits cultivateurs, ou de la ferme de certaines denrées, comme le séné, le natron, les salines; des taxes des boucheries publiques; des droits sur les charges; enfin des multiples taxes de toutes sortes.

Au commencement de la conquête, le produit de l'impôt foncier était à lui seul d'environ 1 million 300 mille dinars, soit 780 mille L.E. à peu près, en espèces, sans compter 600 mille ardebs de céréales. S'il fut légèrement augmenté au cours des siècles, il diminuera par contre rapidement pendant le dix-huitième. Ces sommes étaient destinées à payer la garnison du Caire et les milices, les sandjâqs et le Pasha, les travaux d'utilité publique, et le reliquat formait la contribution aux villes saintes et le tribut envoyé à Stamboul.

Le beit el-mâl avait parfois des ressources considérables, car la succession des grands personnages n'était pas un des moindres chapitres de ces recettes. Il y eut des abus, car l'État saisissait les biens des morts sans héritiers, et les nombreuses épidémies facilitèrent l'accaparement des fortunes. Si les Pashas s'en emparèrent souvent, la Porte réclama à plusieurs reprises les richesses des grands emirs décédés; ainsi en 1064, l'énorme succession du Bey de Djirdje, ou celle de l'ex-gouverneur Shehsuwar Mehmed, qui fut décapité à Stamboul.

Le tribut fut fixé d'abord à 800 mille ducats, puis porté à 1200 mille par un des premiers gouverneurs; mais son chiffre normal varia au XVI[e] siècle de 800 à 600 mille; il tomba en suite à 400 mille. Au reste, par suite de la fluctuation de la monnaie, ce chiffre n'était pas toujours exact, bien que les gouverneurs se fussent appliqués à le fournir en général en bonne monnaie d'argent étrangère. En 1035 (1625), suivant les écrivains de la chancellerie du Caire, le tribut était de 600 mille dinars, pris sur les impositions qui avaient rapporté 1, million 800 mille dinars; la part des villes saintes fut aussi de 600 mille, et le reste fut selon la règle dépensé en Égypte pour les soldes et le Pasha. Mais la peste de cette même année causera de tels ravages, que le tribut sera diminué alors de moitié et réduit à 300 mille, malgré les réclamations de la Porte.

«Le tribut de l'Égypte, s'élevant à 150 mille pièces d'or annuellement, était destiné à être l'argent de poche privé du sultan», dit l'Asaf-nâme de Lutfi Pasha. C'était là en effet l'usage réservé et précis de la *khazîne* ou Trésor, que le sultan recevait d'Égypte. On raconte qu'au printemps de l'an 1606 le sultan Ahmed ne voulut pas se mettre en campagne sous le prétexte que le trésor de l'État était vide; malgré ses protestations que le Trésor d'Égypte formait son revenu particulier, le mufti lui fit remarquer que son aïeul Suleimâm y puisa pour faire la campagne de Hongrie. Et en 1130/1717, selon Rashid, Ahmed III envoya, lors de la malheureuse campagne d'Autriche, un silihtar (porte-épée) pour «chercher quelque chose dans le Trésor Impérial», car celui de l'État était épuisé.

Le Trésor d'Égypte ne comportait pas uniquement de l'argent, mais encore un grand nombre de fournitures au sérail du sultan, en nature et en provisions : du riz livré par le fermier de la douane de Damiette; du sucre fourni par le fermier du sucre; des légumes divers; de l'étain pour la batterie de cuisine du palais; des pâtes alimentaires; des parfums, des drogues et des épices, fournis par le fermier de la douane des épices, l'*emin el-buhar,* et des toiles des Indes. En outre, des fournitures à l'arsenal de Stamboul, comme ficelle, étoupe, fil de fer, poudre, nitre et salpêtre, des jarres d'huile de lin et des pièces de toile; sans omettre

naturellement le cadeau du Pasha au sultan. Le terme général sous lequel on comprend tous ces envois d'argent et de fournitures, est *irsalîye.* En général, les provisions étaient expédiées par mer, mais la khazîne allait par terre.

En septembre 1615, Delle Valle vit arriver à Constantinople le tribut égyptien et le présent du Pasha, soit 600 mille sequins. Le tribut était porté sur trente bourriques, «dans autant de paniers faits de verges d'argent et toute cette riche ânerie était suivie de plusieurs beaux chevaux d'Égypte». Au Caire, le 8 août 1647, Monconys assiste au départ du cortège de «la Casena»; il y a au moins trois mille personnes et plus de douze cents chevaux, mules et chameaux. Thevenot intitule un chapitre de son voyage «De la cavalcade du Hazna», ou trésor du Grand Seigneur; le cortège descendit du château du Caire le lundi 11 juin 1657, en une pompe inouïe, sous la conduite d'un sandjaq, traversa la ville et campa en dehors de Bâb el-Nasr, avant de prendre le chemin de terre pour Constantinople. Vansleb le 12 septembre 1672, Pococke en décembre 1738 et Perry en 1740, assisteront à la même cérémonie officielle. On trouve ailleurs encore d'autres descriptions de ce curieux cortège.

Après 1111, le gouverneur Qara Mehmed fut nommé pour cinq ans, précisément pour faciliter le recouvrement de tous les revenus du Trésor, qui avait diminué à 1200 bourses.

En 1125, un agha vint spécialement de Stamboul pour hâter l'envoi du tribut; en 1135 (1723), le gouverneur Mehmed réunit le tribut de 600 mille ducats, qui avait été envoyé irrégulièrement et diminué; en 1169 (1756), ʿAlî Hâkimoghlu envoie le tribut dès son arrivée au Caire, car on ne l'envoyait plus. Comme il n'était plus payé que par portions et irrégulièrement, en 1173 le gouverneur reçoit des commissaires ottomans envoyés pour assurer l'envoi de l'irsalîye et des fournitures à l'arsenal impérial. En 1181, on dut même faire intervenir les sheikhs de la famille Bakrî, qui signèrent un acte par lequel ils se rendaient responsables du payement. Lorsque ʿAlî Bey sera sheikh el-beled en cette année 1181 (1767), pour amadouer la Porte, il réunira aussitôt 1500 bourses pour

parfaire le tribut, ce qui ne l'empêchera pas de battre monnaie un an après. En 1193 (1779), en septembre, un agha destitue le gouverneur et a en mains un ordre exigeant qu'on lui remette le tribut. En 1203, la Porte demande l'argent disponible du Trésor. En 1205, ʿAbder Rahman Katkhuda fut nommé sandjaq du Trésor par Ismaʿîl Bey, qui désirait le faire partir suivant l'ancien cérémonial avec une escorte, des officiers et toute la suite en habit de gala; cet usage avait été abandonné depuis une trentaine d'années. Mais il mourut avant d'avoir pu faire ainsi sa cour à la Porte. En 1205 (1791), Murad envoya Salih Agha afin de négocier la paix avec la Porte; il emportait un tribut tout volontaire, puisque la Porte ne pouvait plus l'exiger. Bien accueilli, Salih fut nommé wekîl du sultan en Égypte, dans l'espoir qu'il seconderait ses vues. Mais les Beys s'unissant toujours entre eux, son activité fut nulle et dès lors aucun tribut ne fut plus envoyé.

Les mêmes difficultés d'encaissement se présenteront pour la contribution aux villes saintes; car en outre des céréales, l'Égypte envoyait de l'argent pour les pauvres de la Mekke et de Médine; c'est ce qu'on appelait la *sourre.* Lorsque la Porte exige le tribut, ou proteste qu'il n'est pas complet, elle fait les mêmes plaintes sur la sourre, et les sherifs de la Mekke réclament contre l'abandon par l'Égypte de ses obligations, et la dilapidation des revenus de waqfs qui lui sont réservés.

7. — LE BEY DE DJIRDJE (GIRGÂ).

Il faut noter l'importance grandissante que prend au XVIIe siècle le gouverneur de Djirdje, à mesure que s'affaiblit le pouvoir du Pasha du Caire. Éloigné du gouvernement central, à la tête d'une province énorme, qui comprenait la plus grande partie de la Haute-Égypte et la surveillance des oasis et des nombreuses tribus de Bédouins, ce kâshif avait une clientèle nombreuse. C'est vers lui aussi que se réfugieront souvent les officiers en disgrâce au Caire, ce qui donnera plus de poids encore à son autorité et plus d'envergure à ses prétentions. Il était entouré d'un grand

nombre de hauts fonctionnaires et d'officiers supérieurs; ce qui en faisait presque un Pasha indépendant. L'hostilité entre le Caire et Djirdje prit une tournure très grave en 1057 (1647), lorsque le Pasha se plaignit à la Porte que le Bey de la Haute-Égypte ne fournissait pas les fonds exigés par le Trésor et retenait ses fournitures de céréales. Devant cette dénonciation injustifiée, ʿAlî Bey vint lui-même au Caire et s'arrêta sur la grande place au pied du château, où il dressa sa tente, entouré d'une troupe magnifique de cavaliers, de chameaux et de Bédouins armés. Le Pasha sortit en personne du château pour aller le recevoir et il sera obligé de faire tomber sur d'autres le poids de sa colère et du ressentiment de la Porte, qui avait saisi les manœuvres ourdies contre le puissant Bey du Saʿîd. Monconys assista à ces événements et nous donne une description imagée de l'arrivée du Bey et de ses troupes sur la place «Romelle» (Rumeila). Les intrigues continueront encore contre lui en 1060 (1650). C'était un personnage excessivement riche, qui exploitait les mines d'émeraude de la Haute-Égypte. Lorsqu'il mourut en 1064 (1654), le Trésor Ottoman réclama son immense fortune. De graves disputes éclatèrent en 1069 (1658), lorsque le nouveau bey, Mehmed, prit les armes contre le gouverneur Shehsuwâr Mehmed. Sa révolte était préparée de longtemps; il vint aussi au Caire étaler sa puissance. Thévenot cette fois-ci assista à son arrivée le 4 septembre 1658, bannières déployées, avec gens de pied et à cheval, une nombreuse suite de Bédouins armés, seize sous-gouverneurs de province, son prévôt de police, et ses janissaires. La guerre lui fut déclarée; il sera battu, fait prisonnier, et exécuté au Caire. Vansleb visitera son tombeau en Haute-Égypte. Ses successeurs Ahmed et Mustafa seront aussi avides que lui. La tribu bédouine des Hawâras soutenait en général les prétentions du Bey de Djirdje, prête au reste à se retourner contre lui, quand elle s'estimait lésée ou lorsque le Bey était affaibli, ainsi, à la fin du XVIIe et au début du XVIIIe siècle; lorsque ʿAbdur-Rahmân, Bey de Djirdje, succombera en 1118 aux intrigues fomentées contre lui, les Hawâras sauront réclamer contre ses exactions. S'il est question de fournitures de céréales du Saʿîd, c'est en général le Bey de Djirdje qui agit ou qu'on poursuit. Lors des révoltes du XVIIIe siècle enfin, le Bey de Djirdje, Mehmed, *hâkim Djirdje* ou *hâkim al-Saʿîd,* joue souvent un rôle décisif dans les luttes d'influence, à cause de ses ressources et de son autorité sur les Bédouins, qui réussissent d'ailleurs parfois à anéantir son pouvoir.

8. — LES TRIBUS BÉDOUINES.

Les Bédouins ont toujours été des éléments de désordre surtout dans les contrées où le pouvoir n'était ni stable, ni organisé. Ils sont alors pourchassés et repoussés aussi loin que possible des terres cultivées et des lieux d'habitation. C'est ce qui arriva fréquemment pendant cette période, d'autant que chaque faction cherchait des auxiliaires dans ces tribus à l'esprit toujours belliqueux; cela fut la règle en particulier dans les luttes du XVIIIe siècle. Lors de la conquête, fidèles à leurs habitudes, les Arabes avaient surveillé de près les armés Ottomanes et ils avaient harcelé les Turcs pendant leur marche à travers le désert; ils avaient prêté leur concours à Tûmân-Bây, participé aux luttes pour la défense du Caire, et inquiété fréquemment les détachements ennemis qui avaient traversé le Nil pour en finir avec les derniers corps des Mamloûks. Ils reçurent même chez eux le sultan qui fuyait dans la Basse-Égypte. Mais, voyant le sort décider entre les Turcs et leur ancien maître, ils finirent par le livrer. Hasan, fils de Marʿî et ses parents, qui avaient violé leur serment de fidélité, attendirent et reçurent leur récompense le jour de la pendaison du sultan. Ils ne tinrent pas longtemps leurs engagements, puisqu'en 923 déjà ces tribus causent des troubles dans les provinces et se mutinent. On doit les châtier et, en 925, le dit Hasan sera mis à mort, maudit par les Égyptiens.

Les incursions des Bédouins furent fréquentes. Le Qânûn de Suleimân ne l'oublie pas; il enjoint expressément aux kâshifs des provinces d'avoir l'œil sur eux. Lorsqu'ils auront été battus, le butin appartiendra aux vainqueurs. Cependant, il recommande qu'on ait des preuves de leur

révolte et qu'on ne les traite pas injustement. Le gouverneur de province qui protègera les Arabes révoltés sera puni sévèrement.

En 1099 on dut châtier quelques tribus près du Moqattam; en 1101, et dans les années suivantes, ce sera dans la Behera et à Bahnasa, en Haute-Égypte et jusque dans les oasis, car des Beys révoltés se refugient chez eux. Le grand emir de Djirdje se servira des Bédouins dans les luttes qu'il engage contre le Pasha du Caire en 1120, et l'amnistie qu'il leur accorde indispose les milices. En 1123, ce sera le tour des Hawâras du Sa'îd d'être molestés. Lorsque Ghâzî Hasan Pasha débarquera à Alexandrie en 1200, les Bédouins de la Behera seront parmi les premiers à aller le saluer, et ils obtiendront de lui un firman spécial.

Fréquemment, comme par le passé, les tribus sur le chemin du pèlerinage attaqueront la caravane des hâdjîs, même près du Caire; ils les dépouilleront et ne respecteront pas la kiswa. Ils refuseront parfois leur concours pour transporter les céréales destinées aux villes saintes. Leur soumission n'était en somme ordinairement qu'une question d'argent. En 1202 ils pillent la caravane des négociants entre Suez et le Caire, et ils se rendent peu après vers le sheikh el-beled pour transiger sur la somme à payer proportionnellement aux richesses prises.

On trouve parmi les tribus bédouines de grands seigneurs, ainsi en Haute-Égypte, dans l'importante famille des Hawâras, riches propriétaires, le fameux Humâm, fils de Yûsuf el-Hawârî, qui gouvernait une grande partie du Sa'îd. Il percevait les impôts pour le Trésor et payait une redevance aux kâshifs et au Pasha. Grâce à lui, toute la région entre Syoût et Aswân était absolument tranquille. Mais après sa mort, le pays sera le refuge des emirs proscrits, qui n'y apporteront aucune amélioration. C'est 'Alî Bey qui mettra fin à son autorité salutaire, en envoyant contre lui Mehmed Abû Dhahab. Battu, Humâm s'enfuit à Esné, où il meurt en 1769.

En Basse-Égypte, un rôle à peu près semblable était tenu dans la Qaliûbîye par Suweilem, fils de Habîb, dont le père possédait d'immenses propriétés, où les fruits de toutes sortes étaient cultivés, avec de belles

maisons de plaisance et des mosquées. Il habitait près du Nil, à Dedjwa. Il était responsable de l'ordre dans cette région, en particulier dans les villages sur les deux rives du Nil et surveillait la navigation sur le fleuve de Bûlâq à Rosette et à Damiette. Il prélevait pour cette charge une taxe sur les bateaux qui passaient. 'Alî Bey le fit un jour surprendre dans la Behera, et après une lutte acharnée, le fameux bédouin succombera en 1183. Enfin dans la même région, Qalyûb en particulier doit son développement à la famille Shawâribî, qui contrôla longtemps la province entière et dont un des membres était sheikh el-'arab de Qalyûb.

CHAPITRE V.

LA MONNAIE. LE COMMERCE ET LA VIE ÉCONOMIQUE.

On a souvent remarqué que les sultans Mamloûks n'ont pas toujours été très sévères, ni sur le titre des monnaies, ni sur leur poids légal. Les pièces d'or et d'argent ont été souvent altérées à la Monnaie, *dar al-darb* (maison de frappe), et de nombreux administrateurs furent punis pour leurs malversations et leurs fraudes. La conquête ottomane n'apportera évidemment aucune amélioration au système financier déjà défectueux du sultan Ghaurî en particulier.

Il est inutile d'entrer ici dans des détails; résumons et signalons plutôt quelques faits, qui pourront jeter un peu de lumière sur l'histoire économique de cette période, où les marchés furent constamment troublés, les ventes souvent arrêtées et les achats nuls, précisément à cause du peu de stabilité de la monnaie.

Sous le gouvernement de Khaïrbeg, donc tout au début, la monnaie d'argent est souvent falsifiée et des changeurs sont punis. On supprime les anciens dirhems d'argent et les fels de cuivre, pour en frapper de nouveaux; on introduit en outre la monnaie d'or ottomane. Mais comme les anciens dinârs, les ashrafis de Barsbây, de Qâyt-Bây et de Ghaurî peuvent encore circuler, on doit fixer un cours légal de change. Cela ne va pas sans de sérieuses protestations des marchands et des fermiers; on discute même les ordres apportés par un émissaire de la Porte, et Khaïrbeg, par politique, doit parfois céder. Sous son seul gouvernement, on ne rencontre pas moins de 24 arrêtés ou règlements divers sur la monnaie, le change et la valeur de l'or, de l'argent et du cuivre. On a l'air de surveiller la bonne monnaie; mais en fait, il s'agit surtout, on le voit très bien, d'avantager le Trésor par un change favorable.

L'Égypte frappe dès lors sa monnaie au nom du sultan ottoman régnant; l'or vient toujours du Dârfûr, mais le cuivre est envoyé de Constantinople, comme on l'apprend en particulier par la scandaleuse combinaison financière à laquelle se livra en 1043/1633 le gouverneur Ahmed.

Il n'y a que deux exceptions à la règle : Khâ'in Ahmed, qui se proclama sultan en 930, frappa, dit-on, monnaie à son nom; mais comme sa tentative échoua rapidement, on peut douter que la Monnaie du Caire ait eu le temps de mettre en circulation de l'or ou de l'argent au nom du révolté. Les monnaies, par contre, frappées par ʿAlî bey en 1185 sont connues, bien que fort rares.

Le premier gouverneur qui altéra la monnaie fut ʿAlî Sûfî en 971; il suffit d'ajouter que cet exemple fut suivi et que, comme autrefois, le chef de la Monnaie ou les changeurs seront souvent impliqués dans des procès de falsification et mis à mort. Au reste, comme le sort de l'Égypte est maintenant lié à celui de la Turquie, et que, dès 992/1584, l'altération de la monnaie ottomane alla en augmentant, malgré quelques réformes heureuses, il en sera de même en Égypte; toutes les règlementations dont nous entendons parler au cours de cette période sont ordonnées de Stamboul. C'est comme un jeu qui se répète : on abolit des pièces rognées pour en frapper de nouvelles, mais à un titre inférieur; ou bien on exige un titre supérieur, et l'on émet des pièces dont la valeur légale est supérieure à leur valeur réelle. On interdit la frappe de certaines pièces, on en retire d'autres de la circulation, sans considération aucune du tort qu'on fait aux fermiers des terres impériales. Si l'on exige l'élévation et du titre et du poids, il arrive même qu'on ordonne l'abaissement de la valeur de la bonne monnaie du pays, supérieure à celle de Turquie. On trouve à peine un gouverneur pour réagir contre de telles mesures, qui sont prises parfois précisément au moment où le tribut va être envoyé, ce qui le rend plus onéreux encore.

A toutes ces causes d'anarchie financière, il faut encore ajouter la circulation de nombreuses et bonnes monnaies étrangères. En 1533 déjà, Affagart par exemple nous dit que les voyageurs ont grand avantage à emporter avec eux de la monnaie d'argent, car ils y gagnent en Égypte, et surtout de la monnaie vénitienne. Ce qui fait dire à D'Arvieux par exemple, qu' «il n'y a pas d'autres monnaies que celles que les Francs y apportent soit en or, soit en argent, et surtout les piastres, excepté les

sequins d'or». Les *abû kelb*, «boquelle», ou daller de Hollande au lion (*kelb*, chien), et les *abû tâqa*, «pataque», ou thaler, talari, réal impérial d'Espagne, aux armes à l'aigle écartelée dans un écusson rappelant une fenêtre (*tâqa*), par exemple, sont acceptés partout; et il est rare que le *bunduqi, funduqli*, ou ducat de Venise, ne fasse pas prime sur le ducat ottoman ou le sequin du Caire. Par exemple, Monconys en 1647 dit que les gouverneurs envoient le tribut «surtout en espèces de réaux ou Aboukels, car il y a gain à recevoir de l'argent»; et Vansleb, que le Trésor envoyé en 1672 était composé de «réaux d'Espagne et de sequins de Venise»; dans son chapitre sur les monnaies, il déclare que «le sequin ou ducat vénitien est, après le réal d'Espagne, la meilleure monnaie qu'on puisse avoir dans tout l'Empire Ottoman».

La conquête amena aussi une perturbation dans les poids et mesures. Khaïrbeg imposa la coudée ottomane, et les anciennes coudées, les poids et mesures en usage, furent jetés à la rue et détruits. Il semble que là aussi le désordre régna, comme dans la monnaie; car Djabarti raconte qu'en 1172/1758 son père fit venir des ouvriers et les principaux membres de la corporation des peseurs pour leur enseigner comment corriger les erreurs qui avaient cours. Les anciens instruments furent réparés, lorsque c'était possible, et l'on fabriqua des poids et mesures exacts. Cela engagea le père de Djabarti à écrire un traité des poids. Comme on peut s'y attendre, on trouve fréquemment des droits établis sur le poinçonnage des balances, des poids et des coudées.

La vie économique est donc troublée, par les désordres politiques endémiques, par une monnaie peu saine, par des poids et mesures inexacts, et souvent, comme dans les périodes antérieures de cette histoire, par de mauvaises crues du Nil et surtout de nombreuses disettes et des épidémies. En ce qui regarde la crue du Nil, d'après des observations qui auraient été faites au Caire par un vénitien pendant trente ans, on trouve une différence de soixante-trois jours entre la crue la plus précoce et la crue la plus tardive, c'est-à-dire du 26 juillet, en 1715, au 19 septembre, en 1745. Les épidémies, la peste en particulier, furent meurtrières,

et sans attribuer une importance excessive aux chiffres indiqués par les auteurs, il est certain qu'en 1720, en 1731, en 1744, 1759, et en 1783 et suivantes, la mortalité dépassa parfois plusieurs milliers de personnes par jour.

On ne s'étonnera donc pas que le pays ait souffert de disettes répétées, de famines, qui furent aggravées, même lorsque les céréales étaient abondantes, par les accaparements des emirs. A titre d'indication, voici quelques chiffres et des dates, qui seront plus explicites que tout commentaire.

ANNÉES.	BLÉ PRIX DE L'ARDEB OU DE LA WEIBA.	CRUE DU NIL.	MOUTON PRIX DU ROTL.	SUCRE PRIX, QANTAR OU ROTL.	ANNÉES DE DISETTE.	ANNÉES D'ÉPIDÉMIES.
924	2 ashrafis	mauvaise	18 nisf	24 ashrafis		940
926	3 —	—	18 dirhem	8 nisf le rotl.	961	
					980	980
927		bonne			982	982
1018	la weiba 30 nisf				1010	1010
1021	25 médins			68 médins		1028
1030	100 nisf	mauvaise			1030-31	1030
1032		très bonne				1032
1040	8 piastres	mauvaise				1035
1041	2 —	très bonne				
1050		mauvaise				
1051	30 nisf					1053
1059	100 —					
1060		mauvaise				
1078	la weiba 40 médins					1081
1087	6 piastres					1087
1088	180 nisf					
1091		mauvaise				
1099	120 nisf					
1101	la weiba 36 nisf					
1106	60 médins, puis 100 paras	nulle			1106	1106-7
1107	600 paras				1107	
1109		bonne				

ANNÉES.	BLÉ PRIX DE L'ARDEB OU DE LA WEIBA.	CRUE DU NIL.	MOUTON PRIX DU ROTL.	SUCRE PRIX, QANTAR OU ROTL.	ANNÉES DE DISETTE.	ANNÉES D'ÉPIDÉMIES.
1114			2 paras	sucre candi 12 paras, sucre brut 5 paras, sucre raffiné 6 paras et $\frac{1}{2}$		1126
1116	240 fedda		3 nisf			1132
1192		très bonne				1144
1197	10 talaris	sécheresse			1198	1148
1200			10-13 paras			1157
1201			8 paras			1171-2
1202	9 $\frac{1}{2}$ talaris					1182
1203	3 $\frac{1}{2}$ —	bonne	6 paras			1185
1206	2-6 —	sécheresse				1195
1207	18 —	mauvaise				1197
1208		bonne				1205-6
1211	5 pataques		10 paras	20-25 paras le rotl		

En 1208, les céréales furent très abondantes, parce que l'eau fut attentivement distribuée et que les canaux et les digues avaient été surveillés. Voici encore trois exemples typiques :

DENRÉES.	PRIX MAXIMA. 1030.	PRIX MAXIMA. 1116.	PRIX MINIMA. 1023-1024.
Ardeb blé	100 nisf.	240 nisf.	25 nisf.
— fûl	160 —	240 —	15 —
— lentilles	160 —	200 —	18 —
— pois	140 —	...	18 —
— riz	140 —	400 —	96 —
100 rotl sucre	...	...	160 —

et dans cette période de grande fertilité de l'année 1023/24, il était même difficile de trouver acheteur aux prix indiqués.

On a vu les nombreuses transactions qui se faisaient en céréales, et le contrôle de l'État sur les greniers à blé. La spéculation fut fréquente, surtout pendant les périodes de famine.

La production du baume si renommé de Matarîya semble avoir périclité; on fut en effet obligé de faire chercher de nouveaux plants au Yémen à la fin du XVIe siècle. Les mines d'émeraude furent temporairement exploitées par un gouverneur en 991, et au XVIIe siècle par le Bey de Djirdje. L'exploitation du natron continua; au XVIIIe siècle, le consul de Venise, Rosetti, avait obtenu de Murad la ferme de ce produit; il avait aussi le monopole du séné.

La culture de la canne à sucre avait été très poussée sous le gouvernement des Mamloûks, et les raffineries étaient nombreuses; malheureusement la concurrence de l'État et les impositions avaient commencé à ruiner cette industrie florissante. Il est significatif que le Qânûn de Suleimân rappelle les abus tyranniques qui avaient cours auparavant : «on ne forcera plus les gens à acheter le jus de canne dans nos raffineries; l'achat forcé, jadis décrété, de la plus mauvaise qualité de jus de canne, pour la qualité supérieure, à un prix fixé d'avance, est aboli; l'achat sera désormais libre, et le prix sera établi suivant la qualité de la marchandise». Pendant cette période, on n'entend guère parler qu'une fois seulement de transactions importantes sur le sucre, bien qu'il figure dans les tarifs, et dans la liste des provisions que l'Égypte doit fournir au sérail du sultan. Sous le gouvernement de Uweis (995), un sheikh qui avait été enfermé pour dettes au Trésor, provoqua l'étonnement du Pasha : il lui demanda un délai de trente jours pour s'acquitter, en vendant son sucre; de fait il en vendit, dit-on, pour trente mille dinars pendant le temps qui lui avait été accordé; et il assura le gouverneur qu'il n'était pas le seul à faire des transactions pareilles.

Si l'on parle peu de sucre, par contre le café est, si je puis dire, dans toutes les bouches, du moins depuis le XVIe siècle, à côté des épices des

Indes, dont on parlait déjà au siècle précédent. Le café fut une des branches les plus importantes du commerce égyptien, surtout au XVIIe et au XVIIIe siècle; la Porte chercha toujours en s'en réserver le monopole, et à interdire aux bateaux européens à effectuer des chargements au Yémen. En 1120/1708, parmi les réclamations adressées au Pasha par les odjaqs, on trouve cette demande que le café ne puisse pas être vendu aux Européens, et que le rotl ne soit pas vendu plus de 17 paras. La Porte est d'accord, mais exige que les marchands de café versent au Trésor une partie de leurs bénéfices, car après avoir recouvré leur capital et les frais, ils gagnent encore du 120 %. L'interdiction de la vente aux Européens, soit l'exportation dans d'autres pays que ceux dépendant du sultan, fut en fait décrétée; mais on apprend par des voyageurs qu'on en exportait néanmoins «en offrant un présent à propos». Le café était devenu cher vers 1718, car auparavant les caravanes qui allaient du Yémen à Djedda avaient joui d'un certain privilège; mais les commerçants européens avaient détourné ce commerce de l'Égypte. Ensuite, quelques bateaux anglais et français apportèrent eux-mêmes des balles de café à Suez; lorsque ce commerce battait son plein, la douane de Suez encaissait de gros revenus; les droits en effet étaient très élevés.

On apprend aussi que le gouverneur Beirâm, au reste estimé, fit de fructueuses opérations dans le commerce du savon en 1035.

En ce qui regarde la douane en général, le Qânûn de Suleimân recommande de se garder des marchands qui déclarent la marchandise avariée pour obtenir une réduction des droits. Les consuls des Francs remettront au qâdî le manifeste du bateau arrivé au port; après examen avec le douanier, les droits à payer seront fixés; il en sera de même lorsqu'un bateau quittera un port. Ce sont les qâdîs qui surveillent le mouvement maritime, l'évaluation des marchandises et la perception des taxes à verser au Trésor. Le code réagit contre l'abus que commettent des pèlerins riches, qui protègent des marchands faisant partie de leur suite, ce qui leur permet de payer moins que la taxe exigée, ou qui font passer pour leurs domestiques des esclaves achetés pendant leur voyage, qu'ils vendent

ensuite dans le pays. Le commerce des lances dans les ports est interdit. Les taxes arbitraires, comme l'augmentation sans droit de la taxe existante fixée par les lois, qui auraient été imposées aux marchands, leur seront remboursées. Les règlements de Qâyt-Bây concernant les marchandises arrivant à Suez sont maintenus.

Les douanes d'Égypte étaient affermées, comme dans tout l'Empire Ottoman ; il y en avait cinq : Alexandrie, avec Rosette et Abûqîr (Biquier, Bocquier), qui en dépendaient; Damiette; Borollos (Bourles), Bûlâq. Les revenus de chacune d'elles étaient affectés à un but spécial, payement du Pasha, des aghas de la garnison, droits pour la Mekke, tribut du sultan. Enfin la cinquième, la douane *del bo(u)ar,* comme l'appellent les Occidentaux, c'est-à-dire celle où se payaient tous les droits sur les épices, drogues, *buhar,* et les marchandises venant de la Mekke, Mocha et les Indes. Il y avait à une lieue du Caire, sur la route de Suez, une grande okelle où se déchargeaient ces dernières marchandises. La douane du Vieux-Caire, pour les produits descendant de la Haute-Égypte dépendait de celle de Bûlâq. Le fermier est dit *multezim,* comme pour toutes les fermes du pays; le vrai douanier, celui avec qui ont affaire les Européens, et dont ils se plaignent fréquemment, est d'habitude israélite, c'est le *muʿallim* (mallem, mahalem). Les droits de douane n'étaient nullement prohibitifs bien qu'ils aient été souvent modifiés au cours des siècles, mais ce qui gênait constamment le commerce, c'était, comme dans tous les domaines, l'arbitraire. On est étonné cependant de voir les transactions qui se font pendant certaines périodes pourtant très troublées de cette histoire. Il faut croire que, malgré les plaintes des ambassadeurs et des consuls étrangers, comme des maisons de commerce elles-mêmes, les profits qu'on en retirait compensaient les exactions formidables dont se rendirent coupables, tour à tour, les grands douaniers, les petits commis, les gouverneurs et les janissaires; autrement on ne comprendrait pas l'insistance avec laquelle l'Europe demande de pouvoir trafiquer dans les Échelles du Levant, et à pénétrer dans la mer Rouge. Les grands vizirs s'en étonnent et les Turcs mettent longtemps à se rendre compte, que les

États européens cherchent la faveur de leur puissant maître parce que son Empire contrôle les principales routes du commerce vers l'Orient. Ils saisiront en suite le profit que l'Empire peut en retirer en levant des taxes partout où ils le pourront et autant qu'on le pourra. Il est évident, par contre, qu'au XVIII[e] siècle, surtout dans la seconde moitié de cette période, le commerce tomba très bas par suite de l'anarchie, des luttes d'influence et des avanies répétées des emirs, des Mamloûks, des milices et des fonctionnaires de la douane. La ferme des douanes passa, dans le dernier quart de ce siècle, des mains des Israélites dans celles des chrétiens de Syrie. Murad, vu leurs querelles et les protestations que provoquait leur gestion, la leur enleva et décida de percevoir lui-même les droits. Les abus ne cessèrent pas, à cette différence près qu'il était parfois plus facile de l'approcher et de s'arranger avec lui. Il serait tout à fait fastidieux de s'attarder aux nombreuses exactions que subirent les commerçants étrangers; on en trouvera de nombreux exemples dans les ouvrages de Masson en particulier. Les curieux de ce genre de nouvelles pourront aussi consulter à la Bibliothèque Égyptienne du Caire le manuscrit de 24 pages folios intitulé : « Comptes des sommes payées pour avanies faites à la nation française, depuis 1656 jusqu'à présent (1759) en ce non compris les présens d'usage; tiré des registres de la Chancellerie du Caire ». Je crois plus intéressant, et plus utile aussi, de résumer au chapitre suivant les articles du traité de commerce vénéto-turc de 1517.

Les taxes furent en général arbitraires, et cela n'était pas nouveau en Égypte; Khaïrbeg ne s'en fit pas faute le tout premier et fit chasser par les janissaires armés de bâtons ceux qui avaient osé venir se plaindre des taxes décrétées par l'inspecteur de marchés et des vivres, le *muḥtasib.* On trouve peu de gouverneurs qui déchargent des impositions les pauvres, les infirmes et les gens de lettres; on le rapporte d'Iskender en 976/1568. Le gouverneur de 1049 se signala par un impôt sur les chanteurs et chanteuses, les musiciens et tous les joueurs d'instruments; ils durent s'y soumettre sous peine que leur profession fût interdite; il taxa aussi les tisserands; en 1053 ces mesures furent abolies. Un autre abusa de la peste

pour exiger une taxe comme autorisation préalable et comme droit d'inhumation, en 1027. Si l'on fit parfois des remises d'impôts à cause de la sécheresse, comme en 1106, d'autres fois on les exigea d'avance, même sur les terres sharaqi. Taxes sur les tavernes, sur les bateaux arrivant ou partant, sur les denrées, octrois aux portes, droits de protection (*khafar*, soit ghafir), pour traverser les zones infestées de brigands ou par simple crainte des Bédouins; droits levés sur les marchés et les bazars, permis de sortie ou d'entrée pour l'étranger (*tezkere*, passeport); taxes foncières ou droits de douane, nous avons tout cela de nos jours. Mais à côté de la taxe fixe, il y avait le casuel, parce que tout était à ferme, et que le fermier quel qu'il fût cherchait à encaisser le plus possible, car lui-même était victime de l'arbitraire. On vit même, chose incroyable, des emirs du XVIIIe siècle établir un «droit de protection contre l'arbitraire» de certains kâshifs de provinces; et lorsque le kâshif agissait légalement, le droit n'était pas supprimé. Les emirs pratiquèrent souvent aussi l'emprunt forcé, et ni les marchands, ni les particuliers ne pouvaient se soustraire à de telles iniquités. Le Ghâzî Hasan Pasha n'abolit aucune contribution pendant son court séjour en Égypte; au contraire, il institua toute une série de taxes nouvelles.

CHAPITRE VI.

LES TRAITÉS ET LES ÉTRANGERS. LES CHRÉTIENS.

Les traités de paix, de commerce et d'établissement, conclus entre la Porte et les États étrangers, sont connus sous le nom de Capitulations. Elles avaient pour but, que «les ambassadeurs, consuls, interprètes, négociants, et autres sujets des puissances étrangères à l'Empire Ottoman, soient protégés et maintenus en tout état de repos et de tranquillité». Protection et sécurité, dans la faculté de s'établir, dans la libre pratique du commerce et toutes les transactions commerciales, voilà ce que l'on recherchait, et ce que la Porte accordait, sous un certain nombre de règlements libéraux.

1. — L'ÉGYPTE ET LES TRAITÉS.

Quelle mention y est-il fait de l'Égypte? Hormis le très important traité de 1517, entre la République de Venise et l'Empire, qui se réfère uniquement à l'Égypte et tout particulièrement à la place de commerce d'Alexandrie, qui précise et confirme les arrangements antérieurs, et celui de 1528 entre François Ier et Suleimân, par lequel la Porte confirme aux Français, et aux Catalans, les privilèges précédemment accordés par les sultans Mamloûks d'Égypte, les autres conventions ne citent l'Égypte que tout à fait incidemment, puisqu'il est présupposé dès l'abord qu'on n'a plus à traiter directement avec elle, simple province de l'Empire.

Notons cependant quelques faits. Chose curieuse, c'est en somme une occasion toute fortuite, où l'Égypte a sa part de responsabilité, une avanie dans le sens le plus général de ce mot, une extorsion illégale, qui amena la signature de la seconde capitulation de 977/1569. Un juif portugais, devenu sujet ottoman et très en faveur à la cour du sultan, qui l'avait

nommé seigneur de Naxos, s'était prétendu le créancier du roi de France; ne pouvant se faire payer, il avait demandé au sultan et obtenu un commandement lui permettant de séquestrer les marchandises débarquées à Alexandrie par des bâtiments français. Les articles de ces divers traités, où l'Égypte est mentionnée, concernent tout d'abord la faculté qu'a la France de changer ses consuls en Égypte comme partout où elle en a dans l'Empire. Puis les églises, qui ne peuvent être touchées, et ont droit d'exister comme ailleurs, sans qu'on puisse réclamer de ce fait une somme d'argent quelconque. Ajoutons que dans la capitulation de 989/1581, on a encore soin de préciser que le «carasse» (*kharâdj*), ou impôt de capitation, ne peut être réclamé des étrangers établis dans l'Empire sous le prétexte qu'ils sont chrétiens; et dans celle de 1153/1740, que les consuls ne doivent pas être soumis à un impôt arbitraire, enfin que les bateaux turcs, notamment ceux qui font le commerce entre Stamboul et Alexandrie, ne molesteront pas les bateaux français. Ce sont là les seules précisions qui regardent l'Égypte et les seuls points que l'on croit devoir relever.

Il faut au reste faire une constatation importante : il y a dans les anciennes lettres de franchise et les traités d'établissement accordés par les Mamloûks et par la Porte à la République de Venise en particulier, de multiples stipulations, qui se retrouvent plus tard dans les conventions passées entre la Porte et les diverses puissances. C'est bien naturel : chaque État désirait avoir les mêmes avantages que l'on avait accordés au voisin, ami ou ennemi. Mais l'influence de la France devenant prédominante à la Porte, les Capitulations qu'elle signa servirent de modèles aux traités que les autres États cherchèrent à conclure avec les Turcs. La lutte porta aussi, non plus sur de simples questions de commerce et de droits de douane ou l'exemption de taxes, mais surtout sur le droit qu'avaient les autres États de protéger leurs propres ressortissants et de ne plus passer par l'intermédiaire des représentants de la France. Notons ici, par exemple, qu'en 1583 l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople se plaint de ce que le consul de France en Égypte usurpe de son autorité sur les sujets

anglais, ce qui est, dit-il, contraire aux privilèges que vient d'obtenir la Reine d'Angleterre. Enfin la célèbre capitulation de 1740 que la France arracha à Mahmud Ier, grâce au marquis de Villeneuve, après le traité de Belgrade, où l'ambassadeur de France avait joué un rôle de premier plan, deviendra alors le document le plus important sur les droits d'établissements et de commerce dont jouiront les étrangers sur tout le territoire de l'Empire Ottoman, donc aussi en Égypte.

Mais on peut se demander si ces diverses conventions étaient vraiment observées en Égypte, lorsqu'on connaît le régime troublé de cette période. Il a été déjà question de l'avanie. En 1579, un voyageur nous dit «qu'il n'y a rien de plus commun en Turquie que les vanies moresques, lesquelles sont calomnies imposées par faux témoins à toutes personnes, pour éviter lesquelles les chrétiens latins ont des ambassadeurs et consuls qui y donnent bon ordre». Ce bon ordre est tout relatif, en Égypte comme en Turquie proprement dite, ainsi que nous l'apprennent les nombreuses relations de voyages, les archives des Chambres de commerce et les rapports consulaires. Mais si ces exactions n'affectent d'abord et surtout que les commerçants, qui se plaignent par exemple du «muʿallim» (chef) et du «sarrâf» (caissier) de la douane, peu à peu elles touchent tout le monde, surtout celui qui habite le pays en permanence. Thévenot se plaint en 1657 que les consuls en Égypte ne sont plus autant respectés; il leur arrive même d'être arrêtés et mis en prison, ainsi les consuls anglais, flamand et vénitien du Caire. Les officiers de police sous les ordres du subashi circulent de nuit dans les quartiers réservés aux Francs et arrêtent ceux qu'ils rencontrent. Et Thévenot remarque : «Les Capitulations faites par M. de Brèves ne s'observent pas», soit celles de 1604. Un telle allusion à la force des traités est précieuse. Le consul de Maillet nous dit aussi qu'il parut en 1107/1695 ou 1696 devant le qâdî du Caire en même temps que le gouverneur Ismaʿîl; un commandement de payer avait en effet été envoyé au gouverneur, relativement à un ci-devant douanier qui avait pris illégalement des marchandises françaises. Les réclamations diplomatiques n'avaient servi à rien : «Il fallait, remarque le

consul, suivre les Capitulations, d'après lesquelles les différents au-dessus de 4 mille aspres devaient être appelées à comparaître». Le même consul, reçu en audience par le gouverneur Husein (1109), dut lui faire remarquer qu'il ne connaissait pas les usages, et que le protocole n'avait pas été respecté : «Car le cérémonial doit être au Caire identique à celui des réceptions du Grand-vizir à la Porte».

Que les privilèges accordés fussent difficiles à faire observer en Égypte, nous nous en doutons un peu après avoir vu la mentalité des gouverneurs et leur faiblesse, lorsqu'on sait la Turquie occupée à des conquêtes ou à défendre ses frontières, et surtout puisque les Capitulations ne spécifient presque rien relativement à l'Égypte. Les autorités avaient donc beau jeu et se croyaient à l'abri. D'Arvieux le dit expressément à la fin du mémoire qu'il présenta en 1670 à Louis XIV : de nouvelles capitulations ayant été obtenues, il faut que l'agent de S. M. parcoure les Echelles avec des copies des capitulations pour les établir, mettre tout en état et faire réparer les abus : «l'agent commencera par Smyrne, Napoli de Romanie, Candie, Satalie, puis il ira à Chypre, Alep, Tripoli de Syrie, Beyrout, à Seïde et leurs dépendances; et s'étant arrêté quelque temps en Égypte pour y établir ces nouveaux traités et les ordres du Grand-Seigneur, ce qui est un peu plus malaisé qu'ailleurs, il traitera avec le Pasha et avec les sandjaqs, qui sont les princes naturels du pays, pour le commerce de la mer Rouge». Notons donc précieusement cet avertissement sur les résistances qu'opposent les autorités égyptiennes aux ordres de la Sublime Porte, et en même temps cette prétention que l'on pouvait avoir de traiter directement avec elles en ce qui regardait le commerce de la mer Rouge. En 1674, Nointel espérait aller en Égypte dans ce but, mais le grand vizir l'empêcha de dépasser Jérusalem, et sa tournée d'affaires fut arrêtée. La question de la mer Rouge sera en effet un des problèmes épineux du XVIII[e] siècle, qui sera souvent débattu entre la France, l'Angleterre et la Porte, qui, sur ce point comme sur tant d'autres, ne pouvait plus faire valoir ses prétentions. Les chefs Mamloûks du XVIII[e] siècle en faisaient à leur tête; les puissances européennes voulaient profiter des mouvements

d'indépendance qui se manifestaient et les efforts de ʿAlî Bey et de Mehmed Abû Dhahab venaient à point soutenir leurs espoirs. Mais la Porte essaya de réagir; elle proteste contre «la fourberie et la violence de ces chrétiens entreprenants et ambitieux, s'introduisant partout déguisés en négociants, et quand les cartes ont été levées, ils tâchent de faire la conquête du pays» (firman de 1187-8/1774). Des traités de commerce relatifs à la mer Rouge seront signés avec les Beys, puis la Porte reviendra sur sa défense antérieure. C'est le seul moment, dans cette période ottomane de l'histoire égyptienne, où l'Égypte est mêlée directement à la politique de l'Europe, qui croit voir ses liens avec l'Empire se dénouer.

Les Européens établis en Égypte avaient naturellement de grands avantages sur la population chrétienne ou juive, qui devait comme précédemment payer l'impôt de capitation dit alors *kharâdj*, on trouve aussi le terme *djawâli*. Il fut sujet à l'arbitraire comme toutes les taxes, et, surtout au XVIII[e] siècle, augmenté. L'exercice du culte est cependant rarement troublé; des églises et des couvents sont restaurés, d'autres sont construits, souvent avec de grandes difficultés sans doute. Il y eut quelques destructions d'édifices religieux; mais en général, on pouvait assurer sa tranquillité en payant de grosses sommes. Des prescriptions vestimentaires continuent à être appliquées; elles ne sont parfois que temporaires; ainsi Lucas raconte qu'à la déposition d'un Pasha, des hommes avec des flambeaux (*mashʿal*) parcoururent la ville, à l'entrée de la nuit, criant cette démission. «Au jour, on défendit aux chrétiens de sortir avec turban, babouches jaunes, et de se promener sur le Kalis. Ceci est l'habitude en un cas pareil, pour obliger les nations à faire un présent au nouveau Pasha». Vers la fin du XVIII[e] siècle, on interdira aux chrétiens de posséder des esclaves ou des bêtes de selle, et l'on surveillera la sortie de leurs femmes. Au reste, des restrictions identiques atteignent les Musulmans, et il ne semble pas que les chrétiens aient eu à subir de plus grandes rigueurs qu'autrefois. Il faut en excepter naturellement les exemples isolés de tyrannie et les vengeances exercées contre des percepteurs, souvent Coptes, ou les Juifs de la Monnaie et des douanes. Le XVIII[e] siècle fut, à cet

égard aussi, plus rigoureux pour la population chrétienne, que le début de cette période ottomane. Mais il faut constater par contre que les voyageurs sont très rarement inquiétés.

2. — LE TRAITÉ VÉNÉTO-TURC DE 1517.

La rédaction publiée du traité de commerce, conclu entre Selim et les Vénitiens, daté du 22 muharram 923 (14 février 1517), est adressée au Gouverneur, aux inspecteurs, commissaires, et officiers de police, de la ville d'Alexandrie, pour qu'ils se conforment aux arrangements pris entre les deux contractants, car «le Consul de Venise a en mains des diplômes antérieurs et des ordonnances, qui témoignent des us et coutumes juridiques suivis». Ayant demandé la confirmation des privilèges, le sultan la leur accorda. Voici un résumé des chapitres de ce document, qui pourrait prêter à de longs commentaires :

1. Les diplômes accordés antérieurement à Venise sont confirmés. La nation des Vénitiens doit être traitée avec respect, libéralité et justice. Personne ne doit les outrager, ni leur porter préjudice, ni les inquiéter, soit à leur arrivée, soit à leur départ, soit pendant leur séjour à Alexandrie, Damiette, ou dans les autres ports et places maritimes de l'Égypte. Ils peuvent vendre et acheter, prendre et donner; «ils ne peuvent être arrêtés pour d'autres, ni être poursuivis pour ce qu'aurait commis quelqu'un des autres nations, et non un individu de leur peuple ou de leur communauté». Cela doit être publié et aucun juge, ni autorité quelconque, ne doit s'écarter de cette règle. On les traitera selon les coutumes adoptées, sans les modifier, ni y introduire des innovations vexatoires.

2. Ne pas molester les Vénitiens, ne rien saisir de leurs biens, ni de leurs marchandises, par violence, ni sur leurs bateaux, ni dans leurs magasins; ne pas les obliger de vendre, s'ils n'y consentent pas; ne pas leur faire payer des taxes extraordinaires et abusives.

3. Le consul peut vendre comptant des marchandises.

4. L'entretien du consul sera payé tous les quatre mois.

5. Seul le Consul a le droit de juger ses nationaux, et de décider de leurs intérêts. Celui qui résiste au Consul et se rend chez le juge (musulman), pour violer le droit et ne pas se soumettre à la décision consulaire, le juge ne recevra pas sa plainte et le livrera au consul. Si le consul veut expulser un Vénitien, le juge doit lui prêter main forte. «Personne ne peut quitter Alexandrie en bateau, pour se rendre dans son pays, ou dans toute autre contrée, si ce n'est avec la permission du consul (un passeport)».

6. Si des bateaux viennent au port à l'adresse des Vénitiens, aucun fonctionnaire égyptien ne peut y monter, ni en prendre quoi que ce soit, ni molester ceux qui montent ces navires. Leur présence à bord est seulement tolérée en cas d'achats. Cela concerne surtout les bateaux apportant des fruits et du miel.

7. Personne, ni gouverneur de la ville, ni notables, ni gens du peuple, ni capitaines du port ou de navires, n'ont à s'occuper des bateaux vénitiens arrivant, ni de l'équipage, ni du gréement, ni des avirons, ni de quoi que ce soit, ni pour les emprunter, ni pour les acheter.

8. Les réparations, constructions nécessaires ou travaux indispensables, au fondique de la nation seront exécutés. Si le Consul veut élever une jolie bâtisse, il le peut et personne n'exigera de lui que le salaire des ouvriers et le prix des matériaux; ce prix et ce salaire seront les mêmes que ceux payés par l'administration de la douane. Personne ne les gênera, s'ils veulent employer une main d'œuvre vénitienne ou étrangère.

9. «Si le Consul veut aller à cheval au siège du Gouvernement, aux jardins, ou en tout autre lieu éloigné, il doit pouvoir le faire et l'on ne peut l'en empêcher. Ce privilège à été renouvelé à l'époque de Tûmân-Bây».

10. Les marchandises d'un bateau qui a fait naufrage seront surveillées et rendues à leurs propriétaires. Mais «les agrès appartiennent à Sa Majesté, le bois au gouverneur, et à sa suite, selon l'usage». Les marchandises rejetées à la côte, et provenant d'un navire qui a sombré, seront rendues à ceux à qui elles appartiennent, ou à défaut au Consul. Le bateau jeté à la côte et intact doit être protégé.

11. Le bateau qui, vu le mauvais temps, entre dans le port d'Alexandrie, contre son gré, mais n'y décharge aucune marchandise, pourra continuer sa course, s'il n'a à bord aucune marchandise destinée à Alexandrie. Mais s'il a à bord des marchandises spéciales à Alexandrie, et s'il fait ordinairement ce trajet, il ne pourra pas se diriger vers un autre port de la côte. Par contre, si les marchandises ne sont pas de celles qu'on traite ordinairement à Alexandrie, il peut le faire (interdiction de cabotage).

12. Si un sujet du sultan a un accident dans le pays, ou dans une île, des Vénitiens, s'il y a eu un différent, le Consul, ni ses ressortissants, n'en supporteront les conséquences. Celui qui a une dette sera arrêté, de même celui qui en est garant ou l'a cautionné. Mais on ne saisira pas l'innocent pour le coupable. Les sujets du sultan doivent donc être en sûreté dans les ports et villes côtières des Vénitiens.

13. Le Consul ne payera ni impôt, ni taxe, sauf au cas d'une ordonnance Impériale ou par suite d'un jugement.

14. Si un pirate a capturé un navire vénitien, et vient le vendre dans un port, aucun acheteur ne doit se présenter. Il faut libérer le bateau, si c'est possible, ainsi que l'équipage, et rendre les marchandises aux négociants.

15. Si une bataille éclate entre un Arabe et un Franc, qui n'est pas vénitien, ni le consul, ni les marchands, ni aucun de leurs compatriotes, ni aucun de ceux qui font partie de la colonie, ne doivent être molestés.

16. Toutes les autorités doivent prendre connaissance de ces dispositions, qui seront inscrites dans un registre.

17. Le Consul disant qu'il est autorisé, selon l'usage, à installer un vice-consul à Burullus, il pourra donc le faire.

18. Le Consul a exposé que, selon l'usage, des bateaux venant de Crète ou de tout autre pays vénitien amenaient pour les marins une certaine espèce d'huile minérale (pétrole), qu'ils avaient l'habitude de vendre sur les bateaux. Mais le fermier de cette denrée à Alexandrie l'a interdit, pour vendre lui-même ce qu'il a en dépôt. Ce tort est réparé : les bateaux vénitiens pourront désormais vendre cette huile sur le pont de leurs navires. Mais si cette marchandise est amenée à Bûlâq, elle sera traitée selon les règlements de ce lieu.

19. Le Consul a fait remarquer que des esclaves, des pauvres et des étrangers vivant à Alexandrie, viennent parfois au fondique pour y manger. Si l'un d'eux y meurt, et que ce soit un esclave, on a exigé du Consul le prix de l'esclave, ce qui lui a souvent imposé de lourdes charges. Cela est interdit.

20. Les fonctionnaires de la douane, les porteurs, les inspecteurs, ne doivent pas importuner les Vénitiens pour qu'on leur remette des fruits ou toute autre marchandise que les navires apportent.

21. Pour chaque corbeille de poivre chargée, l'inspecteur de la marine touchera 1 dinar; les porte-faix toucheront la même somme pour douze corbeilles.

22. La taxe payée pour le Franc qui meurt est diminuée.

23. Le Franc qui se rend d'Alexandrie au Caire, à Rosette ou à Damiette, ne payera rien, ni à l'arrivée dans ces lieux, ni au départ.

24. Les courtiers, qui servent aux négociants d'intermédiaires, devront leur servir aussi de drogmans, si on le leur demande, indépendemment des drogmans officiels; ils n'exigeront rien pour ce petit service.

25. Pour le transport des marchandises importées ou exportées, de la porte de la douane au bateau, on n'exigera rien du Consul ou des marchands. On ne doit pas les empêcher de distribuer aux voyageurs des vivres, des fruits confits ou des sucreries.

26. «Ni le Consul, ni les marchands, ne doivent être incommodés s'ils se promènent dans les jardins d'Alexandrie sur les bords du canal ou en tout autre lieu».

27. Ils peuvent faire toutes les opérations commerciales avec qui ils l'entendent, musulmans, chrétiens ou juifs, sans aucune restriction. Aucune opération ne se fera dans le local de la pesée des marchandises, mais après que cette vérification aura eu lieu. Achète qui veut, sans restriction. Personne ne peut empêcher un drogman de dresser un contrat devant le juge. «Le Consul, ses négociants, sa colonie et ceux qui se joignent à son fondique (les protégés?), jouiront de la protection et de la sécurité».

28. Ils peuvent faire charger et décharger les marchandises par leurs propres embarcations.

29. Les inspecteurs ne peuvent rien leur prendre, ni rien débarquer, ni embarquer, sans leur consentement. Ce que le porte-faix détériore, il doit le remplacer.

30. «Personne ne s'opposera ni au Consul, ni à ses négociants sinon par la voie de la justice. On ne poursuivra pas le père pour le fils, ni le fils pour le père, ni le frère pour le frère, à moins que l'un d'eux ne soit garant, et ne l'ait cautionné». Le recouvrement des dettes a lieu selon la loi sheri'a. On ne peut obliger un affreteur de faire naviguer un bateau.

31. Les marchands et leurs gens qui arrivent dans nos ports doivent être traités avec respect et considération par tous.

32. Le Consul ayant présenté un mémoire, disant que jadis les Vénitiens étaient exemptés de la taxe sur le poivre, mais que sous le gouvernement de Qânsûh al-Ghaurî elle leur avait été de nouveau imposée au montant de 5 mille dinars annuellement, on décrète que cette exemption est rétablie.

Le diplôme insiste à plusieurs reprises sur la conduite que l'on doit avoir à l'égard des Vénitiens, qui selon les habitudes antérieures, doivent être traités avec respect et libéralité, doivent trouver la protection et la sécurité, la justice et l'affabilité.

CHAPITRE VII.

L'ISLAM ET LA VIE.

LES FÊTES RELIGIEUSES ET POPULAIRES.

La position éminente que l'Égypte occupait dans le monde islamique fut naturellement entamée par sa déchéance d'État puissant et indépendant au rang de simple province. Bien que, comme on l'a vu précédemment dans l'histoire des sultans égyptiens, le titre de calife fût depuis longtemps sans grand prestige aux yeux des musulmans, il n'en reste pas moins qu'avec la chute du dernier sultan des Mamloûks disparaît un symbole vivant, qui rattachait l'Islam égyptien à un glorieux passé. Son rayonnement sur les peuples qui l'entourent est diminué, car l'Égypte n'est plus la protectrice attitrée des lieux saints.

Sans doute, l'université el-Azhar reste encore un centre d'attraction; Selim y pria à plusieurs reprises, y fit lire le Qor'ân et distribua des aumônes aux pauvres. Nous verrons aussi que plusieurs gouverneurs ou de grands personnages restaureront la vénérable mosquée, développeront ses constructions, ou prendront soin de ses étudiants. Mais elle vit surtout sur son passé. Il semble que le niveau de ceux qui la fréquentent a singulièrement baissé, car les chroniques signalent que beaucoup de gens s'y réfugient et y habitent, qui ne sont pas attirés par l'amour des études. C'est là cependant de préférence qu'on lit en public des textes du Qor'ân ou de Bukhârî pour arrêter les fléaux en temps d'épidémies; et en 1172/1758, les étudiants demandèrent qu'on fît un cours sur Bukhârî pour obtenir la fin de la peste au Caire. On y prie aussi, comme dans d'autres mosquées, pour obtenir la victoire des armées ottomanes

sur les Persans ou les Russes. Mais les querelles y sont malheureusement trop souvent la règle, aussi bien entre étudiants, où les races et les nationalités sont toujours très variées, qu'entre sectateurs de rites différents. Les révoltes y grondent plus fréquemment encore, à mesure que nous avançons dans l'histoire, par suite des exactions des administrateurs de waqfs, qui privent les institutions religieuses et les étudiants des revenus auxquels ils ont droit et des rations qui leur permettent de subsister. On se bat dans la mosquée, on y tue. Dans ces temps où le «akal rashwa», être concussionnaire, est un vice très répandu, les autorités qui dirigeaient el-Azhar n'ont pas toujours échappé à ce virus. La nomination des recteurs s'en ressentit et le favoritisme règna souvent en maître.

Les temps ne sont au reste guère propices aux études; peu de gouverneurs les favorisent. L'engourdissement des lettres, de la science qor'ânique et théologique, de la jurisprudence, comme de l'histoire, est manifeste. Des très nombreuses productions de cette période, dont la majorité n'existe encore qu'à l'état de manuscrits dans les bibliothèques, peu sont vraiment dignes de notre attention. Parmi les historiens, Ibn Iyâs (mort 930/1524) appartient encore à la génération précédente; son histoire d'Égypte s'arrête aux premières années de l'occupation ottomane; de même Ibn Zunbul (mort après 960/1553), qui écrivit le récit si pathétique de la lutte de Ghaurî et de Tûmân-Bây contre Selim. Chez eux vit encore l'esprit de l'ancienne Égypte des Mamloûks. Les chronographes arabes qui les suivent nous donnent surtout des listes de gouverneurs, avec quelques histoires, dont peu présentent un véritable intérêt. A vrai dire, la matière est assez ingrate, et il faut descendre jusqu'à Djabarti (1756-1825) pour trouver un écrivain quelque peu supérieur. Car les Ottomans, du moins ceux qui se sont occupés spécialement de l'Égypte, n'ont en général guère fait mieux en turc que les écrivains de langue arabe; sauf toutefois ceux dont l'intérêt a été suscité par l'histoire de la conquête de l'Égypte par Selim. La poésie est faite surtout de nombreux poèmes d'occasion pour les grands seigneurs et les Pashas. Dans les sciences religieuses, on cherche plus que par le passé encore à reprendre les idées des penseurs d'autrefois. Il faut mettre à part le commentaire de Mehmed ibn Hamza el-Ramlî (mort 1004/1596), sur le «Minhâdj», Traité de jurisprudence shâfi'î de Nawawî; ce commentaire est resté comme une autorité sur le droit du rite de Shâfi'î, dont il atteste la vitalité en Égypte. En géographie, aucun ouvrage en langue arabe n'est remarquable; en turc, on mettra à part surtout la fameuse «Bahrîye» de l'amiral Pîri Re'is, qui peut bien être signalée ici, puisque cet officier de marine passa plusieurs fois en Égypte et y servit, du temps de Selim d'abord, lorsque la flotte fut inspectée par le souverain à Alexandrie, puis sous Suleimân, lorsqu'une escadre partit sous sa direction de Suez vers le golfe Persique; il sera au reste exécuté à son retour au Caire en 962 (1555). Les sciences tombent très bas; il n'est pas besoin de dire que, ni la découverte de l'Amérique, ni les grandes inventions de l'Europe n'ont agité les esprits. Les astronomes se bornent à étudier leurs quadrants et leurs astrolabes, pour la fixation des heures, du calendrier et de la direction de la Mekke. La médecine est sous la surveillance d'un «Achimbassi» (hakîm-bashî), chef des médecins, dit P. Alpin; il reçoit sa place du gouverneur pour de l'argent. En philologie par contre, où il faut compter aussi les histoires de la littérature, il faut mettre à part l'œuvre d'un 'Abd-el-Qâdir el-Baghdâdî (mort 1030/1621), et le grand ouvrage lexicographique de Murtadâ el-Zabîdî (mort 1205/1791). Ce dernier fut très soutenu par les grands seigneurs de la fin du dix-huitième siècle; Mehmed Abû Dhahab acheta cent mille dirhems le manuscrit de l'auteur pour le déposer dans la bibliothèque de la mosquée qu'il venait de construire. C'est surtout la mystique qui est en grande faveur; les cercles de sûfîs ou de derviches sont très suivis, et les œuvres mystiques sont nombreuses. Hormis quelques membres de la noble famille des Bakrî, qui, grâce à leurs traditions de culture et d'austérité, surent parfois être les vrais représentants du savoir et de la religion, il faut signaler, malgré ses défauts, la grande personnalité de 'Abd el-Wahhâb el-Sha'rânî (mort 973/1565), qui exerça une influence considérable, encore reconnue dans certains milieux, puisqu'une secte porte son nom.

Quelques riches personnages eurent l'amour des livres et créèrent des bibliothèques, ainsi le gouverneur Dâwud (925), ou surtout les négociants de la famille Sharâïbî au dix-huitième siècle. On signale aussi, vers 1050, la mort d'un collectionneur de livres curieux et de porcelaines précieuses; il laissa plus de cinq mille volumes; on mit le tout, vases et manuscrits, dans des caisses, qui furent envoyées à Constantinople. Les collections de manuscrits orientaux conservées dans les mosquées furent parfois surveillées et mises en ordre.

La fête du Prophète, les cérémonies du Ramadân ou du départ du tapis sacré et du retour du pèlerinage, continuent à attirer dans les rues et sur les places les foules habituelles, admirant les illuminations, les jongleurs et les jeux du théâtre d'ombres. La plus importante de toutes ces fêtes est encore celle de la coupure de la digue du Khalîdj, lorsque le Nil a atteint son point de crue. Le Pasha, comme jadis les sultans, préside la cérémonie; d'innombrables barques sillonnent le Nil et l'on tire de magnifiques feux d'artifice. Lorsque la crue tarde, on prie dans des lieux saints, suivant une habitude séculaire; ou bien, comme le fit Khaïr-beg en deux circonstances, on se sent tenu d'accomplir des actes méritoires, distribution spéciale d'aumônes, libération de prisonniers, abolition des maisons de débauche ou de cabarets, où l'on vend de la bûza et du hashîsh. Les Francs n'osent pas en général visiter le Miqyâs à ce moment, car on craint qu'ils n'enchantent la rivière par des jeux de main magiques. Cependant, avec un ordre de l'agha des janissaires et un pourboire, on peut tourner la difficulté. En dehors du Caire, la foire de Tanta, avec son moulid du saint Ahmed el-Bedawî, conserve toute son importance dans les coutumes populaires.

L'Islam ne présente donc rien d'exceptionnel; on a des faits divers sans grande importance, qui se retrouvent à toutes les époques : un prédicateur qui s'élève contre le culte des saints en 1123/1711, réussit à fuir en Syrie, grâce à l'appui des autorités, et la foule proclame plus haut encore les mérites et les vertus de Sayyidna Husein, dont on pare le tombeau; un soi-disant prophète soudanais cause du scandale en 1147/1734,

et la même année on annonce la fin du monde et la résurrection promise aux vrais croyants.

Des rigoristes essayeront de réagir, mais en vain, contre l'usage du vin, du café et du tabac. Le Qânûn de Suleimân avait déjà dû ordonner la fermeture des tavernes et l'interdiction des spiritueux : «cet usage est si répandu dans les villes et les villages d'Égypte, que l'on ne se prive même pas de boisson fermentée pendant le mois de Ramadân et que l'autorisation d'en vendre est devenue une sorte de ferme de quelques aghas». P. Alpin dit aussi les Turcs fort adonnés à la boisson : «Cayri quotidie Turcæ vino ebrios ab asinis domos suas portari conspiciuntur». Le café fut connu en Égypte au début du xvie siècle de notre ère, par l'intermédiaire des mystiques sûfîs du Yémen, qui en buvaient beaucoup dans leurs séances. Son usage se répandit rapidement, mais on discuta si l'habitude de s'adonner à cette boisson était vraiment licite ou une innovation dangereuse; en 966/1558, on trouve un traité sur cette question. Après de nombreuses discussions, le café, soutenu par un nombre toujours plus grand d'amateurs, l'emporta sur les fetwas promulguées. Au reste, il en fut de même en Turquie, où le café s'introduisit sous le règne de Suleimân. Il fut tout d'abord interdit pour des motifs politiques surtout, et non religieux, car les cafés devenaient des lieux de réunion suspects. Le café finit donc par vaincre, en se soumettant à une taxe, qui rapportait à l'État de fort grosses sommes. En 1146/1733, un sheikh du Caire jeta dans les lieux d'aisance un sac de café, que 'Uthmân Katkhuda Kazdaghlî lui avait donné en cadeau pour le jour des noces de son fils; il considérait que le café était aussi illicite que le vin, et qu'il ne pouvait pas le vendre. Mais c'est là sans doute une exception. Les voyageurs du xviie siècle notent cette habitude générale des Orientaux de boire du café à toute heure du jour, cette «eau noire», comme quelques-uns l'appellent, «plus noire et plus amère que la suie détrempée»; ce breuvage nommé «*cahué*, d'eau noire, qui enivre, qu'on boit par petites gorgées, parce que chaud, dans de petites écuelles de porcelaine», comme dit Della Valle. Et Thévenot note, amusé, cette habitude de boire ainsi à petits

traits de peur de se brûler, «de sorte qu'étant dans un *cauehane,* — ainsi nomment les lieux où on le vend tout préparé —, on entend une assez plaisante musique de humerie». Le tabac, introduit en Turquie au début du xie (xviie) siècle, puis en Égypte vers le même temps, peut-être par le gouverneur Silihtar ʿAlî en 1010, passa par les mêmes périodes d'interdiction et de tolérance que le café. Il finira aussi par s'imposer et on le taxera. Quelques rigoristes essaieront parfois de s'insurger contre cette coutume; ainsi en 1110/1699, une rixe éclata entre des Cairotes et des Maghrebins, parce que ces derniers, exaltés par la procession du mahmal, avaient molesté ceux qui fumaient et brisé leurs pipes. En 1156/1743, un firman porte défense de fumer dans les rues et devant les portes des maisons et des boutiques; mais ce n'est que dans un but fiscal. On trouve à cette époque aussi quelques sheikhs auxquels l'usage du tabac paraît illicite.

Beaucoup de lois somptuaires édictées alors n'avaient aussi qu'un but fiscal; d'autres étaient inspirées par souci de la religion et de la morale, comme celle sur le vin, ou, dans le code de Suleimân également, l'interdiction des abus qui accompagnaient les fêtes de mariages, comme la mode de certaines danses lascives, et celle de faire parader la nouvelle mariée devant tous les invités, souvent à visage découvert.

Il faut enfin noter un fait important, car il aura sa répercussion sur l'histoire ultérieure de l'Égypte, la naissance en Arabie du mouvement Wahhâbî. Lorsque la Porte recevra les premiers renseignements sur les troubles que causaient ces novateurs, elle ordonnera aux gouverneurs voisins du Hidjâz, donc au Pasha d'Égypte, de surveiller ce mouvement.

Parmi les réjouissances officielles, ordonnées par le Gouvernement, notons les fêtes organisées à l'occasion d'une naissance sultanienne à Constantinople ou d'une victoire ottomane. Monconys assista par exemple à une grande «zine» (*zîna,* «fête») à Alexandrie, en janvier 1647, lors de la prise de Retimo en Crète; tous les magasins, les bazars et les fondiques des étrangers étaient ornés et illuminés. Thévenot, en novembre 1657, décrit la grande «esine, ou réjouissance publique», qui eut lieu au Caire

à l'annonce de deux châteaux pris en Hongrie. Pendant huit jours les crieurs parcoururent la ville en quête d'aumônes; tout le monde dut illuminer et pavoiser, mêmes les étrangers, sous peine d'«auannie». Le consul de Venise fut obligé un jour de se soumettre à cette règle, bien qu'on fêtât une victoire remportée sur la République. En octobre 1672, Vansleb assista à la zine pour la prise de Caminiec sur les Polonais. On a noté plus haut les cortèges solennels du départ du tribut d'Égypte, ceux de l'arrivée du nouveau gouverneur ou même du départ du Pasha déposé; la foule égyptienne restait ordinairement à l'écart et indifférente.

CHAPITRE VIII.

LES ARTS ET LES MONUMENTS.

On vient de voir que la science a pâli, et il serait injuste ici d'accepter le jugement un peu sommaire de P. Alpin, que les peuples soumis aux Turcs ne s'appliquent pas à la science, ni aux arts, parce que «armis tantum, auro argentoque et veneri indulgentes». La fin du règne des Mamloûks montre déjà des germes de décadence, et si les faits historiques l'expliquent suffisamment, c'est encore plus vrai pour la période qui nous occupe.

D'une manière générale, les Ottomans apporteront avec eux des types nouveaux d'architecture, en particulier pour la mosquée; nous voyons dominer les coupoles et les cours à portiques, nettement dérivées de l'art byzantin. Le plan est ordinairement formé d'une salle recouverte d'une coupole aplatie, qu'entourent deux ou quatre demi-coupoles. Les minarets deviennent effilés; le fût est polygonal et se termine par un cône. Les arcs, comme les chapitaux présentent tous les types. Nommons par exemple, la mosquée Sarîya (935/1528) dans la citadelle, la mosquée Mahmûdîya (975/1567), la Sinânîya (980/1571) à Bûlâq, la madrasa Malîka Safîya (1019/1610), la mosquée Burdeini (1616-26), la mosquée Fakahânî, ancienne construction fâtimite refaite par Ahmed el-Kharputlî (1147), et enfin la riche mosquée de Mehmed Abû Dhahab, commencée en 1187, sur le plan de la Sinânîya. On répara aussi plusieurs anciens sanctuaires, comme la mosquée ʿAmr au Vieux-Caire, ou les mausolées de Shâfiʿî, Sayyidna Husein, ou Sayyidna Nefîsa, sans qu'on puisse dire que ces réparations aient toujours été très heureuses. On modifia aussi certaines parties de la citadelle. C'est surtout naturellement la vénérable mosquée el-Azhar qui est au premier rang des préoccupations

des constructeurs. Seyyid Mehmed répare en 1005-6 les riwâq, les plafonds, et les enduit de couleur verte. Hasan y fait un riwâq pour les étudiants du Yémen et un petit portique (1015); il renouvelle le pavage. Les plafonds seront encore retouchés en 1136, et Mehmed Abû Dhahab y fit un emplacement spécial pour les muftis shâfiʿî, maliki et hanafi. Ismaʿîl en 1203 fit repeindre les murs. Les travaux les plus importants furent exécutés en 1148 (1736) par ʿUthmân Katkhuda el-Qazdaghlî, qui édifia la Chapelle des aveugles, Zâwîyat al-ʿumyân, et surtout par ʿAbd el-Rahman Katkhuda, mort en 1190 (1776) : il agrandit par des constructions nouvelles les deux anciennes madrasas Taibarsîya et Aqbughâwîya qui dataient du xive siècle, y éleva cinquante colonnes de marbre supportant les arceaux, un nouveau mihrâb et un minbar, un portique, école, citerne, des lieux d'habitation et d'étude pour les pauvres de la Haute-Égypte, un minaret, sans oublier son tombeau recouvert d'une coupole. Tous ces travaux allèrent de pair avec les distributions d'aumônes, ou les rations de lentilles accordées aux pauvres habitants de la mosquée, ce que plusieurs Pashas avaient fait aussi avant lui. De nombreuses cuisines étaient attenantes à la mosquée. ʿAlî Bey fit surtout d'importantes réparations à la mosquée de Sîdî Ahmed el-Bedawî à Tanta et au mausolée de l'imâm al-Shâfiʿî. Le plus grand constructeur de toute cette période fut sans conteste l'émir ʿAbd el-Rahman Katkhuda; il fit, ou repara, dix-huit mosquées, éleva des chapelles, écoles et fontaines, citernes, maisons, marchés, et les dota de waqfs importants.

On ne rencontre plus de ces vastes et splendides monuments funéraires, qui sont si typiques des époques précédentes, avec leurs magnifiques coupoles, couvertes de dentelles, et leurs superbes frises épigraphiques. Les tombeaux ottomans sont beaucoup plus simples; quelquefois le sarcophage, orné de motifs floraux et de rinceaux, repose sur un socle, placé sous un baldaquin, que supportent quatre colonnes ou des piliers d'angle; ainsi celui du fameux ʿUthman Bey Kazdaghlî. Le seul édifice dont on conserve le plan intact est le sabîl-kuttab, ou fontaine avec école primaire à l'étage supérieur. On en construit un grand nombre; mais si précédem-

ment le bâtiment était annexé à une madrasa, dans l'angle de l'édifice, maintenant il s'en dégage, devient indépendant; plus tard enfin, comme les sabils de type franchement ottoman, il s'arrondit. On construit aussi beaucoup de couvents de derviches (takîya), des marchés et des okelles; les grands personnages du xviiie siècle surtout élèvent toute une série de maisons de plaisance sur les bords du Nil ou du Khalîdj, des kiosques dans les jardins, et de superbes palais. L'Ezbekîya, qui se remplissait d'eau pendant la crue, et le Birket el-Fîl, étaient entourés de palais splendides, qui ne dépareraient nullement le Caire d'aujourd'hui. Djabarti ne tarit pas d'éloges sur ces maisons d'habitation, où les marbres aux couleurs variées, et les dessins, où se mêlaient l'or et l'azur, faisaient de ces palais des constructions féeriques. Les palais des Circassiens qui existaient au début de l'occupation ottomane avaient aussi attiré l'attention des voyageurs.

Si en architecture on trouve toute une série d'édifices dont l'ensemble fait une impression malgré tout harmonieuse et artistique, l'effet est malheureusement gâté par la décoration, qui est singulièrement inférieure à celle des siècles précédents. On ne rencontre que peu de monuments où survivent les traditions d'élégance et de sobriété dans le style. La décoration est toujours abondante, mais bâtarde; les motifs floraux, stylisés, sont fréquents et lourds; l'écriture est commune et les frises épigraphiques n'ont aucun cachet. Sur un point cependant les Ottomans n'ont pas innové, mais généralisé, une tendance, celle des revêtements de céramique, qui couvrent maintenant de plus grands espaces. Mais là aussi le décor est souvent trop recherché et la céramique de qualité inférieure.

Les monuments du Caire et de la province furent, comme précédemment, l'objet de détériorations diverses et de déprédations. Wiet a écrit un chapitre suggestif sur «la grande pitié des monuments du Caire». La grande coupole de l'iwân de Nâsir Muhammad, fils de Qalâwûn, dans la Citadelle s'écroula en 928/1522; de même un minaret de Sultan Hasan en 1067/1657, et la coupole de la dite mosquée en 1070/1660; un orage endommagea le minaret de Tûlûn en 1105/1694 et les eaux firent

des dégâts dans la mosquée Hâkim en 1205/1791. Mais tout cela est peu de chose à côté des ruines que causèrent les guerres, les séditions et la destruction d'édifices par vengeance ou pour se procurer des matériaux à bon compte. Le sultan Selim pilla plusieurs mosquées du Caire; on prit alors les candélabres d'argent de Sayyida Zeinab et surtout une quantité de marbres des appartements et des palais de la citadelle; les plaques arrachées furent mises dans des caisses et des colonnes de porphyre chargées sur des chars, que les Égyptiens durent traîner jusqu'au Nil à Bûlâq; de là des bateaux les transportèrent à Alexandrie, puis à Constantinople, en même temps que les prisonniers. Des boulets transpercèrent alors la coupole de sultan Hasan; on en voyait encore les trous béants du temps où Thévenot était en Égypte en 1657; ce bombardement contribua sans doute à son effondrement, quand on sait tous les combats qui se livrèrent autour de cet édifice. Dans toutes les luttes du XVII[e] siècle, la place Rumeila est le champ de bataille ordinaire. En 1076, la mosquée Muayyad est canonnée; on parle d'une restauration en 1101-02/1689-90. Les émeutes causèrent aussi des ruines dans le quartier de Bâb el-Nasr. En 1120/1708 les étudiants d'el-Azhar brisèrent une porte de la mosquée, pour protester contre la nomination d'un professeur. En 1178/1764 on détruisit des santons vénérés pour employer les matériaux à l'élévation d'un kiosque de fête près du tombeau du sheikh ʿAbd el-Wahhâb. En 1210/1796, un sheikh démolit une école attenante à la mosquée Sinân, à Bûlâq, et utilise les colonnes et les pierres sculptées à la construction d'un hôtel particulier. En 1205/1791, la maison d'Ismâʿîl Bey, sheikh el-beled, est reconstruite avec les matériaux d'une mosquée située à Fûm el-Khalîdj. La même année, un sheikh détruit et vend les matériaux du palais de ʿAbd al-Rahman Katkhuda, bâti entre Bûlâq et le Vieux Caire. En 1207/1793, pour des travaux qui furent inutiles, au canal Faraʿûnîya, on jette bas des maisons et plusieurs mosquées des environs. Enfin des mosquées furent employées comme dépôt de marchandises ou dépotoirs; Mehmed Abû Dhahab installa une fabrique de lainages dans la mosquée Tûlûn.

On apprend aussi par le Qânûn de Suleimân, que les belles maisons, abandonnées par les Beys Circassiens, devinrent la proie des Spahis laissés par Selim au Caire. Ces immeubles étaient peu à peu détruits, car leurs nouveaux possesseurs en emportaient les poutres, les pierres et d'autres matériaux. Le sultan informé ordonna alors d'en faire un inventaire, autorisa les occupants à y rester contre payement d'un loyer, à condition qu'ils ne les détérioreraient pas. Les maisons sans propriétaires furent par contre confisquées et louées; celles qui ne purent pas l'être furent mises sous la surveillance d'un inspecteur et les voisins chargés de veiller à ce que personne ne les détériorât. On ordonna en outre de vendre toutes les maisons qui menaçaient ruine, ou qui étaient en si mauvais état que leur entretien aurait été trop coûteux.

Si les industries d'art étaient déjà en décadence à la fin du XVI[e] siècle, parce que l'artisanat et les corps de métier étaient en particulier écrasés par les impôts, Selim leur donna un coup de mort en emmenant à Stamboul des maçons, des menuisiers, des tailleurs de pierre et des marbriers, des forgerons et des armuriers, et toutes sortes d'autres artisans. Il en restait sans doute encore en Égypte, et beaucoup rentrèrent sous Suleimân, mais ils furent molestés par les Pashas et par les milices, au même titre que les autres classes de la population. Au XI[e] siècle (XVII[e]), le gouverneur Mehmed envoya des ouvriers pour réparer la Kaʿba de la Mekke.

Les beaux plats de cuivre ouvragé ont disparu et les plats de cuivre rouge étamé les remplacent. Les objets en bois incrusté sont beaucoup moins soignés et rares. Au XII[e] (XVIII[e]) siècle, on nous signale quelques relieurs capables, de nombreux calligraphes, quelques artisans spécialisés dans la gravure des cadrans solaires et des globes en cuivre jaune, et de bons ouvriers dans le travail des selles et des brides richement ornées. On continue aussi à broder dans la citadelle la kiswa pour la Mekke, et certains ateliers de tissage travaillent encore le lin ou la soie, font des tapis ou des nattes, qui trouvent leur principal débouché dans le pays ou en Turquie : le Caire, le Fayûm, Beni-Sueif, Damiette, Rosette et Mehalla, dans le Delta, sont les principaux lieux de fabrication. Mais ce ne sont

plus des industries de luxe; il y a cependant des centaines de métiers pour les tissus de soie légère, davantage encore pour les toiles de lin ou les grosses étoffes de laine. Un recensement fait par le gouverneur Ahmed (1049) des métiers de tisserands fit connaître plus de 17 mille métiers à Misr, Embabe et Djize en particulier.

On apprend enfin que l'industrie européenne s'introduit dans le pays : ainsi, en 1587, le gouverneur Uweis avait dans son palais une horloge magnifique. Il est moins étonnant de savoir qu'une belle voiture d'Europe figurait dans le cortège de mariage de la fille d'un émir vers 1200 ou celui de la fille d'Ibrahim Bey en 1206. Quelques revêtements de céramique semblent de provenance hollandaise.

CONCLUSION.

L'impression qui se dégage de cette histoire n'est pas très heureuse. On sent comme un ferment de désorganisation, un microbe de dégénérescence, qui ronge l'édifice déjà fortement lézardé qu'ont légué les derniers sultans Mamloûks. Selim et son fils Suleimân auraient dû transformer complètement le régime intérieur du pays, car le Pasha n'avait pas des armes assez puissantes pour lutter contre les clans locaux. On craignait trop sans doute que l'Égypte ne se détachât de l'Empire. Les Pashas au reste ont travaillé eux-mêmes à leur perte et à l'affaiblissement du pouvoir central. Comme ils s'attribuaient les biens des morts, ils se réservaient souvent aussi leurs payes, ce qui empêchait les odjaqs de repourvoir aux places vacantes. Ils diminuaient ainsi sans s'en douter l'importance de l'élément ottoman dans les milices. D'autant que les sandjaqs, les beys, les kâshifs puissants, introduisaient dans ces milices, non seulement une quantité de gens à leur solde, mais en particulier des mamloûks de leurs maisons, qui, devenant leurs clients et leurs protégés, finissaient par posséder des biens et des terres, ce qui était contraire à l'esprit du Qânûn.

Autant le nombre de ces Mamloûks grandissait, autant l'élément purement ottoman diminuait, ce qui explique les luttes acharnées du XVIII[e] siècle, où les Mamloûks reprennent la haute main dans toutes les affaires.

Les habitants ne considèrent pas ces luttes et ces bagarres comme une guerre civile; ils se tiennent à l'écart et n'y participent pas. La déposition d'un Bey, même d'un Pasha, n'excite guère que la curiosité. Quand on se bat à Bûlâq, on ne s'en aperçoit pas au Caire; on ne risque donc rien, si l'on reste chez soi. Somme toute, je ne crois pas qu'il ait été plus dangereux ou plus désagréable, de vivre en Égypte qu'en Europe, déchirée par les affreuses guerres de religion, ou en France pendant la révolution et la Terreur.

L'Égypte en 1798 est épuisée; c'est la fin de la période ancienne de son histoire. L'arrivée de Bonaparte et surtout le règne de Mehmed ʿAlî la transformeront, et elle reprendra peu à peu la place qu'elle occupait dans l'histoire du monde méditerranéen.

BIBLIOGRAPHIE.

OUVRAGES GÉNÉRAUX.

Babinger (F.). Die Geschichtsschreiber der Osmanen und ihre Werke. Berlin, 1927.

Becker (C. H.). Vom Werden und Wesen der islamischen Welt, Islamische Studien. Leipzig, 1924 et 1932, 2 volumes.

Brockelmann (C.). Geschichte der arabischen Literatur. Berlin, 1902; le tome II.

Carré (J.-M.). Voyageurs et écrivains français en Égypte, t. I : Du début à la fin de la domination turque (1517-1840). Le Caire, 1932.

Combe (Ét.). Alexandrie musulmane. Notes de topographie et d'histoire de la ville depuis la conquête arabe jusqu'à nos jours. Ie série. Le Caire, Société Royale de Géographie d'Égypte, 1933.

Delaporte. Abrégé chronologique de l'histoire des Mamlouks d'Égypte depuis leur origine jusqu'à la conquête des Français, dans la *Description de l'Égypte*, t. XV, p. 231-363.

Digeon (J.-M.). Nouveaux contes turcs et arabes, précédés d'un Abrégé chronologique de l'histoire de la maison ottomane et du Gouvernement de l'Égypte. Paris, 1781, 2 volumes.

Djabarti (Sheikh 'Abd ar-Rahmân). 'Adjâ'ib al-athâr fi'ltarâdjim wa'l-akhbâr. Misr, 1297 hég. : les tomes I et II.

Djabarti. Merveilles biographiques et historiques ou Chroniques, traduites de l'arabe. Le Caire, 1888 et suiv. : les tomes I à VI.

Driault (E.). La question d'Orient depuis son origine jusqu'à la paix de Sèvres (1920), 8e édition. Paris, 1921.

Encyclopédie de l'Islam, dès 1908 (en cours de publication).

Hammer (J. von). Geschichte des Osmanischen Reiches. Pest, 1827-1835, 10 volumes.

Hammer. Histoire de l'Empire Ottoman, traduit par J. J. Hellert. Paris, 1835-1843, 18 volumes.

Hartmann (J. M.). Erdbeschreibung und Geschichte von Afrika. Das Paschalik Aegyptens. Hamburg, 1799.

Iorga (N.). Geschichte des Osmanischen Reiches. Gotha, 1908-1913.

Ishâqî (Muhammad b. 'Abd al-Mu'tî al-). Latâ'if akhbâr al-uwal fîman tasarrafa fî Misr min arbâb al-duwal. Misr, plusieurs éditions.

La Jonquière (Vte. de la). Histoire de l'empire ottoman. Nouvelle édition revue Paris, 1914, 2 volumes.

Lammens (H.). La Syrie. Précis historique. Beyrouth, 1921, 2 volumes.

Lumbroso (G.). Descrittori Italiani dell'Egitto e di Alessandria, dans *Reale Accademia dei Lincei,* anno 276, 1878-79, serie 3ª, *Memorie della Classe di Scienze morali, storiche e filologiche,* vol. IIIº, e anno 289, 1892, serie 4ª, vol. Xº, parte 1ª.

Marcel (J. J.). L'Égypte depuis la conquête arabe jusqu'à la domination française. Paris, 1848.

Mehmed Thureya. Sidjill-i 'uthmânî. Stamboul, 1308-1315 hég., 4 volumes.

Omont (H.). Missions archéologiques françaises en Orient aux xviiᵉ et xviiiᵉ siècles. Paris, 1902, 2 volumes.

Sacy (S. de). Kitâb al-kawâkib al-sâ'ira fî akhbâr Misr wa'l-Qâhira. — Le Livre des étoiles errantes, qui contient l'histoire de l'Égypte et du Caire. Par le Scheikh Schemseddin Mohammed ben Abilsorour albakeri alsadiki, dans les *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi,* t. I, 1787, p. 165-280.

Sanuto (Marino). I Diarii. Pubbl. a cura delle R. Deputazione Veneta di Storia Patria. Venezia 1879-1894, 58 tomes.

Sharqawî. Tuhfat al-nâzirîn fîman walîya Misr min al-wulât wa'l-salâtîn. Misr, plusieurs éditions.

Umar al-Iskandarî et Salîm Hasan. Ta'rîkh Misr min al-fath al-'uthmânî. Misr, 1343/1924.

Venture. Passe-temps chronologique et historique, ou Coup d'œil récréatif sur le règne des Khalifes, des Rois et des Sultans d'Égypte, de la composition du Cheikh Meryî, fils de Yousouf, traduit par Venture, dans *Revue d'Égypte,* 1894, p. 321 et suiv., 1895, p. 65 et suiv., 193 et suiv., 1896, p. 99 et suiv., et surtout p. 146-183. (Il s'agit de la «Nuzhat al-nâzirîn fî ta'rîkh man walîya Misr min al-khulafâ' wa'l-salâtîn», par Zain ad-dîn Mar'î ibn Yûsuf).

Zambaur (E. de). Manuel de généalogie et de chronologie pour l'histoire de l'Islam. Hannover, 1927.

On consultera naturellement, pour une étude détaillée, les histoires de la Turquie, comme les chronographes et les géographes ottomans de cette période, ainsi que de nombreux voyageurs, dont les listes suivantes ne contiennent qu'un choix.

LA CONQUÊTE OTTOMANE.

Barthold. Calife et sultan (en russe), dans *Mir Islama,* I, 1912, p. 203-226 et 345-600.

Becker (C. H.). Barthold' Studien über Kalif und Sultan. Besprochen und im Auszuge mitgeteilt, dans *Der Islam,* VI, 1906, p. 350-412.

Halil Edhem. Tagebuch der ägyptischen Expedition des Sultans Selim I aus Feriduns Sammlung der Staatsschriften. Aus dem Türkischen übersetzt. Weimar, 1916. (Deutsche Orientbücherei, herausgg. von E. Jäckh, Band XX).

Hartmann (R.). Das Tübinger Fragment der Chronik des Ibn Tûlûn. Berlin 1926. (*Schriften des Kœnigsberger Gelehrten Gesellschaft, Geisteswissenschaftliche Klasse,* III, Jahr, 2 Heft, p. 87-170).

Ibn Iyâs. Badâ'i' al-zuhûr fî waqâ'i' al-duhûr. Bûlâq 1312 hég. : le tome III.

Ibn Iyâs. Badâ'i' az-zuhûr fî waqâ'i' ad-duhûr. *Die Chronik des Ibn Iyâs.* Vierter Teil : 906-921 = 1501-1515. — *Die Chronik von Aegypten.* Fünfter Teil : 922-928 = 1501-1521. — In gemeinschaft mit M. Sobernheim herausgegeben von P. Kahle und M. Mustafâ. Leipzig, 1931 und 1933. 2 volumes.

Ibn Zunbul. Risâla mushtamila 'alâ ghazwat al-sultân Selîm Khân ma' al-sultân Abî'l-Nasr Qansûh al-Ghaurî, édit. lithogr., Misr 1278 hég.

Jansky (H.). Die Eroberung Syriens durch Sultan Selîm I, dans *Mittheilungen zur Osmanischen Geschichte,* II, 1926, p. 173-241.

—— Die Chronik des Ibn Tûlûn als Geschichtsquelle über den Feldzug Sultan Selîm's I, gegen die Mamluken, dans *Der Islam,* XVIII, 1929, p. 24-33.

Juan of Persia. Don Juan of Persia, a Shi'ah Catholic, 1560-1604. Translated and edited with an Introduction by G. Le Strange. London, 1926.

Salmon (Lt. Col. W. H.). An Account of the Ottoman Conquest of Egypt in the year A. H. 922 (A. D. 1516), translated from the third volume of the arabic Chronicle of Ibn Iyâs. London, 1921. (Oriental Translation Fund, Royal Asiatic Society, New Series, XXV).

Weil (G.). Geschichte des Chalifen. Stuttgart 1862 : le tome V.

LE SEIZIÈME SIÈCLE.

Affagart (G.). Relation de Terre Sainte (1533-1534), publiée par J. Chavanon. Paris, 1902.

Alpin (P.). Prosperi Alpini Medicina Aegyptiorum. — De Balsamo dialogue. Lugduni Batavorum, 1717-1718.

Aramon. Le Voyage de M. d'Aramon, ambassadeur pour le Roy en Levant, escript par noble homme Jean Chesneau. Publié par Ch. Schefer. Paris, 1887.
Babinger (F.). Aus Südslaviens Türkenzeit. Zwei Grossherrliche Schenkungsbriefe für die Bosniaken Ibrâhîm Pasha und Mustafâ Agha. Berlin, 1927.
Belon. Les observations de plusieurs singularitez et choses mémorables trouvées en Grèce, Asie, Judée, Égypte, Arabie, par Pierre Belon du Mans. Paris, 1588.
Carlier de Pinon. Voyage en Orient (1579), publié par E. Blochet. Paris, 1920.
Forrer (L.). Die Osmanische Chronik des Rustem Pacha. Leipzig, 1923 (Türkische Bibliothek, Band XXI).
Hadji Khalifa. The History of the Maritime Wars of the Turks, translated from the turkish of Haji Khalifeh, by James Mitchell, Chapters I. to IV. (Oriental Translation Fund). London, 1831.
Helffrich (J.). Kurtzer und warhafftiger Bericht von der Reiss aus Venedig nach Hierusalem, von dannen in Aegypten, auff den Berg Sinai, Alcair, Alexandria. Leipzig, 1589.
Lybyer (A. H.). The Government of the Ottoman Empire in the Time of Suleimân the Magnificent. Cambridge, Mass. 1913.
Lopes (D.). Extractos da Historia da Conquista do Yaman pelos Othmanos. Testo arabo con trad. e notas. Lisboa, 1892.
Magnaghi (A.). Il golfo di Suez e il Mare Rosso in una Relazione inedita di Filippo Pigafetta (1576-1577), dans *Bollettino della R. Società Geografica Italiana*, 1910, p. 145-177 et 284-312.
Ross (Sir E. Denison). The Portuguese in India and Arabia between 1517 and 1538, dans *Journal of the Royal Asiatic Society*, October 1921 and January 1922.
Sacy (S. de). La Foudre du Yémen, ou Conquête du Yémen par les Othomans; par le Scheïkh Kothbeddin almekki dans *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, t. IV, p. 421-504.

LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Ammann. Hans Jacob Ammann genannt der Thalwyler Schærer und seine Reise ins Gelobte Land. Zürich, 1919.
Babinger (F.). Das Archiv des Bosniaken Osman Pasha. Nach den Beständen der Badischen Landesbibliothek zu Karlsruhe. Berlin, 1931.
Combe (Ét.). Le Voyage en Orient de H. J. Ammann (1612-1613), dans *Bulletin de la Société Royale de Géographie d'Égypte*, XIV, 1927, p. 173-189.
Della Valle (P.). Voyages de Pietro Della Valle, gentilhomme romain. Paris, 1745.

Le Bruyn (C.). Voyage au Levant. Rouen, 1725 : le tome II.
Le Mascrier. Idée du Gouvernement ancien et moderne de l'Égypte. Paris, 1743.
Lucas (P.). Voyage du sieur Paul Lucas au Levant. La Haye, 1705.
—— Troisième voyage du sieur Paul Lucas fait en 1714. Rouen, 1719.
Maillet (B. de). Description de l'Égypte, composée sur les Mémoires de M. de Maillet, ancien consul de France au Caire, par M. l'abbé de Mascrier. Paris, 1735.
«Memorial de l'Estat d'Égypte en l'année 1634», dans la *Revue d'Égypte*, t. III, 1896, p. 189-204 et 259-264.
Monconys. Journal des voyages de Monsieur de Monconys, Première partie. Lyon, 1665.
Muhibbî (Muhammad al-). Khulâsat al-athar fî a'yân al-qarn al-hâdi 'ashar. Misr, 1284, hég., 4 volumes.
Naima. Annals of the Turkish Empire from 1591 to 1659 of the Christian Era (A. H. 1000-1070). By Naima. Translated from the Turkish by Charles Fraser. Vol. I. (Oriental Translation Fund) London, 1832.
Neumann (H.). Türkische Urkunden und Briefe, dans *Der Islam*, VII, 1917, p. 288-293; cf. Mordtmann, IX, 1919, p. 107 et suiv.
Sandys (G.). A Relation of a Journey begun An : Dom. : 1610, Third edit. London, 1632.
Thevenot. Relation d'un voyage fait au Levant. Paris, 1663.
«Trois Relations d'Aegypte» et autres Mémoires curieux des singularitez dudit Pays : Relation du Sieur Caesar Lambert de Marseille, de ce qu'il a veu de plus remarquable au Caire, Alexandrie, et autres Villes d'Ægypte ès années 1627, 1628, 1629 et 1632. — Estat de l'Aegypte, et des gouuernemens qui en dependent, descrit par Sieur Iacques Albert, 1634. — Estat des Revenus d'Aegypte, par le Sieur Santo Seguezzi, 1635. Paris, 1651.
Vandal (A.). Louis XIV et l'Égypte. Paris, 1889.
—— L'Odyssée d'un ambassadeur. Les voyages du marquis de Nointel (1670-1680). Paris, 1900.
Vansleb. Nouvelle Relation en forme de Journal d'un voyage en Égypte. Paris, 1698.
Wüstenfeld (F). Jemen im XI (XVII) Jahrhundert. Die Kriege der Türken, die arabischen Imâme und die Gelehrten. Göttingen, 1885.

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Antes (J.). Observations on the Manners and Customs of the Egyptians. London, 1800.

Baldwin (G.). Political Recollections relative to Egypt. London, 1801.

Browne (W. G.). Travels in Africa, Egypt and Syria, from the year 1792 to 1798. London, 1799.

Bruce (J.). Travels to discover the source of the Nile in the years 1768, 1769, 1770, 1771, 1772, and 1773, containing a Journey through Egypt, the three Arabias and Ethiopia. Edinburgh, 1790, 5 vols.

Capper (J.). Observations of the Passage to India, through Egypt and across the Great Desert. London, 1773.

Charles-Roux (Fr.). Les origines de l'Expédition d'Égypte. Paris, 1910.

—— Autour d'une route, L'Angleterre, l'isthme de Suez et l'Égypte au xviiie siècle. Paris, 1922.

—— L'Angleterre et l'Expédition française en Égypte. Le Caire, 1925, 2 vols.

—— Le projet français de conquête de l'Égypte sous le règne de Louis XVI. Le Caire, 1929 (*Mémoires de l'Institut d'Égypte*, t. XIV).

Combe (Ét.). Lettres de Mure, consul de France à Alexandrie, à Mgr. le Comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur de France à la Sublime Porte, dans *Bulletin de la Société Royale de Géographie d'Égypte*, XIV, 1927, p. 191-207.

Fay (Mrs Elisa). Original Letters from India (1779-1815), with introductory and terminal notes by E. M. Forster. London, 1925.

Granger. Relation du Voyage fait en Égypte par le sieur Granger, en l'année 1730. Paris, 1745.

Irwin (E.). A Series of Adventures in the Course of a Voyage up the Red Sea, on the Coasts of Arabia and Egypt. London, 1780.

Jauna (Chevalier D.). Histoire générale des royaumes de Chypres, de Jérusalem, d'Arménie et d'Égypte, suivie d'un État présent de l'Égypte. Leyde, 1747, 2 vols.

Lockroy (Ed.). Ahmed le Boucher, la Syrie et l'Égypte au xviiie siècle. Paris, 1888.

Lusignan (S.). A History of the Revolt of Ali Bey against the Ottoman Porte, including an Account of the form of Government in Egypt. London, 1783.

Magallon (Ch.). Mémoire sur l'Égypte, dans la *Revue d'Égypte*, III, 1896, p. 203-224.

Niebuhr (C.). Voyage en Arabie et en d'autres pays circonvoisins. Amsterdam, 1776.

Norden (Fr. L.). Travels in Egypt and Nubia. London, 1757.

Olivier (G. A.). Voyage dans l'Empire Othoman, l'Égypte et la Perse. Paris, an IX-XIII.

Paumier (P. F. F.). Relation du Royaume d'Égypte (1710-1712), dans *Revue d'Égypte*, III, 1896, p. 289 et suiv. 343 et suiv., et IV, 1897, p. 96 et suiv.

Perry (Ch.). A View to the Levant : particularly of Constantinople, Syria, Egypt, and Greece. London, 1743.

Pococke (R.). A Description of the East and some other Countries. Volume the first. Observations on Egypt. London, 1743.

Rooke (H.). Travels to the coast of Arabia Felix; and from thence by the Red Sea and Egypt to Europe. London, 1783.

Saint-Priest. Mémoire militaire et politique sur l'Égypte. Note remise en 1789 à M. Abancourt par le Comte de Saint-Priest, dans *Revue d'Égypte*, avril 1896, p. 645-672; mai 1896, p. 709-735.

Savary (C. E.). Lettres sur l'Égypte. Paris, 1785-86.

Sonnini (C. S.). Voyage dans la Haute et Basse-Égypte. Paris, an VII.

Thompson (Ch.). Travels through Turkey in Asia, the Holy Land, Arabia Egypt. London, 1754.

Tott. Mémoires du Baron de Tott sur les Turcs et les Tartares. Amsterdam, 1785.

Volney (C. F.). Voyage en Syrie et en Égypte, pendant les années 1783, 1784, et 1785, suivi de Considérations sur la guerre des Russes et des Turcs, publiées en 1788 et 1789. Paris, 1822.

LES TEXTES DES CAPITULATIONS ET DES TRAITÉS.

Belin. Relations diplomatiques de la République de Venise avec la Turquie (traité de 1595), dans le *Journal Asiatique*, 7e série, t. VIII, 1876, p. 381-424.

Bonelli (L.). Il Trattato turco-veneto del 1540 (947), dans *Centenario della nascita di Michele Amari*. Palermo, 1910, t. II, p. 332-363.

Charrière (Ed.). Négociations de la France dans le Levant. Paris, 1848-1860, 4 volumes.

Droit International. Le Régime des Capitulations, Par Un ancien Diplomate. Paris, 1898.

Giese (F.). Die geschichtlichen Grundlagen für die Stellung der christlichen Untertanem im osmanischen Reich, dans *der Islam*, t. XIX, 1931, p. 264-277.

Hartmann (M.). Das Privileg Selims I für die Venetianer von 1517, dans *Orientaliche Studien Fr. Hommel gewidmet*. Leipzig, 1918, t. II, p. 201-222.

—— Die islamisch-fränkischen Staatsverträge (Kapitulationen), dans *Zeitschrift für Politik*, t. XI, 1918, p. 1 et suiv.

Moritz (B.). Ein Firman des Sultans Selim I für die Venetianer vom Jahre 1517, dans *Festschrift Ed. Sachau gewidmet*. Berlin, 1915, p. 422-443.

Mordtmann (J. H.). Die Kapitulation von Konstantinopel im J. 1453, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. XXI, 1912, p. 129-144.

Noradounghian (G.). Recueil d'actes internationaux de l'Empire Ottoman, recueillis et publiés. Paris, 1897 : le tome I (1300-1789).

Saint-Priest (Comte de). Mémoires sur l'ambassade de France en Turquie et sur le commerce des Français dans le Levant, suivis du texte des traductions originales des Capitulations et des traités conclus avec la Sublime Porte Ottomane. Publié par Ch. Schefer. Paris, 1877.

Testa (I. de). Recueil des traités de la Porte Ottomane. Paris, 1864-1898, 9 volumes.

LA VIE ÉCONOMIQUE.

LE COMMERCE ET LES MONNAIES.

Bernard (S.). Mémoire sur les monnaies d'Égypte, dans la *Description de l'Égypte*, t. XVI, p. 267-508.

Charles-Roux (Fr.). Le projet français de commerce avec l'Inde par Suez sous le règne de Louis XVI. Paris, 1925. (Extrait de la *Revue de l'Histoire des Colonies françaises*, t. XVIII).

Voir aussi les ouvrages du même auteur cités sous le xviiie siècle.

Hoskins (H. L.). British Routes to India. London, 1928.

Masson (P.). Histoire du commerce français dans le Levant au xviie siècle. Paris, 1896.

—— Histoire du commerce français dans le Levant au xviiie siècle. Paris, 1911.

Omar Toussoun (S. A. le Prince). Mémoire sur l'histoire du Nil. Le Caire, 1925 (*Mémoires de l'Institut d'Égypte*, t. VIII-X).

Sauvaire (H.). Matériaux pour servir à l'histoire de la numismatique et de la métrologie musulmanes, dans le *Journal Asiatique*, années 1879-1882, 1884-1887.

L'ADMINISTRATION.

Belin. Étude sur la propriété foncière en pays musulmans et spécialement en Turquie, dans le *Journal Asiatique*, 5e série, t. XVIII, 1861, p. 390 et suiv., 477 et suiv., t. XIX, 1862, p. 156 et suiv., 257 et suiv.

—— Du régime des fiefs militaires dans l'Islamisme et principalement en Turquie, dans le *Journal Asiatique*, 4e série, t. XV, 1870, p. 187-302.

Deny (J.). Sommaire des archives turques du Caire. Le Caire, 1930.

D'Ohsson. Tableau général de l'Empire Othoman. Paris, 1787-1820, 3 tomes.

Estève (Comte). Mémoire sur les finances de l'Égypte, depuis sa conquête par le sultan Selim premier jusqu'à celle du Général en chef Bonaparte, dans la *Description de l'Égypte*, t. XII, p. 41-248.

Hammer (J. von). Des Osmanischen Reiches Staatsverfassung und Staatsverwaltung. Wien, 1815, 2 volumes.

Lancret (M.-A.). Mémoire sur le système d'imposition territoriale et sur l'administration des provinces de l'Égypte dans les dernières années du gouvernement des Mamlouks, dans la *Description de l'Égypte*, t. XI, p. 461-517.

Marsigli (Comte de). L'État militaire de l'Empire Ottoman, ses progrès et sa décadence, 2 parties. La Haye, 1732.

Omar Toussoun (S. A. le Prince). Mémoire sur les finances de l'Égypte depuis les Pharaons jusqu'à nos jours. Le Caire, 1924 (*Mémoires de l'Institut d'Égypte*, t. VI).

Pröbster (E.). Privateigentum und Kollektivismus in mohammedanischen Liegenschaftsrecht insbesondere des Maghrib, dans *Islamica*, IV, p. 343-511.

Sacy (S. de). Mémoire sur la nature et les révolutions du droit de propriété territoriale en Égypte, dans les *Mémoires de l'Institut Royal de France*, classe d'histoire et de littérature ancienne, t. I. Paris 1845; reproduit dans *Bibliothèque des Arabisants Français*, Ie série : S. de Sacy. Le Caire, t. II, 1923, p. 1-140.

Tallien. Mémoire sur l'administration de l'Égypte à l'époque de l'arrivée des Français, dans les *Mémoires sur l'Égypte publiés dans les années VII, VIII et IX*. Paris Didot; t. III, p. 190-221.

Tischendorf (P. A. von). Das Lehnwesen in den moslemischen Staaten insbesondere im osmanischen Reiche, mit dem Gesetzbuche der Lehen under Sultan Ahmed I. Leipzig, 1872.

LES ARTS ET LES MONUMENTS.

Berchem (M. van). Matériaux pour un *Corpus Inscriptionum Arabicarum*, Égypte, t. I, dans les *Mémoires de la Mission archéologique française du Caire*, vol. XIX. Le Caire, 1894-1903.

Briggs (M. S.). Muhammadan Architecture in Egypt and Palestine. Oxford, 1924.

Devonshire (Mme. H.). L'Égypte musulmane et les fondateurs de ses monuments. Paris, 1926.

Hautecœur (L.) et Wiet (G.). Les mosquées du Caire. Paris, 1923, 2 volumes.

Pauty (Ed.). Les palais et les maisons d'époque musulmane, au Caire, dans les *Mémoires de l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire*, t. LXII. Le Caire, 1933.

Prost (C.). Les revêtements céramiques dans les monuments musulmans de l'Égypte, dans les *Mémoires de l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire*, t. XI. Le Caire, 1917.

Sulaimân Rasad al-Zaiyâtî. Kanz al-djawar fî ta'rîkh al-Azhar. Misr, 1320 hég.

Wiet (G.). Matériaux pour un *Corpus Inscriptionum Arabicarum*, Égypte, t. II, dans les *Mémoires de l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire*, vol. LII. Le Caire, 1929-1930.

—— Catalogue général du Musée arabe du Caire. — Objets en cuivre. — Le Caire, 1932.

DEUXIÈME PARTIE

L'EXPÉDITION FRANÇAISE EN ÉGYPTE

(1798-1801)

PAR

M. JACQUES BAINVILLE

L'EXPÉDITION FRANÇAISE EN ÉGYPTE

(1798-1801).

I. — CAUSES ET CARACTÈRE DE L'EXPÉDITION.

Cinq siècles et demi s'étaient écoulés depuis que saint Louis avait paru devant Damiette, lorsque l'armée de Bonaparte débarqua sur la plage du Marabout. Les populations égyptiennes ne doutèrent pas que les Français ne vinssent, cette fois encore, en ennemis de la religion musulmane et de leurs libertés. C'était bien, en effet, une autre sorte de croisade qu'ils entreprenaient. Mais le vrai sens ne devait s'en révéler à l'Égypte que beaucoup plus tard.

En organisant cette expédition, le gouvernement de la République ne se proposait pas, comme on l'a tant dit, d'éloigner un général victorieux dont la popularité lui portait ombrage. Un gouvernement, si médiocre soit-il, n'expose pas une armée et une flotte, alors qu'il a déjà une guerre terrestre et navale à soutenir, pour des fins de politique intérieure et en vue de se débarrasser d'un homme gênant. Bonaparte laissait dire qu'il avait été «déporté» en Afrique. Il était le premier à savoir que telle n'était pas la vérité et qu'il n'avait pas du tout accepté ce commandement comme on subit un ordre d'exil.

D'ailleurs le Directoire aurait travaillé contre lui-même s'il eût fait un pareil calcul car Bonaparte devait sortir encore grandi de cette campagne lointaine, aventureuse, et dont le succès semblait si peu probable. On peut dire qu'il fallut toute une série de hasards heureux pour que l'armée d'Orient pût traverser la Méditerranée sans encombres et pour que, l'an d'après, son général pût revenir en France. Mais cette chance, Bonaparte

avait de puissantes raisons de la tenter. Depuis son glorieux commandement d'Italie, depuis l'espèce de royauté qu'il avait exercée à Mombello, il se sentait à l'étroit en France. Il avait la nostalgie de son proconsulat perdu, un besoin d'activité et de souveraineté. Il s'était découvert, en gouvernant les Italiens, une aptitude à la politique qui maintenant restait sans plus d'emploi que son génie militaire. L'Orient, où l'on peut, disait-il, «faire du grand», qui avait toujours séduit son imagination, lui paraissait un théâtre digne de lui.

Les goûts et les intérêts de Bonaparte se rencontrèrent donc avec les intentions du gouvernement de la République. En admettant que quelques-uns, parmi les Directeurs, se fussent dit que le conquérant de l'Italie serait moins dangereux sur les bords du Nil que sur les bords de la Seine, les autres pensèrent qu'il était maladroit d'avoir l'air de le redouter et de se priver de ses services. En lui confiant une expédition importante, on contentait l'opinion publique qui commençait à se demander pourquoi un général qui venait de se distinguer entre tous les autres était privé de fonctions égales à ses capacités, le commandement de «l'armée d'Angleterre» qu'il avait d'abord reçu étant fictif et presque dérisoire.

Ainsi ce ne fut pas à la légère ni pour obéir à des mobiles étrangers à l'entreprise elle-même que la Révolution engagea en Égypte une partie de ses forces, soldats et chef d'élite qui venaient pour une part de l'armée d'Italie, pour une autre de l'armée du Rhin.

Parmi les raisons qui déterminèrent le Directoire, on ne doit pas négliger celle qui, du point de vue diplomatique, justifiait l'intervention, ou du moins lui servait de prétexte. Les négociants français établis à Alexandrie, à Rosette et au Caire se plaignaient des confiscations et des avanies qu'ils subissaient depuis que les beys Ibrahim et Mourad exerçaient en Égypte l'autorité soustraite à la Porte. Depuis 1795, les réclamations, les demandes de protection et d'assistance, ne cessaient d'arriver à Paris. Les protestations du gouvernement de la République étaient restées sans effet. Lorsqu'Ibrahim et Mourad apprirent le débarquement de l'armée française, ils venaient de prendre de nouvelles mesures qui eussent ruiné les maisons de commerce des «Francs». Bonaparte, dès qu'il eut débarqué sur le sol égyptien, ne manqua pas de rappeler ces griefs et les torts qu'il y avait à réparer.

Cependant l'idée qui avait présidé à l'envoi d'une force armée en Égypte allait plus loin et visait plus haut. Elle se reliait essentiellement à la guerre que la République soutenait contre les Anglais. Dès 1796, le ministre des relations extérieures Delacroix avait étudié cette opération. On venait encore de reconnaître l'impossibilité d'envahir l'Angleterre. Il s'agissait de l'atteindre à un point vulnérable, à la jonction de l'Afrique et de l'Asie, afin de menacer l'Inde à revers. Tout au moins, pour se munir de gager en vue de la paix, occuperait-on de fortes positions dans la Méditerranée, dessein prouvé par les instructions qui enjoignaient à Bonaparte de s'emparer de Malte avant de cingler sur Alexandrie.

Cette conception n'était pas improvisée. Elle n'était pas non plus nouvelle. Il suffisait d'ouvrir les dossiers du ministère des affaires étrangères pour y trouver le plan de l'expédition. Il y avait, dans les cartons, les rapports demandés à Magallon, consul en Égypte pendant plus de vingt ans, et bien d'autres mémoires puisque Talleyrand, dans une lecture à l'Institut, en 1797, invoquait Choiseul comme le précurseur qui avait pensé, dans une lutte contre les Anglais, à une diversion du côté de l'isthme de Suez.

Talleyrand aurait pu remonter plus haut que le règne de Louis XV. Déjà Leibnitz, ce grand esprit en qui revivait le sens européen, avait indiqué à Louis XIV la vallée du Nil comme le lieu où la France avait une œuvre féconde à accomplir. Le XVIIIe siècle, qui remua à la fois toutes les idées, ne manqua pas de s'intéresser à «cette terre antique où la plupart des nations ont puisé leurs connaissances et leurs lois», comme disait avec enthousiasme un des jeunes savants qui accompagnaient le général Bonaparte. Lui-même avait lu le *Voyage en Égypte et en Syrie* de Volney, et bien d'autres livres. En 1792, ayant rencontré Volney en Corse, il l'avait interrogé avidement sur l'Orient qui le séduisait et dont il rêvait, comme bien d'autres jeunes hommes de sa génération.

La Révolution fit plus. Elle se nourrissait des souvenirs de l'antiquité. Elle marchait sur les traces de la République romaine. L'Angleterre, cette nouvelle Carthage, prétendait à la domination des mers et s'emparait des colonies lointaines. Est-ce que le centre du monde ne restait pas la Méditerranée? Est-ce que la plus belle des colonies ne serait pas le pays où étaient déjà venus Antoine et Pompée? Ces réminiscences ne furent pas tout à fait étrangères à l'expédition d'Égypte, à l'enthousiasme avec lequel tant d'hommes de valeur demandèrent à en être. Quant Bonaparte voulait obtenir un effort de ses soldats eux-mêmes et leur faire oublier qu'ils étaient loin de la France, il évoquait le souvenir de Rome. A Toulon, avant le départ, il leur avait déjà parlé de «ces légions romaines, que vous avez quelquefois imitées, mais pas encore égalées». La proclamation qu'il fit lire aux troupes, en mer, trois jours avant le débarquement, se terminait par ces mots : «La première ville que nous allons rencontrer a été bâtie par Alexandre. Nous trouverons à chaque pas des souvenirs dignes d'exciter l'émulation des Français». C'est de la colonne de Pompée qu'il assista à la prise d'Alexandrie; c'est au pied de cette colonne qu'il fit enterrer les soldats tombés à l'assaut. Et l'un de ses officiers, soldat de fortune, écrivait fièrement, après l'entrée au Caire : «Voilà encore une des plus grandes provinces romaines conquise en quinze jours».

Mais cette contrée chargée d'histoire, mère des civilisations, on ne voulait pas la coloniser comme une Amérique. On voulait la régénérer. On l'abordait avec curiosité, avec une sorte d'enthousiasme et de respect. Michelet, si hostile à Bonaparte, si dénigrant pour lui, ne peut s'empêcher de le reconnaître : «Ce n'était pas, dit-il, une conquête ordinaire, ouverte à la cupidité, mais l'espoir fantastique, sublime, d'une résurrection». On venait pour rendre à cette «terre antique» la semence qui avait levé en Occident. On lui apportait les idées modernes et le progrès. Pour Bonaparte, militaire, intellectuel et législateur, c'était la grande chose à faire en Égypte. Près de lui, le général Caffarelli-Dufalga, «l'héroïque jambe de bois», représentait l'élite de cette armée. C'était une sorte de Vauban, toujours occupé de réformes, du bien à accomplir. Mortellement blessé à Saint Jean d'Acre, Caffarelli se faisait lire, quelques heures avant de succomber, le *Commentaire sur l'Esprit des lois,* réfutation de Montesquieu où Voltaire proteste contre la théorie qui veut que les idées, les mœurs et les civilisations dépendent des climats.

Surtout, le général en chef s'était entouré d'une équipe ardente de savants, presque tous jeunes, qu'il réunira dans l'Institut du Caire, une de ses grandes pensées. Rien n'exprime mieux le caractère original de l'expédition que le personnel scientifique dont elle était accompagnée. Il y avait là des hommes célèbres, Monge, le chimiste Berthollet, le naturaliste Geoffroy Saint Hilaire, le médecin Desgenettes, qui s'inocula lui-même le virus de la peste, et Larrey, et Fourier, le futur auteur de la *Théorie analytique de la chaleur,* élève favori du mathématicien Lagrange, l'orientaliste Jaubert, Vivant Denon, aussi bon artiste avec sa plume qu'avec son crayon, et Jomard, le géographe, celui qui «épousa l'Égypte» et travailla dix-huit ans à la grande *Description,* les géologues Dolomieu, Cordier, les ingénieurs Girard, Lepère qui s'employèrent à régulariser le cours du Nil, etc. Ici encore on ne peut mieux dire que Michelet : «Bref le XVIII[e] siècle au complet et l'Europe elle même merveilleusement représentée». L'académicien Arnault, dans ses *Souvenirs d'un sexagénaire,* raconte que le désir de partir pour l'Égypte avait été à Paris une fureur générale. «C'était une folie épidémique semblable à celle qui s'était saisie de nos aïeux à l'époque des Croisades. Quantité de personnes s'adressèrent à moi pour obtenir la faveur de s'expatrier».

Peut-être étaient-ce des esprits un peu trop formés par le siècle de l'Encyclopédie. Le jeune général en chef de vingt-huit ans corrigeait leurs vues théoriques par sa précoce expérience des hommes et par sa connaissance de l'histoire. Il venait de gouverner l'Italie et, dans ce proconsulat, il avait appris beaucoup de choses. Il y avait réussi parce qu'il avait traité les populations comme elles devaient l'être, tenant compte de leurs mœurs, de leurs traditions et même de leurs préjugés. Ce n'est pas dans un autre esprit qu'il abordait l'Égypte.

Et puis les vastes lectures de sa première jeunesse n'avaient pas été

perdues. On possède les notes qu'il avait prises, étant petit officier, dans ses studieuses années de garnison. La plume à la main, il avait dépouillé, par exemple, les *Mémoires sur les Turcs* du baron de Tott, plus longuement les quatre tomes de l'*Histoire des Arabes* de l'abbé de Marigny, prenant des notions de la religion musulmane, allant jusqu'à se faire un petit vocabulaire de langue arabe (noms des mois, etc.). Bonaparte n'arrivait donc pas au Caire en ignorant. Il pénétrait même avec une intelligence sympathique dans un monde nouveau auquel l'avaient déjà initié les conversations et les livres. Toutes ces raisons dominent de haut l'histoire de l'expédition, la mettent à part, et, quelles qu'en aient été les chances heureuses et malheureuses, en ont fait, au lieu d'un brillant épisode militaire sans lendemain, un événement qui a laissé des traces fécondes.

II. — DE LA PRISE D'ALEXANDRIE À L'OCCUPATION DU CAIRE.

Bonaparte aimait à dire que le hasard à lui seul ne fait rien réussir. Il n'en est pas moins vrai que la chance le servit puisque l'escadre britannique qui croisait dans la Méditerranée ne rencontra pas ses convois. Trois jours avant son arrivée, Nelson avait paru devant Alexandrie, et, n'y voyant pas les Français, avait fait voile vers Alexandrette. En effet, il doutait encore que le général Bonaparte fût assez hardi pour descendre en Égypte en plein été, avec des troupes que rien n'avait préparées au climat, pas même la campagne d'Italie. D'ailleurs une partie venait de l'armée du Rhin. Le troupier, en débarquant, eut l'impression d'entrer «dans un four» et fut accablé par une chaleur excessive.

Ce fut donc un heureux concours de circonstances qui permit à Bonaparte d'arriver au but du voyage comme une énergie extraordinaire le fit triompher des difficultés et des épreuves physiques que l'armée rencontra en prenant contact avec la terre africaine. Cependant d'autres circonstances allaient, dès le début, influer sur la destinée de l'expédition. En route,

la prise de Malte avait occupé du temps. Une fois qu'on fut en vue d'Alexandrie, il fallut aller vite. Les sondages du port, auxquels on procéda, ne donnèrent pas à l'amiral Brueys la certitude que la flotte pût y entrer sans accident. Elle resta au mouillage fatal d'Aboukir, où elle devait succomber bientôt sous les coups de Nelson.

Bonaparte avait plusieurs raisons de se hâter. En premier lieu, il était exposé à un retour inopiné de la flotte anglaise qui l'eût surpris au milieu d'un débarquement que l'état de la mer ne rendait pas très aisé. Ensuite il avait obligation d'atteindre le Caire avant l'inondation du Nil. Enfin il était dans les principes les plus constants du général en chef de déconcerter l'ennemi par la rapidité de sa marche. Sans être nombreuses, ses forces étaient d'ailleurs imposantes, une trentaine de mille hommes, dont, selon les chiffres donnés par Marmont, un peu plus de 24.000 étaient présents sous les armes. Ils étaient répartis en cinq divisions d'infanterie et une de cavalerie avec des chefs d'élite. Les divisions Kléber et Desaix pouvaient passer pour les meilleures de l'armée française.

Le 1er juillet 1798, dans la nuit même, le corps expéditionnaire avait commencé à prendre terre sans rencontrer de résistance. Le lendemain, sans avoir attendu l'artillerie ni la fin du débarquement des troupes, le général en chef était devant Alexandrie avec un peu moins de 4.000 hommes et se disposait à envoyer un parlementaire lorsqu'une fusillade assez vive, accompagnée de quelques boulets tirés par un seul canon, se fit entendre. Bonaparte s'étant rendu compte que les murailles de la ville n'étaient qu'un vieux mur presque en ruine, sans parapet ni fossé, ordonna aussitôt la charge et l'escalade. La défense n'eut rien d'acharné. Bonaparte, dans son rapport au Directoire, accusait trente à quarante tués, une centaine de blessés. Berthier donne seulement quinze tués et soixante blessés du côté français. Richardot affirme que les pertes des assaillants furent encore moindres et ne dépassèrent pas, tant tués que blessés, une vingtaine, dont Kléber, légèrement atteint d'une balle à la tête, et Menou, contusionné par la chute d'un pan de mur que ses soldats faisaient crouler à la main. Aussitôt Bonaparte entrait dans la ville, tandis

que se faisaient entendre les derniers coups de feu. Il y trouva les maisons fermées, mais aucun signe que les habitants fussent résolument hostiles.

Sur l'heure, il fit lire sur les places et dans les rues la proclamation qu'il avait préparée et qui annonçait toute sa politique. De l'accueil que trouverait ce programme dépendait le succès de l'expédition. Et le général en chef déclarait qu'il ne venait pas pour faire la guerre aux peuples de l'Égypte mais pour combattre les beys et les Mamelouks, «ce ramassis d'esclaves achetés dans la Géorgie et le Caucase», tyrans de «la plus belle patrie du monde». Il ajoutait : «On vous dira que je viens détruire votre religion; ne le croyez pas : répondez que je viens vous restituer vos droits, punir les usurpateurs et que je respecte, plus que les Mamelouks, Dieu, son prophète et l'Alcoran».

S'adressant aux autorités civiles et religieuses, il les chargeait de répéter ces paroles singulières et qu'on aurait peine à s'expliquer si l'on ne tenait compte du détachement des soldats de la Révolution à l'égard de leurs propres croyances : «Dites au peuple que nous sommes amis des vrais Musulmans. N'est-ce pas nous qui avons détruit le pape, qui disait qu'il fallait faire la guerre aux Musulmans? N'est-ce pas nous qui avons détruit les chevaliers de Malte, parce que ces insensés croyaient que Dieu voulait qu'ils fissent la guerre aux Musulmans»? Le général en chef rappelait encore que, de tout temps, les Français avaient été les amis du Grand Seigneur et les ennemis de ses ennemis. En terminant, il invitait les Égyptiens à se joindre à leurs libérateurs : «Trois fois heureux ceux qui seront avec nous!... Mais malheur, trois fois malheur à ceux qui s'armeront pour les Mamelouks et combattront contre nous!»

Lue en arabe, cette proclamation, imprimée d'avance, fut répandue, pour attester qu'elle était sincère, par des Musulmans délivrés à la prise de Malte. L'effet, joint à celui que produisait la discipline des troupes, fut bien tel que Bonaparte l'avait prévu. L'appel à la population était lu, dit l'officier de correspondance Niello Sargy, «avec une sorte d'extase». Les rues, jusque-là désertes, se remplirent et les boutiques furent ouvertes. Le soldat français, d'abord déconcerté par la nouveauté de tout ce qu'il

voyait, se familiarisa vite avec les habitants. Il apprit aussi, en peu de temps, à reconnaître ceux qu'il appelait les Égyptiens et dont il apprécia l'humeur douce et paisible, nullement «farouche» ni «fanatique», quoi qu'en aient dit des mémoires composés après coup auxquels les auteurs ont cru bon d'ajouter de la couleur locale et du romanesque. Le seul ennemi, avec les Mamelouks que la proclamation du général en chef désignait, était le Bédouin qui, déjà, avait harcelé l'armée dans le bref chemin qu'elle avait suivi après son débarquement.

Bonaparte, pour les raisons que nous avons vues, ne s'attarda pas à Alexandrie. Dès le 4 juillet au soir, la division d'avant-garde Desaix se dirigeait sur le Caire par le chemin le plus direct, passant par Damanhour; trois autres divisions suivirent de vingt-quatre en vingt-quatre heures. La 5e division, celle du général Dugua, partit le 5 pour Rosette, d'où elle devait remonter le Nil jusqu'à Rahmanyeh, lieu désigné pour le rassemblement général. Une flottille, aux ordres du chef de division Perrée, transportant deux brigades de cavalerie démontées, devait permettre à l'armée de manœuvrer sur les deux rives du Nil et tenir tête à la flottille que les Mamelouks y avaient eux-mêmes.

Bonaparte, à son tour, quitta Alexandrie le 7 juillet, n'y laissant qu'une petite garnison et ayant donné des ordres pour qu'un lazaret fût immédiatement organisé. Il ne pensait pas seulement au service de santé militaire mais au bien des populations égyptiennes. C'était déjà la méthode que nous appelons aujourd'hui de pénétration pacifique. Il venait, et il voulait qu'on le sût, pour combattre en même temps le «despotisme des beys» et la peste.

Il avait hâte d'arriver au Caire, n'ignorant pas que sur la route il se heurterait aux Mamelouks et désireux de profiter d'un effet de surprise. Cette marche fut très dure. La chaleur brûlante causa de cruelles souffrances. Elle déçut beaucoup les Français qui s'étaient imaginé l'Orient sous les couleurs féeriques des *Mille et une Nuits*. «Jamais, dit la relation de Larrey, armée n'a pu éprouver d'aussi grandes vicissitudes et d'aussi pénibles privations». Néanmoins, Napoléon, racontant les choses à

distance, semble avoir exagéré le mécontentement, le dégoût et le «désespoir» de la troupe et même des chefs lors de ces premiers moments en Égypte. Le *Mémorial* va jusqu'à parler de complots pour enlever les drapeaux et les ramener à Alexandrie. Un témoin comme le lieutenant-colonel Richardot affirme qu'il n'y eut pas le moindre signe d'insubordination. «Chacun sentait, au contraire, que la sûreté de l'armée et par suite sa sûreté particulière, dépendait de l'ordre et d'un entier dévouement à ses devoirs». On se plaignait, on grognait, on raillait, comme toujours. On avançait quand même, bien qu'on trouvât de pauvres villages au lieu de palais enchanteurs, qu'on souffrît et du soleil et de la soif que les pastèques, inconnues de la plupart, vinrent étancher.

Les premières rencontres avec l'adversaire rendirent, en tout cas, l'entrain à une armée qui venait de passer oisive les longs jours de la traversée. Le général Moreau disait : «Je fais la guerre, Bonaparte l'invente». Pour résister à la cavalerie des Mamelouks, à leur manière de combattre et à leurs charges impétueuses, le général en chef «inventa» les fameux «carrés» dont l'efficacité se reconnut tout de suite. Cependant ces formations, qui étaient nouvelles, ne furent pas comprises sur-le-champ, même de tous les officiers supérieurs. Il fallut, raconte le général Pelleport, «prendre successivement les pelotons et bataillons par la main pour les porter sur les terrains qu'ils devaient occuper dans la disposition générale».

Sans cette idée de Bonaparte, il est certain que les engagements eussent été beaucoup plus meurtriers. Car c'est seulement d'engagements qu'il faut parler pour ce qui est qualifié de combat de Rahmanyeh et de bataille de Chebreïs. Là, les chiffres des pertes françaises sur terre ont été grossis par certaines relations. Le général en chef dit la vérité lorsqu'il les appelle «des plus légères». En revanche, on atténua dans le récit de la journée de Chebreïs ce qui avait trait à la flottille de Perrée qui, dominée par les rives du Nil qu'elle remontait, fut un moment dans une situation critique et faillit périr. L'eau ne réussissait jamais à Napoléon. Mais quand on lit sous la plume de certains narrateurs que les Mamelouks portaient des «casques», on s'étonne moins du vague, des contradictions ou des ar-

rangements que présentent d'autres récits. Il importait toutefois à Bonaparte que son expédition eût un tour épique. La bataille des Pyramides combla ses vœux puisqu'en lui assurant la possession du Caire elle entrait tout de suite dans la légende par l'inspiration qui lui dicta la fameuse apostrophe à ses soldats : «Quarante siècles vous contemplent»!

Jusque-là, Mourad s'était contenté de tâter l'adversaire. Il était résolu à défendre le Caire, Bonaparte n'était pas moins décidé à aborder le chef des Mamelouks. Le 21 juillet, deux semaines après le départ d'Alexandrie, l'armée française se mettait en mouvement avant le jour et s'avançait vers «l'armée éclatante des beys en bataille dans la plaine, obliquement au Nil, sa droite appuyée au village retranché d'Embabeh sur le bord du fleuve, sa gauche à Boulaq». Là surtout, les carrés, véritables remparts de fer et de feu où se brisaient les charges les plus furieuses, remportèrent la victoire. Et quand les Mamelouks eurent démasqué les batteries qui bordaient les retranchements d'Embabeh, une autre charge à la française les surprit et réduisit au silence leur quarante bouches à feu. En même temps, coupés par le centre, ils n'avaient de ressource que de se jeter dans le Nil.

Quelques heures plus tard, Ibrahim quittait le Caire après avoir donné l'ordre d'incendier son propre palais et fuyait dans la direction de Belbeïs tandis que Mourad remontait vers la Haute-Égypte avec le reste de son armée. Comme l'avait promis le chef de l'expédition française, leur puissance était brisée.

Bonaparte n'était pas peu fier d'avoir vaincu les Mamelouks, cette «brave et belle milice», disait-il plus tard, «regardée jusqu'à nous comme invincible». Et malgré la confiance dont il faisait preuve, il n'avait pas été tellement sûr du succès, témoin son mot à Vivant Denon : «Allez donc voir les Pyramides; on ne sait pas ce qui peut arriver». Pourtant le soir du 21 juillet, à Gizeh, se réjouissant de pouvoir annoncer au Directoire que ses pertes avaient été des plus légères, bien qu'il eût eu à combattre dix mille véritables guerriers, il pouvait se regarder comme le maître de l'Égypte.

Dès les lendemain, à la pointe du jour, une députation lui apportait la soumission du Caire qui se plaçait sous sa protection. Le 25, après la construction d'un pont de bateaux, il faisait son entrée dans la ville, où régnait une tranquillité complète, les habitants s'empressant de vendre des comestibles aux soldats ou vaquant à leurs affaires sans trouble et même sans curiosité, ce qui étonna le plus les Français. Mais ce calme les mit tout de suite à l'aise. «Ils marchaient dans la rue sans armes et n'inquiétaient personne, dit le *Journal d'un habitant du Caire*. Ils riaient avec le peuple et achetaient ce dont ils avaient besoin à un très haut prix, tellement qu'ils donnaient une piastre d'Espagne pour une poule et pour un œuf quatorze paras, payant d'après le prix que ces choses coûtent dans leur pays. Le peuple eut de la confiance en eux».

Bonaparte établit son quartier général place Esbékieh, dans le palais d'Elfy-bey. Son rôle d'administrateur de l'Égypte allait commencer.

III. — LE GOUVERNEMENT DE BONAPARTE.

Six jours plus tard, le 1er août, un événement funeste semblait devoir le fixer pour longtemps dans le pays qu'il venait de conquérir en trois semaines. La flotte qui avait amené l'expédition avec un si rare bonheur était détruite par Nelson dans la rade d'Aboukir. Bonaparte, toujours si mal servi par la marine et les amiraux, ne pouvait même pas s'en prendre à Brueys qui avait péri avec son vaisseau l'*Orient*. C'était un désastre naval complet qui enfermait l'armée en Égypte et ne laissait au général en chef que les frégates avec lesquelles il devait s'échapper l'année suivante.

Il eut un mot romain après une brève colère où il rappela les avis qu'il avait en vain donnés à Brueys de s'abriter soit dans le port d'Alexandrie soit à Corfou. «Eh! bien, s'écria-t-il, la perte de ce combat nous fera faire de plus grandes choses»! C'est le mot que rapporte l'architecte Norry. Selon Marmont, il en aurait dit plus long à ses officiers. Déjà tout un plan était dans sa tête : «Nous voilà séparés de la mère patrie sans communication assurée; eh! bien, il faut savoir nous suffire à nous-mêmes! L'Égypte est remplie d'immenses ressources; il faudra les développer. Autrefois, l'Égypte, à elle seule, formait un puissant royaume : pourquoi cette puissance serait-elle pas recréée et augmentée des avantages qu'amènent avec elles les connaissances actuelles, les sciences, les arts et l'industrie? Il n'y a aucune limite qu'on ne puisse atteindre, de résultat qu'on ne puisse espérer».

Moderniser l'Égypte, c'est l'œuvre à entreprendre, l'idée qu'avait déjà le général en chef en partant. L'événement d'Aboukir faisait d'une conception en quelque sorte idéale un besoin réel. Cette défaite obligeait à être industrieux, à outiller et à équiper l'Égypte puisque l'armée, désormais coupée de la France et ne pouvant plus rien en recevoir, devait vivre désormais par ses propres moyens. Aussitôt fut décidée la construction d'arsenaux et de salpêtrières, de moulins, de fours, d'hôpitaux, etc. On s'établit comme pour un séjour de longue durée puisque la possibilité du retour était abolie.

Bonaparte ne pouvait en être que renforcé dans la politique qu'il avait annoncée en débarquant à Alexandrie et qu'il avait inaugurée dès son arrivée au Caire. Le pouvoir des Mamelouks était anéanti. La «race impie des beys», comme disaient ses proclamations, était déchue et laissait la place libre. Il s'agissait de gouverner l'Égypte à la manière d'un protectorat avec le concours de ses autorités traditionnelles et spirituelles. Aux chefs et aux soldats il était recommandé de la manière la plus expresse de respecter non seulement les personnes et les propriétés (le pillage, fût-ce un larcin de dattes dans un jardin, était sévèrement puni), mais les croyances. «Ne craignez rien pour vos familles, vos propriétés et surtout pour la religion du Prophète, que j'aime», disait Bonaparte dans une proclamation au peuple du Caire. Et dans un ordre du jour à l'armée : «Ayez pour les cérémonies que prescrit l'Alcoran, pour les mosquées, la même tolérance que vous avez eue pour les couvents, pour les synagogues, pour la religion de Moïse et celle de Jésus-Christ. Les légions romaines protégeaient toutes les religions».

Quant au général en chef, il entendait persévérer dans sa méthode : guerre aux Mamelouks seuls (Desaix fut envoyé dans la Haute-Égypte pour y poursuivre Mourad); s'attacher et employer les Coptes qui étaient leurs agents administratifs et leurs collecteurs d'impôts; ne pas mettre en question la souveraineté nominale de la Porte; s'adresser aux Arabes, «c'est-à-dire aux cheiks», et leur donner la prépondérance. Il «parla au peuple, dit sa relation des *Campagnes d'Égypte et de Syrie,* par le canal de ces hommes qui étaient tout à la fois les nobles et les docteurs de la loi et intéressa ainsi à son gouvernement l'esprit national arabe et la religion du Coran».

Il disait encore : «Les cheiks sont les hommes de la loi et de la religion; les Mamelouks et les janissaires sont les hommes de la force et du gouvernement». Aussi attachait-il la plus grande importance à prendre contact avec les autorités morales et religieuses pour leur réitérer l'assurance que les Français n'en voulaient ni à leur foi ni à leurs coutumes, que la justice resterait aux cadis et que le pèlerinage de la Mecque serait protégé. Surtout il lui importait d'obtenir des ulémas de la mosquée d'El-Azhar une déclaration favorable. Il l'eut.

Quoique superficielle, sa connaissance de l'islamisme, qui remontait à d'anciennes lectures, l'intérêt qu'il portait aux hommes et aux choses de l'Orient, son intelligence des idées, sa pénétration naturelle, le servirent au plus haut point. «De tout temps, écrivait-il plus tard, les idées religieuses furent prédominantes chez les peuples de l'Égypte. Les Perses ne purent jamais s'y établir, parce que les mages voulurent y faire adorer leurs dieux et chasser ceux du Nil... Quand Alexandre le Grand se présenta sur leurs frontières, ils accoururent à lui, accueillirent ce grand homme comme un libérateur. Quand il traversa le désert en quinze jours de marche, d'Alexandrie au temple d'Ammon et qu'il se fit déclarer par la prêtresse fils de Jupiter, il connaissait bien l'esprit de ces peuples, il flattait leur penchant dominant, il fit plus pour assurer sa conquête que s'il eût bâti vingt places fortes et appelé cent mille Macédoniens».

Thiers dit que Bonaparte «déploya tout ce qu'il avait d'adresse». C'est

un peu rabaisser l'effort qu'il faisait pour comprendre l'esprit d'un peuple et une religion à laquelle il était étranger. Sa plus grande habileté fut la sympathie.

On a tiré parti contre lui de quelques mots qu'il a dits plus tard, par exemple qu'il se fût fait juif à Jérusalem aussi bien que mahométan au Caire. On en a conclu qu'en affectant la plus grande vénération pour le Prophète, en assistant aux cérémonies religieuses des Musulmans, en leur déclarant qu'ils étaient les détenteurs de la vérité, il avait joué avec succès une simple comédie. Le divan du Caire était plus perspicace quand il appelait Bonaparte «le doué d'une intelligence sans bornes». Et Michelet est plus juste quand il écrit : «Les très grands comédiens sont tels parce que tout n'est pas feint dans leur jeu... Il avait un penchant réel pour les mœurs, les idées d'Orient. Il eut un instant l'idée de s'habiller à la turque. Mais il était petit; cela lui allait mal; il y renonça». Michelet ajoute, ce qui est encore vrai, que Bonaparte était sous l'influence de son milieu, de ses compagnons, «société de tant d'hommes éminents, bienveillants, pleins d'une sympathie admirable pour le pays qu'ils espéraient régénérer». Lui-même avait d'heureuses inspirations, des trouvailles. Il s'est plu à raconter une anecdote dont il était fier. Un jour, au divan du Caire, on l'informe que des pillards, aux portes de la ville, ont tué un fellah et enlevé son troupeau. Il s'indigne, ordonne de poursuivre les coupables et de les punir. — «Est-ce que ce fellah est ton cousin, lui dit un cheik, pour que sa mort te mette tant en colère? — Oui, répondit Bonaparte, tous ceux que je commande sont mes enfants. — *Taïb!* s'écria le cheik, tu parles là comme le Prophète».

La participation du général en chef et de l'armée aux fêtes traditionnelles de l'inondation du Nil et de la naissance de Mahomet reste parmi les épisodes les plus fameux de l'occupation française. Bonaparte voulait que l'armée s'associât à la vie du pays. Il créait aussi des institutions. Un divan composé de notables fut formé au Caire comme déjà il avait été fait à Alexandrie.

Il fut convenu qu'il en serait établi d'autres dans chacune des quatorze

provinces d'Égypte. Ceux-là députeraient au divan du Caire qui deviendrait comme un grand Conseil national. Enfin l'Institut d'Égypte pour «le progrès et la propagation des lumières» était fondé, Monge à sa tête, avec ses quatre classes, — mathématiques, physique, économie politique, littérature et arts, — et tenait sa première séance le 23 août[1]. Deux journaux, la *Décade égyptienne*, qui rendait compte des travaux de l'Institut, et le *Courrier d'Égypte*, qui donnait les nouvelles d'intérêt général, allaient paraître. Un programme de travaux publics était amorcé, la perception des impôts organisée en tenant compte des droits du représentant du Sultan sur le miri, impôt territorial dû à la Porte.

En poursuivant Ibrahim, qui ne put être pris mais fut contraint de franchir l'isthme de Suez et de se réfugier en Syrie, le général en chef avait tenu sa parole et délivré des Bédouins la caravane des pèlerins de la Mecque. Pénétration pacifique ou colonisation, tout avait été très vite et comme à souhait. D'une manière générale, l'armée était bien accueillie et les Français vivaient en bons termes avec la population. Les attentats isolés étaient rares. Ils étaient punis avec rigueur, sans excès. Le fait le plus grave avait été le massacre de la garnison de Mansourah où la haine des Infidèles ne paraissait pas éteinte depuis saint Louis. Bonaparte, sur le premier moment, ordonna d'infliger à la ville un châtiment exemplaire. Le général Dugua prit sur lui d'adoucir la sévérité de l'ordre et il fut approuvé.

---

[1] Aux termes d'un arrêté du général Bonaparte en date du 22 août 1798, l'Institut d'Égypte était ainsi composé :

Mathématiques : Andréossi, Bonaparte, Costaz, Fourier, Girard, Lepère aîné, Leroy, Malus, Monge, Nouet, Quesnot, Say.

Physique : Berthollet, Champy, Conté, Delille, Descostils, Desgenettes, Dolomieu, Dubois, Geoffroy, Savigny.

Économie politique : Caffarelli, Gloutier, Poussielgue, Sulkowski, Sucy, Tallien.

Littérature et Arts : Denon, Dutertre, Norry, Perseval, Redouté, Rigel, Venture, D. Raphaël de Monachis (prêtre grec).

La fête du 1er vendémiaire (22 septembre) semblait marquer le succès définitif de la politique du général en chef. Étrange fête que celle de l'anniversaire de la proclamation du régime républicain en France célébré sur la terre égyptienne! Sur l'obélisque de la place Esbékieh, où était passée la revue, on avait gravé en français et en arabe, d'un côté : *A la République, l'an VIIe*; de l'autre : *A l'expulsion des Mamelouks, l'an VIe*. Comme dit «un des savants de l'expédition» dans son *Bonaparte au Caire* : «Les couleurs françaises étaient mariées aux couleurs turques: le bonnet de la Liberté et le Croissant, la Table des Droits de l'Homme et l'Alcoran se trouvaient sur la même ligne; la gaîté française était modérée par la gravité turque». Bonaparte disait plus tard que ses soldats n'avaient pas été loin d'embrasser l'islamisme et qu'il y eût «suffi d'un simple ordre du jour». Le général Menou avait donné l'exemple. Il s'était converti en épousant une musulmane, se faisait appeler Abdallah Menou, et Bonaparte, en lui écrivant, lui parlait de «notre Prophète».

Tout compte tenu de quelques exagérations auxquelles Napoléon s'est complu dans ses récits ultérieurs quand il évoquait les brillantes années de sa jeunesse, l'Égypte continuait bien pour lui ce qu'avait été l'Italie. Il été au Caire, avec plus d'indépendance encore, ce qu'il avait déjà été à Mombello, chef d'État en même temps que chef d'armée, législateur autant que militaire. Sainte-Beuve, analysant les Souvenirs du général Pelleport, dit très bien qu'en Égypte, Bonaparte a fait «son expérience et comme sa répétition de souveraineté et d'empire, à huis clos, dans cet Orient où il est enfermé, et loin de l'Europe qui a les yeux sur lui et dont un rideau magique le sépare». Les Égyptiens furent sensibles à ce prestige. Ils surnommèrent le général en chef Sultan-le-grand. Et Desaix qui, après avoir, en une campagne très dure, avec trois mille hommes seulement, refoulé Mourad au sud, avait administré la Haute-Égypte, ils le surnommèrent Sultan-le-juste.

Sans se livrer à des hypothèses sur le cours que les choses eussent pris si l'occupation française s'était poursuivie sans incident ni diversion à l'extérieur, un fait nouveau, plus grave que la défaite navale d'Aboukir

et qui d'ailleurs était en rapport étroit avec elle, s'était produit au commencement de septembre. La Turquie avait déclaré la guerre à la France.

IV. — LA PREMIÈRE INSURRECTION DU CAIRE.

C'est en vain que Bonaparte, depuis le jour de son débarquement, avait protesté au pacha qu'il entendait respecter les droits de la Sublime Porte, en vain qu'il s'était réclamé de la vieille amitié de la France et de la Turquie et d'une alliance qui remontait à François Ier. Le sultan Selim se laissa entraîner, contre toutes les traditions de la politique turque, dans la coalition de l'Angleterre et de la Russie, justifiant ainsi la prophétie de Volney qui, dès 1788, dans la relation de ses voyages en Orient, avait dit que la France ne pourrait s'établir en Égypte sans être en lutte à la fois avec la puissance britannique et avec la puissance ottomane. Et si relâchés que fussent les liens de l'Égypte avec Constantinople, cette déclaration de guerre devait produire de l'émotion dans la population égyptienne.

Les témoins sont d'accord que tout paraissait calme au Caire, que les rouages du nouveau gouvernement fonctionnaient bien, que la justice était rendue régulièrement, que la ville était paisible, lorsque, subitement, dans la matinée du 21 octobre, l'insurrection éclata. Qu'elle ait été fomentée par des agents anglais et turcs et par la clientèle qu'Ibrahim et Mourad pouvaient avoir encore, ce n'est pas douteux. Qu'elle n'ait pas été générale, c'est un autre fait et qui montre peut-être mieux que tout le succès de la politique suivie par Bonaparte. Il n'en est pas moins vrai que les excitations des émissaires ennemis ne restèrent pas sans effet sur une partie du peuple qu'on appela tantôt «la canaille» et tantôt «les fanatiques». C'est que, malgré les précautions prises, les Français, arrivés en libérateurs, n'avaient pu éviter de heurter des usages, de déranger beaucoup de gens dans leurs habitudes et même de léser des intérêts.

La guerre a ses nécessités. Les Français étaient comme perdus dans une ville immense et mystérieuse. Il avait fallu prendre des mesures de sécurité qui causèrent une sourde irritation. Le général Dupuy, commandant la place, avait fait enlever les portes séculaires qui fermaient les rues la nuit et obligé chaque propriétaire à éclairer sa maison. Plus grave encore était le réglement auquel on pensa un moment pour le port du voile. Mais ces femmes qu'il était impossible de reconnaître n'étaient-elles pas inquiétantes? A la faveur d'un travestissement, un assassin ne pouvait-il trop aisément disparaître après son crime? Certaines mesures qui, elles, furent prises effectivement par l'autorité française pour le bien général lui-même, devinrent, elles aussi, persécution. Telles était, trop souvent, les mesures sanitaires. Lorsque l'ordre eut été donné de déplacer un cimetière par crainte de la peste, on cria à la profanation.

L'administration française, trop méticuleuse, n'était pas non plus sans causer du mécontentement. Il était bien, pour garantir les propriétés contre les usurpations, d'exiger la production des titres. Mais souvent l'occupant n'en avait pas ou ne tenait pas à dire l'origine de sa possession. De même pour le fisc. Les maisons des villes et les boutiques avaient été imposées alors que, jusqu'à l'arrivée des Français, les agglomérations urbaines étaient exemptes de taxes. Les collecteurs d'impôts étaient des Coptes, regardés comme une race inférieure et qui entraient dans les domiciles, prononçaient des amendes, etc. Enfin la vente publique du vin, indispensable pour les soldats français, était un scandale pour les musulmans rigoristes. Quant à la cause déterminante de l'insurrection, le sujet de mécontentement que les instigateurs exploitèrent avec le plus de succès fut très probablement l'établissement du cadastre pour la répartition équitable de l'impôt. Les recensements, les dénombrements ont toujours été haïs en Orient et regardés, non sans raison, comme une menace d'atteinte à la liberté individuelle.

Cependant la police militaire française n'avait pas été tellement stricte puisque les révoltés avaient pu garder des armes. Le narrateur musulman de l'occupation française, Abdurrahman Gabarti (traduit en 1838 par

Cardin), raconte qu'au moment de l'entrée au Caire, un arrêté avait d'abord exigé que tous les habitants remissent les leurs. Les autorités françaises y avaient renoncé, le bruit s'étant répandu que c'était un prétexte pour violer les domiciles et les piller.

D'autre part, la défaite navale d'Aboukir avait eu un effet moral fâcheux. On disait que c'était la sentence divine qui condamnait les envahisseurs. Le respect qu'inspirait la force des Français en fut atteint. Ils n'étaient pas invincibles, suggérait la propagande ennemie. Cette propagande redoubla quand on apprit que la Turquie entrait en guerre. Un manifeste, fort bien fait pour exciter le zèle des croyants, fut répandu comme venant du sultan lui-même. On y disait que le gouvernement de la France, gouvernement impie, destructeur de toutes les religions, avait donné pour mission à son armée d'anéantir les villes saintes, assertion que réfutait pourtant la correspondance échangée entre le chérif de la Mecque et «notre grand ami Bonaparte, soutien des hautes colonnes de l'empire français, doué d'une haute sollicitude».

Le narrateur syrien Nakoula prétend que 2.000 Français furent tués au cours de l'insurrection. L'état-major n'accusa que trois cents victimes, chiffre que d'autres témoignages réduisent à une cinquantaine parmi lesquelles le général Dupuy et le chef de brigade Sulkowski. Tous deux furent tués à vingt-quatre heures d'intervalle, s'étant portés, précipitamment et avec une égale témérité, suivis seulement de quelques cavaliers d'ordonnance, au devant des insurgés. Ceux-ci débouchaient d'une rue étroite pour s'emparer du quartier général. Un peloton d'infanterie les arrêta. Dès le lendemain, la révolte était refoulée dans la grande mosquée. Un bombardement de six heures vint à bout des rebelles. C'est pendant ce combat que l'orientaliste Marcel, l'éditeur et traducteur des fables de Loqman, exposa sa vie pour sauver un manuscrit arabe précieux.

En somme, ni d'un côté ni de l'autre, la lutte n'avait été vraiment farouche. «Tandis que ces choses se passaient, dit Richardot, les principaux chefs de la ville protestaient de leur innocence auprès du général Bonaparte; de généreux habitants exposaient leur vie en sauvant celle de

plusieurs de nos soldats que l'insurrection avait trouvés isolés au milieu de cette grande cité. Les uns les contraignirent à entrer dans leurs propres demeures; d'autres firent plus : ils en arrachèrent des mains des révoltés prêts à les décapiter».

Une fois l'insurrection vaincue (et il suffit pour l'étouffer de moins de quarante-huit heures), Bonaparte fut ce qu'il avait été à Paris après la journée de vendémiaire. Il ne voulut mettre ni vengeance ni fureur dans la répression. «Les habitants se complimentèrent, écrit naïvement Gabarti, et ne pouvaient croire que cela pût se terminer ainsi».

Le général en chef était arrivé avec une méthode et une politique. Il était résolu à n'en pas changer. La clémence achèvera son œuvre. Il a raconté lui-même cette anecdote, peut-être un peu mise en scène. N'ignorant pas que le vieux cheik Sadah avait été l'âme de l'insurrection, il l'accueillit néanmoins comme de coutume. Kléber, à ce moment, arrivait d'Alexandrie. Il demanda qui était ce vieillard qui baisait les mains de Bonaparte. «C'est le chef de la révolte, lui répondit Napoléon. — Eh! quoi? Vous ne le faites pas fusiller? — Non, ce peuple est trop étranger à nous, à nos habitudes; il lui faut des chefs. J'aime mieux qu'il en ait d'une espèce pareille à celui-ci qui ne peut ni monter à cheval ni manier le sabre, que de lui en voir comme Mourad-bey. La mort de ce vieillard impotent ne produirait aucun avantage et aurait pour nous des conséquences plus funestes que vous ne pensez». Kléber tourna le dos et ne comprit pas. Plus tard, il fit bâtonner le même Sadah et le coup de poignard de Soleyman fut la conséquence funeste.

Cependant, bien que l'avertissement n'eût pas été plus grave, l'insurrection du Caire, qui se fût étendue si elle n'avait été aussi rapidement éteinte, affermissait le général en chef dans l'idée de ne pas attendre les Turcs et de marcher au devant d'eux. Déjà le plan de la campagne de Syrie était arrêté dans son esprit. Il avait trois mois pour la préparer. A la fin de décembre, réalisant un projet qui lui tenait à cœur, il se rendit à Suez où il faillit être pris par la marée de la mer Rouge. Il en revint avec cette vue prophétique : «Les restes du canal sont parfaitement

conservés et il n'y a aucune espèce de doute qu'un jour les bateaux ne puissent transporter les marchandises de Suez à Alexandrie».

Avant de quitter le Caire pour la Syrie, — départ qui eut lieu dans la deuxième semaine du mois de février 1799, — Bonaparte créa encore un conseil des finances. Il voulut aussi prendre part à la fête du Ramadan et qu'elle fût célébrée avec éclat. Il était tenace dans son dessein d'employer, comme dit l'auteur des *Victoires et Conquêtes des Français*, «plus l'art que la force pour se faire un parti chez les Égyptiens» et de créer chez eux «une nation».

V. — LA CAMPAGNE DE SYRIE.

La campagne de Syrie ne forme pas un épisode à part dans l'histoire de l'expédition d'Égypte. C'est seulement pour les raisons que nous allons voir que Bonaparte l'a grandie, stylisée, rehaussée dans les imaginations, au point d'en faire une nouvelle Anabase.

Ses *Mémoires* disent très précisément pourquoi il s'était décidé à passer en Asie. Il explique qu'après la bataille de Sédiman, gagnée par Desaix sur les Mamelouks le 7 octobre 1798, et la répression rapide de la révolte du Caire, Mourad et Ibrahim étaient disposés à se soumettre. Mais la nouvelle que deux armées turques entraient en campagne changea tout. «Dans la crainte de cette invasion, disent les *Mémoires*, l'esprit public de l'Égypte rétrogradait, il n'était plus possible de rien faire. Si une division anglaise se joignait à l'armée de Rhodes, cette invasion deviendrait bien dangereuse. Napoléon résolut de prendre l'offensive, de passer lui-même le désert, de battre l'armée de Syrie à mesure que les diverses divisions se réuniraient, de s'emparer de tous ses magasins et des places d'El-Arish, de Gaza, de Jaffa, d'Acre, d'armer les chrétiens de la Syrie, de soulever les Druses et les Maronites et de prendre ensuite conseil des circonstances».

Jusqu'ici, rien que de naturel. Tels étaient les objectifs militaires et politiques que Bonaparte devait se proposer. Il s'agissait de constituer un boulevard propre à protéger l'Égypte contre les Turcs. Dit-il la vérité ou

se fait-il des illusions à distance lorsqu'il ajoute qu'il espérait qu'après la prise de Saint-Jean d'Acre, les Mamelouks, les Druses et les Maronites se joignant à lui, il aurait une armée de 50.000 hommes dont 26.000 Français, Desaix en gardant 20.000 dont 10.000 Français et 10.000 noirs encadrés? L'invraisemblance de ces calculs saute aux yeux. Le corps d'expédition n'a jamais compté plus de 33.000 hommes, y compris les non-combattants et les marins sauvés du désastre naval d'Aboukir, sans oublier que la maladie et les combats avaient déjà fait des victimes. Napoléon était-il encore sincère lorsqu'il disait qu'en juin il eût été maître de Damas et d'Alep, ses avant-postes sur le Taurus, qu'alors la Porte, contrainte à la paix, eût agréé sa marche sur l'Inde? «Si la fortune se plaisait à favoriser ses projets, il pouvait encore arriver sur l'Indus au mois de mars 1800 avec plus de quarante mille hommes, etc.».

L'affirmation péremptoire par Napoléon lui-même des projets gigantesques qu'il avait nourris en a imposé. On n'a pas mis sa parole en doute. On en a tiré des conclusions contre lui-même et contre ce que son esprit avait de dangereusement démesuré. On en a déduit également que l'Orient et Constantinople avaient toujours dominé sa politique. Il importe donc de discerner si son échec de Saint-Jean d'Acre, qui lui fut pénible, a détruit un grand dessein, et si, devant cette place, son destin a tourné comme il le soutenait encore à Sainte-Hélène.

La campagne de Syrie, jusqu'au siège de Saint-Jean d'Acre, se développe de la façon la plus régulière. Bonaparte s'empare d'El-Arish, indispensable à la sécurité de l'Égypte. Il s'empare de Jaffa. Il progresse à travers la Palestine en la nettoyant des éléments ennemis. Arrivé devant Acre le 18 mars, il se résigne à lever le siège et à reprendre le chemin de l'Égypte le 20 mai. Que s'est-il donc passé? Napoléon explique qu'il a trouvé devant lui des adversaires redoutables, le farouche Djezzar-Pacha, Sir Sidney Smith, son ancien camarade de l'École militaire, l'artilleur Phélipeaux, émigré. Ce récit est confirmé par le mot, d'ailleurs désagréable pour le général en chef, qu'on attribue à Kléber : «Nous attaquons à la turque une place défendue à l'européenne».

Il semble bien, en effet, que Bonaparte ait commis d'assez lourdes fautes, qu'il ait cru trop facile d'emporter Acre par surprise et qu'avec moins de coup d'œil qu'au siège de Toulon il se soit acharné à battre en brêche un point par lequel l'assaut ne pouvait pas réussir. Il est même curieux de remarquer que, comme à Toulon, c'était le commandant de l'artillerie qui avait désigné l'endroit où l'attaque pouvait être décisive. Mais celui-là s'appelait Dommartin et il ne fut pas écouté. Surtout, l'erreur de Bonaparte était d'assiéger, avec peu de munitions et à une distance considérable de sa base, une ville constamment ravitaillée par la flotte anglaise, maîtresse de la mer. La flottille qui portait la plus grande partie de son artillerie de siège était tombée aux mains des Anglais au moment où s'achevait l'investissement de la place, le 22 mars, et cette artillerie servit contre les Français.

Pour la première fois, le général en chef subissait un échec. Il avait fait tuer inutilement beaucoup de monde, pris des mesures qui étaient critiquées par ses subordonnés. Enfin il avait été obligé de battre en retraite. On comprend donc qu'il ait cherché à présenter le siège de Saint-Jean d'Acre comme un événement d'une portée immense dont le succès eût changé le cours de l'histoire. Peu à peu, des réminiscences de jeunesse aidant, il en vint à construire un vaste roman oriental autour de la bicoque qui l'avait arrêté, un peu comme si c'eût été le siège de Byzance ou le siège de Troie. Des anecdotes, celles du séjour à Nazareth et la traversée de la Terre Sainte, des épisodes brillants comme la bataille du Mont-Thabor ou la visite aux pestiférés de Jaffa, donnèrent à la campagne et à la retraite de Syrie un tour légendaire. Bref, d'un insuccès somme toute assez fâcheux pour sa réputation, Napoléon a fait un événement épique et grandiose.

Cependant il est plus que douteux que, s'il s'était emparé de Saint-Jean d'Acre, il fût allé plus loin, non moins douteux qu'il ait jamais eu l'idée fabuleuse d'atteindre l'Indus. Il avait de fortes raisons de s'en tenir là et ces raisons interdisent bien davantage de penser que, par la prise de cette ville, le sort de l'Orient eût été changé. Le lieutenant-colonel Richardot (*Nouveaux mémoires sur l'armée française en Égypte et en Syrie ou la vérité mise à jour*), écrit judicieusement : «Ce n'est là qu'un vain propos, une utopie dans toute la force du terme. En effet, maître de Saint-Jean d'Acre, le général Bonaparte ne pouvait pas étendre sa conquête en Syrie sans négliger l'Égypte, sans s'exposer à perdre cette belle et importante possession. Il marchait immédiatement, a-t-on dit, sur Constantinople? Erreur : il n'aurait pu le faire qu'en se faisant suivre de la plus grande partie de toutes ses forces. Par conséquent, il abandonnait de fait une conquête fructueuse et facile à garder pour une conquête incertaine et qu'il n'aurait pu conserver; car il n'était pas et ne pouvait pas être maître de la mer puisque notre flotte venait d'être détruite. Sans la mer il n'aurait pu avoir Constantinople». Jomini, de son côté, dit brutalement : «L'absurdité d'un tel projet est trop palpable pour mériter d'être discutée».

Si Bonaparte n'avait été contraint de lever le siège, il paraît bien que son projet, fort raisonnable, était d'installer à Acre le chef des Druses, Daher, son allié, afin d'avoir un poste avancé contre les Turcs, à peu près comme, de nos jours, les Anglais ont établi un royaume en Transjordanie.

Il est surtout très vrai, et il ne semble pas qu'on y ait assez pensé, que le général en chef n'eût pu étendre ses conquêtes en Asie mineure sans s'exposer à perdre l'Égypte. En premier lieu, son absence n'avait pas été favorable à l'occupation. Le *Journal d'un habitant du Caire*, écho de l'opinion populaire, avait, au moment du départ, répété avec Cheikh Hassan le vendeur d'épices : «Les Français perdent leur argent dans notre Égypte entre les ânes et les taverniers; bientôt ils trouveront la mort en Syrie et ils perdront la vie». Le 5 mai 1799, le général Dugua mandait qu'il était temps que le siège d'Acre finît, qu'une fermentation se manifestait, que des postes et des convois avaient été attaqués, que l'impôt était mal payé, qu'un prophète, un «Mahdi», avait paru et annonçait l'expulsion prochaine des Français. La rentrée de Bonaparte au Caire retourna l'opinion publique. Elle eut lieu le 14 juin «au milieu d'un peuple immense» qui l'acclamait. Il envoya aussitôt au divan des ulémas une proclamation avec ordre de la traduire en arabe et de l'afficher en leur nom. La campagne de Syrie y était dépeinte sous les couleurs les plus brillantes, sinon les

plus exactes. Bonaparte «n'a pas laissé à Acre pierre sur pierre et en a fait un tas de décombres, au point que l'on se demande s'il a existé une ville en ce lieu»... La proclamation engage les Égyptiens à rester soumis aux Français; elle présente Bonaparte comme un ami et bientôt un fidèle de la religion musulmane : «Il a fait connaître aux membres du divan qu'il aime les Musulmans, qu'il chérit le Prophète auquelle s'adresse le salut, qu'il s'instruit dans le Coran, qu'il le lit tous les jours avec attention... Nous savons qu'il est dans l'intention de bâtir une mosquée qui n'aura pas d'égale au monde et d'embrasser la religion musulmane».

Le général en chef avait ses raisons de tenir un pareil langage qui dépassait tout ce qu'il avait dit jusque là. Et il rentrait à point. Un mois plus tard, le 25 juillet, il fallait jeter à la mer 18.000 Turcs débarqués dans la presqu'île d'Aboukir sous la protection de la flotte anglaise. Cette victoire brillante effaçait presque le souvenir de la défaite maritime qui portait le même nom.

Mais Bonaparte avait dû accourir avec les divisions Lannes et Rampon et la cavalerie de Murat, ce qu'il avait de meilleur. Comprenant le danger, il avait ordonné à Desaix d'évacuer la Haute-Égypte. Le général Dugua avait eu raison de dire qu'il était temps que l'armée revînt de Syrie. Que fût-il arrivé si, au moment du débarquement des Turcs, Bonaparte, avec le plus gros de ses forces, eût été à Damas et à Alep ou même plus loin, comme, plus tard, il se flattait de l'avoir «espéré»? Au lieu de changer la face de l'Orient, il eût perdu l'Égypte. Désormais il eût été sans retraite possible, et lui-même, son expédition et sa fortune avortaient misérablement.

VI. — DÉPART DE BONAPARTE ET COMMANDEMENT DE KLÉBER.

D'après un récit souvent répété mais très suspect, c'est au cours de la nuit qui suivit la victoire d'Aboukir que le général en chef aurait pris la résolution de rentrer en France. Il est exact que, des pourparlers s'étant établis entre les états-majors à la suite de la grâce qui avait été faite aux

assiégés du fort, Sidney Smith avait fait remettre, pour Bonaparte revenu à Alexandrie, un paquet de journaux d'Europe. Ils lui furent apportés par son secrétaire Bourrienne. C'est ainsi qu'il aurait connu la situation militaire de la France, les défaites subies par le Directoire, l'Italie perdue, le Rhin repassé par Jourdan. Au matin, le général en chef appelle l'amiral Gantheaume, s'enferme avec lui deux heures. Sa décision est prise. Il rentrera en France.

A la vérité, il ne semble pas que cette décision ait été aussi subite. Si les communications avec l'extérieur étaient difficiles en raison du blocus qu'exerçait la flotte anglaise, les nouvelles, pour être rares, ne manquaient pas entièrement. Il en venait par des négociants levantins. Au moment où Bonaparte avait quitté le Caire pour la Syrie, il savait déjà que la guerre allait recommencer avec l'Autriche. Devant Acre même, à son retour du Mont-Thabor, il avait trouvé un courrier de France débarqué à Alexandrie. Il connaissait ainsi l'état alarmant des opérations militaires sur le front italien. Dès ce moment, le bruit courut les états-majors que les événements d'Europe rappelaient le général en chef. Des indices sérieux permettent même de croire que, depuis le mois de février, Bonaparte songeait à regagner Paris, ce qui renforce la présomption que, loin d'aller chercher en Syrie de nouvelles conquêtes, il se proposait de couvrir l'Égypte et de pourvoir à la sûreté de l'expédition afin qu'on ne pût lui reprocher de l'abandonner en plein péril. La victoire d'Aboukir achevait de le disculper à cet égard puisqu'il ne quittait l'Égypte qu'après l'avoir mise à l'abri et brisé la puissante attaque des Anglais et des Turcs.

Un mois plus tard seulement, il s'embarquait à bord de la frégate la *Muiron* accompagnée de la *Carrère*, seuls restes, ou à peu près, de la flotte qui l'avait amené. Avec lui partaient, parmi les généraux, Berthier, Lannes, Murat, Andréossy, Marmont, et, parmi les savants, Monge et Berthollet. Il paraît difficile d'admettre que les préparatifs d'un semblable exode, sans compter ceux auxquels dut se livrer Gantheaume pour faire sortir les frégates d'Alexandrie, aient pu passer inaperçus. On se doutait que le général en chef ne resterait plus longtemps en Égypte. Lorsqu'il fit

savoir qu'il s'absentait du Caire pour visiter le Delta, il trouva peu de dupes, au moins parmi les officiers. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le secret fut assez bien gardé et l'embarquement assez rapide (au point que les chevaux qui avaient amené Bonaparte et son escorte furent abandonnés, tout sellés, sur la plage du Marabout), pour que les Anglais n'en fussent pas informés.

Le 23 août 1799, la *Muiron* mettait à la voile pour une traversée aventureuse. Bonaparte n'était resté en Égypte que quatorze mois, dont quatre remplis par la campagne de Syrie, et ce peu de temps lui avait suffi pour y laisser des traces durables.

On a exagéré dans les deux sens les sentiments de l'armée privée de son chef. Selon les uns, elle aurait eu un accès d'indignation et de colère, accusant son général de l'avoir trahie et de fuir lâchement, le couvrant d'injures dont la plus douce était le surnom de «Bonatrape». Selon les autres, elle aurait, après un moment de mauvaise humeur, très bien compris que la présence de son général était plus utile en Europe qu'en Afrique et qu'il ne manquerait pas de tenir sa promesse et de lui envoyer des secours. Au surplus, le nom seul de Kléber, appelé au commandement, suffisait à ramener la confiance et la tranquillité dans les esprits.

La vérité, dont on ne s'aperçut pas tout de suite, est que l'expédition perdait son animateur. En choisissant Kléber pour lui succéder, Bonaparte avait pensé surtout à ses qualités militaires, à sa figure martiale et imposante, à sa popularité dans la troupe, au prestige que cet «homme superbe», «sévère et indulgent avec discernement», ne manquerait pas d'acquérir parmi les populations égyptiennes. Il n'était pas fâché non plus de donner ce témoignage à un général avec lequel il avait eu quelques démêlés, car la rivalité était restée tenace entre les officiers venus de l'armée du Rhin et ceux de l'armée d'Italie qui formaient en quelque sorte deux clans. Mais, à cet égard, le choix de Desaix eût été plus heureux car le «sultan juste» avait déployé en Haute-Égypte des dons d'administrateur qui faisaient défaut à Kléber.

Ce qui manqua désormais à l'expédition, ce fut le chef civil qui devait doubler le chef militaire. Ce fut l'esprit politique qui était nécessaire pour embrasser l'ensemble des problèmes posés par l'occupation et le protectorat. Il eût fallu un législateur et un diplomate. Kléber était un soldat, un des plus beaux qui se soient jamais vus, le «dieu Mars en uniforme» disait Napoléon, mais d'une instruction médiocre et peu réfléchi.

Il n'y eut d'abord rien de changé sinon que le nouveau général en chef, avec raison, entoura son commandement d'un appareil presque royal. C'est en étant simple dans son costume, modeste dans ses cortèges que Bonaparte, en Égypte comme ailleurs, frappait les imaginations. Il jouait du contraste entre sa taille médiocre et l'autorité qui se dégageait de sa personne. Kléber se servit de sa haute stature, de ses manières naturellement nobles et gracieuses pour se montrer dans la pompe d'un souverain, se faisant précéder de bâtonniers et suivre d'une riche escorte, ordonnant qu'on se tînt debout et qu'on s'inclinât devant lui, marques de déférence qu'il recevait avec grâce et sans affectation.

Si la bravoure, la générosité et le faste avaient suffi, Kléber n'eût pas été inégal à sa tâche. Mais il n'en avait pas la passion. A peine en avait-il le goût. Il manquait de souplesse. L'aptitude au gouvernement, qui était innée chez le Corse, l'Alsacien, plus rude, avait à l'acquérir. En outre, il avait trop souvent critiqué son chef pour s'en faire d'emblée le continuateur. Il pouvait du reste se plaindre de n'avoir pas même été consulté, Bonaparte, pour éviter un refus et une scène, lui ayant notifié par écrit et tout à la fois son départ et l'ordre de prendre le commandement.

Kléber avait donc obéi. Il n'avait pas désiré ces hautes fonctions. On peut dire qu'il les subissait. Influençable et mobile autant qu'il était ardent, il n'était que trop disposé à écouter ses camarades de l'armée du Rhin pour qui l'entreprise égyptienne était une erreur et une folie. Beaucoup, et c'était le cas de Kléber lui-même, ne s'y étaient associés que faute de mieux et pour ne pas rester dans l'inaction. Leur ennui et leur dégoût redoublaient depuis qu'ils savaient que la guerre s'était rallumée

en Europe. Ils demandaient ce qu'ils faisaient au bord du Nil et s'ils n'avaient pas les mêmes raisons que le général Bonaparte de courir à la défense de la patrie menacée. Pour tout dire, une notable partie de l'armée réclamait l'évacuation et voyait l'avenir sous le jour le plus noir. Ce pessimisme, qui s'autorisait de l'exemple venu d'en-haut puisque l'initiateur lui-même renonçait à sa conquête, redoubla quand on apprit la formation et la mise en marche d'une nouvelle armée turque.

Atteint lui-même par cette démoralisation, Kléber se persuada qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour ramener l'armée en France. Cet état d'esprit lui fit commettre de lourdes fautes. En premier lieu, dès le 26 septembre, il envoyait en double au Directoire un rapport qui peignait la situation sous les couleurs les plus sombres. Il montrait l'armée, manquant de tout, incapable de résister à une nouvelle attaque des Anglais et des Turcs commandés par le Grand Vizir en personne. Une crise s'annonçait pour l'Égypte elle-même, affirmation qui s'appuyait d'un mémoire de l'administrateur Poussielgue. Très prochainement il ne serait plus possible de se maintenir que dans un certain nombre de villes et de forts. Aussi paraissait-il plus sage de prendre les devants et d'offrir à la Turquie de partager la souveraineté de l'Égypte avec la France par une sorte de condominium. Enfin le général Bonaparte était rendu responsable de ce déplorable état de choses et l'on insinuait qu'il était parti pour en esquiver les conséquences.

Le moindre inconvénient de ce rapport «défaitiste» fut qu'au lieu de parvenir aux cinq Directeurs de la République française il fut lu par Bonaparte lui-même, devenu premier Consul. Mais le second exemplaire tomba aux mains des Anglais qui le prirent au pied de la lettre. Considérant que l'armée française était, de l'aveu de son nouveau chef, découragée et incapable de résistance, ils provoquèrent l'échec des négociations que Kléber allait se hâter d'ouvrir.

«Trop insouciant pour s'assurer par lui-même de la véritable situation des choses, ne songeant seulement pas à examiner si les états qu'il envoyait étaient d'accord avec ses propres assertions, Kléber ne croyait pas

mentir», écrit Thiers. «Il transmettait par négligence et mauvaise humeur les ouï-dire que la passion avait multipliés autour de lui, au point de les convertir en une espèce de notoriété publique». En effet, ni la force matérielle et numérique, ni le moral de l'armée n'étaient aussi bas qu'il s'en était persuadé, et l'on allait bientôt le voir. Déjà, le 1er novembre, un débarquement tenté par les Turcs devant Damiette avait été brillamment repoussé par le général Verdier avec des pertes insignifiantes pour les Français. Soit que ce fait d'armes ne lui rendît pas confiance, soit qu'il jugeât que ce succès était de nature à faciliter une négociation, Kléber entra en pourparlers avec Sidney Smith auprès duquel il délégua, afin de tenir la balance égale entre les deux partis, Poussielgue qui était pour l'évacuation et Desaix qui était contre.

Ces pourparlers étaient viciés dès le principe par le fait que le commodore britannique n'avait pas de pleins pouvoirs et ne pouvait conclure qu'une suspension d'armes alors que les Français, sans expérience de la diplomatie, croyaient traiter avec un véritable plénipotentiaire et cherchaient à l'abandon de l'Égypte des compensations politiques. Tout au moins fallait-il obtenir un armistice avec les Turcs qui, tandis que ces conversations avaient lieu à bord d'un navire anglais, avançaient à travers la Syrie. Sidney Smith avait reconnu la justesse de cette demande et s'était rendu lui-même auprès du Grand Vizir pour arranger une suspension d'armes lorsque parvint la nouvelle d'un événement tragique. Les Turcs avaient assiégé El-Arish et la petite garnison française de cette place forte était, comme toute l'armée, partagée en deux camps et, de plus, travaillée par des émissaires de l'ennemi. Les uns étaient résolus à résister. Les autres, prêts à se rendre, aidèrent, dit-on, les assaillants à entrer dans la ville et la garnison presque tout entière avait été massacrée.

Il y a lieu de penser que ce triste épisode, au lieu d'éclairer Kléber et de ranimer son énergie, le persuada encore davantage que l'évacuation était le seul parti à prendre. Après avoir renoncé à toutes les conditions politiques qu'il avait mises au départ de l'armée française, une convention

préliminaire fut signée, à El-Arish même, le 24 janvier 1800, par les plénipotentiaires français et turcs, en présence de Sidney Smith. Le commodore laissa-t-il entendre qu'il avait des pouvoirs suffisants pour que son approbation engageât le gouvernement britannique? S'est-il abusé lui-même ou bien a-t-il entretenu à dessein l'équivoque? En tout cas, il paraissait entendu que, les hostilités cessant, les Français évacueraient l'Égypte dans l'espace de trois mois avec les honneurs de la guerre et que des navires seraient mis à leur disposition pour qu'ils regagnassent leur pays sans être inquiétés. Un conseil tenu par Kléber à Salahieh avait approuvé par avance ces conditions auxquelles les opposants, comme Davout et Desaix lui-même, cédant à l'entraînement général, s'étaient ralliés. Le 28 janvier, Kléber envoyait sa ratification. Les partisans du renoncement l'emportaient et, aussitôt, l'exécution de la convention d'El-Arish commença.

Déjà les Turcs avaient pris possession de la rive droite du Nil et d'une partie du Delta. Ils occupaient Catieh, Salahieh, Belbeïs, tous les forts de la Haute-Égypte, Damiette et le fort de Lesbeh. Les troupes françaises rassemblées avec leurs armes et leurs bagages étaient dirigées sur Alexandrie pour l'embarquement lorsque Sidney Smith fit connaître à Kléber que son gouvernement n'avait pas ratifié l'accord et exigeait que l'armée française se rendît prisonnière à discrétion. Pour le général en chef, c'était le résultat de deux lourdes fautes, la première commise par légèreté en négligeant de se faire confirmer les pouvoirs du commodore, la seconde par faiblesse en laissant croire au cabinet de Londres que l'Angleterre pouvait, sans risque, tout exiger.

Kléber alors se ressaisit. Il mit à l'ordre du jour du 18 mars la lettre par laquelle lord Keith, d'ordre de son gouvernement, désavouant Sidney Smith, avait anéanti la convention d'El-Arish, et il la fit suivre de ces simples mots : «Soldats, on ne répond à de pareilles insolences que par des victoires! Préparez-vous à combattre».

VII. — BATAILLE D'HÉLIOPOLIS ET DEUXIÈME INSURRECTION DU CAIRE.

Pour échapper à une capitulation pure et simple, il fallait reconquérir l'Égypte presque entière. L'armée française avait à sauver son honneur et sa liberté. Comme son général venait de le dire, elle répondit par des victoires qui prouvèrent à quel point le pessimisme avait été outré. A l'exemple de son chef, elle avait, selon l'expression de Menou, «repris une attitude de guerre». Elle souffrait surtout de nostalgie. Elle avait le «mal du pays» et se plaignait d'être comme en exil. Combien, cependant, l'Égypte était préférable aux pontons anglais! Le gouvernement britannique avait trop cru au découragement de ces soldats. Il n'avait pas compté avec leur fierté : «Les Anglais veulent nos armes, disaient-ils. Qu'ils viennent donc les prendre».

Cependant les plus menaçants étaient les Turcs, déjà en marche pour prendre possession du Caire et qui étaient arrivés à El-Khanka, à quatre heures de route de la capitale. Kléber somma le vizir Youssef-Pacha de repasser la frontière syrienne puisque lord Keith avait dénoncé la convention d'El-Arish. Youssef Pacha répondit que, pour lui, la convention restait valable et à son tour somma Kléber de lui livrer le Caire. La bataille fut immédiatement engagée près du village d'El-Matarieh (20 mars 1800, 29 ventôse an VIII). Elle a porté le nom d'Héliopolis, l'action décisive s'étant livré non loin de l'obélisque.

Les effectifs que les Turcs avaient en ligne dans cette bataille ont été probablement exagérés. Il convient de les ramener de 70 ou 80.000 à 65 dont 50 de cavalerie, tandis que les Français étaient au nombre de 15.000 (exactement 14.350 d'après les états) et non 10.000 comme on l'a dit. L'ennemi n'en fut pas moins mis en déroute bien qu'il eût une artillerie formée par des instructeurs français durant la mission du général Aubert-Dubayet à Constantinople. Poursuivi, le Grand Vizir abandonna Salahieh et repassa en Syrie avec cinq cents cavaliers tandis que le reste

de son armée se répandait en désordre à travers l'Égypte. Les pertes des Français avaient été presque insignifiantes.

La journée d'Héliopolis ne terminait pourtant pas tout. Deux circonstances, l'une heureuse et l'autre qui ne l'était pas, avaient accompagné cette victoire. En premier lieu, Mourad-bey s'était, pendant la bataille, tenu en vue des deux armées sans intervenir. Conformément à un accord conclu avec Kléber, il se réservait de passer du côté du vainqueur, faisant secrètement des vœux pour les Français dont il allait devenir l'allié et dont il préférait la domination sur l'Égypte à celle du sultan. Mais, d'autre part, soit que ce mouvement lui eût échappé, soit plus probablement et comme il l'expliquait lui-même qu'il ne disposât pas de forces suffisantes pour le prévenir, Kléber ne put empêcher les Turcs échappés à l'assaut d'El Matarieh de déborder sa gauche et d'entrer au Caire, au nombre de 8 à 10.000, sous les ordres de Nassif Pacha auquel s'étaient joints environ 2.000 Mamelouks commandés par Ibrahim, devenu désormais l'adversaire de Mourad.

Ce fut la cause de ce qu'on appelle la seconde révolte du Caire, plus grave que la première, mais qui a été grossie autant qu'elle et peut-être encore plus dénaturée. Le récit qu'en donnent les mémoires de Berthier (qui ne fut pas témoin de l'événement puisque, comme nous l'avons vu, il était parti en même temps que Bonaparte), prête à cet événement un caractère d'atrocité. On a cru voir des foules fanatiques et jusqu'aux habitants des villages «soulevés et armés», alors qu'ils n'avaient même pas de gros bâtons. Il n'est pas contestable qu'il y eut de graves excès, assassinats et pillages dans le quartier européen, dans les maisons des Grecs, des Coptes, des chrétiens de Syrie. Des observateurs de sang-froid comme Richardot, qui met les choses au point, notent toutefois que le gros de la population s'abstenait autant que possible de prendre part à une lutte dont elle faisait les frais, n'ayant aucune raison de désirer le gouvernement des Osmanlis. «Les Égyptiens ne savent-ils pas que toujours ils ne peuvent que perdre à la guerre, quel que soit le parti des vainqueurs»?

Si Nassif-Pacha trouva des concours, ce fut par la terreur et en annonçant que les Français avaient été taillés en pièces, ce que semblait confirmer son entrée au Caire dont il venait prendre possession au nom du sultan Sélim. Retranchés à Boulaq, les Turcs n'étaient pourtant pas entièrement maîtres de la capitale, où une garnison française était demeurée. Ils en occupaient la partie nord-est, assiégeant le quartier général de la place Esbékieh. Néanmoins Kléber put pénétrer dans sa résidence contre laquelle se brisèrent les efforts des assaillants jusqu'au moment où ils commencèrent à être refoulés à leur tour. C'est sur cette place et dans les rues adjacentes que se concentra la lutte car «aucun autre quartier n'eut à souffrir de cette guerre intérieure qu'on s'est efforcé de qualifier de révolte du Caire contre toute raison, on peut même dire contre toute bonne et sage politique de notre part». (Richardot.) Si, en effet, la ville entière s'était soulevée, les Français n'eussent pas été assez nombreux pour la réduire. Ils y gardaient des partisans, quoique les plus notables de ceux-ci fussent surveillés ou persécutés et que Nassif-Pacha eût fait empaler Mustapha agha, chef de la police sous Bonaparte.

Kléber, se souvenant des leçons de son ancien chef, eut le mérite de comprendre que toute la population du Caire n'était pas hostile, que le fanatisme était excité et exploité par les Turcs qui contraignaient les muezzins à maudire les infidèles. Mais il avait gardé des relations secrètes avec les cheiks. Il se servait aussi des intelligences que Mourad avait dans la ville. Enfin Mamelouks, Osmanlis, Égyptiens des diverses religions avaient des intérêts trop divers pour que la réunion de tous fût à craindre.

Kléber fut donc bien inspiré en s'abstenant d'une action précipitée. A vouloir reprendre la capitale en une fois et de vive force il se serait exposé soit à faire accabler ses troupes dans une guerre de rues, soit à détruire cette grande cité. Il préféra avec sagesse localiser la répression. Boulaq fut pris d'assaut et mis à sac pour répondre par la terreur au terrorisme qu'exerçaient les Turcs. En même temps des nouvelles successives convainquaient la population que les Turcs n'étaient pas aussi

puissants qu'ils le prétendaient. Ce fut d'abord la reprise de Damiette par le général Belliard, que balançait il est vrai un coup de main des Anglais et des Turcs sur Rosette, puis l'alliance proclamée avec Mourad qui faisait savoir qu'il était désormais «un sultan français» et que les Français et lui ne faisaient qu'un.

Lorsqu'enfin Nassif et Ibrahim, attaqués dans l'espèce de citadelle qu'ils avaient formée dans la maison Sitteh Fatmé, durent se rendre, obtenant seulement la vie sauve, il y avait près d'un mois que durait la reprise du Caire (25 avril 1800). Le rapport de Kléber note qu'à la suite des Turcs trois à quatre mille habitants quittèrent la ville pour échapper à la vengeance des Français, ce qui tendra à prouver que le nombre de ceux qui avaient pris une part active à l'insurrection et se sentaient compromis était assez réduit.

L'Égypte était reconquise jusqu'à Suez d'où les Anglais venaient d'être expulsés. Kléber avait réparé sa lourde erreur et démontré combien était faux le jugement qu'il avait porté sur l'avenir de l'expédition dans un moment de faiblesse. Après avoir dit qu'il n'avait pas les moyens de résister à une attaque de l'Angleterre et de la Turquie, il leur avait arraché en quelques semaines le pays dont il avait eu l'imprudence de leur livrer la moitié dans une négociation irréfléchie.

Dès lors, maître de la situation, il ne s'occupa plus que d'administrer l'Égypte, revenue au calme. Les méthodes de Bonaparte, qu'il avait tant critiquées, furent remises en honneur. La clémence de l'ancien chef fut elle-même imitée, et tandis que les villes rebelles attendaient des châtiments impitoyables, Kléber se contenta de leur infliger des amendes.

Les derniers jours qui lui restaient à vivre, il les employa à effacer les traces de l'invasion turque, à entreprendre des travaux d'utilité publique, à corriger des abus, à réorganiser les finances et à fortifier l'armée en développant les formations auxiliaires, légions grecque, copte et syrienne auxquelles s'ajoutaient d'anciens Mamelouks et même des noirs, achetés au Darfour, et dont Bonaparte avait déjà entrevu l'aptitude à faire de bons

soldats. On peut dire que l'établissement des Français, après l'épreuve qu'ils venaient de subir, n'avait jamais paru plus solide. Le peuple d'Égypte avait cru un momeut leur perte certaine. Il les regardait maintenant comme les «souverains absolus et incommutables d'un pays dont aucune puissance ne pourrait plus les forcer à sortir». C'est à ce moment que Kléber fut assassiné.

Il ne le fut pas par un Égyptien. Son meurtrier, Soleyman, écrivain public, «entré dans le combat sacré contre les infidèles», était venu d'Alep, sa ville natale. L'agha des janissaires de cette ville ayant demandé quelqu'un qui voulût tuer le général des Français, Soleyman s'était présenté, avait postulé pour récompense la grâce de son père, marchand de beurre, emprisonné pour fraude dans son commerce, et avait reçu quelque argent pour faire le voyage. Arrivé au Caire et ayant reçu l'hospitalité à la grande mosquée, il s'était ouvert de son projet à quatre lecteurs du Coran, originaires de Gaza, c'est-à-dire Syriens comme lui. Ceux-ci avaient eu le tort grave de ne pas avertir les autorités et alléguèrent pour leur défense qu'ils n'avaient pas pris au sérieux le secret que cet inconnu était venu leur confier. Soleyman el-Haleby s'était attaché aux pas de Kléber, l'avait même suivi pas à pas à Gizeh jusqu'au moment où, s'étant glissé dans les jardins de la résidence, il s'approcha du général en chef sous prétexte de demander l'aumône ou de lui remettre un placet et lui porta quatre coups de poignard, blessant en outre l'architecte Protain.

C'était le 14 juin 1800. Ce jour-là, à Marengo, presque à la même heure, Desaix qui, à la demande du premier consul, avait quitté l'Égypte avec Davout aussitôt après la signature de la convention d'El-Arish, était tué à son tour en assurant la victoire par son arrivée sur le champ de bataille. Ainsi, par une rencontre singulière, disparaissaient à la fois celui que les Égyptiens avaient surnommé le *sultan juste* et celui que, depuis Héliopolis, ils appelaient le *sultan fort.* Mais le successeur de Kléber, celui par qui les Français allaient perdre définitivement l'Égypte, ne devait recevoir aucun surnom.

VIII. — COMMANDEMENT DE MENOU.

ÉVACUATION DE L'ÉGYPTE.

Les officiers chargés de l'instruction du crime s'étaient préoccupés de savoir si l'assassin n'avait pas eu de complices et s'il ne se formait pas au Caire une conspiration contre les Français. Rien de semblable ne fut révélé. Le meurtre du général en chef était bien l'œuvre d'un solitaire, instrument de la vengeance turque. Les funérailles solennelles de Kléber furent célébrées. Puis Soleyman fut empalé après avoir eu le poignet droit brûlé, les juges ayant décidé de choisir «un genre de supplice en usage dans le pays pour les plus grands crimes et proportionné à la grandeur de l'attentat». Les quatre lecteurs d'El-Azhar qui avaient reçu la terrible confidence furent condamnés à mort. Trois eurent la tête tranchée, le quatrième ayant pris la fuite.

L'Égypte resta calme et condamna l'assassinat du chef français. Ce n'était pas d'elle qu'allait venir la fin de l'expédition, fin malheureuse et désormais prochaine. Kléber mort, le général le plus ancien en grade se trouvait investi du commandement. C'était Menou à qui il était réservé, par une singulière ironie du sort, de perdre l'établissement français d'Égypte, bien qu'il en fût le plus ferme partisan.

Napoléon, dans ses *Mémoires*, a dit de Menou qu'il était instruit, bon administrateur, intègre et brave et il ajoute qu'«il était impossible alors de prévoir à quel point Menou avait d'incapacité pour la direction des affaires de la guerre». Sur ce point, Napoléon avait eu une singulière absence de mémoire. Nul mieux que lui ne devait connaître cette incapacité. Si, au 13 Vendémiaire, la direction de la force armée avait été confiée au général Bonaparte, c'était justement parce qu'il avait fallu destituer Menou, trop faible en face des sections parisiennes insurgées contre le Directoire. Telle avait même été l'occasion qui avait permis à Bonaparte de sortir de l'obscurité. Il ne pouvait donc pas s'abuser sur

les qualités militaires de son successeur à la tête de l'armée d'Égypte. Mais le premier Consul se souvint que Menou avait protesté contre l'évacuation et qu'il était l'un des plus ardents parmi les «colonistes», ayant adopté l'Égypte jusqu'à se faire musulman, comme nous l'avons vu (ce qui, disait Napoléon, «était assez ridicule mais fort agréable au pays») et jusqu'à signer tous ses ordres Abdallah J. Menou. De plus, l'ancienneté l'ayant désigné, il fut confirmé dans son commandement par le premier Consul pour plusieurs motifs dont le principal était qu'aucun autre choix ne s'imposait, si peu même que, sous le coup de la mort de Kléber, la tâche paraissant trop lourde, personne ne voulait s'en charger. Ce fut au point qu'une contestation s'éleva entre le général Menou et le général Reynier, non pour savoir qui aurait la place, mais lequel la céderait à l'autre. Menou, alors âgé d'environ cinquante ans, allégua, pour décliner le commandement, des raisons qu'il ne tarda pas à regretter. Il invoquait son inexpérience de la guerre qu'il n'avait pas faite activement, n'ayant pour ainsi dire pas quitté Rosette depuis l'arrivée de l'armée d'Orient. Il ajoutait qu'il était moins connu des troupes que le général Reynier. Celui-ci s'en tenait au réglement auquel il ne pouvait être dérogé que par une renonciation volontaire que Menou, à la vérité, n'offrit pas. Mais Menou ne fut pas plus tôt général en chef que Reynier fut froissé de n'avoir pas été reconnu le plus capable.

Un esprit de mésentente, de division et d'opposition se répandit alors dans les états-majors, le même qu'au début du gouvernement de Kléber, les officiers de l'armée du Rhin, dont était Reynier, regrettant plus que jamais de se morfondre en Afrique lorsque leurs camarades prenaient part à des victoires en Europe.

Naturellement dépourvu de prestige, Menou était peu respecté. On lui reprochait, lui qui ne s'était pas battu, de mal parler de Kléber et même du premier Consul auquel il adressait cependant des protestations de dévouement emphatiques et enflammées. L'armée n'estimait qu'à moitié ce «ci-devant», ce baron de Menou, maréchal de camp au moment de la Révolution et député de la Noblesse de Touraine aux États-Généraux, qui,

depuis, avait fait sa carrière à Paris dans les couloirs des assemblées et les antichambres des ministres. Sans compter le désir du retour en France, qui se réveillait avec force, il y avait là le principe d'une mauvaise volonté, d'une insubordination, d'un manque de confiance réciproque, toutes choses qui devaient être funestes et dont le nouveau général en chef ne fut pas tout à fait innocent. Il commit des maladresses dont la plus grave fut de marquer de l'hostilité aux opposants, de s'entourer de ceux qui pensaient comme lui, sincèrement ou par flatterie, et d'écarter les autres officiers généraux. Le germe de la ruine fut là.

Il semble néanmoins qu'en raison de son insuffisance militaire et de ses fautes de tact on ait poussé trop loin la sévérité à l'égard de Menou. Thiers reconnaît qu'administrateur laborieux il fit de bonnes choses, mais en fit aussi de mauvaises et surtout en fit trop. Il l'accuse d'avoir compromis l'établissement de la France en Égypte. «Cette manie d'assimiler une colonie à la métropole et de croire qu'en la froissant on la civilise possédait Menou comme tous les colonisateurs peu éclairés et plus pressés de faire vite que de faire bien».

Il avait surtout la manie légiférante. C'était le chef qui entre dans les moindres détails, contrairement au précepte des Romains. Sans répit, il publiait des arrêts et des réglements sur toutes choses, réformant et organisant, du petit au grand, les finances, la justice et l'agriculture, l'assiette et la perception des impôts, les services de santé publique, le contrôle des monnaies. Un jour il prescrivait l'enseignement de l'anatomie, un autre jour il interdisait l'usage du haschich aux Égyptiens, puis celui de l'alcool à ses soldats, ou déclarait le «prix du sang» périmé en matière criminelle. Cependant il tenait aussi la main à une scrupuleuse honnêteté de l'administration française. Il réprima les «déprédations», allant pour les punir jusqu'à faire des additions au code pénal militaire et par là se créa des ennemis, non moins qu'en proclamant très haut, ce qui retombait sur la mémoire de Kléber, soupçonné un jour de malversations, qu'il avait trouvé après lui des «plaies profondes».

C'était certainement injuste. Au moment où Soleyman commit son

crime, l'ordre était rétabli, la prospérité était revenue. Le mouvement des ports était actif. Les Grecs, naviguant sous le pavillon turc, assuraient à Alexandrie, à Damiette et à Rosette les échanges qui, d'autre part, se faisaient par les Arabes à Suez et à Cosseir. Les caravanes, protégées par une bonne police, étaient régulières. Enfin, conformément au programme que Bonaparte avait tracé, on continuait d'outiller l'Égypte. L'isolement, comme plus tard le Blocus continental, stimulait l'esprit inventif des Français. L'ingénieur Conté, avec ses équipes d'ouvriers militaires, peut être regardé comme l'initiateur de l'industrie européenne en Égypte.

Il n'en est pas moins vrai que si Menou était trop porté à voir partout des abus, à s'admirer lui-même et à aller trop vite, que s'il était en outre déclamateur, il était bien dans l'esprit de l'expédition. Il était convaincu que sa mission était d'apporter sur la terre d'Égypte les idées et les méthodes de l'Occident, le progrès et les lumières. Il imitait assez grossièrement Bonaparte. Il l'a continué plus qu'on ne consent à le reconnaître. Un peu «ridicule», comme le disait Napoléon, mais sincère, sa sympathie pour la religion musulmane répondait encore à la politique de son ancien chef. Les huit ou neuf mois d'administration civile de Menou (de juin 1800 à mars 1801) ont laissé des traces bienfaisantes. Lui-même, dans sa proclamation du 6 brumaire an IX aux habitants de l'Égypte, pouvait se féliciter des résultats acquis, la justice pour tous, l'impôt exact et payé sans bastonnade, la propriété respectée, le commerce protégé : «Vous étiez malheureux, l'armée française est venue en Égypte pour vous porter le bonheur».

Menou fut surpris par la guerre dans ses travaux de Solon et de Lycurgue. Pendant plusieurs mois, il avait joui d'une tranquillité complète. D'ailleurs le premier Consul tenait la promesse qu'il avait faite en quittant l'Afrique. Il s'occupait de ravitailler l'armée d'Orient, de lui envoyer des renforts, des munitions et aussi des nouvelles, sachant combien l'isolement était pénible au corps expéditionnaire. Loin de négliger sa conquête, elle continuait de tenir une place dans sa pensée et dans ses calculs. «La grande affaire est de soutenir l'Égypte», écrivait-il le 15 janvier 1801,

huit jours avant que Gantheaume sortît de Brest avec son escadre pour tenter de parvenir à Alexandrie. Il importait au premier Consul que l'Égypte, au moment de la paix générale, fût encore occupée par les Français, autant qu'il importait à l'Angleterre que la France ne l'eût plus en main.

Dans sa première proclamation à l'armée, Menou avait fait une allusion, cruelle pour la mémoire de Kléber, à la «capitulation» d'El-Arish. Il avait ajouté que seul, à l'avenir, le gouvernement de la République ratifierait ce qui pourrait être conclu entre l'armée française et les puissances ennemies. L'avenir devait apporter un triste démenti à cette promesse. Menou était fermement résolu à défendre l'Égypte si elle était encore attaquée. Seulement, lorsque l'ennemi se présenta, il ne prit pas les moyens de le repousser.

Plus tard, Napoléon disait à Las-Cases : «Menou était tout à fait incapable. Les Anglais vinrent l'attaquer avec 20.000 hommes; il avait des forces beaucoup plus nombreuses et le moral des deux armées ne pouvait pas se comparer. Par un aveuglement inconcevable, Menou se hâta de disperser toutes ses troupes dès qu'il apprit que les Anglais paraissaient; ceux-ci se présentèrent en masse et ne furent attaqués qu'en détail.» L'empereur faisait aussi allusion aux violents désaccords de Menou et de Reynier, mésintelligence par laquelle l'armée était devenue «un champ d'intrigues». L'exilé de Sainte-Hélène ne savait pas tout ou ne voulait pas tout dire.

Il est certain que, le 4 mars 1801, lorsqu'on apprit que la flotte anglaise avait paru devant Aboukir, plusieurs généraux, parmi lesquels était Reynier, essayèrent de faire comprendre au commandant en chef qu'il devait s'opposer au débarquement avec toutes ses forces. Menou les dispersa. Il répondit qu'il devait veiller à la frontière de Syrie et donna à Reynier l'ordre formel de se rendre à Belbeïs. Il est encore certain que cette frontière de Syrie, Menou cessa d'y veiller au moment précis où le vizir, encouragé par le premier succès des Anglais, se décidait à prendre l'offensive. Menou, dit Thiers, «était absolu dans ses ordres tout en restant incertain dans ses idées.» Il repoussait les conseils de subordonnés qu'il regardait comme ses adversaires et le danger était loin d'avoir refait l'union. Menou se rappelait trop la démarche comminatoire à laquelle presque tous les généraux s'étaient livrés auprès de lui pour le sommer de les ramener en France, la fronde à la fois civile et militaire à laquelle s'était mêlé l'ancien conventionnel Tallien, adjoint à l'expédition au titre d'économiste et que le commandant en chef avait dû expulser d'Égypte, le priant de «porter ailleurs son souffle pestilentiel». Le moment où l'on avait appris, à n'en pouvoir douter, que les Anglais rassemblaient leurs forces à Rhodes et à Macri était donc celui où la discorde était le plus âpre, où les généraux Damas et Lanusse écrivaient à leur supérieur des lettres injurieuses. Ces querelles devaient durer et même s'envenimer au milieu de la défaite. Quelques jours avant que le siège d'Alexandrie commençât, Menou ordonnait l'arrestation de Reynier et de Damas et les expédiait en France avec deux autres militaires presque aussi élevés qu'eux dans la hiérarchie.

L'état moral de l'armée était donc aussi mauvais qu'il pouvait l'être et si les dispositions prises furent détestables, si, malgré tout, quelques-uns de ceux, comme Lanusse, qui croyaient avoir le plus à se plaindre, se firent bravement tuer, quelques autres restèrent dans une coupable inaction, par dégoût et par un désir secret d'en finir. Toutes ces raisons expliquent pourquoi l'armée qui s'était si énergiquement ressaisie à Héliopolis se fit battre en détail et renvoyer d'Égypte un an après l'avoir reconquise.

Le 8 mars 1801, le général Friant (le seul, ou peu s'en faut, qui n'eût pris part à aucune des disputes et des intrigues où se dissolvait l'armée), ne disposant pas de plus de 1500 hommes, n'avait pu empêcher le débarquement de 18.000 ennemis appuyés par le canon de la flotte anglaise. Ce fut le jour fatal selon certains récits. Une version différente met au 13 mars le commencement de la débâcle. A ce combat, connu sous le nom de combat de Nicopolis, Friant et Lanusse ne concertèrent pas leurs efforts. L'artillerie française ne semble pas avoir profité de la position qu'elle occupait au camp des Romains d'où il eût été facile, malgré la supériorité

numérique de l'ennemi, d'arrêter les Anglais en marche sur l'étroite digue vers Alexandrie. A propos de cette affaire, le mot de trahison a même été prononcé par Richardot.

Huit jours plus tard, Menou, ayant enfin compris le danger et étant arrivé avec des renforts, chercha à jeter les Anglais à la mer. Ce fut la bataille indécise de Canope (21 mars), à laquelle le général en chef assista avec une sorte d'apathie, laissant faire ses subordonnés. Après cet échec sanglant (2500 Français hors de combat, trois généraux blessés à mort, dont Lanusse), la prudence avec laquelle se comportait l'armée anglaise permettait encore de concentrer les forces françaises. Il fut laissé au Caire trop de soldats qui eussent été nécessaires ailleurs, trop peu pour défendre cette grande ville. Le 10 mai, par une sanction de cette faute nouvelle, les Anglais, déjà maîtres de Rosette, s'emparaient de Rahmanieh où personne n'était venu au secours du général Lagrange.

Dès lors tout fut perdu. Menou, enfermé dans Alexandrie, se trouva coupé de Belliard resté inutilement au Caire, d'où il sortit pour chercher une nouvelle bataille d'Héliopolis que les Turcs lui refusèrent et où il rentra humilié. Le jugement de Thiers n'est que trop vrai : «Ce fut partout la plus honteuse faiblesse avec la plus déplorable incapacité».

D'ailleurs tout s'en mêlait. Gantheaume était venu se réfugier à Toulon, avec la flotte qui devait apporter des renforts à l'armée d'Orient. Mourad-bey, dont la fidélité ne s'était pas démentie un instant, mourait sur ces entrefaites et ses mamelouks cessaient d'être sûrs. Un corps de six mille Turcs, débarqué à Aboukir, ralliait les Anglais commandés par Abercromby. Le vizir approchait du Caire. Un débarquement de cipayes venait d'avoir lieu à Cosséir. Toutes ces nouvelles achevèrent de démoraliser l'armée et de la convaincre qu'il n'y avait plus rien à tenter pour sauver l'Égypte. On peut dire que les Français furent vaincus par eux-mêmes.

Menou avait juré qu'on ne reverrait pas une capitulation d'El-Arish et qu'aucune reddition ne serait valable avant d'avoir été ratifiée à Paris. Il

avait écrit au premier Consul en lui promettant «de se battre jusqu'à la mort et de rendre à jamais mémorable la défense des Français en Égypte.» Le 27 juin, le général Belliard capitulait au Caire et les Anglais lui accordaient les conditions les plus honorables et les plus douces, ayant hâte surtout que l'Égypte fût évacuée. Menou resta assiégé dans Alexandrie, où, retrouvant de la résolution trop tard et de l'énergie à la dernière heure, il se flattait de recommencer Masséna à Gênes. Le 19 juillet il avait assuré fièrement Sidney Smith que les troupes placées sous ses ordres ne se conduiraient pas comme celles de Belliard au Caire. Le 2 septembre 1801, Menou en fut réduit à se rendre à son tour. L'expédition d'Égypte était finie.

IX. — RÉSULTATS ET CONSÉQUENCES.

Et pourtant, malgré cet épilogue qui était comme un enlisement, elle n'avait pas était vaine. Elle ne l'avait pas été non plus malgré l'incertitude des buts que la France s'était proposés.

Voulait-on un établissement durable? Cherchait-on une diversion et une monnaie d'échange dans la guerre avec l'Angleterre qui alors dominait tout? Même dans l'esprit de Bonaparte, ces idées n'étaient pas claires. On parlait quelquefois de l'Égypte comme d'une «colonie» destinée à remplacer celles que la Révolution avait perdues et qui, par sa richesse, par son incomparable situation, vaudrait cent fois mieux que Saint-Domingue. D'autres fois elle était considérée comme un gage et un moyen de négocier. On n'avait pas voulu mettre en question la suzeraineté de la Turquie. On avait annoncé aux habitants qu'on venait les délivrer et les aider à se diriger eux-mêmes. Il avait été procédé tantôt à des tentatives d'assimilation et tantôt à des ébauches de gouvernement local parfaitement contradictoires. En fait, le régime avait été celui de l'occupation militaire bienveillante, un régime provisoire, jamais défini, et qui n'était ni tout à fait la colonie ni tout à fait le protectorat.

Il y a eu, et c'est l'essentiel, présence des Français en Égypte. Cette présence a laissé des traces sans proportion avec la faible durée de l'expédition. Cet effort de trois années, ayant avorté avant la paix d'Amiens, n'a eu aucun effet politique ni matériel. On eût dit que Bonaparte et le Directoire avaient perdu du temps et des hommes pour rien. Aussi ne manquait-il pas de gens pour se plaindre qu'on eût poursuivi aux bords du Nil une brillante folie et une vaine chimère.

Mais en premier lieu, l'établissement français en Égypte a été l'œuvre de Bonaparte. Et elle porte son empreinte de même que son nom y reste attaché. Il n'est déjà pas tout à fait négligeable pour l'histoire qu'il en soit revenu avec un élément essentiel de sa légende qui lui conférait un prestige nouveau. Désormais, un reflet oriental, répandu sur sa personne, excite une curiosité qu'il entretiendra artistement par son sabre à la turque et son mamelouk Roustan. C'est, pour la physionomie du premier Consul, l'équivalent des sphinx dans les mobiliers du style Empire. Il est encore moins indifférent que Bonaparte, au contact de l'Orient, ait complété et développé sa vue du monde et de l'homme. Deux de ses penchants s'y sont fortifiés. D'abord une tolérance fondée sur un certain mépris de l'espèce humaine. C'est en Égypte qu'il a perdu les dernières illusions de sa jeunesse, qu'il s'est, peut-on dire, vraiment déniaisé. Il y acheva, de son propre aveu, de se dégoûter des idées de Jean-Jacques Rousseau. Il se confirma dans la pensée, qui lui était déjà venue en Italie, que, pour le gouvernement, les principes de la Révolution étaient loin de suffire à tout. C'est là aussi qu'il apprit la trahison de Joséphine et, qu'après en avoir vivement souffert, il s'affranchit de cette passion et prit sa première maîtresse. Ensuite le côté poétique de son esprit et de son langage s'est enrichi. S'il n'a pas trouvé la formule selon laquelle «le désert est monothéiste», il subissait l'attrait de cet «océan de pied ferme», et ne l'avait «jamais traversé sans une certaine émotion.» On l'y a vu parfois plongé dans de véritables méditations religieuses. En foulant le sol des Pharaons, le sens inné qu'il avait de la grandeur historique est devenu plus fort. Son mot de la bataille des Pyramides est pompeux mais sincère. Rendre au jour ce

passé enseveli est une idée qui l'exaltait. Par la création de l'Institut d'Égypte et par la publication de la *Description de l'Égypte,* on peut dire qu'il a été le parrain de l'égyptologie.

Mais surtout il a achevé l'apprentissage de souveraineté qu'il avait commencé en Italie. On s'étonne moins qu'à trente ans il ait été mûr pour diriger la France quand on voit tout ce qu'il a déjà appris en gouvernant deux pays si différents. Il a bien eu ses proconsulats, à la manière d'un patricien de Rome. Il a fait au Caire ce qu'il fera premier Consul à Paris, tout comprendre, tirer parti de tout avec un bon sens profond. La façon dont il parle des Bédouins dans ses *Mémoires* caractérise sa méthode et explique ses succès : «Les Arabes bédouins sont la plus grande plaie de l'Égypte. Il ne faut pas en conclure qu'on doive les détruire; ils sont, au contraire, nécessaires. Sans eux, ce beau pays ne pourrait entretenir aucune communication avec la Syrie, l'Arabie, les Oasis... Détruire les Bédouins, ce serait, pour une île, détruire tous les vaisseaux parce qu'un grand nombre sert à la course des pirates.»

Il a eu aussi la vision de l'avenir : «Que serait ce beau pays après cinquante ans de prospérité et de bon gouvernement? L'imagination se complaît dans un tableau aussi enchanteur.» Il ne se montrait pas peu fier d'avoir prouvé contre Volney qu'il n'était pas impossible de concilier la présence d'une armée occidentale avec les principes du Coran. Il avait fait beaucoup mieux. Par une sorte de tact naturel, il avait apporté à l'Égypte de ce temps toute la part d'occidentalisme qu'elle pouvait recevoir pour en tirer profit et sans en être rebutée. Ce fut, peut-on dire, dosé de main de maître. C'est ainsi qu'Albert Sorel a pu écrire : «Tout ce qui a fructifié en Égypte est sorti de cette alluvion de la conquête française, du sillon tracé et creusé par Bonaparte et ses compagnons.» L'image est juste. Ils avaient ensemencé la terre. Méhémet-Ali s'est souvenu du chef français. Et quand Ferdinand de Lesseps a réalisé l'idée du canal de Suez, il la tenait des Saints-Simoniens et, par les Saints-Simoniens, de Napoléon.

Ce que l'expédition de 1798 a encore laissé en Égypte, c'est la diffusion de la pensée, de la langue, des lois françaises. La conquête territoriale

s'est traduite en peu de temps par un échec. La réussite, dans le domaine spirituel, a été longue et brillante. Et il n'en est pas moins vrai que c'est une armée, que ce sont des soldats, leurs sacrifices et leurs victoires, qui ont apporté à leur suite tant d'idées, tant d'avenir et tant de promesses de renouveau.

PRINCIPAUX OUVRAGES
SUR L'EXPÉDITION FRANÇAISE EN ÉGYPTE.

BIBLIOGRAPHIE.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE.

KIRCHEISEN (F.), *Bibliographie napoléonienne.*

MAUNIER (R.), *Bibliographie économique, juridique et sociale de l'Égypte moderne (1798-1916).* Le Caire, 1918.

GUÉMARD (G.), *Supplément (addenda et corrigenda) à la bibliographie économique, juridique et sociale de l'Égypte moderne (1798-1916) de M. René Maunier (l'Égypte contemporaine,* 1925, p. 240-260)[1].

JOURNAUX DE L'ÉPOQUE.

Le Courrier de l'Égypte, 116 fascicules in-8° du 12 fructidor an VI (1798) au 20 prairial an IX (1801).

La Décade égyptienne. Journal littéraire et d'économie politique. 3 vol. In-8°, an VII (1799) — an VIII (1800).

Mémoires sur l'Égypte, publiés pendant les campagnes du Général Bonaparte, dans les années VI et VII, à Paris, imprimerie de P. Didot l'aîné, 4 vol. In-8°, an VIII (1799) — an XI (1802). Traduction anglaise, In-8°, 1800.

SOURCES. DOCUMENTS.

Conquêtes des Français en Égypte, Paris, an VII (1799). In-8°, par P. E. H.....n. ex C. O. G., (P. E. Herbin de Halle).

[1] C'est dans ces deux excellentes nomenclatures de Maunier et de Guémard où nous avons surtout puisé pour établir cette bibliographie sommaire.

Pièces diverses et correspondance relatives aux opérations de l'Armée d'Orient en Égypte, imprimées en exécution de l'arrêté du Tribunat, en date du 7 nivose an IX de la République française (Paris, Baudouin, messidor, an IX).

Copies of original letters from the army of Bonaparte in Egypt intercepted by the Fleet under the command of Lord Nelson, London, 1798. In-8°.

Correspondance de l'Armée française en Égypte interceptée par l'escadre de Nelson, publiée à Londres avec une introduction et des notes de la chancellerie anglaise. Traduction en français... par E. T. Simon, Paris, an VIII. In-8°. Nouvelle traduction avec notes de Lorédan Larchey, Paris, 1866. In-16.

Relation de l'Expédition de Syrie et de la bataille d'Aboukir... imprimée sur les pièces originales et officielles, Paris (vers 1799). In-16.

Damas (Général Comte F. E. de), *Rapport fait au Gouvernement français des événements qui se sont passés en Égypte depuis la conclusion du traité d'El-Arych jusqu'à la fin de prairial an VIII (1800)*, Le Caire, an VIII (1801). In-4°.

Larry (D. J.), *Relation historique et chirurgicale de l'expédition de l'Armée d'Orient en Égypte et en Syrie*, Paris, an XI (1803). In-8°.

Abd el-Rahman el-Djabarti, *Journal de... pendant l'occupation française en Égypte, suivi d'un précis de la même campagne par Mo'allem Nicolas El-Turki...* trad. Alex. Cardin, Paris, 1838. In-8°. Nouvelle traduction parue en 1891-1896 au Caire sous le titre : *Merveilles biographiques et historiques.*

Nakoula el-Turk, *Histoire de l'expédition des Français en Égypte.* Trad. de l'arabe par Desgranges, Paris, 1839.

MÉMOIRES. VOYAGES.

Norry (Ch.), *Relation de l'expédition d'Égypte, suivie de la description de plusieurs des monuments de cette contrée*, Paris, an VIII (1800).

Berthier, *Relation des campagnes du général Bonaparte en Égypte et en Syrie*, Paris, an VIII (1801). In-8°.

Millet, *Le chasseur Pierre Millet. Souvenirs de la campagne d'Égypte (1798-1801)*, Paris, 1803. In-16.

Miot (I.), *Mémoires pour servir à l'histoire des expéditions en France et en Syrie*, Paris, 1804. In-8°, 2° édition en 1814.

Thoumas, *L'agenda de Malus. Souvenirs de l'expédition d'Égypte, 1798-1801*, Paris, 1892. In-8°.

Pietro (D. de), *Voyage historique en Égypte pendant les campagnes des généraux Bonaparte, Kléber et Menou*, Paris, 1818. In-8°.

Niello-Sargy, *Mémoires secrets et inédits pour servir à l'histoire contemporaine sur l'expédition d'Égypte*, publiés par M. Alphonse de Beauchamp, Paris, 1825. In-8°.

Chanut, *Campagnes de Bonaparte en Égypte et en Syrie*, Paris, 1832. In-16.

Krettly, *Souvenirs historiques du capitaine Krettly, ancien tambour-major des guides d'Italie et d'Égypte...* publiés par Grandin, Paris, 1838. In-8°. 2° édition en 1839.

Richardot, *Nouveaux mémoires sur l'armée française en Égypte et en Syrie*, Paris, 1848. In-8°.

Lacorre (A.), *Journal d'un commis aux vivres pendant l'expédition d'Égypte*, Bordeaux, 1852. In-8°.

Roy (J. J. F.), *Les Français en Égypte ou souvenirs*, Tours, 1858. In-8°.

Galli (H.), *Journal d'un officier de l'armée d'Égypte. L'armée française en Égypte, 1798-1801*, Paris, 1883. In-16.

Bricard, *Journal du canonnier Bricard (1792-1802)*, Paris, 1891. In-16.

Guitry, *L'armée de Bonaparte en Égypte*, Paris, s. d. (1897). In-8°.

Dragon d'Égypte, *Journal d'un...*, Paris, 1899. In-8°.

Geoffroy Saint-Hilaire (E.), *Lettres écrites d'Égypte... recueillies et publiées avec une préface et des notes par E. T. Hamy*, Paris, 1901. In-16.

Thurman (L.), *Souvenirs du Capitaine...*, Paris, 1902. In-16.

Doguereau (Général J.-P.), *Journal de l'expédition d'Égypte, publié par M. de la Jonquière*, Paris, 1904. In-8°.

Jollois (P.), *Journal d'un ingénieur attaché à l'expédition française (1798-1802), publié par P. Lefèvre-Pontalis*, Paris, 1904. In-8°.

OUVRAGES GÉNÉRAUX MODERNES.

La Jonquière (C. de), *L'Expédition d'Égypte (1798-1801)*, Paris, s. d. 5 vol. In-8°.

Miger (P. A. M.), *Tableaux historiques des campagnes de Napoléon en Italie, en Égypte*, Paris, 1810. In-folio.

Martin (P.), *Histoire de l'expédition française en Égypte*, Paris, 1815, 2 vol. In-8°.

Dumas (Comte M.), *Précis des événements militaires ou Essais historiques sur les campagnes de 1799 à 1814*, Paris, 1817-1819, 19 vol. In-8° et 1 atlas in-folio (t. VII sur l'expédition d'Égypte).

Gourgaud (général), *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous le règne de Napoléon*, Paris, 1823, 2 vol. In-8°.

Las Cases (Comte de), *Mémorial de Sainte-Hélène*, Paris, 1823-1824, 9 vol.

Ader, *Histoire de l'expédition d'Égypte et de Syrie*, Paris, 1826. Plusieurs éditions.

Magallon (J. D.), *Expédition d'Égypte et de Syrie*, Paris, 1826. In-32.

Noë (Comte de), *Mémoires relatifs à l'expédition anglaise partie de Bengale en 1800 pour aller combattre en Égypte l'Armée d'Orient*, Paris 1826.

Thibaudeau, *La guerre d'Égypte* formant les t. IV et V de *l'Histoire générale*, Paris, 1827. Imprimé séparément.

Reybaud (L.), et autres, *Histoire scientifique et militaire de l'expédition française d'Égypte*, Paris, 16 vol. In-8°. 1830-1836.

Michaux (Maréchal A.), *Journal du siège du Kaire par l'armée française sous les ordres du général en chef Kléber, du 21 mars au 21 avril 1800*, Paris, 1830. In-8°.

Sulkowski (J.), *Mémoires historiques, politiques et militaires (1798-1799)*, Paris, 1832. In-8°.

Lettres de M. Poussielgue, ancien administrateur général des finances de l'Égypte, accompagnées de pièces justificatives à M. Thiers, Paris, 1845.

Bertrand (général H. G.), *Guerres d'Orient. Campagnes d'Égypte et de Syrie (1798-1799). Mémoires pour servir à l'Histoire de Napoléon, dictés par lui-même à Sainte-Hélène*, Paris, 1847, 2 vol. In-8° et 1 atlas in-folio. Réimpression en 1867 dans les *Commentaires de Napoléon*, 6 vol. In-4°.

Boulaye de la Meurthe, *Le Directoire et l'expédition d'Égypte*, Paris, 1885. In-8°.

Charles-Roux (F.), *Les origines de l'Expédition d'Égypte*, Paris, 1910. In-8°.

Lacroix (U.), *Bonaparte en Égypte*, Paris, 1899. In-16.

Rousseau (F.), *Kléber et Menou en Égypte depuis le départ de Bonaparte*, Paris, 1900. In-8°.

Shulkouski (Ad.), *Les Polonais en Égypte (1798-1801)*, Paris, 1910. In-8°.

Rigault, *Le général Abdallah Menou et la dernière phase de l'expédition d'Égypte*, Paris, 1911. In-8°.

Legrain (G.), *Inscriptions françaises de Haute Égypte* (Thèbes, Esneh Edfou, Assouan, Philé), Paris, 1911. In-8°. Nouvelle édition augmentée dans le *Journal du Caire*, (30 janvier-5 février 1917).

Jean de Metz et G. Legrain, *Aux pays de Napoléon : l'Égypte*, Grenoble, s. d. (1913). In-4°.

Douin (G.), *La flotte de Bonaparte sur les côtes d'Égypte. Les prodromes d'Aboukir*, Le Caire, 1922. In-4°.

Charles-Roux (F.), *Bonaparte et l'indigène d'Égypte* (*Rev. des ét. napoléon.* XIII° année, t. II, 1924, p. 161-181).

—— *L'Angleterre et l'expédition française en Égypte*, Le Caire, 1925, 2 vol. In-8°.

—— *La politique musulmane de Bonaparte* (*Rev. des ét. napoléon.* XIV° année, t. I, 1925, p. 23-47).

Hautecœur (L.), *L'expédition d'Égypte et l'art français* (*Rev. des ét. napoléon.* XIV° année, t. I, 1925, p. 81-87).

Francastel (A.), *Les dessins de Dutertre à Versailles (Souvenirs de l'Expédition d'Égypte)* (*Rev. des ét. napoléon.* XIV° année, t. I, 1925, p. 88-96).

Guémard (G.), *Les auxiliaires de l'armée de Bonaparte en Égypte (1798-1801)*. (*Bull. de l'Inst. d'Ég.*, t. IX, 1926-1927, p. 1-17).

Auzoux (A.), *Au secours de l'armée d'Égypte : Ganteaume et son escadre à Derne (1801)* (*Rev. des ét. napoléon.* XV° année, t. II, 1926, p. 81-100).

Lasserre (J.), *A l'armée d'Égypte : discipline. Récompenses diverses et armes d'honneur. Formations auxiliaires et indigènes* (*Rev. des ét. napoléon.* t. XIX, nouvelle série, n° 95, 1930, p. 99-121).

LA COMMISSION D'ÉGYPTE.

Regny (E. de), *Mémoire sur l'ancien Institut d'Égypte* (*Bull. de l'Institut égyptien*, n° 10, 1867, p. 66-69).

Canivet (R.), *L'Expédition d'Égypte. La commission des sciences et des arts* (*Rev. int. d'Ég.*, III, n° 1, 1906, p. 1-18).

Canivet (R.), *La bibliothèque de l'Expédition* (*Id.*, IV, n° 4-5, 1906, p. 113-127).

Legrain (G.), *Où vécurent les savants de Bonaparte*, Le Caire, 1913. In-8°.

—— *Les soldats lettrés de Bonaparte. Histoire de la Commission des Arts et des Sciences de l'Expédition française en Égypte*, Le Caire, 1913. In-8°.

—— *La maison d'Ibrahim Es-Sennari* (*Bull. de l'Inst. d'Ég.*, 5° série, t. VII, 1913, p. 1-19 et *Mém. de l'Inst. d'Ég.*, t. VIII, 1915, p. 171-183).

Daressy (G.), *L'ingénieur Girard et l'Institut d'Égypte* (*Bull. de l'Inst. d'Ég.*, t. XII, 1918, p. 13-32).

Guémard (G.), *Essai de bibliographie critique de l'Institut d'Égypte et de la Commission des sciences et des arts* (*Bull. de l'Institut d'Ég.*, t. VI, 1924, p. 135-157) Supplément (*id.*, t. VIII, 1926, p. 221-249.)

Gauthier (H.), *Vivant Denon en Égypte* (*Bull. de l'Inst. d'Ég.*, t. V, 1923, p. 163-193).

Legrain (G.), *Guillaume-André Villoteau musicographe de l'Expédition française d'Égypte (1759-1839)* (*Bull. de l'Inst. d'Ég.*, 5° série, t. XI, 1917, p. 1-30).

Charles-Roux (F.), *Le but colonial de l'expédition française en Égypte; la formation et le départ de la Commission des Sciences et des Arts (1798)* (*Rev. des ét. napoléon.* XIII° année, 1924, p. 122).

Driault (Ed.), *Napoléon le Grand 1769-1821*, Paris, s. d. 3 vol. In-8°.

Bainville (J.), *Napoléon*.

L'ÉGYPTE DURANT L'OCCUPATION FRANÇAISE.

Description de l'Égypte, ou *Recueil des observations et des recherches qui ont été faites en Égypte pendant l'expédition de l'armée française*, Paris, 1809-1813, 1818-1825, 9 vol. in-fol. de texte et 11 vol. in-folio de planches. Imprimerie Nationale.

Seconde édition publiée par Panckoucke, Paris, 1821-1829, 14 vol. de texte in-8°, et 11 vol. de planches.

Reynier (J. L.), *De l'Égypte après la bataille d'Héliopolis, et considérations générales sur l'organisation physique et politique de ce pays*, Paris, 1802. In-8°, 2e édition en 1827 et une traduction anglaise en 1802.

Annuaires de la République française calculés pour le Méridien du Kaire, an. VIII et IX. Le Caire, 3 vol.

Tessier, *Mémoire sur le sol de l'Égypte, sur ses productions économiques, sur leur culture et leur emploi*, Paris, an IX (180). In-8°.

Galland (A.), *Tableau de l'Égypte pendant le séjour de l'armée française*, Paris, an IX (1803), 2 vol. In-8°.

Denon (V.), *Voyage dans la Basse et la Haute Égypte*, Paris, an X (1802) 3 vol. In-16. Traductions anglaises et allemandes, nombreuses réimpressions françaises.

Canivet (R.), *L'imprimerie de l'expédition d'Égypte* (*Bull. de l'Inst. ég.*, 5e série, t. III, 1909, p. 1-22).

TROISIÈME PARTIE

MOHAMED-ALY ET IBRAHIM

PAR

ÉDOUARD DRIAULT

CHAPITRE PREMIER.

L'AVÈNEMENT DE MOHAMED ALY (1803-1811).

I. — L'ÉGYPTE AVANT MOHAMED-ALY.

XVIIe, XVIIIe siècles : l'Égypte avait en vérité disparu de l'histoire, rejetée dans un coin de la Méditerranée, livrée à l'anarchie et à la misère, et ainsi presque rendue au désert, au néant.

L'historien n'y voit qu'une détresse pitoyable; car c'est la rançon de ces époques troublées de ne pouvoir laisser ni monuments ni documents, ni témoignages certains, et ainsi d'être comme si elles n'étaient pas.

Tout de même il faut en donner une idée, ne fût-ce que pour mesurer la profondeur de l'abîme dont Mohamed-Aly allait tirer le pays du Nil.

Province de l'empire ottoman depuis le commencement du XVIe siècle, l'Égypte n'y était plus attachée que par le lien d'un pacha que le Sultan envoyait de Constantinople au Caire, qui percevait une sorte de tribut fort variable et capricieux, mais qui devait laisser toute la réalité de l'autorité aux beys du pays. Lorsque le pacha débarqué à Alexandrie se rendait au Caire, il était entouré d'hommages très humbles, et d'une magnifique escorte de cavaliers mameluks, mais exactement informé des conditions auxquelles il serait accueilli et, pour ainsi dire, toléré. Il n'était point prudent à lui de prétendre à quelque pouvoir; les beys avaient mille moyens de le mettre à la raison; l'assassinat était le plus ordinaire. La situation du pacha du Caire n'avait rien pour exciter l'envie; même son harem, où il pouvait chercher des consolations, était de nature à attirer les convoitises.

Une institution, de tradition établie, caractérisait les limites de son pouvoir. Si le pacha, pour des raisons quelconques, avait cessé de plaire,

les beys se réunissaient en un divan et prononçaient sa destitution; un fonctionnaire spécial, l'oddah bachy, avait à faire connaître cette décision au pacha; dans l'appareil le plus simple, monté sur un âne, mais tenant haut le firman de destitution, il s'en allait à la résidence du pacha; la populace friande de ces spectacles le suivait, grossie tout le long du chemin, tumultueuse et hurlante, lâche comme toute foule autour d'une victime. Et le pacha devait s'estimer heureux s'il ne lui était pas livré comme à des chiens.

L'Égypte n'était plus au sultan, elle était aux beys.

Mais les beys avaient tous les défauts d'une féodalité militaire. Parmi eux, selon les circonstances, quelques-uns, ou deux, ou cinq, ou dix, disposaient de la puissance réelle, selon qu'ils avaient une garde de Mameluks plus ou moins nombreux, plus ou moins dévoués. Les plus forts opprimaient les plus faibles, débauchaient leurs Mameluks en les payant mieux, enlevaient leurs harems si les femmes en étaient plus jolies ou plus amoureuses; les plus faibles s'efforçaient à devenir plus forts pour garder leurs femmes et leurs Mameluks. Pour soutenir cette furieuse rivalité de chaque jour, il fallait des ressources : le fellah y devait suffire, mais dès lors n'y pouvait plus suffire.

Il serait sans doute impossible de concevoir un régime plus ruineux que celui des beys de l'Égypte à la fin du XVIIIe siècle. L'excès du mal appelait le remède. Car l'Égypte, riche de tant de siècles de grandeur et de prospérité, ne pouvait mourir : le Nil est éternel.

Et c'est pourquoi l'œuvre d'un Mohamed-Aly, du seul point de vue de l'Égypte, est appelée par la puissante logique de l'histoire, par ce que les historiens ont appelé le «déterminisme».

A ce titre, elle ne pouvait pas manquer d'avoir des précurseurs. On en citerait sans doute plusieurs. Cela ne pouvait pas être le fait d'un pacha turc, si par hasard il s'en fût trouvé quelqu'un de bien intentionné. Il arriva, paraît-il, qu'un sultan donnât l'ordre d'en finir avec cette anarchie dévorante, fût-ce par le massacre des Mameluks; car ce n'est pas Mohamed-Aly qui a inventé ce remède héroïque. Mais l'application en

était des plus scabreuses, et pouvait attirer sur le chirurgien des représailles capitales.

L'entreprise de libération pouvait être le fait d'un bey Mameluk assez fort pour l'imposer aux autres, assez honnête pour essayer d'arracher l'Égypte à la misère et à la ruine totale.

Pour s'en tenir aux dernières années du XVIIIe siècle, on cite à cet égard le cas d'Ali-Bey, dont l'œuvre très courageuse se place entre 1763 et 1773. Il s'était imposé à ses rivaux par sa vaillance et une intelligence supérieure. Il avait écarté, vaincu et fait périr les plus redoutables, gagné à sa cause des chefs résolus et relativement fidèles, qu'il avait élevés au rang de beys, comme Ahmed, Mohamed-Abou-Dahab, Ibrahim, Mourad. Ils furent les lieutenants, d'abord dévoués, d'une politique d'ordre qui donna à l'Égypte quelques heureuses années.

Son autorité fut reconnue sur la plus grande étendue du pays. Une révolte qui se souleva dans la Basse-Égypte fut rudement réprimée par Ahmed-bey : il y gagna son surnom de Djezzar, le Boucher, qui lui resta attaché.

Ali-bey refoula de part et d'autre de la vallée du Nil les pillages des Bédouins qui étaient devenus d'une régularité saisonnière. Il réorganisa l'administration financière, de façon qu'elle fût moins onéreuse; il réprima quelques abus criants. Ainsi les paysans purent travailler plus tranquillement, à l'abri des pillards de toutes sortes. L'Égypte retrouva quelque peu de sa prospérité naturelle.

La Porte guettait comme de coutume le nouveau maître du pays; puisque les ressources avaient augmenté, elle prétendit augmenter le tribut annuel qu'elle en tirait. Ali-bey préférait les consacrer à tant de travaux laissés jadis en souffrance et à l'organisation de sa puissance politique et militaire. Il épura l'odjak de ses beys; il fit des mécontents, qui l'accusèrent à Constantinople de vouloir se rendre indépendant.

Il est vrai qu'il y songea. Sans doute il ne faut pas s'en étonner, la domination de la Porte n'étant qu'une charge et une menace, sans aucune compensation de profit. La guerre ayant éclaté en 1768 entre la Turquie

et la Russie, Ali-bey fut supçonné de s'être mis d'accord avec les Russes; le sultan signa un firman qui le condamnait à mort; le porteur du firman débarqua à Alexandrie; sur le chemin du Caire, il fut arrêté et exécuté.

En fait dès lors Ali-bey se comporta comme un souverain indépendant. Il eut sa politique même extérieure. Sous des prétextes assez obscurs, il envoya une expédition en Syrie, commandée par Mohamed-Abou-Dahab. Etait-ce pour donner la main aux Russes? Mais Abou-Dahab se retourna contre son maître, rentra en Égypte à la tête de ses troupes et obligea Ali-bey à s'enfuir du Caire. Ali-bey se retira à Gaza; Abou Dahab se conduisit en Égypte comme le tyran le plus cruel. Ses victimes rappelèrent Ali; celui-ci obtint, dit-on, des secours de la Russie; ce qui indiquerait une sorte d'entente avec le gouvernement de Saint Pétersbourg. Il marcha donc sur le Caire pour en chasser Abou-Dahab «le Traître», et en tirer vengeance. Mais il fut vaincu, dans une bataille acharnée, et mis à mort.

Et l'Égypte rétomba dans une anarchie sanglante, mise en pièces, littéralement, par une bande de tyrans qui eux-mêmes s'entredéchiraient. Tout de suite elle regretta Ali-bey et les années de répit qu'elle lui avait dû, et elle le surnomma «le Grand», el Kébir.

Toutes réserves faites, il n'est pas défendu de voir en ce règne une première épreuve du règne de Mohamed-Aly, car la grande pitié qui accablait l'Égypte commandait un même effort de correction jusqu'à ce qu'elle fût conduite à la Renaissance que lui promettait son grand passé.

Encore une vingtaine d'années d'anarchie allait rendre plus nécessaire que jamais une entreprise d'ordre et de travail. Peut-être le dernier quart du XVIII[e] siècle fut-il la plus malheureuse époque de l'histoire de l'Égypte.

Abou-Dahab voulut aussi conduire une expédition en Palestine; il atteignit Jaffa, même Acre; il y mourut d'une attaque d'apoplexie, — ou de quelque chose d'approchant (1775).

Ibrahim-bey et Mourad-bey furent les maîtres de l'Égypte jusqu'au temps de l'expédition de Bonaparte. Ils fondèrent leur autorité sur des rapines et des violences, et excitèrent assez vite une malédiction universelle. Pendant dix ans, ils se disputèrent en guet-apens, batailles de leurs

bandes, entre Minieh et le Caire; dix ans pendant lesquels la Basse-Égypte fut pillée et ravagée pour fournir de l'aliment à leurs querelles. Ils établirent entre eux enfin un accord apparent, pour une exploitation méthodique du pays.

Car à cette date, 1786, ils eurent à se défendre contre une intervention de la Porte, appelée par les nombreux ennemis qu'ils s'étaient faits et par la misérable condition où ils avaient réduit l'Égypte.

Une armée turque, commandée par Hassan pacha, débarqua à Alexandrie. Elle vainquit l'armée des beys à Ramanieh et s'empara du Caire, qui fut livrée aux excès des soldats turcs. Les biens des Mameluks furent mis à l'encan, et l'on put espérer la fin du régime qui était devenu pour l'Égypte un fléau insupportable, en admettant que les Turcs en fussent capables. Mais Hassan-pacha fut rappelé à Constantinople par la nouvelle guerre qui venait d'éclater avec la Russie.

Ibrahim et Mourad rentrèrent tranquillement au Caire. Ils y furent dès lors tout puissants; l'un plus dissimulé, l'autre plus brutal, ils ne surent que vivre avec leurs beys dans les jouissances, alimentées par les pires excès. Entourés d'une magnifique cavalerie de Mameluks, recrutés en Georgie et en Circassie, et couverts de vêtements et d'armes d'une richesse inouie, ils se construisirent de merveilleux palais, comme celui d'Elfy-bey sur l'Esbékieh, et y vécurent dans la débauche, parmi les plus lourds tapis de l'Orient, servis par les plus belles esclaves des marchés de la Méditerranée et les eunuques noirs qu'ils faisaient venir de la Nubie.

Et cependant le reste de l'Égypte était décimé par la famine et par la peste, le luxe des beys soutenu par le brigandage, par les pires exactions sur les Juifs, sur les Chrétiens, sur tout commerce. Les consuls de toutes les nations en adressaient leurs plaintes à leurs gouverneurs.

L'Égypte ne pouvait plus souffrir davantage.

Les travaux nécessaires à sa fortune agricole, à son alimentation même, tous interrompus; les canaux d'irrigation obstrués; les inondations du Nil mal distribuées, excessives ou insuffisantes; le sable descendu jusque dans

le fleuve; un quart ou un tiers du Delta reconquis par le désert; 5000 habitants à Alexandrie qui en avait compté plusieurs centaines de milliers; — les caravanes partout arrêtées, pillées, donc détournées vers d'autres routes.

La plus riche terre du monde devenue la plus stérile.

Cependant les temps venaient d'une autre destinée.

La décadence et le démembrement de l'empire ottoman ramenaient sur l'Orient les entreprises et les ambitions de l'Europe, — non pas seulement les Russes engagés sur «le chemin de Byzance», mais aussi les «Francs» de l'Occident, ceux de Venise et de Livourne, de Gênes et de Marseille.

On projetait de rouvrir les routes terrestres qui conduisent vers l'Inde, plus courtes que celle du Cap.

La Renaissance classique qui, depuis le XVIe siècle, recueillait les souvenirs et les leçons de la Méditerranée antique, renouvelait les images de la Grèce et de Rome, et de Constantinople et d'Athènes, et de l'Égypte des Pharaons et des Ptolémées et des Fatimites.

La piraterie reculait, à la veille de disparaître. L'Occident revenait à l'Orient.

Telle est l'atmosphère historique où se développa l'expédition française de 1798 à 1801.

Mais l'Égypte était de taille à renaître par ses seuls moyens. Les glorieux siècles de son passé disaient son avenir, — pourvu qu'un homme de génie se rencontrât, capable de dominer l'anarchie qui l'épuisait, et de retrouver ainsi les sources éternelles de sa prospérité et de sa grandeur.

II. — L'ANARCHIE DE L'ORIENT AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE.

Il ne faut pas croire que l'expédition de Bonaparte en Égypte occupe une aussi grande place dans l'histoire de l'Orient que dans celle de l'Occident. Les gens de l'Occident se figurent que leurs gestes produisent sur

ceux de l'Orient des effets merveilleux; il y faut faire la part du mirage qu'ils se donnent à eux-mêmes.

Si le vainqueur des Pyramides n'était pas devenu l'empereur Napoléon, sa campagne en Égypte n'aurait pas pris tant de prestige; car, militairement et politiquement du moins, ce fut un échec aussi complet que possible. Et si le retour nous valut Brumaire, le bénéfice n'en fut pas à l'Égypte.

Elle aura d'ailleurs aussi son «Brumaire».

D'autres liens d'histoire rapprochent alors l'Occident et l'Orient. La Révolution qui bouleverse la France et l'Europe ne leur est pas particulière. L'Orient aussi est en état de profonde fermentation; car les états révolutionnaires sont des états généraux, et ne sont pas faciles à localiser.

Des maladies, selon les uns; peut-être, tout simplement, des fièvres de croissance, donc des phénomènes naturels. La terre a ses révolutions, les hommes aussi.

Les unes et les autres, il faut les observer sur place, directement, sous peine de les mal interpréter, de n'y voir que des reflets.

L'Occident connaît assez mal l'Orient; il le comprend médiocrement; il le voit au jour le jour, — je parle des hommes politiques «les plus avertis», du temps de Mohamed-Aly et depuis il l'enveloppe dans un mystère qui est fait surtout d'ignorance, avec un peu de mépris. Il ne se souvient pas qu'il a pu être colonisé autrefois par l'Orient — il y a si longtemps! — Volontiers il le coloniserait à son tour.

L'Égypte, par exemple, un petit canton de l'Afrique : on y regarde parce qu'on s'aperçoit qu'elle est la meilleure route de l'Inde. Mohamed-Aly : jusqu'à nos jours, on ne vit en lui qu'un «pacha rebelle», comme il s'en est beaucoup rencontré dans l'empire turc, qui donna un moment de l'ennui aux grandes puissances de l'Occident, mais dont la puissance s'effondra au premier aspect de quelques bateaux anglais!

On verra par ce qui suit ce que fut en vérité Mohamed-Aly, et que, dans la Révolution de l'Orient, il joua un rôle comparable à celui de Napoléon dans la Révolution de l'Occident, et que, plus heureux que

Napoléon, il établit solidement sa dynastie sur les bords du Nil, pour la meilleure garantie de l'avenir et de la grandeur de l'Égypte.

La Révolution de l'Orient : — C'est-à-dire le démembrement et la dissolution de l'empire ottoman. Elle intéresse la Russie par la mer Noire et les Détroits, l'Autriche par les Balkans, la France et l'Angleterre, en attendant l'Italie, par la Méditerranée. Il faut penser qu'elle intéresse aussi les peuples de l'Orient. Car, après la prise de Constantinople en 1453, la domination des sultans turcs s'était étendue jusque loin au nord de la mer Noire, jusqu'aux portes de Vienne et à l'Adriatique, jusque devant Malte et aux États Barbaresques, donc sur toute la Méditerranée orientale. C'est en 1517 sous Sélim Ier le Féroce que l'Égypte en était devenue une province.

La décadence avait commencé dès le XVIIe siècle. Et dès lors les libellistes et les dessinateurs d'estampes s'étaient ingéniés à l'envi sur le thème de «l'homme malade», et les médecins s'étaient empressés à son chevet.

Médecins qui se paieront sur l'héritage si les héritiers les laissent faire.

On a pu écrire un gros volume intitulé : *Cent projets de partage de l'empire ottoman*. A la fin du XVIIIe siècle, on en est au «projet grec». Il est de Catherine II, qui essaie de se mettre d'accord avec Joseph II, pour s'ouvrir «le chemin de Byzance». Le traité de Koutchouk-Kaïnardji en 1774 donne à la Russie le protectorat, ou du moins la protection, en matière commerciale et religieuse, de tous les orthodoxes de l'empire turc. Dès Soliman-le-Magnifique, les Capitulations de 1535 avaient donné à la France la même protection sur les catholiques, — en sorte que l'autorité du Sultan se vidait peu à peu de toute substance.

Cela ne pouvait que favoriser les insurrections des populations chrétiennes. Les Principautés Danubiennes, Moldavie et Valachie, sont déjà à peu près indépendantes. La Serbie se révolte dans les premières années du XIXe siècle. La Grèce est fort agitée depuis vingt-cinq ans et prépare l'Evangile de sa liberté. On y verra Mohamed-Aly.

L'Égypte est un morceau de choix dans le magnifique héritage qui s'annonce. Et donc on y regarde aussi. Elle a sa place dans le «projet grec». Catherine II et Joseph II l'offrent à la France. M. de Vergennes remercie et se dérobe.

Et ce n'était pas la première fois que les faiseurs de projets s'occupaient de l'Égypte. Leibnitz avait essayé d'y détourner l'expédition que Louis XIV dirigeait contre la Hollande. Choiseul cherchait aux bords du Nil la compensation des pertes que la France venait de subir aux bords du Gange et du Saint-Laurent. Et l'on sait que l'expédition de Bonaparte fut le fruit d'un mouvement d'opinion très étendu et d'une longue préparation diplomatique.

*
* *

Mais tout cela, c'est l'Orient vu de l'extérieur, vu de l'Occident, objet de sa curiosité et de ses convoitises, où l'on retrouverait quelque reste de l'esprit des Croisades. On verra se former une Sainte-Alliance contre Mohamed-Aly.

Les philosophes savent distinguer l'objectif et le subjectif.

L'Orient sera-t-il toujours passif, en cette immense Révolution dont il est le théâtre? Ne sera-t-il pas acteur, à son tour, en ce drame où il s'agit d'abord de son destin?

J'invite le lecteur à venir avec moi en Orient : de là l'observation est plus directe et plus exacte, et l'opinion qu'on se fera aura des chances d'être plus juste. Au fait, Bonaparte avait commencé d'y voir clair.

Car la dissolution de l'empire ottoman affectait aussi loin ses provinces musulmanes que ses provinces chrétiennes. Il n'avait pas seulement pris la place de l'empire grec, avec Constantinople; il avait pris aussi celle de l'empire arabe, avec Bagdad.

Les Turcs Ottomans sont aussi différents des Arabes que des Européens, qui appartiennent ensemble à la race blanche. Ils sont des Mongols, parents et successeurs de ceux de Timour et de Gengis-Khan.

Petite tribu guerrière venue de l'Asie centrale, — quelque part du côté du Turkestan —, ils s'installèrent dans les plateaux de l'Asie Mineure,

et se mirent au service des califes arabes de Bagdad, qui avaient renoncé aux entreprises guerrières pour se consacrer tout entiers aux arts de la paix : on sait avec quel éclat.

Les Turcs ne tardèrent pas à s'emparer de tout le pouvoir; convertis à l'Islam sous Osman ou Othman, ils en firent un instrument de conquête, et le portèrent dans une puissante chevauchée jusqu'au cœur de l'Europe. Leur capitale fut à Constantinople, en pays chrétien. Bagdad et Damas, les grandes capitales musulmanes, veuves de leurs califes, tombèrent en décadence et quasi en ruines.

Tant que les Turcs travaillèrent à la gloire et à la grandeur de l'Islam, les Arabes leur pardonnèrent leur «usurpation». On leur fut moins indulgent lorsqu'ils commencèrent de reculer devant la reconquête chrétienne. Leur gouvernement était d'ailleurs aussi lourd aux populations musulmanes qu'aux populations chrétiennes, et partout dans l'empire, en Asie et en Afrique, comme en Europe, on commença d'instruire leur procès.

Nous sommes mal informés des plaintes de leurs sujets; ce ne sont pas pièces d'archives; nous ne les saisissons que sous la forme des insurrections, qui sont, pour ainsi dire, constantes et universelles à partir du XVIIIe siècle. Les «pachas rebelles» sont la règle; les fidèles sont rare exception; et l'histoire intérieure de l'empire ottoman ne serait plus que celle d'une rebellion générale : — une dissolution et dissociation de tous les organes de la vie.

Rien de plus significatif à cet égard que l'insurrection des Wahabites, au cœur même du monde arabe. Pour en saisir les origines, il faut remonter jusqu'au commencement du XVIIIe siècle, au temps des premières défaites des Turcs.

Alors un Arabe de la tribu des Nedjis ou du Nedjed, Soliman, pauvre et simple de mœurs, vit en rêve une flamme sortir de son corps, et, comme une colonne de feu, parcourir et embraser la campagne. Les vieillards annoncèrent donc que son fils purifierait l'Islam. La prédiction s'accomplit. Abd-ul-Wahab, fils de Soliman, laissa son nom à la secte et «planta le germe de la nouvelle doctrine». Il mourut vers 1740, et ce fut seulement son fils, le cheikh Mohammed, qui fit «fermenter et éclore le germe». Ainsi s'exprime Jean Raymond, consul de France à Bagdad, qui d'ailleurs ne put connaître que les apparences extérieures et les gestes.

Le cheikh Mohammed se donnait aux Wahabites pour le descendant de Mahomet, le Prophète. Il reprenait le Coran dans toute sa pureté, écartait les miracles ajoutés par la Sunna, ou par la tradition orale, déclarait que Mahomet n'avait rien accompli de miraculeux, était seulement un homme sage et juste; aussi le culte n'était-il dû qu'à la Divinité, non à des prophètes ou à des saints. Sa morale était simple : il fallait pratiquer toutes les vertus, — quoi de plus facile? — tenir une conduite droite, observer une frugalité exemplaire. Mais d'abord, pour être agréable à Dieu, disait Mohammed, il faut immoler les profanateurs de sa religion. Lui-même se donnait pour le ministre de la vengeance céleste contre les faux musulmans.

Maître de la vérité, Mohammed chercha le sabre qui l'imposerait. Il se présenta devant Séoud, prince de Dérayeh et Lahsa, chef d'une tribu guerrière qui couvrait de ses troupeaux la plus grande partie du Nedjed. Séoud adopta la foi de l'Islam régénéré; il laissa à Mohammed l'autorité spirituelle, une sorte de pontificat; il eut la puissance temporelle, et ce fut sa maison qui eut désormais le gouvernement des Wahabites.

Dérayeh en fut la capitale. Une armée fut vite organisée, endurcie d'avance aux fatigues et à la faim. Elle était toute montée sur des chameaux; un chameau portait deux fusiliers et leurs provisions pour vingt jours; ainsi ses courses furent extrêmement rapides, semblables à ces tempêtes de sable qui ont englouti tant de caravanes; toutes les populations du voisinage lui furent bientôt soumises.

Mais Séoud mourut prématurément. Son fils Abd-ul-Aziz porta la domination matérielle et morale des Wahabites à une réelle grandeur. On en retrouverait le souvenir et les traces jusqu'aujourd'hui.

Abd-ul-Aziz envoyait aux chefs des tribus arabes un messager qui se présentait avec le Coran dans une main et un glaive dans l'autre, et qui disait : «Salut à la tribu de...; si vous écoutez mes paroles, vous serez

sauvés; si vous ne les écoutez pas, vous serez écrasés sous le poids de la colère divine». Les chefs des tribus écoutaient les paroles du messager; sinon, leurs populations étaient pillées et massacrées; le butin était partagé, à Dérayeh, entre le vainqueur et ses guerriers. Tout le pays du Nedjed fut bientôt dévoué aux ordres d'Abd-ul-Aziz. Avait-il besoin de quelques hommes, il adressait ce billet à un cheikh : «Abd-ul-Aziz à Cheikh..., tant d'hommes doivent se trouver tel jour à tel endroit.» Au jour dit, les hommes demandés étaient prêts avec vingt jours de provisions sur leurs bêtes.

Le danger était grand dans son mystère. On en prit alarme à Constantinople. Le sultan Sélim III donna au pacha de Bagdad l'ordre de lever des troupes et de se joindre à l'iman de Mascate pour écraser la secte. Cela se passait en 1796. L'année suivante, dix à douze mille hommes furent concentrés à Bassorah. En 1798, dans le temps où Bonaparte s'embarquait à Toulon pour Alexandrie, les troupes du pacha de Bagdad arrivèrent jusqu'à Lahsa, l'une des principales forteresses des Wahabites. Abd-ul-Aziz s'y enferma et y soutint toutes les attaques avec une vaillance invincible. Les assiégeants s'y épuisèrent; au bout de quelques mois il leur fallut se retirer. Leur retraite fut un désastre, dans l'enveloppement de la poursuite meurtrière, dans les horreurs de la faim et de la soif. Il ne resta rien de l'expédition punitive ordonnée par le sultan de Constantinople.

Il en resta cependant la vengeance d'Abd-ul-Aziz.

Le 20 avril 1802, les habitants d'Iman-Hussein, près de Bagdad, s'étaient rendus à la fête d'Iman-Ali et n'avaient laissé chez eux qu'une garde peu nombreuse. Iman-Hussein est le sanctuaire le plus vénéré des Musulmans de la région; car il possède le tombeau d'Hussein, fils d'Ali, cousin de Mahomet, et de Fatima la fille préférée du prophète.

Tout-à-coup Ibn-Séoud, le fils d'Abd-ul-Aziz, parut à la tête de sept mille mardouphahs, ou chameaux porteurs de deux hommes, soit quatorze mille guerriers. Tout fut détruit dans la petite ville, les hommes tués, les femmes et les enfants enlevés, la mosquée radicalement pillée. Ce fut

l'affaire de quelques heures, et les Wahabites disparurent, emportant un riche butin.

Le retentissement en fut énorme dans tout l'Orient.

Il y eut mieux.

Naturellement Abd-ul-Aziz convoitait surtout les Villes Saintes, la Mecque et Médine. La même année 1802, il y envoya Ibn-Séoud avec quatre-vingt mille hommes; on voit à ce chiffre ce qu'était sa puissance. Ibn-Séoud vint jusqu'à Taïef, à moins de 200 kilomètres, y massacra quinze mille habitants, juifs ou musulmans, et s'y établit : car c'est une riche oasis.

A ce moment, le pacha de Damas, Abdullah, Emir-el-Hadj, c'est-à-dire chef des pélerinages, voulut aller à La Mecque. Ibn-Séoud lui barra le passage, puis se le fit payer et lui donna trois jours pour ses dévotions. Après quoi le pacha s'en retourna. Lui parti, Ibn-Séoud entra à son tour à La Mecque; il essaya aussi d'aller à Médine. Il en fut repoussé et regagna le Nedjed où Abd-ul-Aziz fut assassiné peu de temps après par un derviche kurde (1803).

Ibn-Séoud succéda tranquillement à son père. Il avait les mêmes vertus; mais il aimait davantage le luxe et l'éclat du pouvoir. Il eut un palais, où étincelaient l'or, les pierres précieuses et les riches étoffes de l'Inde. Il parut au milieu d'une cour splendide, revêtu d'un manteau royal de 60.000 piastres : après David, Salomon dans toute sa magnificence.

Il affirma son autorité sur tous les pays qui avaient reconnu celle d'Abd-ul-Aziz; ses guerriers se montrèrent fréquemment aux environs de Bagdad, au nord de Bassorah qui faillit être enlevé au début de 1804.

Mais il avait surtout hâte de reprendre la conquête des Villes Saintes. Il rassembla toutes ses forces. Il ne rencontra aucune résistance; au mois d'avril 1806, il fit une entrée triomphale à La Mecque; il y fit dire la prière en son nom au lieu de celui du sultan Sélim. Il proclamait la déchéance des Turcs. Son empire s'étendait du golfe Persique à la mer Rouge, comme celui même de Mahomet. On disait autour de lui : «Le

temps approche où nous verrons un Arabe assis sur le trône des califes. Nous avons langui assez longtemps sous le joug d'un usurpateur».

Une grande lumière sur l'Orient : n'est-ce-pas la condamnation des Turcs?

*
* *

L'expédition de Bonaparte au pays des Pyramides n'est rien en comparaison. Et dans cette histoire des Révolutions de l'Orient, elle ne fut qu'un épisode et les populations n'en furent pas frappées autant que les imaginations de l'Occident.

Cependant, par son inspiration première, comme par ses conséquences politiques et sociales qui ne sont pas épuisées, elle a, au regard du passé comme de l'avenir, c'est-à-dire dans l'ensemble des siècles, une portée incalculable.

Car Bonaparte et le Directoire n'y cherchaient pas seulement la route de l'Inde pour y atteindre les Anglais. La France était alors au terme de ce grand XVIIIe siècle dont la philosophie, de Montesquieu à Voltaire, à Rousseau, à Raynal, à Volney. *Esprit des lois, Essai sur les mœurs et l'esprit des nations, Contrat social, Histoire philosophique des deux Indes, Voyage en Égypte et en Syrie,* soulevait tous les problèmes de la Révolution et dressait le programme des siècles prochains, XIXe, XXe, etc. L'état-major de Bonaparte jalousait et regardait par-dessus l'épaule tous ces savants de la Commission des Sciences et des Arts avec qui le général avait sur le pont de l'*Orient* d'interminables conversations, et qui devaient prolonger leurs travaux bien au-delà de l'évacuation militaire. Même aux yeux de ses grenadiers, devant les Pyramides, Bonaparte évoquait les quarante siècles de l'histoire des Pharaons, bien au-delà des Arabes et de Mahomet.

Mais encore, par le fruit naturel de son éducation philosophique, de ses lectures ferventes et de son propre génie, il avait eu, dès avant le débarquement à Alexandrie, la conception très large d'une politique musulmane, c'est-à-dire, en dehors des différences religieuses, d'une conciliation, d'une collaboration, sinon déjà d'une communion de l'Orient et de l'Occident. Indifférence, lui a-t-on reproché; tolérance, plutôt; mieux même, philosophie, compréhension généreuse des caractères et des mœurs et des croyances de l'Orient.

Mohamed-Aly, son contemporain, sans avoir la même culture puisqu'il était illettré, eut, avec plus de mérite encore, la même largeur d'esprit, la même *politique,* dans le plus haut sens de ce mot : partout où il étendra sa puissance, il obligera les haines religieuses à se taire.

De la part de l'un et de l'autre, tempéraments de même trempe, on y trouvera la condition première, et fondamentale, d'une organisation pacifique, harmonieuse, de la Méditerranée : en vérité, un chapitre qui s'ouvre dans l'histoire de la civilisation. Car cela porte fort loin dans l'avenir.

Les Anglais n'en voyaient pas si long.

Ils mirent même beaucoup de temps à comprendre la question de la «route de l'Inde». François Charles-Roux a montré, sur les documents du Foreign-Office, à travers quelles difficultés, quelles hésitations, ils finirent par «réaliser» leur intérêt vital à cet égard. Le secrétaire d'État de la guerre, Dundas, fut longtemps seul à l'expliquer et à sonner l'alarme dans les conseils du gouvernement. Heureusement ses attributions lui permettaient de prendre spontanément les précautions militaires indispensables. Le génie de Nelson fit le reste et l'Angleterre put dominer les évènements.

Elle connut que Malte était la clef de la Méditerranée, — que la Méditerranée, Suez et la mer Rouge, l'océan Indien, étaient les avenues de son empire, — et qu'il lui fallait les protéger contre les entreprises de la France, de la Russie, plus tard de l'Égypte : — la loi suprême de la politique britannique.

Et d'abord, contre Bonaparte, si elle était maîtresse de la mer après la victoire de Nelson, si elle pouvait défendre Saint-Jean d'Acre, elle n'avait pas assez de troupes de débarquement. Elle fit donc alliance avec le sultan de Constantinople. Battus à Aboukir par Bonaparte, à Héliopolis

par Kléber, les Turcs renforcés par des contingents anglais venus de l'Inde, l'emportèrent enfin à Canope le 21 mars 1801.

Les Français durent quitter l'Égypte; les Anglais aussi, car le traité d'Amiens la rendit aux Turcs, leurs alliés.

De même sorte ils devaient rendre Malte à ses Chevaliers. Ils eurent des prétextes pour la garder, ayant trouvé que la place était bonne, entre Gibraltar et Alexandrie.

Malte, petite île, d'histoire modeste jusque-là; ici, l'enjeu d'un duel acharné de dix ans entre la France et l'Angleterre, la dispute de la Méditerranée. A Malte, comme à Actium, on gagne l'Empire.

Il n'est pas étonnant que Bonaparte Premier Consul ait surveillé de près les événements de l'Orient. Dès le lendemain des Préliminaires de Londres en octobre 1801 il envoyait le colonel Sebastiani à Constantinople. Sébastiani s'y rendit par la Bavière et la vallée du Danube. Il constata au passage que l'empire ottoman s'écroulait de toutes parts, que ses provinces balkaniques étaient à peu près toutes en état de rébellion, Bosnie, Serbie, Bulgarie. Il eut l'idée qu'un petit corps français pourrait être utile à pacifier ce pays, les janissaires ne voulant plus quitter leurs marmites. A Constantinople, il fut reçu par le Sultan et lui remit une lettre de Bonaparte. Il eut d'intéressants entretiens avec divers personnages. On ne lui cacha point que les habitants de l'Égypte étaient «fort attachés à la République (française) et particulièrement au Premier Consul». L'ambassadeur d'Angleterre lui-même, lord Elgin, «avoua que les Français y étaient fort regrettés».

L'année suivante, Sebastiani fut envoyé en Égypte et Syrie. Il partit de Toulon le 14 septembre 1802. Il passa par Tripoli. Il arriva à Alexandrie le 16 octobre. Il constata que les troupes anglaises du général Stuart n'étaient pas encore parties; on lui promit que cela ne tarderait pas. Il fut reçu au Caire avec de grands honneurs; le pacha Kourchid annonça les meilleures dispositions à l'égard de la France. Le colonel visita les cheikhs les plus influents; ils avaient connu Bonaparte; il leur distribua des portraits du Premier Consul, ce qui excita parmi eux le plus vif enthousiasme. «Lorsque nous passions dans les rues, écrit-il, tout le monde se levait et nous saluait; les astrologues du Caire font toujours des prédictions sur ce qui concerne le Premier Consul.»

Sans en avoir l'air, il releva l'état des forts, de l'armée anglaise, de l'armée turque, et, dans son rapport, qui fut inséré au *Moniteur* du 30 janvier 1803, on lut cette conclusion : «Six mille Français suffiraient aujourd'hui pour conquérir l'Égypte.» Le 15 janvier, le général Decaen avait reçu ses instructions pour une mission dans l'Inde qui n'était pas pour plaire aux Anglais.

Il n'est pas étonnant que la question de Malte ait amené, quelques semaines après, la rupture de la paix d'Amiens.

Une guerre de douze ans, jusqu'à Waterloo.

L'Egypte y fut peu mêlée, nous verrons comment : elle avait d'autres soucis.

La France ne reparut point, ne reparut plus jamais sur les bords du Nil sous la forme d'une occupation militaire. Mais elle demeura fidèle aux inspirations et aux leçons de la *Commission des Sciences et des Arts,* et de l'*Institut d'Égypte.*

Elle y ménagea de son mieux ses intérêts politiques et économiques. Elle eut au Caire et à Alexandrie d'excellents agents, et d'abord Mathieu de Lesseps, Drovetti : celui-ci fut vraiment, pendant près de trente ans, un ami de Mohamed-Aly.

Surtout l'égyptologie, où allait se révéler bientôt toute la magnifique histoire des dynasties pharaoniques, fut d'abord une science française, et elle le demeurera essentiellement.

Sur la pierre de Rosette trouvée par le lieutement Bouchard, de l'armée de Bonaparte, Champollion-le-Jeune va se pencher, et, sur les colonnes et les murailles des temples et des palais, on lira des histoires dont celle de Mohamed-Aly paraîtra comme une nouvelle édition : Mohamed-Aly successeur de Thoutmôsis III à trentre-trois siècles de distance.

Car l'Égypte n'est pas seulement une route, ou un passage. L'Égypte ne peut pas n'être qu'une carte à jouer dans le jeu complexe de

l'équilibre des puissances. L'Égypte ne peut pas n'être qu'une colonie d'exploitation ou de peuplement.

L'Égypte est un foyer d'humanité, le plus vénérable et le plus expressif de tous les foyers qui ont été allumés dans les siècles autour de la Méditerranée.

Elle est faite d'alluvions d'histoire aussi riches et aussi fécondes que les alluvions annuelles de son divin fleuve : — Les cendres de plus d'un milliard d'hommes; — les Pharaons, quatre millénaires de Pharaons; Memphis, Thèbes, Karnak, Louqsor; les bords du Nil ne sont qu'une immense hypogée, d'étages superposés, et d'une insondable philosophie; — encore un millénaire de civilisation arabe, avec des contributions scientifiques et littéraires remarquables, avec leurs monuments, et les mosquées, et le Coran, le «Livre», et la Gama-el-Azhar... C'est tout le Précis d'histoire auquel nous apportons ces quelques pages.

Et donc, maintenant, au commencement du XIX[e] siècle, à l'avènement de Mohamed-Aly, après l'usurpation turque, voici le problème : — À qui l'Orient? C'est-à-dire à qui la mission de comprendre et de refaire la vie de l'Orient? Car il ne s'agit pas de conquérir, mais de réveiller l'Orient, l'Orient où le soleil se lève, l'Orient où s'est levée la civilisation de la Méditerranée?

D'abord, il ne faut pas laisser le sable du désert envahir et recouvrir, ensevelir, la vallée du Nil.

III. — MOHAMED-ALY PACHA DU CAIRE PAR LA VOLONTÉ DU PEUPLE, 12 MAI 1805.

Après le départ de César, que sa fortune emporte et retiendra en Occident, à la veille du départ des Anglais qui n'oseront pas encore garder l'Égypte comme Malte, la situation de l'Égypte se définit par une anarchie parfaite, donc une misère effroyable pour les petites gens.

Avant l'arrivée des Français, l'Égypte était aux Mameluks. Sauf un tribut plus ou moins régulier versé au pacha du Caire, représentant du

sultan dont ils se reconnaissaient les vassaux, ils étaient les maîtres de toute la terre du Nil, et ils l'exploitaient sans ménagements : — Une oppression dont les abus étaient devenus intolérables; — un régime condamné.

C'est par là surtout que leur défaite aux Pyramides apparaît dans l'histoire comme un arrêt définitif : le prestige militaire de leur brillante cavalerie était la seule autorité qui leur fût restée; dès lors, ils n'avaient plus de crédit.

Ils n'avaient pas été capables de chasser l'envahisseur venu de l'Occident. Les Français n'avaient pu être vaincus que par des forces anglo-turques. — Des Turcs amenés sur vaisseaux anglais; car la flotte turque n'avait déjà plus aucune valeur. Le sultan Sélim pensa naturellement profiter de cette occasion pour rétablir toute son autorité d'autrefois, et les pachas qu'il y envoya eurent la prétention d'y exercer en son nom un pouvoir absolu... et lucratif. Il était à craindre seulement que les exactions dont souffrait le peuple d'Égypte n'en fussent redoublées, — outre les épreuves de toutes sortes que la bataille entre ces rapaces ne pouvait encore manquer de lui infliger.

Il allait connaître de grandes misères.

Parmi les troupes turques qui avaient servi dans la campagne d'Égypte, d'Aboukir à Canope, le corps albanais, et parmi ses chefs, Mohamed-Aly, s'étaient particulièrement distingués.

Mohamed-Aly, était d'origine albanaise; il était né à Cavalla, en Macédoine. Le fondateur de la dynastie des Ptolémées était venu aussi de Macédoine. Né dans le pays d'Alexandre, la même année que Napoléon (1769), il s'en vantait volontiers, et son fatalisme musulman y trouvait des raisons d'ambition.

Il eut des débuts modestes. Son père Ibrahim-aga était le chef de la garde préposée à la sûreté des routes, — autant dire de la gendarmerie; — mais il le perdit de bonne heure, et fut élevé avec le fils du gouverneur. Il eut assez facilement le grade de capitaine. Il paraît qu'il fit aussi du commerce et qu'il vendit du tabac.

Quoiqu'il en soit, il commandait un corps d'un millier d'hommes lors du débarquement en Égypte; et il fut attaché au service du premier pacha que la Porte y rétablit, Khosrew-pacha : ils devaient se connaître longtemps. Khosrew-pacha aussi était né la même année que Napoléon.

Cependant les Mameluks avaient regagné leurs maisons au Caire, et ils reprenaient partout leurs terres et leurs habitudes d'autrefois. Khosrew-pacha s'y rendit avec ses troupes albanaises que commandait Taher-pacha. En cours de route, on massacra quelques Mameluks. Au Caire, les Albanais demandèrent leur solde. Point d'argent : les Mameluks avaient tout pris. Émeute des Albanais : Khosrew-pacha s'enferma dans la citadelle; Taher se proclama pacha du Caire. Autre émeute suscitée par les Mameluks : Taher assassiné.

Mohamed-Aly rendit alors un grand service à Khosrew-pacha : il lui constitua une garde d'Albanais sur qui il pouvait compter, et, sous cette escorte dévouée, Khosrew-pacha s'en retourna à Alexandrie, et bientôt après à Constantinople, la position de pacha du Caire n'étant pas de tout repos (mai 1803).

Mohamed-Aly était resté au Caire, avec les Albanais dont il avait pris le commandement après la mort de Taher. Il les avait bien en mains; il leur imposait de la discipline; mais il les payait bien, n'importe comment.

*
* *

Les Anglais s'en allèrent enfin au printemps de 1803; ils ne revinrent pas tout de suite, malgré la rupture de la paix d'Amiens. Mais, éclairés par l'expérience, ils ne quittèrent pas des yeux l'Egypte; ils y firent de fréquentes apparitions; ils y eurent le perpétuel souci d'une nouvelle expédition française; ils y prirent leurs sûretés.

Connaissant les Turcs, ils ne les crurent pas capables de défendre l'Égypte contre les entreprises de la France. Ils comptèrent donc davantage sur les Mameluks qui avaient repris possession du pays; il ne s'agissait que de les aider à s'organiser, à s'armer pour le cas d'une nouvelle aventure : un peu de cavalerie de Saint-Georges ne pouvait manquer d'y être efficace.

Mais il y fallait un répondant. Parmi les beys, ils distinguèrent Mohamed-el-Elfi, qui leur parut de taille à les comprendre et à les servir. Ils l'emmenèrent à Londres; ils l'instruisirent, ils le flattèrent, ils le couvrirent de compliments et de cadeaux. Il aima beaucoup ce régime et s'y attarda quelques mois.

Pendant ce temps, les autres beys, restés au pays du Nil, étaient dévorés de jalousie; parmi eux, notamment, Osman-bey el-Bardissi, Ibrahim bey, qui ne manquèrent pas de profiter de l'absence de leur rival pour s'installer solidement. Ils furent en somme les maîtres de tout le Delta, jusqu'à Damiette, jusque devant Alexandrie où la présence de quelques vaisseaux turcs gardait au sultan un semblant d'autorité; du reste, ils ne s'entendaient pas mal avec le gouverneur d'Alexandrie, Kourchid-pacha. Par ailleurs, ils étaient tout-puissants dans le Fayoum, dans toute la Haute-Égypte, à partir de Guizeh, et des portes du Caire.

Et ils avaient repris leurs maisons au Caire, et leur magnifique train de vie, — malheureusement aussi leur déplorable administration, qui ne consistait guère qu'à lever des contributions. Il ne leur était pas possible ainsi de retrouver de la popularité.

Les Albanais étaient à la Citadelle et dans le quartier voisin. De temps en temps, Mohamed-Aly sortait à travers les rues, avec quelques cavaliers de belle allure; on le regardait, on apprenait à le connaître.

Pour remplacer Khosrew-pacha, la Porte avait nommé Aly-pacha Vice-Roi de l'Égypte et pacha du Caire. Il arriva à Alexandrie au mois d'octobre 1803, muni d'une résolution farouche, mais de peu de ressources. Il se fit la main et la bourse aux dépens des étrangers; il n'eut aucune considération pour les Capitulations; il prit l'argent où il était; il accabla les marchands de contributions et de confiscations radicales. Il repoussa avec un mépris souverain les justes plaintes des consuls, à ce point qu'ils rompirent toutes relations avec lui et se réfugièrent... à bord des vaisseaux turcs qui l'avaient amené.

Ainsi pourvu de quelques moyens, de quoi solder quelques centaines d'hommes, il entra en pourparlers avec les chefs des Mameluks; il leur offrit la reconnaissance de leur souveraineté absolue dans toute la Haute-Égypte : chacun sait que, de toute antiquité, la Haute et la Basse-Égypte ne se sont jamais parfaitement confondues. Et il se mit en route pour le Caire.

Osman-bey el-Bardissi, après un entretien rassurant avec Mohamed-Aly, quitta Le Caire pour aller au-devant d'Aly-pacha. Aly passa par Rosette; il y leva un complément de solde; car, même soldés, ses soldats y prenaient goût et demandaient encore. Les contribuables seuls n'aimaient pas ce système. En cet équipage, il arriva à Menouf; Osman-bey à Choubra. De Menouf à Choubra, on causa. Mais les soldats du pacha s'en allaient. Pour continuer la conversation, il se rendit, plein de confiance, chez Osman-bey. On pouvait s'entendre, les dispositions paraissaient favorables. Mais Osman-bey découvrit que le pacha, sur les derrières des Mameluks, négociait avec Mohamed-Aly et ses Albanais. Il le pria de s'en aller du côté de Jaffa, à travers le désert, avec ce qui lui restait d'hommes. En route, le pacha fut assassiné (janvier 1804); on n'en sera pas étonné.

Et les Mameluks demandèrent à la Porte de nommer Vice-Roi d'Égypte Kourchid-pacha, le gouverneur d'Alexandrie, pour qui ils avaient de l'estime. Mais la Porte nomma Djezzar-pacha, Ahmed-le-Boucher, le pacha de Saint-Jean d'Acre, qui commença par lancer sur le chemin du Caire mille cinq cents cavaliers «Delhis», — ce qui signifie «les Furieux», redoutables en effet par leur férocité. Pauvre Égypte!

Juste à ce moment une frégate anglaise débarquait El-Elfi-bey à Alexandrie; il rentrait fier de l'expérience politique qu'il avait acquise en Occident et pourvu d'une provision de guinées. Il amena tout ce bagage au Caire où il retrouva beaucoup d'amis; il s'établit à Guizeh où il avait son fief et se mit au travail. Un jour de la fin de février, Osman-bey, avec ses Mameluks et aussi quelques Albanais, le cerna dans sa maison, lui tua quelques hommes, et il eut beaucoup de peine à s'échapper vers le désert. La bataille se prolongea au Caire entre les Mameluks d'Osman bey, ceux d'El-Elfi bey, ceux d'Ibrahim-bey, et ceux de Hassan-bey.

Mohamed-Aly regardait.

Le 16 mars 1804, les Mameluks déjà décimés par leur propre bataille, les Albanais de Mohamed-Aly cernèrent leurs maisons, en prirent et en tuèrent encore quelques-uns. Les autres, et les chefs, Osman-bey, Ibrahim-bey, purent se sauver.

Mohamed-Aly est le maître du Caire. Mais Djezzar-pacha est annoncé, et ses Delhis commencent à se faire connaître; il est vrai qu'il mourut en route : le vieux bandit avait quatre-vingt quatre ans.

Kourchid-pacha a eu le courage de venir d'Alexandrie; il n'a pas encore son firman d'investiture; il se fait reconnaître néanmoins pour Vice-Roi; mais il s'enferme prudemment à la Citadelle, bien gardé par Mohamed-Aly, qui est un fidèle sujet de la Porte.

Mais les Mameluks sont là, devant les portes de la ville. Les Albanais ont du mal à les écarter. On se bat à Embabeh, à Kalioub. Ils coupent les communications, ils arrêtent les provisions.

La grande pitié des habitants du Caire : — Ruinés, pillés jusqu'au fond de leurs maisons et de leurs boutiques, maintenant affamés. Cela ne peut pas durer longtemps : les Mameluks évidemment vont revenir; ils tiennent toutes les routes : on peut s'attendre à un massacre général, aux pires atrocités, les Delhis s'amusent; ils violent, ils tuent...

Les cheikhs dans les mosquées appellent la protection de Dieu.

On a commencé de voir le jeu de Mohamed-Aly. Mais c'est un jeu dangereux : à tout moment il peut avoir un poignard dans la gorge.

*
* *

Le Caire étouffait, enserré de toutes parts par les Mameluks. Une caravane fut coupée par eux en venant de Suez.

Il fallut se donner de l'air. Les Mameluks étaient fortement établis à Minieh, à 200 kilomètres; ils commandaient de là la route de la

Haute-Égypte, et ils y retenaient les approvisionnements que le Caire attendait.

Mohamed-Aly, aidé par Kourchid pacha qui put faire venir quelques troupes turques d'Alexandrie, conduisit lui-même une expédition contre Minieh : on pourrait dire une sortie de ravitaillement de la place assiégée.

Après avoir écarté quelque cavalerie mameluke qui barrait le chemin, notamment à l'entrée du Fayoum, à la fin de février 1805, il arriva devant Minieh, et tout de suite il essaya de l'enlever, d'une attaque brusquée. Il fut repoussé, et subit de sensibles pertes. Les Mameluks essayèrent de couper ses communications, à Beni-Souef; ils furent repoussés à leur tour, et Kourchid put envoyer quelques renforts.

Le 22 mars, Minieh fut enlevé. On imagine l'immense retentissement de cette victoire au Caire. Les Mameluks, toujours divisés, surtout dans le malheur, disparurent pour un moment. D'énormes quantités de provisions descendirent au Caire, qui connut l'abondance après tant de privations, et célébra le nom du vainqueur.

Mohamed-Aly ramena ses troupes vers la capitale; mais elles voulaient leur récompense, et il informa Kourchid-pacha qu'il était nécessaire de préparer tous les arriérés de solde. Le 11 avril, il était à Beni-Souef, et ses avertissements se faisaient pressants.

Kourchid n'avait pas tant d'argent. Il fit monter des canons à la Citadelle. Il mit 1.500 Turcs à Guizeh et Tourah; mais eux aussi ils demandaient leur solde; ils laissèrent passer Mohamed-Aly. Le 14 avril, les Albanais étaient à Tourah.

Le 19 avril, Mohamed-Aly entra au Caire à la tête de 4.000 hommes, les vainqueurs de Minieh. Acclamations populaires. Il fit dire au Vice-Roi qu'il lui fallait immédiatement 2.000 bourses, — quelque chose comme un million de francs. Kourchid leva en toute hâte un impôt supplémentaire sur le café. Mécontentement populaire. Et les Delhis réclamèrent aussi leur solde, puisqu'il y avait une distribution.

Dans les jours qui suivent, mauvaises nouvelles : les Bédouins enlèvent les récoltes de la Basse-Égypte; les Mameluks ont reparu autour de Minieh;

on en a vu jusqu'à Guizeh. Dans les rues du Caire, 8 à 10.000 soldats circulent en réclamant leur solde à cor et à cri; il y faudrait 12.000 bourses : où les prendre?

Le 3 mai, le désordre est à son comble; on s'attend au pire. On dirait une de ces effroyables tempêtes de khamsin qui, dans la saison, couvre toute la ville de la poussière du désert comme d'une cendre.

Le 5 mai, on annonce un arrangement entre Kourchid et Mohamed-Aly. Les Albanais poussent les Delhis sur le Vieux-Caire. Mais c'est aussitôt le Vieux-Caire à feu et à sang. Toute la ville se soulève; la foule se porte à la Citadelle, conduite par les cheikhs; la grande mosquée est fermée. Kourchid est sommé de jeter, à tout prix, les Delhis dehors.

Comment en sortir? Comment même mettre un peu d'ordre dans ce récit? Si peu de lumière dans ce brouillard de sable!

Tout-à-coup une grande nouvelle, venue de Constantinople : — Mohamed-Aly a été nommé, en récompense de ses éminents services, pacha à trois queues, avec la résidence de Djeddah.

Kourchid fixe la cérémonie d'investiture au 9 mai. Cérémonie solonnelle au grand Divan, au cœur de la ville, parmi un grand concours de population, heureux de fêter le nouveau pacha. Mais à la sortie Kourchid est entouré par les Albanais, par la foule, par les cheikhs, avec de grands cris : — «Mohamed-Aly ne s'en ira pas à Djeddah! — Il ne quittera pas le Caire! — On a besoin de lui pour y assurer l'ordre. — C'est lui qui doit être pacha du Caire, Vice-Roi de l'Égypte. — Kourchid peut s'en aller, lui, à Djeddah!»

Mohamed-Aly a laissé faire et dire un moment. Mais ses Albanais sont disciplinés : un signe, ils s'alignent de part et d'autre du Vice-Roi, lui font une escorte impénétrable, et, sous le commandement de Mohamed-Aly, parmi le peuple qui se range, le reconduisent à la Citadelle avec tous les honneurs dus à sa haute dignité.

Qui est le maître au Caire maintenant?

Ce sont les premières grandes journées d'un grand règne.

Voici la volonté du peuple : il faut éloigner les soldats et surtout les

Delhis; — il faut une autorité pour assurer l'ordre et la sécurité du travail.

Le 12 mai 1805, le Cadi lui-même, les ulémas, le corps des Odjaklis ou des fonctionnaires, les cheikhs, et tout le peuple, se sont rassemblés spontanément sur la place du grand Divan; pas un coup de fusil, le calme impressionnant d'une force irrésistible : — Ils proclament qu'ils veulent que Mohamed-Aly soit pacha du Caire. Ils le répètent à travers les rues; la joie est universelle.

«C'est la première fois, dit le Consul de France, qu'on voit un pacha proclamé par le peuple». Une grande nouveauté en effet, même en Orient.

Mohamed-Aly ne l'accepte pas; il ne veut tenir son pouvoir que de la Porte; des Tartares, c'est-à-dire des courriers, sont expédiés à Constantinople pour en rapporter les firmans d'investiture du Sultan.

En attendant, continue notre Consul, «on voit éclater le même enthousiasme qu'en France dans les premiers moments de la Révolution. Tout le monde achète des armes. Les enfants aussi suivent l'exemple des plus âgés. Mohamed-Aly continue à faire cause commune avec le peuple, qui est sa principale force.»

Il ne faudra point oublier que Mohamed-Aly fut l'élu du peuple et que sa dynastie est d'origine et de fondation populaire.

Kourchid-pacha n'avait pas cédé; il n'en avait pas le droit. Il était enfermé, assiégé dans la Citadelle; bientôt il n'eut plus, avec sa petite garde, ni pain, ni eau, que le mauvais biscuit qui datait du temps des Français (six ou sept ans). Il essaya de nouer des intrigues avec les Mameluks.

En juin, il y eut de nouveaux désordres : le 7, des rixes entre soldats, malgré les patrouilles des Albanais; des barricades dans les rues qui mènent à la grande mosquée; les magasins et les okels fermés; les femmes et les enfants avec des pierres sur les terrasses; toute cette foule en marche, d'elle-même, sur le Vieux-Caire, pour en chasser les Delhis : enfin, ils s'en allèrent, se dispersèrent dans le delta, se confondirent, d'une façon ou de l'autre, avec les Mameluks.

La Citadelle était serrée de plus près : le 13 juin, Kourchid jeta des bombes sur la ville; quelques vieilles maisons s'écroulèrent. Mais si la Citadelle domine la ville, comme une Bastille, le Mokattam domine la Citadelle; Mohamed-Aly y fit monter une batterie et jeta des bombes sur la Citadelle; la Bastille se tut.

Voici les nouvelles de Constantinople; dans les derniers jours de juin, on annonce que Saleh-bey, grand-officier de la Porte, est arrivé à Alexandrie, avec les firmans d'investiture; mais au nom de qui ces firmans? De Kourchid, qui ne les a jamais reçus, — ou de Mohamed-Aly? Ou de quelque autre? Saleh-bey ne dit rien : ils sont peut-être en blanc.

Le 28 juin, en route pour le Caire. A partir du 2 juillet, on l'attend impatiemment; de jour, de nuit, le peuple roule à travers les rues, comme une marée, comme l'inondation du Nil, qui monte. Saleh-bey arrive le 10. Il voit cette foule dont les yeux le percent, vont le percer, comme des poignards. Il dit que «le Grand Sultan, adhérant aux instances des cheikhs, a nommé Mohamed-Aly Kaïmakan de la ville du Caire la bien gardée», — Kaïmakan, c'est-à-dire lieutenant du Sultan, Vice-Roi, en d'autres termes pacha du Caire. — Kourchid était rappelé à Alexandrie.

La joie populaire fut immense; elle n'alla pas sans quelques désordres. Puis les boutiques s'ouvrirent. Et l'on se remit au travail.

La Citadelle se taisait. Kourchid n'était point pressé de partir; on l'avait gentiment ravitaillé. Enfin le 8 août il descendit à Boulak; de là, par le Nil, il s'en alla tranquillement à Alexandrie, où il fut accueilli par des salves. Il fut nommé pacha de Salonique.

Khosrew, Kourchid, ce ne seront pas des amis pour Mohamed-Aly, à Constantinople, auprès du Sultan.

Le jour même où Kourchid faisait son entrée à Alexandrie, le 18 août, quatre cents Mameluks, conduits par six beys, faisaient leur entrée au Caire par la porte Bab-el-Nasr : tambours et musique en tête, chevaux piaffants richements barnachés, une marche triomphale, jusqu'au cœur de la ville. Là, des coups de fusil; impossible d'aller plus avant, et les rues sont barrées. Ils se retirent, vers les portes; les portes sont fermées; harcelés de fusillade, ils mettent pied à terre, se réfugient dans les mosquées. Tout fut pris ou tué.

Ceux qui étaient restés hors des portes furent pourchassés par la cavalerie de Mohamed-Aly sur Guizeh, Embabeh; ils laissèrent un énorme butin.

Il parut que les Mameluks étaient tombés dans un piège; — ce n'était pas le dernier. On leur avait fait entendre que, Kourchid parti, Le Caire était à eux et les appelait : ils ne connaissaient pas encore tout à fait Mohamed-Aly.

A cet égard, la victoire de Mohamed-Aly au Caire ce 18 août était décisive, et elle eut un immense retentissement, jusqu'à Constantinople : — une sorte de victoire des Pyramides. Par la volonté du peuple consacrée par un firman de la Sublime Porte, Mohamed-Aly est pacha du Caire, Vice-Roi d'Égypte. Mais, malgré les instructions qu'il envoie, à ce titre, aux gouverneurs de province, son autorité ne dépasse guère les portes de la ville, c'est-à-dire la pointe de son sabre.

Il faut conquérir l'Égypte.

IV. — LA DÉFAITE DES ANGLAIS ET DES MAMELUKS, 1806-1811.

A ce moment, comme en 1798, l'Égypte fut mêlée aux affaires de la Méditerranée, c'est-à-dire à un nouveau conflit anglo-français.

Sept ans après la bataille du Nil, la bataille de Trafalgar, octobre 1805, avait confirmé la victoire de l'Angleterre; Nelson était mort; mais la flotte anglaise imposait sa loi du détroit de Gibraltar à l'isthme de Suez; Malte faisait l'apprentissage de sa maîtrise.

Contre le jeune empire napoléonien, l'alliance était faite, déjà la Sainte-Alliance, entre l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse et la Russie. L'Orient était pris dans cette querelle; l'influence anglaise et l'influence russe s'affirmaient à Constantinople. L'Angleterre avait souvent des navires devant Alexandrie; elle surveillait l'Égypte; la grandeur naissante de Mohamed-Aly lui donnait déjà du souci.

C'est pourquoi elle gardait le contact avec les Mameluks.

L'avénement de Mohamed-Aly, malgré les firmans du sultan, était en fait le résultat d'une insurrection populaire. Et les Mameluks n'avaient pas abandonné leurs droits. Ils n'étaient faibles que de leurs divisions. L'Angleterre, et la Turquie, firent tous leurs efforts pour les rassembler sous l'autorité d'El-Elfi, et pensèrent y être arrivées, dans le courant de l'année 1806.

Quelques guinées bien placées soulevèrent de l'agitation parmi les Albanais, dans l'entourage même de Mohamed-Aly; il eut à déjouer un complot tramé contre sa vie; car il faut le voir à tout moment guetté par les assassins.

Cependant, autour du Caire, comme pour l'y étouffer, les Mameluks reparaissaient en forces et coupaient les routes; ils étaient à Siout, à Guizeh, à Embabeh, à Damanhour, à Rosette; en vérité, ils étaient partout.

En juin 1806, le Capitan-pacha vint à Alexandrie; avec lui, quelques navires anglais. On annonça que les Anglais et les Turcs étaient d'accord pour rendre l'Égypte aux Mameluks. En décembre, Osman-bey El-Bardissi mourut; il était le principal rival d'El-Elfi. Les Mameluks n'avaient donc plus qu'un seul grand chef; El-Elfi se fait appeler «le sultan du Caire».

Notons ici que Mohamed-Aly et Napoléon, qui ne sont pas alliés, qui ne se connaissent pas, ont les mêmes ennemis, et qu'ainsi s'établit et se consacrera par la force des choses une solidarité plus forte que toute entente entre la France et l'Égypte.

Pour le moment, de Constantinople à Alexandrie, l'Orient est barré devant Napoléon.

Il est homme à réagir.

Trafalgar a donné la mer aux Anglais; mais Austerlitz lui a donné le continent, et d'abord l'Occident, l'Italie et l'Allemagne. Il envoie de nouveau Sébastiani à Constantinople : «Réveille-toi, Sélim!» écrit-il au Sultan.

La victoire d'Iéna, si foudroyante, 14 octobre 1806, eut jusqu'au fond de l'Orient un retentissement énorme. Voici l'Empereur sur la Vistule; il

faut refouler la Russie au nord du Danube, lui fermer le «chemin de Byzance». Réveille-toi, Sélim! — Le 5 janvier 1807, le Sultan déclare la guerre à la Russie, porte des troupes sur le Danube, interdit le passage des Détroits à tous vaisseaux de guerre.

Le 25 janvier, l'ambassadeur britannique prend ses passeports, se retire à bord de la flotte anglaise de l'amiral Duckworth, qui est à l'entrée des Dardanelles.

Le 19 février, l'amiral Duckworth force les Dardanelles, détruit quelques vaisseaux turcs devant Nagara, paraît devant Constantinople, remet son ultimatum : — Rupture avec la France, renvoi du général Sebastiani.

Le Divan semble effrayé; il demande seulement un moment pour délibérer : on enverra des plénipotentiaires à bord du *Royal-George*. Il y eut en effet quelques allées et venues de la flotte au rivage et quelques conversations.

Cependant Sebastiani avait vu le sultan Sélim. Ensemble ils avaient résolu une résistance énergique aux prétentions de l'Angleterre; et Sebastiani s'était chargé de l'organisation de la défense; en quelques jours et nuits, sous ses ordres et sous les yeux du Sultan, des centaines de canons, de tout calibre et de tout âge, furent hissés et braqués sur les murailles, gueules ouvertes...

Le 1er mars, l'amiral Duckworth leva ses ancres, vira de bord, et les navires anglais disparurent vers le sud, aux applaudissements frénétiques de la population de Constantinople. En s'en retournant par les Dardanelles, l'amiral Duckworth subit des pertes sensibles; il fut bien heureux de se retrouver, sans plus de dommage, dans les eaux de Ténédos.

*
* *

Pour réparer l'effet de cette mésaventure, l'Angleterre résolut d'en finir avec Mohamed-Aly et de donner l'Égypte aux Mameluks, afin d'y être la maîtresse.

Une autre flotte, sous l'amiral Lewis, parut devant Alexandrie, pour

se concerter avec El-Elfi. Malheur! El-Elfi avait été empoisonné, le 27 janvier, par les femmes de son harem.

Le 22 mars, les Anglais débarquèrent à Alexandrie, sans coup férir; car Mohamed-Aly n'y était pas le maître. Le consul de France, Drovetti, un ancien soldat de Marengo, s'échappa derrière les baïonnettes de quelques marins et rejoignit Mohamed-Aly au Caire.

Sebastiani à Constantinople, Drovetti au Caire : — même fermeté et même vaillance.

Le 27 mars, mille deux cents des Anglais débarqués à Alexandrie, furent envoyés à Rosette; ils tombèrent dans une embuscade : cinq cents furent tués, cent-vingts pris; quatre-vingt-dix têtes coupées furent envoyées au Caire, empalées sur l'Esbékieh.

Mohamed-Aly avait refoulé les Mameluks jusqu'à Siout. Il revint au Caire le 13 avril. Il reçut Drovetti et lui dit sa volonté de résistance. Il mit la ville en état de défense.

Puis il envoya vers le nord, le long de la rive gauche du Nil, 4.000 fantassins, 1.500 cavaliers, sous le commandement de Hassan-pacha.

Cependant les Anglais faisaient une nouvelle tentative sur Rosette; 3.000 hommes arrivèrent devant la place. Le 22 avril, ils furent enveloppés presque de toutes parts par les troupes de Mohamed-Aly; ils subirent de lourdes pertes; quelques bataillons firent une retraite pénible; 500 hommes demeurèrent prisonniers; l'Esbékieh connut de nouvelles horreurs.

On retrouverait quelques intrigues encore entre les Anglais d'Alexandrie et quelques chefs Mameluks. Mais, au commencement de septembre, Mohamed-Aly parut lui-même devant Alexandrie avec des troupes de force impressionnante. Rapides pourparlers : les Anglais se rembarquèrent le 14 : — «Ridicule parodie de l'expédition de Bonaparte!» disait-on en Angleterre.

Le 16 septembre Mohamed-Aly fit une entrée triomphale dans Alexandrie. Le Caire, Alexandrie, il avait maintenant les deux capitales de l'Égypte; il avait tout le Delta : larges fenêtres ouvertes sur la Méditerranée.

*
* *

Il regardait Constantinople, et l'Europe.

Constantinople alors bouleversée par un paroxysme de Révolution : — Parce que Sélim III avait tenté de régénérer la Turquie, parce qu'il l'avait engagée dans la voie du Tanzimât (ou de la Réforme), il s'était fait de redoutables ennemis parmi les partisans du passé, et notamment parmi les janissaires.

Le 31 mai 1807, ils l'avaient déposé et remplacé par Mustapha IV.

Le 28 juillet 1808, Mustapha le Baïractar, qui commandait l'armée du Danube, vint à Constantinople avec quelques troupes, renversa Mustapha IV, exigea le rétablissement de Sélim III; on ne lui livra que son cadavre; il proclama Mahmoud II, et le fit couronner solennellement à la grande mosquée de Sainte-Sophie le 11 août.

Le 14 novembre, les janissaires prirent une nouvelle revanche. Le Baïractar se suicida. Mustapha IV ne fut pas rétabli parce qu'il avait été préventivement étranglé. Ils gardèrent Mahmoud II parce qu'il n'y avait plus personne que l'on pût mettre à sa place.

Ici comme ailleurs, les Anglais s'accordaient mieux avec les représentants de l'ancien régime, de ce que Napoléon appelait «le grotesque régime féodal», qu'avec les libéraux. De même en Europe, avec la Sainte-Alliance en formation. De même en Égypte, avec les Mameluks.

D'un bout à l'autre de la carrière de Mohamed-Aly, comme en face de Napoléon, c'est un des caractères fondamentaux de l'histoire que nous racontons. L'Angleterre ne tient pas à la liberté pour autrui.

Elle signa donc avec le nouveau gouvernement ottoman, en février 1809, la paix des Dardanelles. Sebastiani était parti depuis avril.

L'Orient se fermait de nouveau aux entreprises de Napoléon. Il ne le perdait pas de vue. Il préparait son second couronnement, à l'église Saint-Pierre de Rome, pour la dixième année de son règne. De là il regarderait la Méditerranée : *mare nostrum*. C'était son secret.

En attendant il s'informait de la situation en Égypte; il s'intéressait à Mohamed-Aly comme aux Wahabites; il faisait étudier le tirant d'eau des bouches du Nil et faisait construire des bateaux en conséquence. Le capitaine Boutin, qui avait servi sous Sebastiani aux fortifications de Constantinople, qui avait dressé tout un plan de débarquement à l'ouest d'Alger par la rade de Sidi-Ferruch, prenait des notes sur les défenses d'Alexandrie, au risque de faire connaissance avec les cachots du Vice-Roi. M. de Nerciat, qui a une renommée, est moins célèbre pour la mission dont il fut chargé en Asie Mineure et en Syrie, afin de voir comment on pourrait y recruter des armées, sur place...

Vagues linéaments d'un grand dessein : — Il n'était pas écrit que Napoléon retournât en Orient.

Il en eut du regret. On sait ce qu'à Sainte-Hélène il dictait au général Bertrand à propos de l'Égypte. Reprenons quelques formules, qui sont comme des éclairs :

«L'Égypte peut, dès aujourd'hui, fournir à l'entretien d'une armée de 50.000 hommes, d'une escadre de quinze vaisseaux, partie sur la Méditerranée, partie sur la mer Rouge, et d'une nombreuse flottille sur le Nil et sur les lacs...

«Mais que serait ce beau pays, après cinquante ans de prospérité, et de bon gouvernement! L'imagination se complaît dans un tableau aussi enchanteur! Mille écluses maîtriseraient et distribueraient l'inondation sur toutes les parties du territoire; les huit ou dix milliards de toises cubes d'eau qui se perdent chaque année dans la mer seraient répartis dans toutes les régions basses du désert, dans le lac Mœris, le lac Maréotis et le Fleuve-sans-Eau, jusqu'aux oasis et beaucoup plus loin du côté de l'ouest; du côté de l'Est, dans les lacs et mers et toutes les parties basses de l'isthme de Suez et des déserts entre la mer Rouge et le Nil...

Et, comme il admettait l'indépendance de l'Égypte, il continuait :

«Sans doute une grande nation, comme du temps de Sésostris et des Ptolémées, couvrirait cette terre aujourd'hui désolée; par sa main droite, elle appuierait aux Indes, et par sa gauche à l'Europe. Si les circonstances

locales devaient seules décider de la prospérité et de la grandeur des villes, Alexandrie plus que Rome, Constantinople, Paris, Londres, Amsterdam, aurait été et serait appelée à être la tête de l'univers. . .

« Après cinquante ans de possession, la civilisation se serait répandue dans l'intérieur de l'Afrique par le Sennaar, l'Abyssinie, le Dârfour, le Fezzân. Plusieurs grandes nations seraient appelées à jouir des bienfaits des arts, des sciences, de la religion du vrai Dieu. Car c'est par l'Égypte que les peuples du centre de l'Afrique doivent recevoir la lumière et le bonheur. »

Programme magnifique, de Napoléon à Mohamed-Aly.

*
* *

Mahmoud II, le nouveau sultan, était jeune et plein de bonne volonté. Il prenait le pouvoir à vingt-trois ans au moment où son empire, du Danube au golfe Persique, paraissait de tous côtés sur le point de s'écrouler. En Europe les populations chrétiennes de l'empire avaient entrepris la croisade suprême de leur libération : Moldo-Valachie, Serbie, Grèce, Bulgarie, Crète, se levaient toutes pour leur foi et pour leur indépendance.

En Asie, les pachas obéissaient mal aux ordres de Constantinople, et l'insurrection victorieuse des Wahabites avait jeté dans tout le monde arabe le trouble le plus profond; car ils avaient proclamé anathème et déchéance contre les Ottomans, et l'interruption des pèlerinages aux Villes Saintes, si elle se prolongeait, risquait de ruiner tout le crédit des sultans.

Ce fut le premier souci de Mahmoud. Il sentit qu'il fallait aller à la racine du mal. Il n'en avait pas lui-même les moyens matériels. Il pensa se servir de la force réelle que manifestait depuis plusieurs années le Vice-Roi d'Égypte, le plus proche voisin de l'Arabie. Dès avril 1809, il chargea Mohamed-Aly de reprendre la Mecque et Médine aux Wahabites et lui envoya solennellement l'investiture de ce mandat.

Mohamed-Aly s'y prépara aussitôt avec le plus grand zèle et il commença de réunir des forces et des provisions à la base de Suez.

Mais, avant de s'engager dans une expédition qui ne pouvait manquer d'être longue et difficile, il fallait être sûr de la tranquillité de l'Égypte. Et les Mameluks n'étaient pas encore tous désarmés. Il fallait d'abord en finir avec eux, d'une manière ou de l'autre.

Depuis la défaite des Anglais, il était définitivement le maître du Delta, comme d'Alexandrie et du Caire, et ainsi de la plus grande partie de la Basse-Égypte. Mais la Haute-Égypte, même le Fayoum, à 100 kilomètres au sud du Caire, étaient encore aux Mameluks. El-Elfi mort, leur chef le plus redoutable était Chaïn-bey; il ne pouvait que continuer sa politique; en août 1809, il demandait le protectorat de l'Angleterre; avec son aide, il se faisait fort de rétablir dans toute l'Égypte l'ancienne puissance des Mameluks, puis de reconquérir les Villes Saintes et toute l'Arabie sur les Wahabites, « pour la plus grande gloire de la nation britannique ».

Mohamed-Aly ne connut pas tout ce dessein avec précision. Mais il lui fut facile de constater les rassemblements belliqueux qui se formaient autour du Caire. En juin 1810, les Mameluks parurent en force jusqu'à Guizeh.

Alors il ramena toutes les troupes qu'il avait dans le Delta, depuis Alexandrie et Rosette. Il prit sous son commandement ses plus solides bataillons.

Il dégagea la région de Guizeh. Il poussa vigoureusement les Mameluks devant lui, tout le long de la rive gauche du Nil, au bord de l'inondation jusqu'à l'entrée du Fayoum. Le 20 juillet, il leur livra à El-Laoun une bataille décisive. Sa victoire fut complète, et il fit écrire triomphalement au Consul de France : « La tyrannie des Mameluks est désormais anéantie ».

Les Mameluks firent en effet leur soumission; ils reconnurent l'autorité de Mohamed-Aly; il leur laissa les terres qu'ils possédaient dans la Haute-Égypte, et leur permit de rentrer dans leurs belles maisons du Caire.

Il se rendit à Suez; car le sultan Mahmoud le pressait de reprendre les Villes Saintes. Derrière son dos, les Mameluks du Caire conspirèrent pour le renverser. Il l'avait prévu; il fut mis au courant.

Il revint tranquillement au Caire. Il annonça que le sultan avait confié à son fils Toussoun-pacha le commandement militaire de l'expédition, et que l'investiture lui en serait solennellement donnée avant son départ, à la citadelle du Caire, le 1er mars 1811. Les Mameluks furent invités à honorer la cérémonie de leur présence.

Le 1er mars, huit cents mameluks montèrent à la Citadelle, à cheval, dans leurs plus riches costumes et équipements. Quand ils furent entrés dans la cour de la Citadelle, serrés comme des moutons dans un enclos, les portes furent fermées, et, du haut des murailles, les Albanais de Mohamed-Aly les fusillèrent et les massacrèrent jusqu'au dernier. On en tua aussi un bon nombre à Esneh.

La tyrannie des Mameluks était bien anéantie.

C'est « Brumaire » pour Mohamed-Aly. Il est maintenant enfin le seul maître et seigneur de l'Égypte.

*
* *

Voici donc déjà une œuvre de dix ans; parmi tant d'ennemis, Turcs, Mameluks, Anglais, sur un pays ruiné par la guerre et par des exactions séculaires, elle révèle une heureuse mesure de souplesse et de résolution, d'intelligence et de caractère.

Il est trop tôt pour tenter ici un portrait de Mohamed-Aly; l'âge et l'action changent la physionomie des hommes. Nous n'en sommes pas encore à la belle médaille de Nézib, — seulement à un crayon, dont les traits pourtant commencent à se marquer.

Nous avons un dessin fait à cette date d'après nature par le comte de Forbin, repris ensuite par Horace Vernet :

Quarante-deux ans : toute la barbe, due à la bonté de Dieu, pour faire cadre, sous le large turban, à un visage de jeune et belle santé; moustache fine, nez délicat aux narines curieuses; les yeux surtout, une grande lumière en éveil et qui regarde loin.

De ce dessin, Horace Vernet a tiré deux images : — A la Citadelle, dans une embrasure de la muraille, Mohamed-Aly, assis sur d'épais tapis, le chapelet d'ambre dans une main, le bout du narghilé dans l'autre, considérant le massacre des Mameluks, en bas dans la cour; — Puis, parmi les palmiers, sur un cheval de pure race arabe, qui piaffe, impatient de l'emporter à son grand destin.

CHAPITRE II.

UN NOUVEL EMPIRE ARABE DE L'ARABIE À LA NUBIE

1811-1822.

I. — LA REPRISE DES VILLES SAINTES.

KULAKH, 20 JANVIER 1815.

La campagne d'Arabie : — Nous voici sur un des plus grands théâtres de l'histoire, en présence de problèmes de la portée la plus étendue.

Il s'agit de faire rentrer dans le devoir une province rebelle de l'empire ottoman. Et, comme elle fut le berceau de l'Islam et qu'elle prétend en avoir conservé la pureté, il s'agit de savoir si les destinées musulmanes continueront d'être gouvernées par les Turcs indignes, ou le seront désormais par les Arabes dont les titres y sont glorieux.

Crise profonde, dont les conséquences après plus de cent ans sont loin d'être épuisées.

Tout de suite les sultans en avaient senti la gravité; et, au lendemain de son avènement, Mahmoud II, qui allait montrer de l'activité, avait chargé Mohamed-Aly de réprimer l'insurrection des Wahabites; il lui avait envoyé «le sabre et le caftan» qui étaient les signes de l'investiture de ce commandement.

Depuis, l'interruption des pèlerinages aux Villes Saintes continuant d'avoir partout les effets les plus déplorables, il pressait le Vice-Roi d'Égypte de se mettre en campagne; et, Mohamed-Aly retardé par la guerre des Mameluks, il menaçait de donner au pacha de Damas le commandement de la campagne d'Arabie. C'est d'ailleurs au pacha de Damas

qu'appartenait traditionnellement le titre d'Émir-el-Hadj, ou de Chef du Pèlerinage.

C'est pourquoi Mohamed-Aly ne se fit point prier davantage, et, sûr, après le 1[er] mars 1811, de la tranquillité de l'Égypte, il se donna dès lors tout entier à la reconquête des Villes Saintes.

On va voir les formidables efforts qu'elle exigea, et qu'elle faillit épuiser toutes les ressources de l'Égypte.

C'est qu'il s'agit aussi de bien autre chose que d'une expédition punitive. Peut-être Mohamed-Aly lui-même n'eut-il pas une parfaite conscience de la grandeur de l'entreprise. En tout cas, l'historien a le devoir d'aller le plus loin possible aux racines des faits.

Jomard, qui avait été l'un des plus remarquables membres de la *Commission des Sciences et des Arts*, et le plus laborieux auteur de la *Description de l'Égypte*, et qui dès lors ne cessa point d'étudier le passé et les ressources des pays du Nil, devait s'attacher notamment à une hypothèse infiniment séduisante; on pourrait l'appeler l'hypothèse de l'unité physique et ethnique des pays de la mer Rouge.

Le Nil, la mer Rouge : deux vallées étroites, bordées des régions les plus fertiles du monde, l'Egypte, l'Yémen ou l'Arabie heureuse, encadrées, isolées, de l'ouest et de l'Est, par d'immenses déserts, Libye, Arabie.

Et dans ce bassin de fécondité naturelle et humaine, l'illustre savant veut voir à travers les siècles une intime fusion ethnique : — L'Yémen et l'Hedjaz berceau de la population égyptienne, dont le type est le même de part et d'autre de la mer Rouge; l'Arabie toute penchée, attirée vers le Nil «pour s'asseoir au banquet de la fertile Égypte».

Ce n'est qu'une hypothèse. Et l'Yémen est riche aussi et peut aussi bien avoir attiré les populations du voisinage. Il est d'ailleurs impossible de nier les continuels échanges de marchandises et de sang d'une rive à l'autre de la mer Rouge, de l'Égypte à l'Yémen.

Quoi qu'il en soit, l'Islam les a liés plus étroitement qu'ils ne l'avaient jamais été. Il a tiré l'Arabie de son isolement historique. Il l'a jetée d'abord sur l'Égypte, comme pour en retremper, dit Jomard, la population autochtone, adultérée par de longs siècles de domination étrangère. L'Égypte se donna à Amrou et au calife Omar. Et nulle part le Coran n'eut des adeptes plus fervents. Et Le Caire fut fondé, sous le signe de Mars — Masr ou Misr-el-Kahira — pour être le bras robuste où s'appuie la défense de l'Islam.

On y pourrait voir le fondement historique et, pour ainsi dire, juridique de la mission confiée à Mohamed-Aly par le Sultan, Commandeur des Croyants. Mais si le sultan turc n'est qu'un usurpateur, selon le dire des Wahabites, n'est-ce pas à l'Arabie qu'il appartient maintenant de refaire la pureté de l'Islam? Ibn-Séoud n'a-t-il pas au poing le sabre d'Amrou? Et l'Égypte elle-même ne sera-t-elle point la première province de la nouvelle conquête arabe?

La mer Rouge n'est pas seulement une route, n'est pas surtout une route; de La Mecque au Caire elle est le foyer de l'Islam. Les problèmes qu'elle pose, politiques, religieux, sont d'une incalculable conséquence.

Nous devions replacer l'expédition de Mohamed-Aly dans ce vaste milieu d'histoire. Ce sont du reste les raisons, chez lui conscientes ou non, qui l'obligeaient à la pousser à fond.

*
* *

Dès le premier ordre du Sultan, il avait établi ses bases et ses premiers dépôts à Suez. Une pareille expédition ne pouvait pas être improvisée; elle demandait les plus grands soins. Le Sultan y aida autant qu'il put; il y envoya quelques contingents, même des Albanais levés par Ali Tébéléni. Il en résulta d'abord quelque confusion.

Toussoun-pacha, le fils du Vice-Roi, chargé par lui du commandement, partit en septembre 1811. Il débarqua à Yambo, le port de Médine, et s'engagea dans la montagne. Aux gorges de Bedr, où Mahomet lui-même, dans sa guerre contre les Koréischites, avait failli périr, Toussoun tomba dans une embuscade; il eut de la peine à se dégager, fit une retraite

pénible, harcelée par les Wahabites, parmi l'indiscipline de quelques-unes de ses troupes.

Mohamed-Aly dut sévir. Les beys indociles qui, recruteurs et propriétaires de leurs régiments, prétendaient y commander à leur fantaisie, furent appelés à Suez; ils n'osèrent pas se dérober, et il les remplaça par des officiers nommés et révocables par lui : — Une «Révolution dans l'armée», plus hardie que les réformes de Louvois dans l'armée de Louis XIV; on conçoit qu'elle n'allait pas sans risques. En fait, il fallut des années pour la mener à son terme; jusqu'au dernier jour, jusqu'aux portes de Derayeh, elle allait compromettre tout le succès de la campagne d'Arabie.

Il fallut un an pour corriger ce premier échec.

Les opérations furent reprises en septembre 1812. Conduites par Toussoun avec beaucoup de méthode et de prudence, et avec des moyens d'artillerie que les Wahabites n'avaient pas, elles aboutirent sans trop de difficultés. Médine fut occupée, en octobre; toute la garnison qui y était restée fut passée au fil de l'épée; mille têtes coupées furent plantées sur des pieux tout au long de la route de Yambo.

La Mecque fut reprise en décembre. Les Wahabites avaient disparu. Le principal chef de la ville, Ghaleb, présenta au vainqueur les chefs de la sainte cité. Remises au plus vite à Mohamed-Aly, il les fit porter à Constantinople par son plus jeune fils, Ismaïl-pacha. Le sultan Mahmoud fit connaître sa satisfaction par la plus honorable réception et de magnifiques récompenses.

Toussoun pourtant n'estima point qu'il fût prudent de se tenir à La Mecque, en pointe, loin de ses bases, à 600 kilomètres de Médine, devant un désert hostile.

Il se replia sur Médine, laissant, au nom de son père, le gouvernement de La Mecque au cheikh Ghaleb.

Ghaleb était assez suspect; car il s'était fort bien entendu avec les Wahabites, au temps où ils étaient venus à La Mecque. Et les Wahabites étaient restés aux portes de la ville; ils étaient fortement établis à Taïef, «le Jardin de La Mecque», à 100 kilomètres au sud.

A 400 kilomètres à l'Est, l'oasis de Tarabeh commandait les routes qui viennent du Nedjed, assurait les communications des Wahabites et menaçait celles des Égyptiens entre Médine et La Mecque.

De Médine, Toussoun organisa une forte expédition sur Tarabeh : 2.000 hommes qu'il mit sous le commandement de son meilleur lieutenant Mustapha-bey.

La route est longue. On arriva tout de même aux abords des fortifications de Tarabeh. Un obstacle imprévu, dit la chronique : à Tarabeh commandait une jeune femme, Ghalyeh, veuve du cheikh Sobeyeh. Il paraît que ses faveurs rendaient invincibles ceux qu'elle distinguait. Mustapha-bey ne put y arriver. Ses assauts furent repoussés; ses soldats se mutinèrent; sa retraite fut très onéreuse.

On annonça une prochaine offensive d'Ibn Séoud sur Médine.

Mohamed-Aly dut y aller de sa personne.

Il envoya des renforts à Toussoun : de quoi tenir à Médine, mais avec ordre de n'en pas sortir. Après le massacre des Mameluks, il avait nommé son second fils Ibrahim gouverneur de la Haute-Égypte et son gendre Hussein, gouverneur de la Basse-Égypte, les deux moitiés traditionnelles de l'Égypte. Ils reçurent l'ordre de concentrer, l'un à Kosséir, l'autre à Suez, toutes les troupes et tous les approvisionnements possibles : — Ainsi toute l'Égypte tendue sur l'Arabie.

Il ne faut point oublier que l'Égypte n'avait alors que deux millions ou deux millions et demi d'habitants : par là, on mesurera la valeur de son effort.

Le Vice-Roi s'embarqua lui-même pour Djeddah, le port de La Mecque. Il y était le 28 août 1813, avec deux mille fantassins, deux mille cavaliers, huit mille chameaux fournis par les tribus du désert.

Le 6 octobre, il fit une entrée solennelle à La Mecque.

Il alla dire ses prières à la grande mosquée, devant la Kaaba. Il donna des sommes considérables pour les réparations et la décoration des Lieux-Saints. Il fit de riches cadeaux aux ulémas. Il eut des entretiens prolongés avec les personnes de la religion, il interpréta les enseignements du

Prophète par les commentaires les plus orthodoxes. On songe à Bonaparte au milieu des cheikhs d'El-Azhar. Pour lors, il fut péremptoirement établi que les Wahabites étaient des hérétiques, et qu'au saint nom d'Allah, il fallait les détruire.

Il fut aussi prouvé que le cheikh Ghaleb avait des relations coupables avec les Wahabites de Taïef. Au milieu d'une réception donnée en l'honneur de Toussoun venu de Médine tout exprès, Ghaleb fut arrêté avec ses frères; et ils furent ensemble expédiés à Constantinople : ce qui ne leur garantissait pas une longue carrière.

On en vint alors aux opérations militaires.

Mohamed-Aly voulut dégager largement les routes qui viennent à La Mecque, et qui en font le centre géographique de l'Arabie, celle qui vient du Nedjed par Tarabeh, — et celle qui vient de l'Yémen par Konfodah.

Toussoun reprit donc l'expédition de Tarabeh, avec cinq mille fantassins, mille cavaliers et six canons. Il ne fut pas plus heureux que Mustapha-bey. La sorcière était sans doute toujours là. En arrivant devant Tarabeh, toutes les provisions étaient épuisées, et le chef des convois déserta. Il fallut battre en retraite, et on y perdit encore beaucoup de monde.

Sur Konfodah, le long de la côte, le gouverneur de Djeddah, Zaïm-Uglu, avait sous ses ordres un corps de deux mille fantassins et mille-deux-cents cavaliers. Il occupa facilement Konfodah. Mais l'alimentation de Konfodah dépend de ses puits, qui sont à trois heures de marche. Ils restèrent aux mains des Wahabites, et Konfodah fut bientôt intenable.

Une troupe, une harka, de dix mille Wahabites se forma dans la montagne; elle tomba sur Konfodah dans une magnifique fantasia de cris de guerre et de poudre. Elle y jeta une terreur panique. Les soldats de Zaïm-Uglu essayèrent de se sauver sur des bateaux. La plupart n'y parvinrent pas et furent massacrés.

Ce fut la «nuit fatale» — 15 mars 1814.

Un immense butin demeura aux mains de l'ennemi.

Voici de nouveau les routes du désert au pouvoir des Arabes, de milliers d'Arabes, dans un formidable tourbillon; partout les Égyptiens enveloppés, cernés, jusqu'aux portes mêmes de Médine et de La Mecque, partout menacés du malheureux sort de ceux de Konfodah. — Une puissante tempête de sable et de poudre qui sans doute va les engloutir ou les jeter en bas du plateau, dans la mer...

*
* *

Mohamed-Aly ne bougea point de La Mecque.

La guerre d'Arabie allait être la grande épreuve de sa puissance et de son caractère. Il l'accepta comme telle, résolu à la soutenir et à la pousser jusqu'au bout.

Plus la victoire sera dure, plus elle marquera. Le burin de l'histoire n'écrit ineffaçablement que sur le granit.

Il eut une chance : le ciel aide ceux qui s'aident. Ibn Séoud mourut alors à Dérayeh, sa capitale, à l'âge de 68 ans (28 avril 1814). Son fils Abdalla lui succéda; il avait autant de pouvoir; son crédit et son prestige dépendraient des événements.

Mohamed-Aly cependant poursuivait sa réforme militaire, son *nizam*, ou nouveau régime, où le sultan Mahmoud allait si malheureusement échouer. Il eut un noyau solide, de 4.000 hommes choisis, triés, pour ainsi dire, un par un; autour d'eux, plusieurs régiments, 5.000 fantassins, 2.000 cavaliers, sous des chefs sûrs, pour les opérations de détail, à gauche et à droite de la grande bataille qui allait s'engager.

Petites troupes; mais, parmi les sables du désert, il faut un peu de consistance et beaucoup de mobilité : il ne faut pas de lourdes machines.

Surtout il adapta la guerre au terrain; vingt-cinq ans plus tard, Bugeaud en fera autant pour en finir avec Abd-el-Kader, et on l'en louera fort. Il faut d'abord en louer Mohamed-Aly. Les meilleurs instruments de guerre se fabriquent à la guerre, selon l'expérience, sur mesure.

L'Égypte n'était pas inépuisable en hommes. Il fit alliance avec les plus puissantes tribus du désert arabique. Les Wahabites avaient entraîné derrière eux beaucoup de Bédouins; mais ils avaient parmi eux beaucoup

d'ennemis parce qu'ils avaient excité beaucoup de jalousies, parce qu'ils avaient beaucoup razzié, pillé et massacré, pour imposer leur autorité.

Mohamed-Aly les eut par des marchés lucratifs; il lui fallait beaucoup de chameaux, beaucoup de moutons. Il le fit connaître; on lui èn aména de partout. C'était déjà tarir le recrutement de l'ennemi. Et ce fut, dans les derniers mois de 1814, autour de La Mecque et de Médine, toute une mobilisation désertique, légère, rapide et mouvante, comme les chevauchées des Wahabites. Un jour on leur enleva 6.000 moutons : ce qui était une heureuse application de leurs propres méthodes, une expérience qu'il n'y avait plus qu'à parfaire.

C'est le désert qui se lève pour engloutir l'ennemi.

En novembre revint l'époque du *hadj* ou du grand pèlerinage aux Villes Saintes et à la Kaaba. Depuis dix ans, les Wahabites l'avaient arrêté. Celui de 1814 fut, par suite, aussi nombreux que dans les meilleurs temps. Il y vint 80.000 pèlerins.

Mohamed-Aly campa dans la vallée de Muna : — Cent tentes, éclairées de cent lampes étincelantes.

La «Reine du Nil» y vint. C'était la première femme de Mohamed-Aly, toujours vénérée, la mère de Toussoun et d'Ibrahim, qui vivait en Égypte depuis 1808 entourée des plus grands honneurs. Elle débarqua à Djeddah. Elle monta de Djeddah à La Mecque sur un char où elle était, suivant l'usage, entièrement cachée dans ses voiles. 500 chameaux portaient ses bagages. Sémiramis autrefois n'avait pas eu plus de magnificence. Elle habita la plus riche des tentes dans la plaine de l'Arafat.

Il vint de partout des pèlerins illustres, du lointain Maroc et d'Alger et de Tripoli de Barbarie, des Ottomans de Constantinople et de puissants chefs Syriens. Le pacha de Damas, Suleïman, avait repris son titre traditionnel d'Émir-el-Hadj. Il eut donc, au nom du Sultan, la première place aux cérémonies sacrées.

Mais aussi, Mohamed-Aly requit de toutes ces foules agenouillées, le front dans la poussière, tout ce qui était encore nécessaire à la préparation de la campagne prochaine; car ce n'était pas sa propre guerre qu'il

menait; c'était une guerre commune, la guerre sainte contre les iconoclastes, contre les hérétiques, la guerre de Mahomet, pour Mahomet. Il avait droit à la protection d'Allah, et au concours de tous les bons Musulmans.

Le 15 décembre 1814, une proclamation solennelle annonça l'entrée imminente en campagne. Une lourde charge de graines de pastèques noires fut promenée à travers La Mecque, pour être semée sur les ruines de Tarabeh et de Dérayeh, et les vouer à une désolation éternelle.

Le spectacle est grandiose. — Autour de Mohamed-Aly et de son noyau d'armée, autour de la mobilisation du désert, de ses Bédouins et de ses troupeaux, voici la mobilisation des Croyants et des prières de tout l'Islam.

Mais il y faut la victoire.

Sinon, tout s'effondrera, comme une dune de sable sous le vent.

*
* *

Toussoun pacha resta à Médine, avec une partie de l'armée, il retiendrait ainsi devant lui les Wahabites du nord.

Mohamed-Aly se chargea lui-même de la plus lourde tâche. Il partit de La Mecque le 10 janvier 1815, en direction de Tarabeh. La marche fut pénible à travers le désert; les troupes souffrirent beaucoup; maintes fois le pacha dut marcher à pied, pour leur donner du courage.

Les Wahabites, ceux du sud, s'étaient groupés sous le commandement de Faysal, frère d'Abdalla. Ils ne refusèrent pas la bataille; car ils étaient nombreux, 25.000 fantassins, 5.000 cavaliers montés sur chameaux; et ils étaient fortement retranchés, ayant vu venir l'ennemi; ils avaient fait de leurs positions de Kulâkh, une forteresse que l'on pouvait croire imprenable.

Mohamed-Aly y jeta ses colonnes d'attaque. Il échoua, perdant beaucoup de monde. Il se retira et commença de se mettre en retraite, comme avait fait Toussoun deux ans auparavant au même endroit.

Les Wahabites descendirent des hauteurs où ils étaient retranchés; ils coururent à la poursuite des Égyptiens, avec de grands gestes et des cris de victoire.

Mohamed-Aly avait vu et sans doute prévu. D'un signe, il arrêta son armée à la hauteur de Bisel, la retourna, forma ses bataillons, son noyau d'élite en carrés solides; toutes les charges de l'ennemi s'y brisèrent; comme les charges des Mameluks à la bataille des Pyramides. La mêlée d'ailleurs fut effroyable; Mohamed-Aly dut payer de sa personne, tirer son sabre; il tua de sa main un guerrier wahabite.

Cependant sa cavalerie, déployée aux flancs de la bataille, entourait l'ennemi de tous les côtés et en faisait un grand carnage; elle coupa la retraite des vaincus, qui fut dès lors une déroute, enleva même la tente de Faysal où l'on trouva 2.000 doubles piastres.

1.500 Wahabites avaient péri; 300 étaient prisonniers. Les autres fuyaient avec Faysal et cherchaient à se perdre dans le désert. On les poursuivit; on en atteignit beaucoup. Chaque tête rapportée était payée 6 talaris, — à peu près 6 livres. — À la livraison, on empila 5.000 têtes.

Ce fut la grande victoire de Bisel ou de Kulâkh (20 janvier 1815) : — Bisel, le nœud de la bataille; Kulâkh, l'objectif atteint : — Pratzen et Austerlitz.

Le soir de la bataille, en effet, Mohamed-Aly coucha à Kulâkh. Quatre jours après, il conduisit son armée à Tarabeh, qui capitula sans résistance; il y installa son quartier général. De là, il exploita la victoire; il lança sa cavalerie et ses Bédouins sur toutes les routes; il vengea la malheureuse affaire de Konfodah.

Tarabeh, Konfodah : toutes les communications des Wahabites avec la mer Rouge étaient coupées; ils risquaient d'être étouffés dans leur désert.

Et Mohamed-Aly possédait maintenant les bases solides d'une marche décisive sur le Nedjed, au cœur de leur puissance.

Il rentra à La Mecque le 23 mars. Il vint à Médine le 14 avril. Abdalla, qui avait ses troupes devant Médine, les retira sur les oasis du Kassim, à moitié chemin de Derayeh. L'effet produit par la victoire de ses ennemis le mettait en posture délicate.

Toussoun le suivit jusqu'à El-Rass. Ce qui était risqué. Car de Médine à El-Rass, il y a 400 kilomètres; et les routes du désert sont pleines de trahisons.

Cependant il enleva El-Rass par surprise, de nuit. Il y trouva 20.000 chameaux, 200.000 moutons : un magnifique butin. Les Bédouins accoururent de tous les points de l'horizon; car, dans tous les pays, même en Occident, on se précipite volontiers au secours de la victoire. Ils amenaient avec eux leurs troupeaux; ils eurent vite fait de tondre l'herbe de l'oasis. Il fallait donc aller encore plus avant; et, si loin de Médine, ce pouvait être dangereux, et Toussoun avait déjà eu des malheurs...

Mais Abdalla avait pris peur; il était tout désemparé; le bruit de la victoire de Mohamed-Aly à Kulâkh avait bouleversé toute l'Arabie.

Le chef des Wahabites demanda la paix. Il fit sa soumission. Il promit d'accepter les conditions qui seraient dictées à ses messagers, quand il les enverrait au Caire pour y porter son hommage.

Toussoun revint à Médine. La guerre était finie.

Mohamed-Aly, par Djeddah, Kosséir et Keneh, rentra au Caire le 19 juin 1815. Il avait appris le retour de l'île d'Elbe, et il avait hâte de se retrouver dans sa capitale, pour «voir venir l'Europe», comme il disait.

Waterloo est du 18 juin. Napoléon captif à Sainte-Hélène, l'Europe eut à s'occuper de ses propres affaires. Mohamed-Aly aura quelques années devant lui, avant de regarder vers l'Europe et la Méditerranée.

II. — LA DÉFAITE DES WAHABITES, 1816-1819.

IBRAHIM.

Les messagers d'Abdalla arrivèrent au Caire pour entendre les conditions auxquelles il avait promis de se soumettre. Mais ou bien Abdalla, le danger passé, ne fut pas fidèle à ses engagements, ou bien les prétentions

de Mohamed-Aly furent excessives. Surtout Abdalla refusait de se livrer sans garantie, pour être envoyé à Constantinople, à la merci du Sultan.

Il fut impossible de se mettre d'accord, et ses messagers annoncèrent leur départ. Mohamed-Aly leur donna une dernière audience. Avec une majesté souveraine, il proclama que leur maître Abdalla serait puni de sa mauvaise foi, que le châtiment lui serait infligé par son fils Ibrahim au cœur même du Nedjed, que Dérayeh sa capitale serait ruinée de fond en comble, et qu'on y sèmerait des graines de pastèques noires.

Abdalla était un adversaire redoutable. En face de Mohamed-Aly, un Albanais chef de Turcs, il était, lui, un Arabe de pure race. Il avait eu une jeunesse pleine de promesses; on dit qu'à cinq ans il domptait une jument fringante. Il était poète et savait commenter le Coran avec profondeur et ingéniosité. Son frère Faysal était le plus aimable et le plus beau des Arabes de Derayeh.

Abdalla venait d'épouser une belle fille de la riche tribu des Zab. On avait égorgé à cette occasion 350 chameaux et 1.500 brebis. Abdalla avait chaque jour 500 convives à sa table. Il avait 2.000 chevaux arabes dans ses écuries, d'innombrables chameaux, des armées d'esclaves noirs. Depuis les grands califes Omméiades, nul prince arabe n'avait eu plus de magnificence.

Pour répondre aux menaces de Mohamed-Aly, il réunit une assemblée de chefs et poussa le cri de guerre. «Nous combattrons pour sauver notre culte, notre patrie et les grands peuples qui professent l'unité de Dieu. Nous combattrons, et Dieu nous donnera la victoire sur les fauteurs de la pluralité.»

Et les imams proclamèrent dans les mosquées l'appel aux armes. D'immenses préparatifs entassèrent les approvisionnements nécessaires. 30.000 guerriers se rassemblèrent sous le commandement d'Abdalla et de Faysal.

Dans l'autre camp on n'était pas moins résolu.

Toussoun était mort. Mohamed-Aly confia le commandement de cette difficile entreprise à son second fils, Ibrahim. Toute l'année 1816 fut consacrée à la levée des hommes et aux réquisitions de vivres : Keneh fut

le centre de tous les dépôts; Ibrahim était depuis 1811 gouverneur de la Haute-Égypte.

Sa mère, la «Reine du Nil», lui donna un riche collier de pierreries, pour qu'il le déposât en offrande sur le tombeau de Mahomet; car il allait être le soldat du Prophète. Il fit le serment de ne pas porter le ciseau à sa chevelure jusqu'à la victoire.

Il s'en alla par le Nil à Siout; il rêva devant la fontaine aux Sycomores et parmi les hypogées. Il resta quelques jours à Keneh. Il en fit partir ses bagages, que 6.000 chameaux portèrent à Kosséir : — 6.000 chameaux, sur les pistes, font une caravane de 15 à 20 kilomètres. Il s'éloigna à son tour, sur un dromadaire de belle race, parmi des nuées de cigognes et d'éperviers qui annonçaient de toute évidence des présages favorables.

Il s'embarqua à Kosséir le 23 septembre 1816. Il débarqua le 30 à Yambo.

Il monta le 6 octobre sur la route de Médine. Il évoqua sur le chemin le souvenir des premiers temps de l'Islam, le combat des défilés de Bedr où Mahomet avait été un moment vaincu par les Koréischites, — on y montre encore la sépulture de ses treize compagnons qui avaient été renversés au premier choc; son frère Toussoun y avait aussi connu la défaite en 1811; — plus loin, la roche et la grotte où Mahomet s'était caché, et la pierre où il s'était assis après la déroute de ses ennemis.

Il fit une entrée solonnelle à Médine, Medinet-en-Nebi, la «Ville du Prophète»; il s'agenouilla en longues prières à la mosquée; il déposa sur le tombeau le collier de sa mère.

Pendant toutes ces semaines, il alla prier en tous les endroits illustrés par la vie de Mahomet; il s'inspira de toute la pensée, de toute la puissance de Mahomet. Il passa la dernière nuit, par privilège, dans le sanctuaire de la mosquée, en vérité sous les bénédictions du Prophète.

Car la guerre qu'il va mener, c'est la guerre pour Mahomet, dont les Wahabites ont outragé les sanctuaires.

Le 19 janvier 1817, un officier venu du Caire lui apporta sa nomination de pacha à trois queues, avec le sceau du Sultan Mahmoud. Il

revêtit la pelisse d'investiture; dès lors, il n'était pas seulement le lieutenant de son père, Vice-Roi d'Égypte, mais aussi du Calife de Constantinople, du Commandeur des Croyants.

Il faut méditer un moment sur la gravité exceptionnelle et sur la portée incalculable de la tâche qui pèse sur les épaules de ce jeune homme de 25 ans. — Sera-t-il le «sabre» qu'il faut au génie de Mohamed-Aly?

*
* *

Le but et la victoire sont loin.

De Médine à Dérayeh, 800 kilomètres : c'est la distance du Niemen à Moscou. Et les sables sont plus redoutables que les neiges.

A moitié chemin, à 400 kilomètres, le pays du Kassim, avec ses oasis, sera une bonne étape. El-Rass en est la position la plus forte; Toussoun avait poussé un moment jusque-là, en 1815, après Kulakh. Il faut y retourner, mais autrement qu'en une fantasia. C'est là d'abord qu'il faut s'établir.

Sur ce chemin, à 120 kilomètres de Médine, à Henakieh, Ibrahim avait organisé à loisir, dans les mois précédents, de solides retranchements, pour y abriter d'abondants dépôts. — Une base, pour le développement de ses opérations.

A la fin de février 1817, il s'y porta avec le gros de ses troupes, sous la couverture de quelques chevauchées de Bédouins, dont la poussière un peu cachait son mouvement.

Abdalla et Faysal, avec leur innombrable cavalerie, eurent un moment l'idée de déborder toute la ligne offensive des Egyptiens : on les accrocherait à Henakieh; cependant Abdalla, glissant le long de leur aile droite, se porterait sur Médine et couperait leurs communications; et Faysal, concentriquement, à plus grande distance, conduirait une belle chevauchée, par-dessus La Mecque, sans doute dégarnie, jusqu'à Djeddah, jusqu'à Yambo, pour enlever tous les dépôts, toutes les bases de ravitaillement de l'armée d'invasion...

Mais l'accrochage initial à Henakieh ne réussit pas. Abdalla y laissa 300 morts et 200 prisonniers, et Ibrahim poussa vivement sur El-Rass. Il fallut y ramener en hâte et y concentrer toutes les forces des Wahabites, avec quelque confusion.

Ibrahim espéra en profiter.

Tout de suite, il jeta une violente attaque sur les retranchements ennemis; elle fut sévèrement reçue et repoussée avec des pertes sensibles. Il était jeune; il s'obstina; trois autres attaques, sans plus de succès; — 3.000 morts : il fallut bien s'arrêter, et dans quelles conditions! Des tourbillons de sable, des maladies compliquèrent sa situation. Il faisait son expérience; et les expériences sont généralement coûteuses.

Mais les habitants de la région ne se réjouissaient pas qu'elle servît de champ de bataille. Et les Wahabites n'y avaient pas que des amis. Abdalla et Faysal furent priés de s'en aller plus loin; ils se retirèrent, en détruisant tout ce qu'ils purent détruire : ce qui n'augmenta pas le nombre de leurs amis. Ibrahim fut plus habile; il avait d'abondantes ressources que ses Bédouins ramassaient de tous côtés; il consentit à ne pas mettre de garnison dans El-Rass; on consentit qu'il répartît ses hommes à travers les villages de l'oasis, pour ainsi dire en billets de logement, dans les dispositions les plus pacifiques et les plus amicales.

On put se refaire; mais il y fallut plusieurs mois, pendant lesquels les incidents et les épreuves ne manquèrent pas.

Mohamed-Aly avait préparé à l'arrière des renforts et des bourses pour la solde. Les renforts devaient être importants, par suite des pertes subies. Et les bourses devaient être grosses, les troupes n'ayant pas été autorisées à piller El-Rass et à se payer de butin.

Pour tout cela il fallut du temps. Et les mois passants donnèrent de l'impatience aux troupes d'Ibrahim. Il semble que quelques capitaines, ou *bynbachis*, mécontents du contrôle sévère qu'il leur fallait subir et d'une discipline qui ne s'accordait pas avec leurs espoirs de pillage, encouragèrent ou laissèrent faire leurs hommes.

Une émeute éclata; la tente d'Ibrahim fut brûlée; il eut une balle à

travers son turban. Cela pouvait tourner très mal. Il eut beaucoup de mérite à contenir un aussi redoutable tumulte.

Heureusement les renforts et les bourses arrivèrent. Les nerfs surexcités se calmèrent. On eut quelques bonnes semaines de repos, on se remit au travail. On était plus qu'à la moitié du chemin de Dérayeh; il valait mieux pousser jusque-là que de revenir sur une même distance en arrière dans les pires conditions.

*
* *

On se remit en marche à la fin de décembre 1817 : — Vers Chakra, à 120 kilomètres d'El-Rass, 250 kilomètres en avant de Dérayeh.

Avant Chakra, 100 kilomètres de sable; après, 150; Ibrahim marcha souvent à pied, à la tête de ses hommes, qu'il fallait entraîner.

Peut-on concevoir rien de plus pénible que d'aussi longues étapes, des jours, des jours, qui semblent sans fin?... L'armée égyptienne y montra une rare endurance. Et l'endurance n'est-elle pas la première vertu du soldat?

Le 13 janvier 1818, devant Chakra.

Ibrahim avait auprès de lui deux officiers français, Vaissière et Sèves, tous deux jetés hors de France par la tempête qui avait emporté Napoléon à Sainte-Hélène.

Devant El-Rass, ils avaient conseillé, avant les assauts, d'ouvrir la brèche à coups de canon dans les retranchements de l'ennemi; on ne les avait pas écoutés; d'où les lourdes pertes qu'on avait subies.

Cette fois, on fut plus prudent. On pratiqua une large brèche aux murs des jardins qui entourent Chakra. Le 16 janvier, c'était chose faite. Les positions extérieures furent enlevées sans trop de sacrifices, et la ville elle-même fut serrée de près. Le 19 janvier, elle envoya un parlementaire; le 21 elle capitula.

Elle occupait une importante situation géographique; elle commandait la route d'El-Rass à Dérayeh; elle était le boulevard avancé de la capitale.

Grand marché à l'entrée du Nedjed, elle faisait commerce de bestiaux, de laines et de tapis avec Damas, Bagdad et Bassorah. Elle avait plusieurs mosquées. Ses femmes étaient célèbres pour leur beauté.

Ibrahim y installa un hôpital, y laissa ceux de ses hommes qui avaient le plus besoin de repos.

En avant! La victoire porte la victoire. De nouvelles tribus firent leur soumission. Combat devant Dorama; la place fut prise d'assaut, donc livrée au pillage.

On n'était plus qu'à 100 kilomètres de Dérayeh.

Le 22 mars, en avant, sur Dérayeh.

Encore un petit morceau de désert. On campa à El-Aieneh, puis à Melka.

Le 6 avril, les premiers postes furent établis devant la grande ville, la capitale et le dernier réduit des Wahabites.

Dérayeh était depuis des siècles la capitale du Nedjed. Bâtie au fond de la fertile plaine Hanifeh, elle était alimentée par les sources délicieuses qui descendent de la montagne et grossissent parfois en torrent l'Oued-el-Baten. Elle avait de riches cultures de blé, de dattes et de raisins. Ses prairies étaient couvertes de gras troupeaux; elle avait en abondance le lait, le fromage et la viande. Elle avait le monopole de la fabrication des *habats*, les grands bonnets noirs que l'on porte dans tout l'Orient.

La ville était formée de cinq quartiers séparés, chacun avec son enceinte : en vérité, cinq villes; 12 kilomètres de tour, il était impossible de l'investir avec 8.000 hommes.

Le 12 avril, un premier bastion fut heureusement enlevé. Le même jour arrivèrent 1.500 chameaux, porteurs de riz, d'orge et de farine, envoyés, ordre du Sultan, par le gouverneur de Bassorah, qui avait eu lui-même beaucoup à souffrir des courses et des razzias des Wahabites.

De nouveaux renforts, envoyés sans cesse par Mohamed-Aly, amenèrent avec eux des moutons, des provisions de biscuits.

Quand tout fut bien préparé et que le moment de l'assaut fut venu, les chefs refusèrent d'y conduire leurs hommes. Décidément, leurs

rapports étaient mauvais avec Ibrahim. Il en écrivit à son père. Mais d'abord il fallait se battre.

Ces instants sont émouvants; — comme si les maréchaux avaient trahi l'Empereur avant la bataille de la Moskowa.

Le 25 juin, une tempête de sable tomba sur le camp des Égyptiens; un tison emporté par le vent mit le feu aux dépôts de l'artillerie; 200 barils de poudre, 280 caisses de cartouches et d'obus firent explosion; des monceaux d'orge et de blé furent anéantis, des quantités de tentes furent renversées et brûlées; — une catastrophe : voici qu'on songe à l'incendie de Moscou, donc aux pires désastres.

Ibrahim réunit les chefs. La gravité du péril leur inspira de meilleurs sentiments : «Tout est perdu, leur dit-il, sauf le courage et nos sabres : avec cela l'on attaque à l'arme blanche et l'on gagne la victoire.»

Les Wahabites essayèrent de profiter de la situation et firent une sortie; ils furent vivement repoussés.

Mais encore la maladie décima les Égyptiens; beaucoup eurent de graves ophtalmies; Ibrahim lui-même eut les yeux clos pendant huit jours.

Voici heureusement de nouveaux renforts; car Mohamed-Aly suit pas à pas la marche des événements. Il est invisible et toujours présent. Voici des munitions qu'on avait ménagées dans les dépôts de l'arrière. Voici un convoi de 200 chameaux venu du Kassim.

Le 15 août, nouvelle sortie des Wahabites. Elle fut meurtrière pour les deux parties; le médecin Gentili fut grièvement blessé, le pied fracassé, près d'Ibrahim pacha. Mais les assiégés furent repoussés; Faysal fut tué : une perte irréparable et de mauvais augure pour les Wahabites...

* * *

Les munitions récemment arrivées permirent à Ibrahim de commencer le bombardement.

Il rassembla autour de lui ses soldats les plus valides, ses chefs les plus hardis : un bataillon sacré. 800 hommes se glissèrent par une brèche dans les jardins. Le quartier de Ghassibeh fut cerné et pris, avec Saad, frère d'Abdalla, qui en avait la garde. On touchait les remparts de la main; mais la bataille était chaude.

Autour d'Abdalla, on se défendait avec le courage du désespoir; il avait avec lui une poignée d'hommes, sa garde et 400 esclaves noirs.

Bombardé, cerné, le quartier de Tourfieh se rendit.

Celui de Touréif, plus résistant, fut assommé de boulets. La population était terrorisée; on allait écraser sous les ruines les derniers défenseurs...

Le 9 septembre 1818, Abdalla capitula.

Il arriva à cheval au camp égyptien, avec 200 de ses gardes. Ibrahim le reçut sous sa tente et le fit asseoir. L'honneur était sauf en vérité. Il le loua de sa bravoure, mais lui déclara qu'il lui fallait se livrer sans conditions pour être envoyé au Caire; il lui donna vingt-quatre heures pour réfléchir. Le lendemain, Abdalla demanda la vie sauve : «Je ne dispose, dit Ibrahim, ni de la volonté du vice-roi, ni de celle du sultan; mais ils sont généreux».

Abdalla se rendit.

Evénement considérable qui met fin, après cinq mois de siège, à une crise historique de plus d'un demi-siècle.

Le chef des Wahabites fut bien traité : l'historien le pourrait comparer à notre roi Jean-le-Bon captif du Prince Noir après le désastre de Poitiers. Il fut souvent invité à la table d'Ibrahim.

Le 15 septembre, il fit ses adieux à sa capitale, à sa patrie, au berceau et au foyer de sa race. Il partit au milieu d'une escorte de 400 cavaliers. Le désert le laissa passer. Il arriva au Caire le 17 novembre.

Il apportait à Mohamed-Aly ce qui restait du précieux butin enlevé jadis dans les Villes Saintes. Mohamed-Aly ne l'accepta point; cela ne pouvait être remis qu'au Grand Seigneur : il s'agissait notamment des trois plus précieux manuscrits du Coran, enrichis de perles et de rubis.

Il débarqua à Constantinople au mois de décembre. Bien que Mohamed-Aly eût demandé sa grâce, sa tête fut pilée dans un mortier; son corps fut attaché à un poteau, la sentence qui le condamnait fichée dans sa poitrine par un poignard.

Ibrahim était resté à Dérayeh. Il avait son quartier général à Touréif; des soumissions lui arrivaient de toutes parts; une garnison fut solidement constituée et installée; on y laissa d'abondants dépôts.

Mais, sur ordres du Grand Seigneur, les quatre frères d'Abdalla, Fouad, Saad, Hassan, Khaled, furent envoyés à Constantinople : on devine leur sort. Les enfants furent emmenés en Égypte : ils ne furent point si cruellement traités. Les murs et les fortifications furent rasés, la ville fut presque entièrement détruite. On y sema des graines de pastèques noires : comment aurait-elle pu se relever?

C'est Riad qui est aujourd'hui la capitale du Nedjed.

Ibrahim enfin put retourner en Égypte.

Il passa aux Villes Saintes dans le temps du pèlerinage; il y sacrifia pour sa part 3.000 moutons.

Il revint par Keneh.

Il rentra au Caire le 9 décembre 1819, par Bab-el-Fatouh, la Porte de la Victoire. Il monta en triomphe à la Citadelle; il y fut reçu par son père, qui le serra dans ses bras. Il y eut sept jours de fêtes populaires.

On pourrait dire : — le Sacre d'Ibrahim.

Mohamed-Aly, à 50 ans, appuyé sur l'épaule de son glorieux fils : un émouvant spectacle dans l'histoire de l'Orient nouveau; — MOHAMED-ALY, IBRAHIM : désormais on ne les sépare plus.

III. — LA CONQUÊTE DE LA NUBIE, 1820-1823.
VERS LE SOUDAN.

L'expédition d'Arabie n'était pas de l'initiative de Mohamed-Aly, et ne lui portait pas profit à lui seul; il y était le lieutenant, l'exécuteur des ordres du sultan; elle était pour lui de prestige et de magnificence.

Son pachalik du Caire, quoiqu'il y fût vassal, ne dépendait en réalité que de lui; il y était bien le maître, et il était homme à en faire valoir toutes les ressources.

C'était une idée géniale, dans toute la force du terme, que d'agrandir

l'Égypte dans ses limites naturelles, de la compléter par les pays du Nil supérieur où le grand fleuve prend sa source, d'ouvrir vers le sud un horizon resté mystérieux depuis 6.000 ans, depuis toujours.

L'unité du Nil : conception d'une grandeur indéfinie.

Les raisons qu'on en donne sont de haute politique.

Il avait besoin de grosses ressources pour les desseins qu'il poursuivait et qu'il rêvait. Or l'Égypte n'y pouvait suffire; elle avait alors moins de 3 millions d'habitants.

Il avait à faire face à des dépenses considérables. Une armée, sans cesse plus forte (il aura en 1837 100.000 hommes sous les armes); il avait commencé la construction d'une flotte. En dehors de son tribut annuel, il fallait prévoir de riches cadeaux pour le sultan, surtout quand le sultan lui en faisait; le système des contre-cadeaux était très onéreux. Les Européens qu'il appelait à son service lui coûtaient cher, et il était naturellement généreux.

Il trouva des ressources importantes dans le développement de l'agriculture, de l'industrie, où nous verrons qu'il pratiquait des systèmes très personnels, — dans des opérations commerciales parfois très hardies, dans le transit anglais qui, sous ce règne, devint particulièrement actif entre Suez et Alexandrie.

Il voulut d'autres ressources. Il connaissait par les caravanes les richesses du Soudan. Il ramena sur l'Égypte l'ancienne caravane du Darfour; il aurait voulu être appelé «frère» par le sultan de ce pays; mais ce «nègre couronné» n'apprécia pas cette parenté. Mohamed-Aly sut aussi qu'il y avait dans les pays du Nil supérieur de la gomme, des animaux de toutes espèces, chevaux du Dongolah, autruches, rhinocéros, hippopotames, troupeaux d'éléphants alimentant de riches provisions d'ivoire, — de l'encens, du musc et d'autres parfums, — des métaux, du cuivre et de l'or, — des esclaves noirs : il se réserva les mâles pour en faire des soldats; — il connut les jolies femmes de l'Abyssinie.

Beled-es-Soudan, ou le pays des Noirs, la Nigritie, comme nous disions jadis : tout plein de trésors inexploités, de promesses incalculables.

De bonne heure Mohamed-Aly y ordonna des recherches minières. Il avait envoyé Cailliaud en 1815 à la découverte des émeraudes que l'on signalait au mont Zabarah près de la mer Rouge.

Mais il voulait surtout de l'or, et l'on disait qu'il y en avait beaucoup au Sennaar, dans les pays du Nil bleu : « Cette soif de l'or, dit Cailliaud, était le principal mobile qui le poussait en avant. » Il considérait l'or comme un instrument de puissance politique; car dans sa vie privée il avait les goûts les plus simples.

Il avait d'autres raisons pour suivre une politique d'expansion, les mêmes raisons qui inspirent la politique coloniale des grandes puissances modernes; et, si Mohamed-Aly ne fut pas pour elles toutes un précurseur, il ne fut en retard sur aucune. Et il fut un précurseur à la conquête de l'Afrique intérieure que le XIXe siècle allait enfin découvrir. Même il faudrait dire que sa politique d'expansion avait toute la valeur et toute la portée d'une politique nationale.

On pourrait l'appeler la politique des frontières naturelles, ou la politique du Nil.

*
* *

Mohamed-Aly voulait prendre au Soudan 30 ou 40.000 esclaves. On y pratiquerait donc des razzias sans pitié; on aurait autant de soldats qu'il serait nécessaire; et on vendrait le reste.

Il voulait corriger la déviation que les Anglais commençaient de faire subir au commerce du Soudan, qu'ils essayaient, non sans succès, d'entraîner vers Souakim; il voulait le ramener sur l'Égypte, refaire l'activité séculaire de la grande route du Nil.

Il voulait en finir avec les Mameluks. 300 ou 400, survivants du massacre d'Esneh, s'étaient réfugiés dans le Dongola; ils y vivaient paisiblement, occupés d'agriculture, à quoi ils avaient obtenu de beaux résultats. Il les redoutait toujours; peut-être avait-il raison : il n'était pas possible qu'ils eussent totalement oublié le passé de leur éclatante fortune.

Il voulait se débarrasser, autant que possible, de ses soldats albanais et turcs, qui obéissaient mal, et dont les chefs avaient menacé Ibrahim de leur rébellion jusque devant Dérayeh. C'était une armée quasi-féodale, qu'il fallait remplacer par une armée royale. Ils ne voulaient pas se plier à la discipline française, que Mohamed-Aly admirait beaucoup pour les prodiges que Napoléon en avait tirés.

Le colonel Sèves passant en Égypte pour se rendre en Perse, il l'avait retenu et lui avait donné sa confiance. Sèves, devenu Soliman, voulut instruire les soldats de Mohamed-Aly aux exercices des champs de manœuvres de France.

Un jour, il entendit siffler des balles à ses oreilles : « Maladroits! cria-t-il. Recommençons : Chargez, armes!... En joue, feu! » On songe à Napoléon devant le 5e de ligne à Laffrey.

Mohamed-Aly voulait une armée sûre, qui fût toute à lui, — une armée de métier, certes : comment alors la concevoir autrement? Il en était ainsi partout; — une armée robuste, nombreuse, capable de soutenir ses grands desseins.

Ainsi Napoléon au camp de Boulogne quand il y forgeait sa Grande Armée. Le lecteur fera les différences; elles ne sont qu'extérieures.

*
* *

La carte politique du Soudan, de la région du Nil, vers 1820, est aussi simple que vague; il serait aussi inutile qu'impossible d'y tracer des limites d'États; car elles étaient sur le sable et s'effaçaient avec le vent du désert.

La limite de l'Égypte était à peu près à la hauteur d'Assouan. Au-delà, en remontant le fleuve, il y avait d'abord dans le Dongola les nomades Chaïquiés, cavaliers intrépides sur les fins chevaux du pays : c'est parmi eux que s'étaient retirés les Mameluks : — plus au sud, à l'Est du Nil, dans la région du Nil bleu, les rois du Sennaar; ils régnaient à partir de Berber jusqu'au-delà d'Omdurman; mais ils étaient mal obéis; les tribus

de la région étaient, les unes nomades, les autres sédentaires, le plus souvent occupées à se battre; — enfin, à l'ouest du Nil, vers le désert libyque, les sultans du Darfour et du Kordofan, eux aussi, le plus souvent, en batailles et en razzias. Donc une poussière d'États, ou de tribus, où la puissance organisée du vice-roi d'Égypte avait beaucoup de chances de l'emporter.

L'armée destinée à la conquête du Soudan fut concentrée à Ouadi-Halfa. Elle y garda des dépôts. Elle était d'environ 10.000 hommes : 4000 sous le commandement d'Ismaïl pacha, le troisième fils de Mohamed-Aly; 5000 sous le commandement de Mohamed-bey, son gendre.

Ismail se chargea de la conquête du Dongola. Les derniers Mameluks furent aussitôt dispersés; on avait craint de leur part une autre résistance.

Le contact avec les Chaïquiés fut plus rude. Le 4 novembre 1820, au combat de Korti, puis au mont Dayer, il fallut du canon pour les obliger à céder la place. Beaucoup restèrent sur le champ de bataille; on put envoyer à Mohamed-Aly des sacs d'oreilles coupées.

Il y eut des gestes plus chevaleresques. La plus jolie fille du pays, la belle Zafié, célèbre au loin, tomba au pouvoir d'Ismaïl; il sembla qu'elle devait suivre les lois de la guerre. Il la rendit vierge à son père, qui fit sa soumission et dès lors s'attacha à Ismaïl d'un infatigable dévouement. Il enrôla pour son service quelques tribus de beaux cavaliers. Et les Chaïquiés furent désormais fidèles, heureux d'aider à la conquête.

C'était ouvrir les portes du Sennaar. Berber se soumit aussitôt. Le chef de Chendy, Naïr-Nimr, résista davantage; obligé de céder, il demeura farouche.

Le 27 mai 1821, on arriva à Omdurman, au confluent des deux Nils. Les tribus du Sennaar cédèrent assez vite, par jalousies réciproques, celles qui auraient voulu se battre trahies et livrées par les autres. Ce fut comme une promenade militaire, et aussi un voyage de découverte, à travers un pays d'une admirable richesse.

Ismaïl pacha en fit à son père des descriptions enthousiastes. On entra à Sennaar le 5 décembre 1821. Ibrahim pacha, qui avait pris quelque repos depuis son retour d'Arabie, y accourut. Il fut émerveillé de la beauté de ces pays, de l'abondance de leurs ressources; et, comme il avait quelque chose de l'imagination créatrice de son père, il dressa aussitôt un vaste plan de pénétration au cœur du continent africain, vers le Bahr-el-Ghazal et le Niger, ou du moins au-delà du Darfour, vers la Cyrénaïque et la Tripolitaine.

C'était la prise de possession de l'Afrique.

Pour lors on se mit à la recheche des régions minières. Le Fazogl fut soumis, jusqu'à la base des hautes montagnes d'Éthiopie, jusqu'au 11° ou au 10° de latitude nord.

Mais on y eut des déceptions : il n'y avait pas autant d'or dans la réalité que dans les récits des voyageurs. Les montagnards firent de la résistance, et tendirent quelques embuscades heureuses. La maladie se mit parmi les troupes. On revint au Sennaar en février 1822.

La conquête du Kordofan, de l'autre côté du Nil, fit le plus grand honneur à Mohamed bey. Il y montra de belles qualités militaires, beaucoup de valeur personnelle, le coup d'œil d'un chef, et il exerça par là une grande action morale sur ses troupes.

Ce n'était point superflu. Car les guerriers du Kordofan étaient de redoutables adversaires; ils se croyaient invincibles autant qu'invulnérables parce qu'ils portaient des cuirasses de fer.

La bataille de Bara fut âprement disputée. Ils y firent des prodiges de vaillance, malgré la stupeur qu'ils éprouvèrent à voir que leurs cuirasses ne résistaient pas aux boulets de canon. Ils se firent tuer en grand nombre, et, parmi eux, leur chef.

La capitale du Kordofan, El-Obeïd, fut prise et toute pillée. On y trouva un grand nombre d'esclaves, des deux sexes, qu'on envoya aux armées ou aux harems du Vice-Roi d'Égypte.

La domination de Mohamed-Aly s'étendit aussi de ce côté jusqu'au 11° de latitude. Cependant le Darfour y échappa. Mohamed-Aly ne put rien contre les mauvaises dispositions de son sultan.

Il fallut alors organiser l'administration de tous ces pays qui couvraient

une superficie quatre fois plus grande que celle de l'Égypte. L'occupation égyptienne s'imposa d'abord par la terreur. — Primes aux soldats, 24 piastres par paire d'oreilles; des centaines de têtes coupées empilées dans des barques et s'en allant au fil de l'eau vers le Dongola, vers l'Égypte : le beau fleuve n'avait pas été fait pour ce sinistre charroi; sous le prétexte de quelques tentatives de rebéllion, on introduisit dans ces régions, qui ne les connaissaient pas, les horribles pratiques turques de l'empalement et des dents arrachées; elles connaissaient déjà le bâton; il fait depuis les Pharaons la police du Nil. C'est Cailliaud qui nous a laissé le récit de ces horreurs. La soumission assurée, Mohamed-Aly les fera cesser.

En attendant, les populations manifestèrent de leur mieux leur indignation et leur haine. Elles furent personnifiées par Naïr-Nimr, le chef de Chendy. Ismaïl pacha y passa au mois d'octobre 1882. Il demanda à Nimr de lui livrer 1.000 esclaves. — Impossible, dit Nimr. Il fut menacé du pal; il céda et promit. Il invita Ismaïl à le venir voir dans sa maison et il l'honora d'un traîtement magnifique. Mais il avait entassé, autour de la salle du festin, des tas de paille bien sèche, et, comme Ismaïl s'était endormi après le bon repas, on y mit le feu et il fut brûlé vif avec ses officiers.

Ce fut le signal d'une formidable insurrection, qui parut gagner tout le pays. Mohamed-bey accourut du Kordofan. Nimr put s'enfuir; mais des milliers de victimes, par représailles, furent massacrées, empalées, noyées, brûlées vives. Toute la population de Chendy y périt.

Les massacres de Chendy sont restés aussi légendaires que réels. L'ordre régna dans tout le Soudan égyptien.

*
* *

Mohamed-Aly se considéra et se conduisit comme le souverain de toute la région du Nil, de tout le pays africain de l'Islam.

Il établit son autorité sur le Tokar, entre le Nil et la mer Rouge. Il garantit toute sécurité au commerce sur ces rivages.

Il occupa Souakim et Massaouah, avec une investiture du sultan pour la perception de leurs douanes. Il organisa des relations régulières entre Souakim et le Sennaar. Souakim prit dès lors une grande activité : son port vit passer de nouveau les pèlerinages qui s'en allaient du Soudan vers Djeddah. Ces grandes routes de pèlerins sont les grandes routes du commerce d'autrefois, et le commerce d'aujourd'hui a intérêt à les reprendre, car elles sont conformes à la nature physique et aux ressources économiques des pays qu'elles traversent. Une autre de ces routes de Nubie aboutissait et aboutit toujours à Massaouah.

Pour en régulariser le mouvement, pour leur assurer les dépôts nécessaires, Mohamed-Aly fonda Khartoum, en face d'Omdurman, au confluent des deux Nils, dont l'un vient du Sennaar et de l'Éthiopie, l'autre de Fachoda et des pays équatoriaux. Il fit le voyage de Khartoum en 1823; il y fut accompagné de Drovetti et du Consul britannique, Salt; car il s'entendait fort bien avec l'un et avec l'autre. Ils la virent entourée déjà de vastes jardins; car l'Égyptien a la passion de l'horticulture; au-delà, des tribus pastorales poussaient leurs troupeaux de prairies en prairies.

Au milieu des pays récemment conquis, Khartoum avait pris aussitôt position et rang de capitale; elle était le carrefour du Nil. Ainsi avait fait Alexandre-le-Grand en fondant Alexandrie. Les vrais héros de l'histoire sont les fondateurs. Voyez Khartoum sur la carte, au milieu d'un cercle dont les rayons égaux vont sur le Dongola, sur Souakim, sur l'Éthiopie et sa capitale du moment, Gondar, sur Fachoda, sur El-Obéïd vers le Darfour.

Elle montra tout de suite l'importance du rôle politique et économique qu'elle avait à jouer. Elle fut dès lors l'étape principale des voyages d'exploration aux sources du Nil; car l'autorité de Mohamed-Aly, au loin répandue, leur donnait la sécurité nécessaire. Et c'est ainsi grâce à lui, par la fondation de Khartoum, que le grand problème du Nil allait arriver à sa solution en moins de quarante ans, après «quarante siècles» de mystère.

Mais d'abord Mohamed-Aly tira de la conquête de la Nubie des résultats politiques et économiques considérables. Il tira d'énormes profits du

Soudan. Pendant les premières années il y fit pratiquer des razzias forcenées pour le recrutement de ses troupes, et pour l'approvisionnement de ses marchés d'esclaves et de ceux de tout l'Orient. Il se réserva naturellement le monopole fructueux des denrées commerciales de toutes ces riches régions.

Ainsi il donna à tout le pays du Nil, de Fachoda à Alexandrie, par Khartoum et le Caire, une unité et une solidarité économique qui répond à sa nature même. Il ne faut pas mutiler le Nil.

L'empire égyptien est désormais constitué. Du golfe Persique au désert de Libye, du Soudan à la Méditerranée, de part et d'autre de la mer Rouge, qui en fait l'unité et lui ouvre ses voies, il s'étend sur 5 millions de kilomètres carrés : dix fois la France, la moitié de l'Europe. — Un empire napoléonien, ou pharaonique.

IV. — LA PUISSANCE DE MOHAMED-ALY VERS 1822.

Dix ans après le massacre des Mameluks, après dix ans de travail, voici une œuvre.

Pacha d'une province turque, il n'y exerçait le pouvoir qu'à titre précaire, obligé d'obéir aux ordres de Constantinople sous la menace d'une destitution toujours possible; même son petit-fils en fera l'expérience, dans plus d'un demi-siècle. C'est merveille que, malgré les jalousies qu'il excitait et malgré les intrigues qui sévissaient autour du sultan, quelques-unes poussées de l'étranger, il soit parvenu à se servir de l'autorité de son souverain pour accroître son propre pouvoir et fonder un empire,... jusqu'au moment où il faudra rompre : et ce sera la crise du règne.

Il s'était attribué le droit de frapper monnaie, un droit régalien. Le sultan voulut le lui interdire; il donna 15,000 bourses au sultan, environ 7 millions et demi de francs. Alors il modifia la proportion de métal précieux dans les pièces de sa frappe, et il lui resta encore du bénéfice. Le sultan laissa faire et tendit souvent la main; jamais en vain. Mohamed-Aly garda ce droit, moyennant des bourses de plus en plus rondes, jusqu'à la crise de 1840.

Il conserva les emblèmes de l'empire turc, le croissant avec une étoile; mais il eut trois étoiles; car il y a plus d'étoiles au ciel du Caire qu'à celui de Constantinople.

Il aimait à dire : «Mon épée et ma bourse!»

Il eut une armée, en effet, une véritable armée, de style moderne. Janissaires, ou Mameluks, ou autres Prétoriens, il arrive qu'un chef d'état soit à la merci de sa garde. Et d'abord le sultan, à la même date. Mohamed-Aly ne le voulut point.

Ses Albanais l'avaient aidé à conquérir le pouvoir; mais ils étaient par nature assez indociles; les capitaines ou *bynbachis,* qui les recrutaient, n'aimaient pas beaucoup que l'on contrôlât de trop près leurs opérations; leur principe était : le plus de solde possible pour le moins d'hommes possible.

Ce système avait failli amener un désastre devant les Villes Saintes et le Vice-Roi avait été obligé de les destituer en pleine bataille. Cette «révolution de 1812» avait annoncé la fin de ce régime féodal militaire; mais elle avait seulement paré au plus pressé, et elle avait laissé du malaise.

On ne pouvait pas se passer d'un seul coup des capitaines recruteurs; ils le savaient; ils le firent sentir encore maintes fois, et Ibrahim eut de la peine à mener ses troupes jusqu'à Dérayeh.

A tous égards, la guerre d'Arabie fut une épreuve de puissance et d'organisation pour le régime. Les pertes subies contribuèrent à éliminer les éléments les plus turbulents.

Après la révolution brusquée on vint aux réformes et aux institutions durables.

Le nouveau régime militaire, ou *nizam,* fut naturellement composé de soldats mercenaires, comme partout en Europe avant la révolution française, et même encore après. Mohamed-Aly essaya de la conscription des fellahs; il n'en eut pas beaucoup de satisfaction; elle souleva en 1824 une insurrection dans le Menoufieh, au nord du Caire.

Il eut des régiments de nègres, des hommes magnifiques, ramassés en Nubie comme un troupeau, puis encadrés et instruits par des officiers mameluks ou albanais ou européens. Le colonel Sèves, devenu Soliman-pacha, lui rendit sur ce point les plus éminents services. En 1822, il avait déjà 10 bataillons de 800 nègres.

En tout, à cette date, de l'une et l'autre manière, 30.000 hommes, et parfaitement disciplinés. On ne reverra plus jamais les émeutes d'Arabie.

Une armée de métier, dira-t-on, dressée au bâton! — Comme ailleurs.

A quoi il faut joindre les innombrables chevauchées de Bédouins accourues du désert au premier signe.

Mohamed-Aly voulut aussi une marine de guerre. Quelle idée, dira-t-on encore!

Jusque-là il n'en avait pas eu besoin; il lui avait suffi de quelques bâtiments de transport, pour la traversée de la mer Rouge, devenue un lac égyptien.

En septembre 1821, il vit à Alexandrie une nouvelle frégate française, la *Jeanne d'Arc*. Il l'admira comme un enfant; il ne se lassait point de la visiter. Il en voulut plusieurs du même modèle; le gouvernement français hésita. Mohamed-Aly les commanda à l'industrie privée. Alors le gouvernement français donna son consentement «empressé».

Même il ne se contenta pas de faire travailler les arsenaux français. En 1826, Dionisio Fernandez, négociant à Livourne et agent du Vice-Roi, demanda à y faire construire une frégate; le gouvernement de Florence essaya de faire valoir la question de la neutralité, étant donné la guerre de l'indépendance de la Grèce. On l'arrangea pourtant et, en mars 1827, la *Città di Navarino* fut livrée à l'Égypte. Le Vice-Roi l'aima beaucoup et y fit de longues excursions. Le 15 novembre 1829, fut lancée, à Livourne, encore, en présence du Grand-Duc, la *Trionfante*, elle s'en alla aussitôt dans les eaux crétoises.

L'arsenal de Venise lui construisit en 1826 un brigantin de guerre, le *Castel-Rosso;* du même arsenal, la frégate l'*Égyptienne*, retardée dans sa construction, ne fut pas détruite à Navarin; elle ne fut livrée qu'en 1829, et fut un des éléments essentiels de la nouvelle flotte.

Ce furent les premières frégates de Mohamed-Aly construites par des ingénieurs étrangers, commandées par des officiers étrangers, manœuvrées par des équipages égyptiens; il fallut tout de suite, en Méditerranée même, compter avec cette force.

En si peu d'années, qui n'admirerait cette puissance incomparable d'intelligence et de volonté?

Ce sont les moyens d'une grande politique.

*
* *

On admirera plus encore qu'il les ait tirés d'un pays de moins de 3 millions d'habitants, ruiné par des siècles de mauvaise administration et par des guerres interminables.

Et l'Égypte en vérité, sauf la vallée de son beau fleuve, 5 à 10 kilomètres de largeur, c'est le désert.

On a beaucoup loué le «despotisme éclairé» des grands souverains et ministres réformateurs de l'Europe au XVIIIe siècle; mais les Fréderic II et les Catherine II et les Charles III d'Espagne, les Turgot, les Pombal, les Aranda, travaillaient sur des royaumes étendus et peuplés.

De savants économistes, les Smith et les Quesnay, ont beaucoup écrit sur les meilleures lois de la production, de la répartition et de la consommation de la richesse. Mohamed-Aly ne savait pas lire, et il en savait autant qu'eux tous sur les meilleures conditions du «faire valoir». Son œuvre se lit sur la terre d'Égypte.

Il est vrai qu'il la possédait toute. Il en était le propriétaire comme le souverain.

Elle était toute aux Mameluks avant lui, distribuée entre eux en fiefs comme dans le régime féodal de l'Europe. Par un procédé radical sur lequel il n'y a pas lieu de revenir, il fut leur héritier comme leur successeur; mais il l'administra beaucoup mieux et en obtint un meilleur

rendement. Il en fit tout de suite dresser le cadastre pour en contrôler la production et en aménager méthodiquement les possibilités.

Naturellement en Europe on blâmait de haut ce régime, et on l'estimait barbare, tout juste digne du continent noir. Le consul de France, Drovetti, le défendait fort judicieusement, sinon sur les principes d'une saine économie politique, du moins sur la réalité des résultats. Les Mameluks, observe-t-il, faisaient peser sur leurs terres des abus insupportables; ils les affermaient aux conditions les plus onéreuses et les plus capricieuses; et les colons travaillaient ainsi sans sécurité, sans garantie, et donc sans courage.

Le nouveau régime, celui de Mohamed-Aly, en dépit ou par suite de son despotisme, fut pour les fellahs un réel soulagement et, pour la terre d'Égypte, une incalculable amélioration de culture et de rendement. Il l'organisa en *chiffliks* ou fermes d'État; tout le travail y fut réglé et contrôlé selon les besoins généraux. Nous n'osons pas ici parler de socialisme d'État. Tout de même, la production fut toute au vice-roi, sauf ce qu'il en laissait pour les besoins des cultivateurs et de leurs familles; tutelle étroite, mais sans laquelle ils auraient été à la merci des accapareurs et des usuriers, comme ils étaient autrefois à la merci des intendants des Mameluks.

L'Égypte plus riche, très riche, et son fellah moins malheureux : — Que faudrait-il de plus?

Du reste, on verra Mohamed-Aly apporter lui-même des atténuations à ce «despotisme» économique, et, par exemple, reconnaître aux chefs de villages une part de ce gouvernement.

En attendant, on peut déjà dresser un inventaire confortable.

La culture du blé fut considérablement développée, et l'Égypte redevint, comme au temps de l'empire romain, un des bons greniers de la Méditerranée. Pendant les guerres napoléoniennes, le blé d'Égypte avait commencé de remplacer le blé russe en Italie, en France, et même en Angleterre. Mohamed-Aly en tenait tout un comptoir à Malte.

Il donna aussi ses soins à la culture des fèves et du mûrier.

Il inventa littéralement la culture du coton. L'Égypte est un don du Nil; le coton est un don de Mohamed-Aly à l'Égypte et au Nil. C'est en 1822 qu'il avait fait venir de France M. Jumel pour installer des filatures en Égypte. Ils constatèrent ensemble que le coton d'Égypte, dont on ne s'était pas occupé jusque-là, avait des qualités remarquables. Tout de suite le vice-roi en fit faire de vastes plantations.

Et l'on sait que, depuis, le coton est devenu l'une des conditions essentielles de la fortune de l'Égypte.

Sur les terres à blé, à fèves, ou à coton, la récolte était au vice-roi, sauf ce qu'il en laissait aux producteurs. 1000 barques circulaient sur le Nil et sur ses canaux pour la recueillir et la porter à d'immenses dépôts au Caire, à Rosette, à Alexandrie. Sauf les réserves faites pour la consommation intérieure, d'énormes quantités étaient disponibles pour l'exportation, où elles n'allaient pas tarder à agir sur le jeu des échanges, dans le grand marché international.

Mohamed-Aly eut même la prétention de s'assurer une parfaite indépendance économique en fabriquant lui-même les produits essentiels où l'Égypte était encore tributaire de l'Europe.

Il eut une manufacture de drap à Boulaq, avec 300 ouvriers; il allait souvent les voir travailler.

Il voulut avoir des filatures de soie; il essaya de faire venir, en secret, les meilleurs ouvriers en soierie de la France et de l'Italie; les consuls crurent devoir donner l'éveil à leurs gouvernements.

La circulation de toutes ces marchandises se réglait d'autant mieux que le vice-roi était maître de tout et ne s'embarrassait d'aucune situation acquise.

Il aménageait les canaux du Nil. Il organisait l'inondation en une irrigation méthodique. Il dressait les plans du grand Barrage qu'il allait construire à l'entrée du Delta, en aval du Caire. Il creusait le canal Mahmoudieh, du Nil à Alexandrie; 60.000 et même un moment 300.000 fellahs, y travaillaient sous la direction de l'ingénieur français Costes; ce canal constituait en outre une bonne ligne de défense en arrière d'Alexandrie,

dont le commerce recommença de prendre un grand développement, comme aux temps anciens.

Suez, aussi, après les campagnes d'Arabie, prit une importance qu'il n'avait jamais eue.

Le télégraphe fut installé d'Alexandrie au Caire. Des mesures sanitaires furent prises contre la peste; des quarantaines furent instituées; un lazaret fut organisé selon les meilleurs modèles de la France.

Donc, en quelques années, tout l'outillage d'un État moderne. Et ce ne sont encore là que les premiers résultats d'une activité prodigieuse, apte à tout et ambitieuse de tous les progrès. A quoi il faut joindre une tolérance religieuse, une intelligence philosophique où les esprits les plus libéraux de l'Occident auraient pu prendre des leçons.

On est bien obligé d'y reconnaître les meilleurs caractères du génie de Napoléon.

Mohamed-Aly s'était fait construire un palais à Alexandrie, «pour mieux voir venir, disait-il, l'Europe et Constantinople.»

On a dit qu'il avait «épousé la pensée de Bonaparte» : — Ni plus ni moins que celle d'Alexandre-le-Grand ou des Thoutmès et des Ramsès. L'une ou l'autre, il prétend la reprendre et la féconder.

C'est tout simplement, la leçon du Nil.

«L'Europe et Constantinople». — Qu'est-ce à dire?

L'Europe? — La Sainte-Alliance aux prises avec les Révolutions.

Constantinople? — «L'homme malade», son empire en proie aux insurrections, Serbie, Albanie, Grèce.

Mohamed-Aly ne restera pas à la fenêtre.

CHAPITRE III.

EN CRÈTE ET EN MORÉE 1823-1829.

I. — L'ÉGYPTE ET LA GRÈCE.

L'histoire de l'indépendance de la Grèce n'a pas le même aspect si on la regarde de l'Occident ou de l'Orient.

Vue de l'Occident, elle paraîtrait une Croisade. Navarin n'est pas loin de Lépante : de l'une à l'autre il s'agit de contenir et de refouler la conquête turque.

Vue de l'Orient, elle apparaît comme une renaissance, une délivrance dont les bénéficiaires n'ont aucune envie de passer sous une autre domination.

L'Occident s'estimerait volontiers d'une condition supérieure et daignerait exercer sur l'Orient une sorte de tutelle. Mais l'Orient n'oublie pas qu'il avait des siècles de culture, longtemps avant que l'Occident ne fût sorti des «ténèbres de la barbarie».

Un malentendu qui a duré, et qui n'est pas près de finir.

L'Orient est las d'être passif, et les prétentions de l'Occident lui seront de plus en plus insupportables, — en Grèce comme en Égypte.

Partis de l'Occident, nous sommes venus en Orient pour mieux voir.

La puissance de l'Égypte, telle que nous l'avons définie tout à l'heure, était prête pour une action extérieure.

Son objectif y rencontrait, y croisait celui de l'Europe chrétienne. La dissolution rapide et inéluctable de l'empire ottoman obligeait à considérer le nouveau régime sous lequel s'organiserait l'Orient, chrétien ou musulman; car l'Orient est l'un et l'autre.

Il faut se persuader que nous sommes là en présence du problème capital de l'histoire et de la politique contemporaine; on le trouverait aux origines de la grande guerre de 1914-1918; et elle ne l'a pas résolu.

Mais l'histoire de Mohamed-Aly suffira à notre examen : il importe seulement de ne pas l'isoler.

Mohamed-Aly et Napoléon ne sont pas des aventuriers; leurs carrières ne sont pas des accidents, elles sont des chapitres logiques de l'évolution historique; mais il faut comprendre.

«L'homme malade» : la formule est aussi populaire que classique et expressive; mais il faut savoir qu'elle remonte fort loin. Dès le lendemain de l'échec des Turcs devant Vienne en 1683, la succession est ouverte. Voici, sur une estampe de ce temps, le Grand Turc désespéré des médecins, qui, eux, sont pleins d'espérances; on y voit, pour lors, le médecin lorrain, l'Espagnol, le Bavarois, le Vénitien, le Polonais, l'Allemand, le Saxon, le Brandebourgeois, et, dernier venu, le Moscovite, dont le remède particulier, fait de fer et d'acier, s'applique droit sur la tête. Sur une autre, qui encadre «l'Almanach pour l'an de grâce 1687», sous la lune en décours, le «fameux croissant du Turc est partagé entre l'impérialiste, le Polonais et le Vénitien» : le Polonais a donné un grand coup de sabre et il prend une grosse part, l'Impérialiste et le Vénitien tirent chacun de son côté; le Moscovite retient le bras du Polonais; les autres attendent quelques miettes du gâteau, c'est-à-dire le Ragusain, le Moldave, le Transylvain, l'Esclavon et le Grec.

Il se trouva que le croissant du Turc était d'une pâte très dure, et beaucoup de dents allaient s'y briser, beaucoup de médecins y perdre leur latin.

Il ne nous appartient ici que de noter les progrès de la maladie, les remèdes proposés par les médecins consultants, et la température, dans les premières années du XIX[e] siècle, au moment où se présentent les héritiers naturels, notamment le grec et l'arabe.

Car parmi les héritiers il y a lieu de distinguer ceux qui ont seulement des prétentions, sans droits, des prétentions qui, faute de droits, se justifient ou tentent de se justifier par des principes. Or on peut bien dire que le principe le plus rebattu de la politique moderne est celui de l'équilibre : il est le principe fondamental, sacro-saint. Il a fait son apparition

en même temps que la poudre à canon qui en est, en vérité, le très exact symbole.

En effet, comme l'équilibre est absolument impossible, la recherche de l'équilibre à laquelle on se croit obligé produit logiquement les complications les plus délicates qui généralement ne se peuvent résoudre qu'à coups de canon. C'est la misérable condition où se débat l'Europe depuis 500 ans, dans le sang.

La maison d'Autriche a rompu l'équilibre par des mariages qui lui ont donné l'Espagne, l'Italie, et l'Allemagne : — 150 ans de guerre entre la France et la maison d'Autriche, au nom de l'équilibre.

La France, à partir des traités de Westphalie, a rompu l'équilibre par d'autres mariages qui établissent les Bourbons en Espagne et en Italie : — 100 ou 150 ans de guerres de succession, au nom de l'équilibre.

Napoléon rompt l'équilibre et essaie de fonder un système continental qui se tienne : — cinq ou six coalitions contre la Révolution française et Napoléon pour sauver l'équilibre; encore des flots de sang. Et depuis 100 ans, avons-nous eu la paix?

Or, y eut-il jamais plus bel héritage, plus riche succession que celle de l'Orient, par le fait de la dissolution de l'empire ottoman? Qu'on juge ainsi du trouble qu'elle ne pouvait manquer d'apporter à l'équilibre et des catastrophes qu'elle ne pouvait manquer de déchaîner, — jusqu'à la grande guerre inclusivement.

En fait, l'équilibre n'est qu'un jeu d'ambitions rivales; il est le principe de toutes les guerres qui ont déchiré l'Europe depuis qu'il a été inventé.

Sans doute il eût été plus simple et plus juste de laisser la succession aux héritiers légitimes, dont les droits étaient même antérieurs à la conquête turque qui les avait usurpés, c'est-à-dire de rendre à chacun son bien.

Car la définition en est simple : les Turcs avaient étendu leur domination, d'ailleurs superficielle, sur des empires, sur des populations, qui, sur leur propre sol, par leur propre travail, avaient apporté les plus

remarquables contributions au développement de la civilisation, au devoir essentiel de l'humanité : — C'est-à-dire l'empire et la civilisation grecque, l'empire et la civilisation arabe, donc tout l'Orient.

Grèce, Égypte, à la date où nous sommes, faut-il préciser?

Quelques mots suffiront, gravés dans les siècles, à jamais.

La Grèce : — Minos, Pythagore, Salamine, Périclès, Alexandre; puis Constantin, Byzance-Constantinople; et Justinien et Héraclius, soit dix siècles encore de la culture la plus délicate; — en tout 30 ou 40 siècles : où étaient l'Angleterre, et la France, et Rome, et tout l'Occident, et l'Allemagne, au temps de la guerre de Troie? La Grèce avait droit à sa liberté; elle en avait fait bon usage.

L'Égypte : — Bien plus de 40 siècles, comme avait dit Bonaparte au pied des Pyramides; plutôt 60, si l'on remonte à Ménès, à l'ancien Empire, c'est-à-dire justement au temps des Pyramides. Sans doute, les Pharaons sont morts, du moins il le semble, quoique Champollion leur rende, à ce moment même, l'immortelle vie de l'histoire; sans doute les Ptolémées sont morts, et les Fatimites. Mais où étaient la civilisation et la barbarie au temps des Croisades? Et le Nil est éternel, et le fellah aussi est éternel; on dirait qu'il est pétri de l'argile même des alluvions du grand fleuve; et c'est lui qui a construit les Pyramides, et les temples de Thèbes, et les mosquées; c'est lui qui construit le Barrage du Nil et qui creuse le canal Mahmoudieh; comme il construira et creusera dans peu d'années le canal de Suez et le Barrage d'Assouan, et tant d'autres chefs d'œuvre de l'industrie humaine. Il faut laisser le fellah continuer son magnifique travail.

Voilà ce que disent dans l'histoire Le Caire et La Mecque, Damas et Bagdad, comme Constantinople, Athènes et Milet. Et l'on trouverait des liens entre la civilisation grecque et la civilisation égyptienne, comme entre la civilisation arabe et la civilisation grecque. C'est la solidarité séculaire de l'Orient.

Les Turcs rejetés de ces pays où ils étaient des étrangers, seulement campés, indignes de tant de valeur qu'ils avaient laissée en jachères, en ruines, à qui la succession? Ou mieux, à qui le bien qu'ils avaient usurpé, sinon à ceux sur qui ils l'avaient usurpé?

Tels sont exactement le sens et le droit de la renaissance grecque, comme de la renaissance égyptienne, comme ailleurs, à un moindre degré, du *risorgimento* italien.

En dépit des faits particuliers, des accidents que nous allons rappeler, et qui d'ailleurs en seront éclairés, la Grèce et l'Égypte se rapprochent ici plus qu'elles ne s'opposent, également justifiées et ardentes à se libérer et à renaître, contenues dans leur effort par les mêmes ennemis, qui ne sont pas seulement ni même surtout les Turcs.

Cette philosophie de leur histoire s'appliquerait jusqu'aujourd'hui, jusqu'au-delà de la grande guerre.

*
* *

Même sous le nom de Mohamed-Aly on trouverait un lien entre l'Égypte et la Grèce. On n'en cherchera pas le secret dans nos archives européennes, même consulaires; les archives égyptiennes, ou turques, . . . ou albanaises, si on y peut regarder, le révèleront peut-être un jour, quoiqu'il ne faille pas espérer connaître jamais tous les secrets du passé : l'histoire n'est qu'une connaissance partielle.

Mohamed-Aly ne fut pas un ennemi de la Grèce; il lui fit la guerre, mais par ordre, et non pas pour son propre compte, seulement pour le compte du Sultan turc, dont il allait être à son tour l'ennemi, comme la Grèce et pour les mêmes raisons.

Il ne faut pas oublier qu'il était Albanais et qu'il y a beaucoup d'Albanais en Grèce, même en Attique, autour d'Athènes, dans la population d'Athènes. Il n'oublia jamais l'Albanie; un Albanais n'oublie pas l'Albanie; peut-être pourrait-on suivre la fidélité de ce sentiment, pour le pays natal, très loin parmi ses héritiers; mais les secrets du cœur sont encore plus inviolables que ceux des archives. . .

Il eut toujours des Albanais dans sa garde et parmi ses meilleures

troupes, comme le sultan lui-même; et les Albanais ont été à ce moment et à d'autres moments le plus solide élément de la force militaire de l'empire ottoman.

Mohamed-Aly eut certainement des relations avec Ali Tébéléni, le redoutable pacha de Janina, quoiqu'il ne s'en soit pas vanté à Constantinople. Certains historiens croient qu'on trouve toute l'histoire dans les archives et qu'il ne faut pas la chercher ailleurs; mais les secrets les plus intimes, et donc les plus importants, n'ont pas été écrits : ce serait trop facile s'il n'y avait qu'à enfiler des fiches.

On trouverait peut-être Mohamed-Aly poussant Ali Tébéléni contre Constantinople : une entente albano-égyptienne? Pourquoi pas? Elle serait logique.

On connaît le grand dessein d'Ali Tébéléni : vice-roi de Roumélie, c'est-à-dire de la région centrale de la péninsule des Balkans, de Janina à Andrinople, son ambition inquiéta la Porte, comme ensuite celle de Mohamed-Aly. Mais il était vieux, étant né en 1741; sinon, ses relations avec le Vice-Roi d'Égypte se seraient certainement développées, par-dessus la Grèce.

Quand même, il devint assez dangereux pour que le sultan le destituât de ses charges et le traitât comme un rebelle. Kourchid pacha conduisit quelques troupes contre lui; il lui proposa une entrevue dans laquelle il le fit assassiner, 5 février 1822.

Il y avait déjà quelques mois que l'insurrection de la Grèce avait éclaté.

Le 25 février 1821, Alexandre Ypsilanti venu de Russie avait franchi le Pruth et essayé de soulever la Moldavie. Sa tentative avait été réprimée en peu de semaines.

Mais un mois plus tard, au couvent d'Hagia Lavra en Morée, les chefs grecs, à l'appel de l'archevêque de Patras, Germanos, avaient levé l'étendard de la liberté, et juré de vaincre ou de mourir pour leur foi et pour leur patrie : — 25 mars 1821, l'Annonciation ou l'Évanghelismos, sous le signe du «Phénix renaissant de ses cendres et issant des flammes».

En quelques jours, tous les pays grecs, depuis la mer Ionienne jusqu'aux plateaux d'Asie Mineure, jusqu'à Constantinople, se soulevèrent du même enthousiasme que celui des Croisades, et les marins des îles et les pallikares de la montagne donnèrent partout la chasse «au Turc».

Tout de suite la Morée fut entièrement délivrée; même Tripolitza, sa capitale, sa forteresse centrale, fut enlevée le 5 octobre 1821.

Les Turcs y répondirent par d'horribles massacres : — Massacres à Chio, des pyramides de têtes empilées sur le rivage; à Constantinople, les Pâques sanglantes; le patriarche Grégoire arraché de l'autel, traîné dans la boue, jeté à la mer.

Car ce fut pendant dix ans une terrible bataille. Et les brûlots grecs furent en vérité les maîtres de la mer. Canaris, Miaoulis, et tant d'autres répandirent la terreur jusqu'à la pointe du Sérail. Nous y retrouverons l'ancien pacha du Caire, Khosrew-pacha, avec le titre de Capitan-Pacha; mais le Grand-Amiral des flottes turques redoutait comme tout le monde les approches des tout petits bateaux grecs, et il se gouvernait surtout par la prudence.

Cependant l'Europe, c'est-à-dire l'Europe officielle, l'Europe des Rois, quoique dominée à cette date par l'esprit de la Sainte-Alliance, restait indifférente au grand drame des Balkans. Au Congrès de Vérone, en 1822, elle refusa de recevoir les députés de la Grèce insurgée; elle considérait le Sultan, Commandeur des croyants, comme un souverain légitime, sinon de droit divin.

Ce sont les origines de la doctrine sacro-sainte de l'intégrité de l'empire ottoman qui s'affirmera tout un siècle, même en plein démembrement.

C'est la doctrine de l'Occident. Elle s'appliquera au cas de Mohamed-Aly.

*
* *

Le sultan était incapable de réprimer l'insurrection de la Grèce, ses troupes n'étaient pas sûres; il s'y trouvait beaucoup d'Albanais, d'emploi scabreux, et les navires turcs étaient à la merci des brûlots grecs. La Porte montrait beaucoup d'autres signes de faiblesse; c'est tout un régime en

voie de décomposition. En 1826, Mahmoud sera obligé de dissoudre et de détruire la milice des Janissaires sans avoir une autre armée pour la remplacer.

Il lui fallait donc faire appel à Mohamed-Aly, qui avait les moyens. C'est la même situation que dix ans auparavant, en face de l'insurrection des Wahabites. Mohamed-Aly est l'unique sabre de Mahomet . . . et de Mahmoud.

Il répondit avec empressement aux commandements de son souverain. Nous le connaissons assez maintenant pour être assurés que son obéissance n'était pas dépourvue de calculs, même parfaitement naturels. Il ne lui déplaisait sans doute pas d'être mêlé de plus près, en Europe même, aux affaires de l'Empire, de se rapprocher de Constantinople, pour le bon motif assurément. La succession d'Ali Tébéléni, Vice-Roi de Roumélie, était à prendre, sinon celle de sa rebellion.

La Crète, la Morée, c'est le chemin de l'Albanie et de la Macédoine, même «le chemin de Byzance».

Tout de suite, il prépara un armement à destination de la Morée; il appela quelques contingents nouveaux. Il les concentra et les fit instruire au camp d'Abou-Zabel, à quatre lieues au nord-est du Caire.

Le commandement de l'expédition fut réservé à Ibrahim-pacha, en pleine possession de ses talents militaires, d'organisation et de stratégie, avec l'assistance entièrement dévouée du colonel Sèves, devenu Soliman-pacha, selon les meilleures méthodes venues de l'expérience napoléonienne et appliquées au terrain de l'Orient. On y verra les raisons de la maîtrise militaire qui y fut exercée par Ibrahim-pacha pendant trente ans.

C'est bien la suite, scientifiquement exploitée, des leçons de Bonaparte au pied des Pyramides.

Le Vice-Roi d'Égypte avait fait une commande de frégates aux chantiers français. Il pria qu'on en hâtât l'armement et la livraison; il y rencontrera des obstacles.

Quant aux conditions de l'accord intervenu entre Mahmoud et Mohamed-Aly, elles demeurèrent confuses, naturellement : le vassal n'avait pas

à poser des conditions; il n'avait qu'à obéir; mais son zèle, indispensable, dépendait de la récompense qu'on lui ferait espérer, ne fût-ce qu'en compensation de ses sacrifices.

Ce sont les pleines variations de l'intérêt humain. Le sultan aura, dans l'expédition de Grèce, ses troupes et ses navires; il gardera la direction des opérations; les troupes et les navires du Vice-Roi sont seulement un appoint, dont l'importance variera selon le besoin.

Si les affaires vont mal — ce qui est à craindre dans de pareilles dispositions — on demandera au Vice-Roi un effort plus grand, et on lui promettra tout. Si elles vont mieux, on le remerciera peut-être et on ne tiendra rien. Et il peut arriver qu'il se paie lui-même de sa peine et de ses soins.

Personne ne songera à s'en étonner; et ces calculs et ces fluctuations ne sont pas particuliers à l'Orient.

Il paraît que Mahmoud promit d'abord à Mohamed-Aly le pachalik de Damas : — Beau morceau, la capitale des Omméiades, et, en somme, la domination de la Syrie. . .

Puis, Mahmoud parla de la Morée : c'était pour lors la peau de l'ours. N'importe : la Syrie, la Morée, l'une ou l'autre, ou les deux, étaient de nature à donner satisfaction au Vice-Roi et à entraîner son imagination, d'abord à décider son intervention.

Cela, qui n'est pas simple — la politique n'est jamais simple — se complique, comme toujours, des passions individuelles. Khosrew-pacha a beaucoup d'influence à Constantinople, et il a gardé de la rancune au souvenir de son départ du Caire. Et il craint Mohamed-Aly; il ne lui plairait pas de lui céder la place. Par la confiance que lui garda, sauf quelques éclipses, le sultan Mahmoud, il en vint à personnifier la résistance de la Porte aux ambitions du Vice-Roi, même les plus légitimes.

On arrivera à y constater une opposition, même inconsciente, de l'élément turc à l'élément arabe, de la déchéance turque à la renaissance arabe, de l'homme malade à l'homme sain.

En tout cas, l'Orient, même l'Orient musulman, ne réalisera pas l'unité

de front contre «l'Europe». Rien de plus favorable à l'intervention étrangère. Le Turc aimera mieux être étouffé par le Russe que sauvé par l'Égyptien.

L'anarchie de l'Orient garantira longtemps la suprématie de l'Occident. Et pourtant l'Europe non plus n'est pas un front unique.

II. — LA GLORIEUSE CAMPAGNE D'IBRAHIM EN CRÈTE ET EN GRÈCE, 1822-1827.

Pour le moment, les circonstances étaient extrêmement favorables aux entreprises de Mohamed-Aly.

Nous avons déjà pu observer la hardiesse et la claire vision de ses desseins, la vigueur de son action et sa souplesse infiniment intelligente devant les solutions, dont il admet la variété, admettant même l'échec; la soumission aux volontés de Dieu lui était une grande force.

Le jeu diplomatique et militaire de l'affaire grecque allait lui fournir pendant huit années l'occasion de connaître l'Europe et de s'en donner l'expérience, pour le cas de quelque conflit direct dont il admet l'éventualité. Ici il n'est que le sabre de Mahmoud, et à cet égard il se désintéresse du résultat; un échec même ne l'atteindra pas. Il aura toute la joie du jeu, quelque prix qu'il y mette.

Dès 1822, il était prêt à répondre à l'appel du sultan,... et à se nantir de la Crète : un bon gage de la récompense qui lui serait due. Car la Crète, ou Candie, vaut beaucoup.

La Morée étant le foyer de l'insurrection, on ne peut y aller que par la Crète, et, exactement, par son rivage méridional, par des eaux moins exposées que celles de la mer Égée aux embuscades des brûlots grecs. De son autre rivage, septentrional, et oriental, elle est la plus admirable observatoire de la Méditerranée grecque et arabe. Un passage de 40 kilomètres entre son cap Sidéros et l'île de Kassos, ouvre la route de la mer Égée, et, entre les Sporades et les Cyclades, conduit vers les Dardanelles et le Bosphore, vers Constantinople; mais il faut éviter les embûches, de

la nature et de l'homme, tout au long de ce chemin sinueux. On y pourrait même rencontrer les divinités de l'Olympe.

Par rapport à l'Égypte, la Crète est dans la direction du nord-ouest, qui est justement celle du Nil en sa branche de Rosette. Ce n'est pas qu'il soit ici question d'y rechercher quelque débouché du grand fleuve, par quelque canal sous-marin, comme on y a égaré quelque imagination.

Mais il est vrai que les premières civilisations de l'Égypte ont porté leur influence jusqu'à la Crète et à la Morée, aux temps minoens et mycéniens. Cécrops, de Saïs dans le Delta, ne fut-il pas le fondateur d'Athènes, vers l'an 1643 avant Jésus-Christ?

Les Ptolémées aussi ont régné sur la Crète, et même un moment sur les îles de l'Égée, sur Thasos et la Macédoine, dont ils étaient aussi originaires.

Sans doute Mohamed-Aly n'avait pas souci de titres historiques ou préhistoriques, bien qu'il en fût l'héritier, ou le dépositaire inconscient. Simplement il regardait la carte, et les faits,... et il allait à Constantinople.

La Crète a été pendant deux siècles en état d'insurrection contre la Porte; on dirait son état normal : un volcan dont les éruptions n'ont naturellement pas toujours la même intensité.

Naturellement aussi l'insurection de la Morée y produisit de l'effervescence; les garnisons turques furent enserrées étroitement dans les forteresses, et toute la montagne arbora les couleurs chrétiennes.

Mohamed-Aly y envoya quelques troupes (octobre 1822), sous le commandement de son gendre Hassan-pacha, qui, décédé peu après, fut remplacé par Hussein-bey.

L'occupation fut d'abord facile, par le fait de l'ordre qu'assurait l'administration égyptienne; car Mohamed-Aly était sévère aux abus. Puis l'insurrection reprit avec une violence accrue par les nouvelles de la Morée. Mohamed-Aly y envoya de nouvelles troupes qui pratiquèrent la répression avec une méthode impitoyable et tinrent l'île accablée sous la terreur égyptienne. Ce fut ce qu'on a appelé la «catastrophe de Candie.» L'ordre fut assuré (1823).

Puis, le 17 avril 1824, le Vice-Roi promulgua un décret d'amnistie. Il allait être maître de la Crète pendant vingt ans. Elle connut sous ce régime une tranquillité relative, malgré le retentissement des événements de la Grèce.

Nul doute qu'avec plus de temps et plus de stabilité politique il ne lui eût rendu quelque chose de sa prospérité antique, car il savait ménager les consciences. Et les destinées de ces pays en auraient été changées.

Égypte, Crète, Syrie : on va voir se dessiner sur ces bases un système politique parfaitement consistant. L'Europe jusqu'ici n'y a rien trouvé de mieux.

Pour lors, la Crète fut la base des opérations qu'il fallait poursuivre sur la Morée. Comme Mohamed-Aly, regardons la carte : d'une part, vers Kassos, Karpathos et Rhodes, on surveille l'entrée de la mer Égée; d'autre part, au-delà de Cérigo, on a la vue sur le golfe de Laconie, qui s'enfonce au cœur même de la Morée. Vers le sud, c'est-à-dire vers les grandes routes de la Méditerranée en direction d'Alexandrie, les rivages de la Crète sont abrupts et font rideau aux mouvements des navires, considération intéressante, car il ne faisait pas bon de paraître dans l'horizon des brûlots de Canaris.

Toutes ces préparations, ralenties par la difficulté des communications et des combinaisons, politiques et militaires, entre Constantinople et Alexandrie, remplirent encore toute l'année 1824. Et elle ne fut donc encore occupée que d'opérations navales; avant de pousser des manœuvres décisives, il faut être assuré des communications.

Ibrahim, qui n'était pas tant un marin, conduisit quelques bâtiments dans la mer Égée, pour les mettre sous le commandement du Capitan-pacha qui se trouvait être Khosrew. Khosrew-pacha n'était pas non plus un Nelson. Il commença pourtant la campagne par une grande victoire. Sorti des Dardanelles, il tomba par surprise sur Psara, près de Chio, la patrie de Canaris. Les brûlots n'y étaient pas; il y put débarquer des troupes. Les Psariotes se défendirent héroïquement; mais ils furent accablés. Sur 7.000, la moitié furent tués; quelques centaines, réfugiés dans

un fort, y entassèrent des tonneaux de poudre, attendirent l'assaut de l'ennemi, entraînèrent avec eux dans la mort 2.000 Turcs. Le reste de la population se sauva sur des barques vers Skyros vers l'Eubée, vers le Pirée; Canaris en était, et on le retrouvera.

La «catastrophe de Psara» — 1er-4 juillet 1824 — fut célébrée à Constantinople par les plus enthousiastes manifestations. Les trophées conquis par les Turcs furent entassés à la porte du Sérail; sur un écriteau, on lisait : «Plus de 500 têtes, plus de 1.500 oreilles, 33 drapeaux.» Il en vint d'autres encore, dans les jours suivants : huit charges de têtes et d'oreilles coupées, 70 drapeaux.

Ibrahim arriva alors dans la mer Égée et fit sa jonction avec Khosrew-pacha, qui se trouva à la tête d'une force navale de cent vaisseaux armés de 2.500 canons. On n'y concevait point de résistance.

Cependant les chefs grecs, Miaoulis, Sachtouris, Canaris, s'y essayèrent; ils jetèrent leurs brûlots sur l'immense flotte ennemie, moucherons acharnés sur une bête puissante. Ils sauvèrent Samos que Khosrew-pacha prétendait traiter comme autrefois Chio ou hier Psara. Ils harcelèrent pendant des mois les navires d'Ibrahim et de Khosrew, qui d'ailleurs s'entendaient assez mal, cherchant à souffrir séparément le moins possible.

Les vaisseaux turcs souffrirent le plus, l'Armada du Capitan-pacha fut à peu près toute dispersée, et Khosrew rentra dans les Détroits assez piteusement.

La flotte égyptienne avait été moins maltraitée; l'hiver venait avec les vents du nord. Ibrahim se mit à l'abri dans les ports de la Crète qui ont d'admirables refuges. Il débarqua ses troupes qui s'y refirent; il reçut des renforts d'Alexandrie et s'organisa pour la campagne prochaine, heureux de n'avoir plus à compter avec le commandement turc.

Il avait du reste fort à faire avec les Grecs qui le pressaient le plus, le sentant le plus redoutable, et surtout cherchaient à couper ses communications avec Alexandrie.

Le 13 août 1825, Canaris y parut; il jeta un brûlot dans la rade, et,

si le vent avait été un tant soit peu complice, les belles frégates de Mohamed-Aly auraient eu une carrière courte.

*
* *

Le désastre de la flotte turque obligeait le sultan à ne plus guère compter que sur Mohamed-Aly, qui peut-être avait attendu ce moment.

Et les campagnes de 1825 et de 1826 allaient porter très haut la gloire d'Ibrahim et la terreur de son nom.

Au printemps de 1825, Mahmoud et Mohamed-Aly mirent sur pied un plan qui a la plus belle allure. Laissant la mer aux Grecs, il avait pour objet d'écraser l'insurrection en son berceau, la Morée.

Depuis l'Évanghélismos de 1821, les Grecs avaient fait de la Morée la forteresse de leur liberté; ils y avaient constitué leur gouvernement; ils y avaient leur capitale à Nauplie. Ils en avaient repoussé toutes les attaques des Turcs. Notamment en 1822, le sultan y avait envoyé une armée considérable, de plus de 60.000 hommes, sous le commandement de Drama-Ali; venue par la Thessalie, comme Xerxès, elle avait franchi les Thermopyles, ravagé la Béotie, occupé l'Acro-Corinthe.

Alors Drama-Ali était entré en Morée; il avait enlevé Argos, sauf la citadelle où Kariyannis s'enferma et dont il fallut organiser le siège.

Cependant les Grecs s'étaient rassemblés dans la montagne de Tripolitza, sous le commandement de Colocotronis, le vaillant klephte au casque antique.

Pendant que les Turcs étaient retenus devant l'Acropole d'Argos, il était tombé sur leurs communications, les avait harcelés, enveloppés de tous côtés, avait enlevé leurs détachements isolés, coupé leurs approvisionnements.

Pour éviter un désastre complet, Drama-Ali avait dû lâcher Argos; sa retraite n'avait pas été facile parmi les défilés du pays de Mycènes; il y avait perdu beaucoup de monde, dans les précipices, et sous les balles des pallikares, et il n'était rentré à Corinthe qu'avec quelques milliers d'hommes épuisés.

Depuis, les Turcs n'avaient plus rien tenté contre la Morée. Et de là, l'insurrection victorieuse avait rayonné tout aux alentours; elle avait gagné Athènes à l'Est, Missolonghi à l'ouest. Par Missolonghi et la vallée de l'Aspro-potamo, elle pouvait escalader le Pinde, gagner l'Épire et l'Albanie, pour envelopper la Thessalie et la Macédoine, l'Olympe et le mont Athos.

Chaque rocher avait son klephte visant le Turc dans la plaine, comme dans l'Égée son brûlot au flanc des bateaux du Sultan et de toute la puissance de la Porte.

Depuis 1822, après l'assassinat d'Ali Tébéléni, les Turcs avaient essayé bien des fois d'enlever Missolonghi, qui était comme la pointe de l'insurrection enfoncée sur la Grèce centrale. Elle avait repoussé toutes leurs attaques; ils y avaient épuisé des ressources considérables, et elle était devenue le cauchemar du Sultan Mahmoud.

Il voulut en finir. Au printemps de 1825, il confia à Reschid-pacha les meilleures troupes, quasi les dernières qui lui restaient, avec cette consigne : «Missolonghi ou ta tête!» En avril, Reschid arrivait devant la place.

D'autre côté, Ibrahim-pacha venu de Crète devait enlever la Morée pour donner la main à Reschid par-dessus le golfe de Corinthe et étouffer ensemble le foyer de la rébellion.

Ibrahim eut vite fait.

Le 26 février il débarqua à Modon, à la pointe sud-ouest de la Morée. Tout de suite, il investit Navarin, l'ancienne Pylos, et jeta ainsi l'épouvante dans toute la Morée.

Le capitaine Tsamados jura de mourir ou de sauver Navarin; il partit avec une flottille. Devant Navarin il enleva l'îlot de Sphactérie et s'y établit. C'est Salamine dans l'œil du Pirée. Mais l'artillerie de Soliman-pacha, postée sur le rivage voisin au-dessus de l'île, la couvrit de ses feux, y rendit la position intenable. Les soldats de Tsamados furent obligés de la quitter, de remonter sur les bateaux; fidèle à son serment, il refusa de partir; il se fit tuer, avec une poignée de braves, et, parmi eux, le comte de Santa-Rosa, ancien ministre de la guerre du royaume de Sardaigne.

Dès lors, Navarin était perdue. Miaoulis tenta une diversion, entra dans la rade de Modon avec quelques brûlots, coula plusieurs navires égyptiens. En vain. Navarin capitula le 18 mai; presque tous ses habitants furent massacrés.

De là, en un mois, Ibrahim traversa la Morée de part en part. Il dispersa les bandes de Colocotronis, prit Kalamata, Tripolitza, arriva devant Nauplie, pensa la surprendre et l'enlever. Il y fut surpris lui-même, dans une embuscade que lui tendit Démétrius Ypsilanti, eut peine à se dégager, y perdit une partie de son armée, craignit le sort de Drama-Ali, se dégagea pourtant par une retraite très habile, brûla en s'éloignant des oliviers de la plaine, détruisit Argos, et se retrancha invinciblement dans Tripolitza.

De Tripolitza, son quartier-général, avec ses quelques milliers d'hommes bien organisés, bien disciplinés, munis d'une bonne artillerie légère, il domina, sauf Nauplie, toute la Morée. Il donna la chasse aux bandes grecques, bouleversées par le désastre et déchirées de querelles entre leurs chefs; il pilla les villages de la plaine et en enleva les habitants, dont beaucoup furent réduits en esclavage et transportés en Égypte. On annonça qu'il avait l'intention de les remplacer par des populations musulmanes, pour faire de la Morée, puis de la Grèce, une province égyptienne. Retour offensif de l'Islam : toute l'Europe en fut émue, et Chateaubriand souleva les imaginations au spectacle de cette «traite des blancs.»

Cependant Reschid-pacha était toujours devant Missolonghi.

4.000 Grecs s'y étaient enfermés sous le commandement de Botzaris. Les Turcs ouvrirent les tranchées de siège, sous la direction d'ingénieurs autrichiens. L'amiral Topal-pacha acheva l'investissement en bloquant le port. Après que quelques brèches eurent été pratiquées dans la muraille, Reschid ordonna plusieurs assauts; ils furent tous repoussés.

Il se résigna à prendre la ville seulement par la famine. Miaoulis arriva, passa à travers les vaisseaux de Topal en en brûlant quelques-uns, ravitailla abondamment les assiégés.

Furieux les Turcs ordonnèrent, le 21 décembre, une formidable attaque, qu'ils voulaient décisive. Ils crurent triompher : ils escaladèrent

jusqu'en haut les murailles. Ils pénétrèrent en nombre dans la brèche... Tout à coup une explosion épouvantable préparée par les Grecs fit sauter tout un pan des murs et plus de 2.000 Turcs.

Reschid désespérant de l'emporter et inquiet pour sa tête, appela Ibrahim à son secours.

Ibrahim reçut d'Égypte quelques renforts et vint prendre la direction du siège. Lui aussi, tout d'abord, il tenta l'assaut : il fut repoussé et de nouvelles explosions de mines lui tuèrent beaucoup de monde.

Lui aussi, il fut réduit à ne compter que sur la famine pour forcer la ville à se rendre. Il organisa un blocus étroit; il enleva les îlots de la rade, Vassilidi, Klissova; il y porta des canons, et quand Miaoulis apparut de nouveau pour secourir les assiégés, il ne put passer entre les feux de l'artillerie égyptienne.

Après quinze mois d'une résistance admirable, les habitants de Missolonghi durent songer à se rendre. Quelques-uns, refusant de s'en aller, résolurent de se faire sauter. D'autres en deux colonnes, essayèrent de percer les lignes des assiégeants : l'une des deux colonnes, surprise par Ibrahim, fut rejetée et poursuivie jusque dans la ville. Les Égyptiens y entrèrent en même temps. Les Grecs se défendirent rue par rue, détruisant leurs maisons pour y ensevelir avec eux le plus grand nombre possible de leurs ennemis.

Le primat Christos Kapsalis s'était réfugié, avec 2.000 femmes, enfants et vieillards, dans le dépôt des munitions. Les Égyptiens arrivent; on leur tient les portes fermées jusqu'à ce qu'ils soient nombreux et serrés. On leur ouvre, comme si les barrières cédaient; ils se précipitent comme une trombe, les sabres haut levés pour un beau massacre. Le primat, comme ils se précipitent sur lui, met le feu aux barils de poudre rangés au milieu de l'enceinte. Une explosion infernale ébranle toute la ville. 5.000 morts restèrent sous ces ruines dont 3.000 Égyptiens.

Les 4.800 affamés de la colonne qui avait réussi à passer à travers les assiégeants, furent les seuls survivants des 15.000 habitants de Missolonghi (24 avril 1826).

Ibrahim avait vaincu : la Grèce était perdue. Athènes, défendue par Fabvier, succomba à son tour en juin 1827. Il ne restait plus aux Grecs que Nauplie, leur pauvre capitale, et, en face, le rocher d'Hydra.

* * *

Mais la chute héroïque de Missolonghi avait retenti comme une victoire des vaincus. Elle alluma un incendie de philhellénisme qui préparé par les poètes, gagna dès lors toute l'Europe, même l'Amérique, et s'imposa à la politique des gouvernements.

Lord Byron était mort à Missolonghi : donc Missolonghi était sacrée.

D'autres volontaires étaient venus combattre pour la liberté de la Grèce. Le général Fabvier avait instruit des bataillons. Lord Cochrane avait amené toute une flottille d'Angleterre. L'*Hellas* arrivait des États-Unis.

On ne peut pas reprendre ici toute la littérature philhellénique; on en a fait des bibliothèques. Les gouvernements d'ailleurs ne se décident pas par des sentiments; il leur faut des raisons raisonnables.

Or, après la chute de Missolonghi, la Grèce, réduite aux dernières extrémités du désespoir, demanda la protection, ou le protectorat, de l'Angleterre, — non sans de sérieuses réserves et oppositions parmi les Grecs eux-mêmes.

La démarche était grave. L'Angleterre avait déjà Malte et le protectorat des Îles Ioniennes, et, en fait, la maîtrise de la Méditerranée. La Russie ne pouvait pas permettre qu'elle disposât seule des destinées de la Grèce; elle exerçait depuis le traité de Koutchouk-Kaïnardji (1774) une sorte de protectorat religieux sur les populations orthodoxes de l'empire ottoman. Un ami du tsar Alexandre Ier, Capodistrias, était désigné pour présider un jour au gouvernement de la Grèce.

C'est pourquoi un accord devait intervenir entre Londres et Saint-Pétersbourg, chaque partie soucieuse de contenir et contrôler et contrecarrer les ambitions de l'autre, et leur entente se serait sans doute neutralisée par ses contradictions s'il n'avait point fallu arrêter le troisième larron, celui qui était venu des bords du Nil.

En dehors de cette circonstance pressante, c'est l'intervention de la France qui donna à l'accord anglo-russe son efficacité, en arrondissant ses angles et l'échauffant du sentiment de la croisade libérale.

Le gouvernement de Paris s'était attardé dans les hésitations; car, s'il se laissait aller au philhellénisme de l'opinion, il avait aussi des sympathies pour Mohamed-Aly; il lui fournissait des instructeurs, des ingénieurs; il lui construisait des frégates. Et les Grecs lui reprochaient furieusement de donner des armes à leur plus redoutable ennemi.

Il lui fut impossible de résister à de pareilles pressions. Il s'accorda décidément avec l'Angleterre et la Russie, et signa avec elles le 6 juillet 1827, le traité de Londres.

III. — NAVARIN : 20 OCTOBRE 1827.

La Triple Alliance de Londres avait les apparences et quelques caractères d'une croisade : Angleterre, France, Russie, c'est-à-dire protestants, catholiques, orthodoxes, unis contre «l'Infidèle» pour la délivrance d'une nation chrétienne. Nous ne sommes pas dupes, et nous savons que les mobiles politiques étaient les plus importants.

Elle n'était point une déclaration de guerre au sultan; elle n'avait pas d'autre objet que de faire cesser les hostilités et d'ouvrir une négociation, sur la base de l'autonomie de la Grèce, sous réserve de la suzeraineté du sultan.

Il y fallait évidemment une pression militaire, puisque, grâce à Ibrahim, le sultan avait à peu près réprimé l'insurrection. Et les Hautes Parties Contractantes déclaraient que, si dans le délai d'un mois, la Porte n'acceptait pas leur médiation, elles s'efforceraient «d'obtenir les effets immédiats de l'armistice en prévenant toute collision entre les parties, sans toutefois prendre part aux hostilités. Les amiraux commandant leurs escadres respectives dans les mers du Levant recevront des instructions en conséquence.»

Il n'est point ici question de Mohamed-Aly. Les amiraux d'Angleterre,

de France et de Russie se trouveront en présence d'Ibrahim; mais, en la circonstance, Mohamed-Aly et Ibrahim ne sont que les sujets de la Porte, soumis à ses ordres et sans prétention à aucune initiative.

En fait, Mohamed-Aly aurait pu demeurer à l'écart de la querelle, dans une sorte de neutralité; mais il n'en avait pas le droit; il devait être et il fut un sujet fidèle, et il mit tout son zèle à servir son souverain. Il fit plus que son devoir, et il y supporta les plus lourds sacrifices.

Les événements de Londres diminuèrent un moment le crédit de Khosrew pacha à Constantinople. Et le sultan confia à Mohamed-Aly le commandement suprême de toutes ses forces, sur terre et sur mer. Le Vice-Roi en manifesta le plus vif enthousiasme; Il fit un accueil triomphal au firman de la Porte. Il ordonna aussitôt une levée supplémentaire de 15.000 hommes. Il reçut à ce moment des chantiers de France ses frégates toutes neuves, l'*Amazone,* la *Guerrière*. Le 19 juin, une flottille de brûlots et de bricks grecs se présenta devant Alexandrie; il lui donna la chasse fort loin en mer. Il annonça l'intention de se rendre lui-même en Grèce pour en finir.

Il est vrai qu'il ne connaissait pas alors le traité de Londres.

Mais aussi il apprit que Khosrew-pacha avait été rappelé auprès du sultan et nommé ministre de la guerre.

Son zèle en fut refroidi. Le baron de Damas, ministre des affaires étrangères en France, écrivait le 24 juillet au général Guilleminot, ambassadeur à Constantinople : «Une circonstance heureuse semble placer le pacha d'Égypte hors des événements. Mécontent de la nomination de Khosrew-pacha au seraskiérat, il a pris la résolution de demeurer désormais étranger à la guerre contre les Grecs. Il nous en a fait part et a donné à entendre qu'il pourrait même concourir à leur émancipation.»

Si le pacha a donné à entendre de telles dispositions, ce ne peut être que dans un moment d'humeur, qui ne dura pas; car peu de jours après, l'amiral de Rigny, qui commandait l'escadre française de la Méditerranée, lui ayant fait dire que, quoi qu'il arrivât, vis-à-vis de sa flotte, on ne la traiterait point en ennemie, il fit répondre qu'il espérait que la Porte

accepterait la médiation des Puissances; mais que, dans le cas contraire, quoi qu'il arrivât quelle que pût être l'issue des événements qui se préparaient et à quelques sacrifices qu'ils pussent l'obliger, il ne pouvait s'affranchir de la soumission qu'il devait au Grand Seigneur; qu'il était d'avance résigné à subir les plus grandes pertes sans que cela pût changer sa ligne de conduite.

Pourrait-on imaginer conduite plus loyale?

Même, puisqu'il se résignait à subir de grandes pertes, on eût admis qu'il n'envoyât point d'autres navires dans les eaux grecques. Or il rassembla à Alexandrie toutes les forces dont il put disposer, et il mit tout, malgré tout, au service du Sultan.

Pourrait-on imaginer plus noble sacrifice?

Le 5 août, la Grande Armada du Vice-Roi quitta Alexandrie, à destination de Navarin : 89 bâtiments... De quoi peut-être balancer la fortune des armes si un conflit devait se produire... À la grâce de Dieu!

La traversée se fit sans encombre, sous la conduite de Moharrem bey.

On rejoignit à Navarin les bâtiments turcs de Taher-pacha : — En tout, 129 bâtiments, rangés sous le commandement supérieur d'Ibrahim.

On sut alors que la Porte n'acceptait pas la médiation des trois Puissances; elle n'admettait pas que personne intervînt entre elle et ses sujets rebelles au moment où ils allaient être réduits à l'obéissance.

Le 20 septembre, l'amiral Codrington et l'amiral de Rigny, avec leurs escadres, arrivèrent à Zante. Rigny se porta à Navarin et demanda à voir Ibrahim. Il le trouva sous sa tente, avec Taher-pacha. Ibrahim pria Taher de se retirer; le Turc obéit, en grommelant.

Resté seul avec l'amiral français, Ibrahim lui dit son embarras : les Turcs avaient les yeux sur lui; il avait tout ce qu'il fallait pour en finir avec l'insurrection, pour frapper «un coup mortel» sur Hydra, le dernier repaire des brûlots grecs. Rigny lui déclara que, d'accord avec l'amiral Codrington, il interdirait par la force à la flotte turco-égyptienne toute autre direction que celle des Dardanelles ou d'Alexandrie.

Il fut entendu qu'Ibrahim n'entreprendrait aucune opération nouvelle

avant d'en avoir reçu l'ordre itératif formel, soit de la Porte, soit du Vice-Roi. Le 25 septembre, à dix heures du matin, Rigny et Codrington furent reçus ensemble par Ibrahim, et cet accord tacite fut confirmé.

L'amiral de Rigny écrivait à ce sujet à Paris : «La flotte turque, avec ses 126 bâtiments, est donc inactive à Navarin. Si elle en sort, par suite de nouveaux ordres de la Porte, nous la trouverons dans l'Archipel et tout retour en Morée lui sera impossible... Je crois pouvoir affirmer d'avance qu'une simple démonstration suffira pour reconduire en Égypte et aux Dardanelles cette formidable expédition.»

Il reste ici des obscurités : l'armistice ne fut pas respecté par les Grecs, qui ne le connaissaient pas et qui n'était pas formel. Est-ce pour cela qu'une division turque sortit de Navarin et se porta sur Patras. L'amiral anglais lui signifia l'ordre de rentrer à Navarin, et, sous quelques boulets, elle s'exécuta.

Le 13 octobre, l'amiral russe de Heyden arriva à Zante avec son escadre. Les trois amiraux se concertèrent; ils décidèrent de faire entrer leurs escadres dans le port même de Navarin, de gré ou de force, et, la mèche à la main, d'obliger les flottes turques et égyptiennes à se disloquer et à retourner, l'une à Constantinople, l'autre en Égypte, et, si elles s'y refusaient, de les attaquer aussitôt.

En fait, il n'y eut aucune sommation de cette sorte, ni même aucun avertissement.

Le 20 octobre 1827, à une heure trente-cinq de l'après-midi, les escadres alliées entrèrent dans la rade de Navarin et poussèrent les bâtiments turcs et égyptiens jusqu'au fond. Il en résulta une extrême confusion, plusieurs centaines de navires, frégates, bricks et brûlots entassés, pressés, sur un aussi petit espace.

Un brûlot égyptien se trouvant tout près du vaisseau anglais le *Dartmouth*, le lieutenant Fitz-Roy s'y porta sur un canot pour l'écarter. Il fut accueilli à coups de fusil et blessé mortellement. La fusillade s'étendit et devint de la canonnade, d'un navire à l'autre. Un boulet turc tua un matelot à bord d'une frégate française, la *Sirène;* Rigny, debout à son banc

de quart, répondit de toute sa bordée; un feu effroyable gagna toute la ligne des escadres; en quelques instants, toute la rade fut comme un volcan. Qu'on se représente, dit Rigny, «150 bâtiments de guerre de tous rangs faisant feu dans un bassin resserré sur une triple ligne, les incendies et les explosions qui en ont été la suite et tous les malheureux blessés sautant en l'air avec leurs vaisseaux.»

Lorsque la fournaise s'apaisa vers cinq heures du soir, on s'aperçut que les navires français et anglais avaient subi de sérieux dommages. Quant à la flotte turco-égyptienne, elle n'existait plus.

*
* *

Les amiraux avaient été plus vite et plus fort que les gouvernements ne l'auraient souhaité. Cet incendie de la flotte turc-égyptienne n'était pas, au point de vue militaire, une victoire bien glorieuse et il risquait de produire de graves complications.

C'est pourquoi Navarin fut caractérisé en Angleterre d'événement fâcheux, *untoward event,* et l'amiral Codrington fut destitué de son commandement.

En France, on s'en réjouit un peu plus, du moins dans le monde des poètes : «Navarin! Navarin!» Mais le gouvernement craignit la colère de Mohamed-Aly et quelque explosion de fanatisme. Le consul Drovetti, en qui le Vice-Roi avait beaucoup de confiance et qui avait demandé un congé en voyant la tournure que prenaient les affaires lors du traité de Londres, fut invité à retourner d'urgence à Alexandrie pour apaiser Mohamed-Aly et lui expliquer que, si on lui avait brûlé sa flotte, on n'en avait pas moins d'amitié pour lui. D'intelligence déliée, on espéra qu'il comprendrait.

Drovetti, parti de Marseille dès le 25 novembre, était à Alexandrie le 7 décembre. Il y fut accueilli comme un «messager de paix»; il trouva le Vice-Roi dans les meilleures dispositions à l'égard de la France. Il ne fallait pas tant s'en étonner : l'affaire de Morée n'était pas sa querelle; son devoir accompli à l'égard de son souverain jusqu'aux extrêmes sacrifices

qu'il avait prévus, il se remit au travail et commanda d'autres frégates aux chantiers français.

On lui demanda donc d'évacuer la Morée et de rappeler Ibrahim. Mais cela était une autre histoire : il avait été appelé en Morée par le Sultan; il ne pouvait pas l'évacuer sans ordre du Sulan.

Or le Sultan ne voulut pas comprendre le caractère amical de la bataille de Navarin : il déclara la guerre aux vainqueurs, et les ambassadeurs, de France, Angleterre et Russie durent prendre leurs passeports.

En vérité, les amiraux avaient fait une belle besogne.

Ibrahim resta donc en Morée.

Le tsar Nicolas I[er] avait été le seul à se réjouir pleinement et de la bataille et de ses conséquences. Il remit tout de suite la Russie sur «le chemin de Byzance». Il conduisit lui-même ses armées jusqu'au Danube; la résistance qu'il rencontra au passage du fleuve ne fit que fortifier sa résolution, et bientôt l'armée du général Diébitch allait s'enfoncer au cœur des Balkans.

L'Angleterre et la France furent d'accord pour penser qu'il ne fallait pas laisser la voie libre aux Russes... sur Constantinople. La guerre leur avait été aussi déclarée; donc elles intervinrent, aux côtés du tsar, pour obliger la Porte à la paix.

Elles décidèrent une action militaire en Morée, pour en assurer l'évacuation. C'était pour barrer la route à la Russie et l'empêcher de tout prendre : il y a peu d'alliances dont les alliés ne se regardent pas obliquement.

Quoi qu'il en soit, les trois Puissances signèrent la convention du 19 juillet 1828, selon laquelle un corps de troupes serait débarqué le plus tôt possible en Morée pour mettre en état de blocus complet l'armée d'Ibrahim-pacha, — la France chargée de l'exécution de cette mesure, au nom des trois cours, — notification en serait faite à la Porte en spécifiant bien que ce débarquement ne serait pas opéré dans des vues hostiles à son égard, — et les troupes françaises quitteraient la Morée dès que l'armée d'Ibrahim se serait rembarquée.

Un corps de 15.000 hommes fut réuni à Toulon sous le commandement du général Maison. Il fut transporté dans les eaux grecques avec le concours des vaisseaux anglais.

Mais déjà Codrington avait été envoyé à Alexandrie; ce fut sa dernière mission, et elle ne fut que diplomatique. Dès le 9 août il obtint de Mohamed-Aly une convention réglant la restitution des esclaves enlevés en Morée et l'évacuation de ce pays sauf garnisons laissées à Patras, Coron, Modon et Navarin.

Ce qui rendait d'avance l'expédition du général Maison à peu près inutile et un tantinet ridicule. Entre alliés on se joue de ces tours. Maison arriva en Morée à la fin d'août. Il n'eut pas à tirer l'épée, malgré le grand désir qu'on en avait dans son entourage.

La convention Codrington produisit quelques petits malentendus; le général Sebastiani se présenta devant Coron; il fallut parlementer, et même un moment parler un peu fort; puis la garnison égyptienne s'en alla, le plus gentiment du monde.

A Navarin, ce fut plus sérieux. La garnison fut sommée de se rendre ou de s'en aller; elle répondit : «Nous ne tirerons pas sur les Français; mais nous ne cèderons pas la place; nous n'abandonnerons pas notre poste.» Pouvait-on faire violence à ces braves gens? On résolut d'entrer sans leur faire de mal. On découvrit une brèche dans la muraille; un officier du génie s'y risqua. Il glissa et tomba sur le genou. Un Égyptien lui tendit le fourreau de son sabre pour l'aider, et, sautant alors sur la muraille, il se retourna vers ses hommes, criant : «Amis, la victoire est à nous! Vive le Roi!» Victoire sans larmes : elle répare l'autre victoire de Navarin.

Les relations furent parfaitement amicales entre Français et Égyptiens, entre Ibrahim et Maison. La convention du 7 septembre régla définitivement l'évacuation de la Morée; Ibrahim n'y laissa point de garnisons : à quoi bon? Il rassembla tout son monde dans l'ordre le plus parfait, y compris beaucoup de jolies esclaves grecques qui voulurent suivre leurs maîtres; des transports anglais et autrichiens ramenèrent à Alexandrie sa

glorieuse armée, invaincue. Lui-même il s'embarqua le 2 octobre sur le *Crocodile,* qui le ramena dans les eaux du Nil.

Et l'affaire grecque se régla sans lui. La Turquie ne pouvait pas se défendre contre les Russes; Mahmoud avait dissous la milice des Janissaires avant d'avoir su la remplacer. Le tsar Nicolas ne profita pas de cette circonstance exceptionnelle. Il se contenta du traité d'Andrinople (4 septembre 1829).

L'indépendance de la Grèce fut reconnue, mais dans les limites les plus étroites : la Morée, un peu de la Grèce centrale tout juste avec Missolonghi, l'Eubée et les Cyclades. L'Europe ne voulait pas laisser renaître un empire grec, non plus qu'un empire arabe.

*
* *

On trouverait pourtant quelques idées plus larges et plus généreuses dans le célèbre projet Polignac présenté à cette date par M. de Polignac au roi Charles X.

Il est fondé sur la disparition de l'empire ottoman, qui apparait ainsi comme l'achèvement de la Croisade; il donne aussi quelque satisfaction au principe moderne de l'émancipation des nationalités et de leur établissement dans leurs domaines naturels. Il s'inspire aussi par là de quelques principes de la politique napoléonienne, lorsqu'après Tilsit elle tendait à une alliance franco-russe.

Cependant, comme Napoléon, il refuse Constantinople à la Russie; il lui donne la Moldavie et la Valachie jusqu'au Danube, et la plus grande partie de l'Asie Mineure, pour la pousser vers la Mésopotamie et l'Inde, contre l'Angleterre : c'est la fameuse lettre adressée le 2 février 1808 par Napoléon au tsar Alexandre Ier.

Constantinople, la Turquie d'Europe, c'est-à-dire la plus grande partie de la péninsule des Balkans, avec la Grèce et ses îles, donc un véritable empire grec, seront attribuées au Roi des Pays-Bas Guillaume d'Orange. Il ne faut pas s'en étonner : un Baudouin de Flandre régna au moyen âge

à Constantinople, et on va mettre tout à l'heure un prince bavarois sur le trône de Grèce.

Grâce à cette ingénieuse combinaison, on pourra donner la Saxe et les Pays-Bas à la Prusse, — la Prusse Rhénane au Roi de Saxe qui est catholique et apparenté de tout près aux Bourbons de France, — la Belgique à la France, — les colonies hollandaises à l'Angleterre.

Ainsi tout le monde sera content...

Mais il ne faut pas appuyer sur ce dessin qui eût nécessité, au net, d'importantes retouches, pour ne pas dire plus.

C'est en Orient qu'il avait le plus de chance de se pouvoir appliquer et que même il eut un commencement de réalisation.

La disparition de l'empire ottoman et son remplacement par un empire grec aurait eu pour conséquence logique et immédiate l'émancipation de l'Égypte et la constitution, à son profit, d'un empire, d'une sorte de califat arabe.

A de si grandes révolutions ou restaurations il suffit parfois d'une occasion.

Et la voici.

Le consul de France à Alger, Deval, avait reçu du dey Hussein un coup de chasse-mouches qui devait avoir dans l'histoire les plus formidables conséquences. L'événement était du 30 avril 1827, et, depuis, le gouvernement français n'en avait pas trouvé la solution.

Le consul d'Alexandrie, Drovetti, la trouva. Il en fit l'objet d'un rapport adressé à son gouvernement le 1er septembre 1829. L'idée est simple : le gouvernement est embarrassé à résoudre la question d'Alger; or Mohamed-Aly a une armée toute prête; que le gouvernement charge donc le vice-roi d'Égypte d'aller venger l'injure faite au roi de France.

Le gouvernement français accueillit cette idée avec enthousiasme; le vice-roi d'Égypte et Ibrahim aussi; ils eurent sans doute la vision de l'empire des Fatimites, qui s'étendait autrefois de la mer Rouge aux plateaux algériens.

La négociation s'engagea vite : — Mohamed-Aly demanda 20 millions

et 4 vaisseaux : le gouvernemeut français hésita fort sur ces 4 vaisseaux.

Puis il pensa qu'il était correct de s'adresser au Sultan, souverain du vice-roi, pour obtenir qu'il lui conférât officiellement le commandement de l'expédition. Le sultan proposa d'envoyer Taher-pacha à Alger, pour amener le dey Hussein à de meilleurs sentiments. Voit-on la France restaurer elle-même l'autorité de la Porte à Alger? Il ne fallait point s'attarder à d'aussi scabreuses inventions.

En janvier 1830, on prit à Paris d'autres résolutions : — La France se chargerait elle-même de l'expédition d'Alger, et Mohamed-Aly, aidé par elle, occuperait les régences de Tunis et de Tripoli.

Ibrahim ne cacha pas son dépit : un partage avec la France, un protectorat de la France. Mohamed-Aly n'était pas d'un tempérament capable d'une sujétion quelconque.

Ils rompirent brusquement la négociation; il déclara assez vivement que la «nation musulmane» ne permettrait pas qu'il s'alliât contre un de ses membres avec une puissance chrétienne.

Trois mois après, la France était à Alger; et les destinées de l'Afrique du Nord allaient en être toutes changées.

On trouverait cependant en cette aventure les linéaments d'une politique franco-arabe qui aurait plu à Napoléon et qui a, comme l'expédition d'Égypte, les caractères d'un programme méditerranéen.

On en verra une autre formule en Syrie.

CHAPITRE IV.

EN SYRIE 1832-1838.

I. — ACRE, DAMAS, KONIEH, KUTAYEH 1832-1833.

L'indépendance de la Grèce créait un précédent, qui pouvait aussi légitimement s'appliquer à l'Égypte et aux pays arabes : ils avaient autant de titres à la liberté et à la renaissance de leur civilisation.

Le Nil a deux bras principaux : par l'un, il tend vers la Crète, la Morée et l'Albanie; par l'autre, de Damiette, il tend vers la Syrie.

Ainsi son delta embrasse toutes les mers du Levant.

Et la Syrie fut dans toute l'histoire, surtout des siècles arabes, le prolongement de l'Égypte.

Qu'on lise, au tome premier de cet ouvrage (p. 141), les mémorables campagnes de Thoutmosis III, «le Napoléon égyptien, le plus représentatif de tous les Pharaons». Dès le commencement de son règne, il conduisit ses armées contre une coalition qui s'était formée contre lui parmi les petits princes syriens, sous la conduite de celui de Qadech sur l'Oronte. Les ennemis s'étant concentrés dans la forteresse de Meguiddo (ou Mageddo), sur le flanc nord de la chaîne du Carmel, il réussit à atteindre la plaine d'Esdraelon, et à les prendre ainsi à revers. La bataille fut sévère, mais la victoire resta aux armées égyptiennes. Le récit en a été conservé sur les parois du temple d'Amon, à Karnak, avec la liste de l'immense butin qui fut rapporté de cette première expédition.

Mais, au cours de son règne; il lui fallut y retourner souvent; presque chaque année. C'est au cours de la huitième campagne qu'il s'empara d'Alep, battit l'ennemi à Karkemisch sur l'Euphrate, franchit ce fleuve et érigea une stèle-frontière sur la rive orientale. Son autorité s'affirmait en même temps sur Chypre, la Crète et les îles de l'Égée; en sorte que l'Égypte pharaonique était alors un empire maritime aussi bien que continental.

Ces événements se placent au xve siècle avant l'ère chrétienne, Thoutmosis III étant mort vers 1447, donc longtemps avant la guerre de Troie. Et ces champs de bataille, à quelques lieues près, sont ceux-là mêmes d'Ibrahim-pacha, XXXII siècles plus tard.

Car ce ne sont pas là des accidents, mais une loi de l'histoire.

Les Ptolémées, qui venaient aussi de Macédoine, comme Mohamed-Aly, avec leur capitale à Alexandrie, eurent même un empire plus maritime que continental; ils régnèrent, de part et d'autre de l'Égypte, sur la Cyrénaïque et sur la Syrie, aussi sur la Crète, Rhodes et Chypre. Par eux, la Méditerranée orientale aurait pu être appelée la mer Égyptienne.

La conquête arabe ne fit que confirmer ces grands traits de l'histoire et de la géographie. Tout de suite elle se porta sur le grand passage que commandent le Liban et l'Antiliban : le second des califes parfaits, Omar, prit Jérusalem dans le temps où Amrou s'emparait de l'Égypte. Damas fut la capitale des Omméiades, Bagdad celle des Abbassides.

Damas, Bagdad : — les deux éclatants foyes de la civilisation arabe, en avant du Caire et des Villes Saintes, en direction de Constantinople. Toute renaissance de l'Islam y devait tendre.

C'est pourquoi la Syrie avait toujours été présente à la pensée de Mohamed-Aly. Elle était entrée en 1822 dans les conditions de son accord avec le sultan; la Morée perdue après Navarin, la Syrie lui apparaissait comme la récompense de tous ses sacrifices.

Dès lors, au contraire, il ne rencontra plus, de la part du sultan Mahmoud, que de la mauvaise volonté. On le trouvait à Constantinople, trop puissant pour être docile. Il sut que les ministres de la Porte, et notamment Khosrew pacha, ne songeaient qu'à le détruire. Mais il était de taille et de caractère à se défendre. Et la lutte devait être passionnée; nous en savons assez pour nous rendre compte qu'elle n'était pas seulement personnelle : les acteurs, ici comme ailleurs, sont *agis* par les lois de l'évolution historique, même avec un tempérament aussi vigoureux que celui de Mohamed-Aly.

C'est pourquoi, après Navarin, il ne s'était pas détourné sur Alger. La

Syrie l'attirait davantage; car le destin même de l'empire ottoman était en question désormais. Après tant de désastres, la Grèce indépendante, la Serbie autonome, la situation à Constantinople était extrêmement troublée. La Révolution de juillet 1830 en France avait eu ses répercussions en Belgique, en Italie, en Pologne; ainsi d'Occident en Orient, toute l'Europe était bouleversée. Tout près de la Porte, l'Albanie, où elle prenait toujours ses meilleures troupes, était toujours rebelle; après Ali-Tébéléni, c'était le tour de Mustapha, le pacha de Scutari, et il avait aussi d'étroites relations avec Mohamed-Aly. Au mois de mai 1831, des désordres se produisirent à Constantinople, qui parurent annoncer une révolution.

Mohamed-Aly n'en détachait pas ses regards; il en surveillait les approches; il nourrissait des intrigues à travers toute la Syrie; au-delà du pachalik de Saint-Jean d'Acre, il avait une alliance secrète, depuis longtemps entretenue, avec l'émir Béchir, tout-puissant dans le Liban.

Partout l'opinion était en mouvement, dans une attente pleine de fièvre.

Vu sous cette lumière, le conflit qui se manifesta alors entre Mohamed-Aly et le pacha d'Acre Abdallah n'apparaîtra que comme un prétexte. Mohamed-Aly voulait prendre des bois dans le Liban, pour la construction de sa nouvelle flotte; Abdalla s'y opposa. 6.000 fellahs, partis d'Égypte pour échapper à la tyrannie de Mohamed-Aly, se réfugièrent en Syrie; Mohamed-Aly les réclama; Abdallah refusa de les renvoyer : «Sujets du sultan, ils le sont en Syrie aussi bien qu'en Égypte». Mohamed-Aly annonça qu'il irait les reprendre..., avec un homme de plus.

Abdallah appela le sultan à son secours.

Le sultan menaça Mohamed-Aly de le punir.

Ibrahim-pacha entra en Syrie par El-Arych et Gaza, et marcha droit sur Acre (nov. 1831).

A cette date Mohamed-Aly disait à Mimaut, le Consul de France.

«Si l'on me fait menacer par Nedgib-effendi, que je sais qu'on doit m'envoyer, je répondrai sur le même ton. A Constantinople est le cadavre, comme l'a dit un ministre français; ici est le corps vivant; ici est la vie. Au printemps, tout sera en mouvement dans la Turquie d'Europe et dans

l'Asie Mineure. Croit-on que celui qui possède l'Égypte, la Syrie, la Mecque, l'Arabie, qui est l'ami de l'empereur de Perse, qui est aimé de toute sa nation et de tous ceux de sa religion, ne soit pas plus puissant que celui qui commande aujourd'hui à Constantinople? J'aurai au printemps 100.000 hommes de troupes et 30 bâtiments de guerre. Si on ne repousse pas mon hommage, mon argent et ma fidélité, je ne vais pas plus loin que Damas; le Sultan n'aura pas de meilleur serviteur. Si l'on m'inquiète, et si l'on veut me trahir, je vais à Alep, je vais partout où je voudrai en terre ottomane, et la querelle se décidera entre deux hommes, Mahmoud et Mohamed-Aly.»

On ne saurait poser la question plus clairement.

Ibrahim-pacha prépara minutieusement ses opérations autour d'Acre. Il eut ses dépôts à Caïffa, munitions, canons et vivres, abondamment pourvus par mer.

La place fut investie le 26 novembre. Tout de suite, Ibrahim essaya de l'enlever par surprise; il échoua, il allait rencontrer la plus vaillante résistance. L'hiver fut pluvieux, fait de tempêtes interminables; la maladie décima les assiégeants. En février, la brèche ouverte, on risqua un assaut; il fut repoussé; on pratiqua d'autres brèches; nouvel assaut encore repoussé.

Allait-on faire comme Bonaparte? Battre en retraite? La fortune de Mohamed-Aly n'y aurait pas résisté.

L'émir Béchir avait des allures suspectes : il serait impossible de dresser le tableau complet de ses variations. Mohamed-Aly dans l'embarras demanda un emprunt à la France; mais elle ne pouvait pas donner à un sujet de la Porte les moyens d'une rébellion.

Car dès lors Mohamed-Aly était un «pacha rebelle.» La Porte répondit à l'appel d'Abdallah et ordonna à Mohamed-Aly de rappeler ses troupes en Égypte (mars 1832). Elle ordonna au pacha d'Alep, Osman-pacha, de marcher contre Ibrahim.

Ibrahim leva le siège d'Acre et se porta contre Osman pacha, qui fut complètement battu et dont l'armée fut toute dispersée, dans la plaine de

Zéran; Tripoli, Lataquié, Hama, firent leur soumission aux escadrons de cavalerie qu'Ibrahim y envoya.

Bien couvert contre une autre diversion de cette sorte, il revint devant Acre, qui n'avait pas pu être ravitaillée. Les brèches furent élargies, les fossés furent comblés. La garnison était épuisée, elle ne pouvait plus suffire à sa lourde tâche; le beau temps était revenu.

Dans la nuit du 26 au 27 mai, la place fut écrasée sous un formidable bombardement. Le 27, au matin, l'assaut fut ordonné. La bataille fut acharnée; à 4 heures, la brèche de Zavié fut enlevée et les Égyptiens entrèrent dans la ville comme un torrent. La garnison ne comptait plus que 400 hommes valides; elle eut les honneurs de la guerre. Abdallah fut reçu sous la tente d'Ibrahim avec les plus grands égards. Il fut emmené en Égypte; il y fut très bien traité.

La gloire d'Ibrahim retentit dans tout l'Orient.

Dès lors la victoire était déclanchée, et les bulletins de l'armée de Syrie retentissaient comme ceux de Bonaparte dont ils paraissaient être la suite; sans doute ils étaient rédigés par Soliman pacha.

On courut sur Damas. Elle fut enlevée le 23 juin : — Damas, la capitale des Omméiades; elle s'honore de leur grande mosquée; elle entoure de vénération le tombeau de Saladin; elle promet l'empire.

Le sultan Mahmoud avait levé en Asie Mineure une nouvelle armée : 30.000 hommes, sous le commandement de Mohamed-pacha, assisté de huit pachas à trois queues, parmi lesquels Osman-pacha.

Le 8 juillet, Ibrahim rencontre tout cela à Homs : — ses colonnes en carrés, au centre, comme des forteresses mouvantes, sa cavalerie et ses Bédouins aux ailes, tout fut enfoncé, presque tout fut pris, 2.500 hommes, 20 canons, les tentes et les bagages. Des bulletins napoléoniens claironnèrent partout la nouvelle.

Ibrahim entra à Alep.

Il poussa aux passes du Taurus; une armée turque, commandée par Hussein-pacha, les lui disputa; elle fut dispersée à Beylan. Rien ne pouvait plus tenir devant les armées de Mohamed-Aly.

Les flottes de Mahmoud et de Mohamed-Aly s'étaient trouvées en présence devant Alexandrette; elles s'observèrent sans méchanceté; puis la flotte turque se retira aux Dardanelles, et la flotte égyptienne à Alexandrie. — Une trêve de quelques mois, sur terre et sur mer.

Une grande lumière, en cet été de 1832, se levait sur l'Orient.

Mohamed-Aly disait alors à Mimaut : «L'empire ottoman touche à une de ces grandes crises qui décident du sort des États. Une scission est au moment de s'opérer entre deux parties de l'Empire que les événements, les institutions, la nécessité, la destinée, séparent l'une de l'autre. Dès ce moment, l'établissement arabe est constitué : il est le berceau de la religion. Il possède les Villes Saintes. Il est le siège du Califat. . . De toutes les parties de l'Empire viennent à Mohamed-Aly des messages qui invoquent son secours et son bras. . . »

Une grande crise en effet : elle évoque le souvenir des grands conquérants de l'Asie et de ses formidables migrations.

Nous disons, de notre lointain Occident : — La question d'Orient. — Il faut dire «les Révolutions de l'Orient.» Ainsi on comprendra mieux de quoi il s'agit.

Il s'agit d'abord — Mohamed-Aly nous en prévient — de toute la destinée de l'empire ottoman, de la régénération, de la renaissance de l'Orient.

L'Occident n'y consent pas; l'Europe aime mieux y voir un «cadavre», ou, au moins, un «homme malade» : cela arrange mieux ses affaires à elle; mais cela ne lui fait pas un grand honneur.

Même la France, qui balbutie encore un peu la pensée de Bonaparte, n'y suit qu'une politique hésitante et contradictoire, sous prétexte de sagesse et de modération.

Si Bonaparte avait pris Acre en 1799 et franchi le Taurus, qu'eût-il fait de l'Orient? Quelle diversion sur l'Europe! Sans doute il n'aurait pas eu besoin de Marengo. Voici, au lieu de Bonaparte, Ibrahim. Le problème est le même.

Voici donc toute l'Europe en ébullition, et, devant elle, l'auteur de

tout ce tremblement de terre, Mohamed-Aly, avec une assurance et une ironie qui font de lui le seul homme d'État de ce temps.

Le 3 août, Ibrahim marche sur Adana, et paraît devant les défilés du Taurus, les portes de l'Asie Mineure.

On espère, dans les chancelleries de l'Europe, qu'il ne les franchira pas, qu'il s'en fera une barrière, qu'il se contentera d'Acre, de Damas et d'Alep, qu'on aura donc le temps de réfléchir, de tisser quelques toiles d'araignée.

Cependant les populations de l'Asie Mineure appellent Ibrahim; le sultan n'y a plus de crédit; Allah s'est détourné de lui.

Ibrahim franchit le Taurus; toute l'Asie Mineure sous son regard.

Sur Konieh, le centre stratégique, le berceau de la puissance turque : il y trouve la dernière armée du Sultan, 60.000 hommes, sous Reschid pacha. Il n'en a que 30.000.

26 décembre 1832 : longue canonnade, fusillade entre les deux fronts. Reschid se met à la tête d'une troupe d'Albanais, entre dans la ligne égyptienne. Il n'est pas suivi; isolé, il est entouré par les Bédouins; il est pris. C'est la déroute, presque sans combat : 500 Turcs tués ou blessés, 200 Égyptiens.

Il n'y a plus rien devant Constantinople.

La cavalerie d'Ibrahim au galop.

*
* *

Grand branle-bas dans les cercles diplomatiques, d'un bout à l'autre de l'Europe.

Le comte Mouraview accourt de Saint-Pétersbourg: il offre au Sultan le secours de la Russie. Le sultan demande à réfléchir; mais il ne refuse pas; il va passer la tête dans le nœud coulant.

Mouraview continue sur Alexandrie : on suppose qu'il va enfermer Mohamed-Aly dans le cercle de Popilius. On sera tout étonné d'apprendre, un peu plus tard, qu'il aura eu avec le Vice-Roi l'entrevue la plus courtoise.

Et cela fera rêver : sur les ruines de l'empire ottoman, emporté dans le néant, un empire grec-orthodoxe, un empire arabe-musulman, ce serait la logique même de l'histoire... si l'Occident ne s'en mêlait pas.

A Constantinople, la France n'a pas d'ambassadeur, ni l'Angleterre.

Le chargé d'affaires de France, M. de Varenne, retient le sultan Mahmoud d'appeler les Russes. Il lui conseille d'envoyer Halil-pacha à Alexandrie.

L'arrivée de Halil-pacha à Alexandrie fut l'objet d'une belle manifestation. «Le vice-roi, dit Mimaut, lui avait fait préparer une réception magnifique... Osman-pacha et tous les officiers supérieurs de la Marine sont allés le prendre à bord pour le conduire au palais au milieu de salves d'artillerie de l'escadre et des forts. Le vice-roi est venu au-devant de lui jusqu'au milieu de l'escalier du pavillon où il donne ses audiences, malgré les efforts de Halil-pacha pour l'arrêter et l'empêcher d'aller plus loin. Ce dernier n'ayant pu réussir lui-même à lui baiser la main, ils se sont affectueusement embrassés. Depuis ce moment, ils vivent dans les rapports les plus intimes comme ceux de père et de fils, titres qu'ils se donnent réciproquement, passant ensemble les longues soirées du Ramazan.» N'est-ce pas touchant?

A Mouraview, comme à Halil-pacha, Mohamed-Aly exprima le désir que le Sultan lui confiât le gouvernement de toute la Syrie, avec le district d'Adana au pied du Taurus. Et il donna des ordres pour qu'Ibrahim-pacha arrêtât les hostilités (21 février 1833).

Ibrahim-pacha arrivait à Kutayeh le 22 février; il s'y arrêta. Ses officiers poussèrent leurs promenades à 100 kilomètres plus loin, jusqu'à Brousse, la vieille capitale turque. Ils y visitèrent, avec des sentiments qu'on imagine, d'orgueil et d'émotion, les monuments de Mohamed Ier, le «grand sultan» du commencement du XVe siècle, sa mosquée verte et son tombeau ou *turbé,* et la mosquée d'Ylderim (Bajazet Ier), et la Mouradié, et les tombeaux d'Orkhan et d'Osman, les Fondateurs. Les gloires du passé en appellent d'autres...

Mais le 20 février la flotte russe était arrivée au Bosphore, devant Constantinople.

Bien plus redoutable fut l'arrivée de l'amiral baron Roussin, ambassadeur de France.

Il parut aux Dardanelles le 14 février. Quand il vit ce qui se passait, il entra dans une violente colère; certes, il avait des instructions; mais il les appliqua avec une véhémence qui ne fut pas loin de tout gâter. Il somma et menaça à tort et à travers. Il somma le sultan de renvoyer la flotte russe; il somma Ibrahim de s'arrêter sur place; il somma Mohamed-Aly d'arrêter Ibrahim tout de suite et le menaça, en cas de résistance, d'une action militaire. Lord Ponsonby arrivait de Londres comme ambassadeur d'Angleterre; mais il n'eut pas besoin d'abord de parler aussi fort : l'amiral baron sommait et menaçait pour deux.

Il envoya un aide-de-camp à Kutayeh; il en envoya un autre à Alexandrie. Celui-ci, M. Ollivier, était porteur de paroles redoutables : — Que le Vice-Roi ne devait pas oublier davantage qu'il était sujet et vassal de la Porte; — qu'il ne devait pas réduire la France à la cruelle extrémité de sévir contre lui; — qu'il avait eu grand tort de laisser son fils Ibrahim franchir le Taurus; — qu'il devait immédiatement l'y rappeler; — qu'il ne devait pas obliger la France à des mesures de rigueur; — que le gouvernement de Paris, était résolu à rappeler les officiers français qu'il avait à son service; — que les flottes anglaise et française de la Méditerranée avaient reçu des instructions pour paraître devant Alexandrie.

Mohamed-Aly répondit à l'aide-de-camp du baron Roussin que, pour arrêter l'effusion du sang, il avait déjà donné ordre à son armée de se tenir sur ses positions; mais que si à présent, pour prix de sa facilité à ne pas profiter de la victoire, on le forçait d'abandonner cette nation qui lui était toute dévouée, si on voulait l'humilier et l'avilir, il saurait suivre l'exemple de quelques héros de l'histoire, et, s'il le fallait, «mourir avec honneur et le sabre à la main.»

Par ailleurs, le gouvernement français avait envoyé le baron de Boislecomte à Alexandrie : il lui faudra beaucoup de finesse et de délicatesse pour réparer l'effet des brutalités du baron Roussin.

Car, pendant ce temps, derrière la flotte du tsar, 15.000 Russes avaient

été débarqués à Buyuk-Dèré et Therapia, aux portes de Constantinople. Ibrahim se déclarait prêt à venir au secours du Sultan.

Lord Ponsonby et le baron Roussin pressèrent la Porte d'éviter à tout prix une pareille extrémité : pour faire partir les Égyptiens et les Russes, protégée dès lors par les puissances occidentales, elle signa, sous leur garantie, la convention de Kutayeh, le 5 mai 1833 : — Elle accordait à Mohamed-Aly le gouvernement de toute la Syrie, jusqu'au Taurus. La France et l'Angleterre ne voulaient pas qu'elle cédât en outre le district d'Adana, à l'entrée des défilés de la montagne; Mohamed-Aly lui fit passer un peu plus d'argent que le tribut qu'il devait pour la Syrie; et elle céda aussi Adana, où Ibrahim ramena son armée.

Les Russes pouvaient donc s'en aller. Ils s'en allèrent en effet le 10 juillet. Mais on sut que, le 8, ils avaient signé avec le sultan Mahmoud le traité d'Unkiar-Skelessi. «Inspirée par le sincère désir d'assurer la stabilité et l'entière indépendance de la Sublime Porte», la Russie s'engageait à lui fournir tous les secours de terre et de mer qu'elle réclamerait. En échange, la Sublime Porte s'engageait à fermer les Dardanelles, c'est-à-dire à ne permettre à aucun bâtiment étranger d'y entrer sous aucun prétexte.

C'était le protectorat russe sur la Turquie; et les gouvernements de Londres et de Paris se concertèrent un moment pour s'y opposer, même par la force; leurs flottes se concentrèrent, non pas devant Alexandrie, mais à l'entrée des Dardanelles : la guerre de Crimée vingt ans plus tôt?

Cependant, le traité d'Unkiar-Skelessi n'étant conclu que pour huit ans (1833-1841), les deux puissances occidentales n'allèrent pas pour lors plus avant.

Elles demeurèrent en observation : entre Alexandrie et Constantinople, un jeu serré à jouer, et Mohamed-Aly est de la partie.

II. — L'ÉTAT ÉGYPTIEN SOUS MOHAMED-ALY.

Le moment est venu de définir l'État égyptien, du moins dans le spectacle de son activité sous la vigoureuse impulsion du Vice-Roi. Il serait

difficile de le définir, comme l'État napoléonien par exemple, selon des constitutions, des lois ou même des règlements en forme. Cependant on a déjà pu recueillir un grand nombre de firmans ou d'ordonnances — (Voir notamment au remarquable «Sommaire» dressé par M. Jean Deny), — qui révèlent chez Mohamed-Aly, non seulement une puissante conception, mais une infatigable énergie dans l'application.

Plus encore que l'État Napoléonien, l'État égyptien sous Mohamed-Aly vaut par son chef. Nous ne perdrons point de vue qu'il a été édifié sur un terrain oriental. Et personne ne s'attendra à y rencontrer rien qui ressemble aux institutions parlementaires de l'Occident, à des élections, à des chambres représentatives, à des ministères responsables. Tout de même, l'art de gouverner comporte des règles générales qui valent pour l'Orient et pour l'Occident; et, notamment en période de fondation, c'est-à-dire d'effort exceptionnel, l'État repose avant tout sur le génie du fondateur.

Peut-être estimera-t-on même qu'à cet égard l'œuvre de Mohamed-Aly a été plus étonnante encore que celle de Napoléon : — parce qu'il n'était pas indépendant, étant fonctionnaire du sultan de Constantinople, — parce qu'il était presque seul, et, sauf par la valeur militaire d'Ibrahim-pacha, mal entouré et mal servi, — et parce qu'il travaillait sur des populations inertes, écrasées de misère, tandis que Napoléon rassemblait en ses mains et en son cerveau les incomparables forces de la Révolution.

On y verra une explication, sinon une justification, du despotisme «oriental» de Mohamed-Aly. Le fait est que, pendant près d'un demi-siècle, il gouverna l'Égypte et son empire avec une énergie farouche, qu'il fut impitoyable pour ceux qui le servaient mal ou le trahissaient ou paraissaient le trahir, qu'il y a tout le long de son règne une suite ininterrompue de châtiments terribles. C'est qu'il avait un but, qu'il ne voulait pas en être détourné, qu'il s'agit d'un but incomparablement grand, la Renaissance de l'Égypte, et qu'il s'y dévoua, s'y sacrifia lui-même tout entier.

«Je suis vieux, disait-il un jour, et je dois me hâter!» A considérer les obstacles de toutes sortes, intérieurs et extérieurs, qu'il lui fallut écraser

ou écarter, on conviendra que nous sommes ici en présence de l'un des drames les plus émouvants de l'histoire du XIXe siècle.

Despote certes, ou, si l'on veut, souverain absolu. Mais il y faut regarder de plus près. Mohamed-Aly était illettré; il ne sut lire que dans les dernières années de sa vie : mais cela est secondaire, le génie n'est ni dans la lecture ni dans l'écriture ou la grammaire. Il avait cette rare sagesse de savoir qu'il ne savait pas tout, et de s'informer avant de décider et d'agir.

M. Jean Deny dit : «Toute affaire était examinée en conseil et réglée à la majorité.»

On en peut citer quelques exemples :

En 1819, un divan ou conseil de sept personnes, naturellement désignées par le Vice-Roi, régla les transactions à intervenir entre le trésor et les marchés européens.

En 1829, c'est-à-dire au lendemain des affaires de Morée, Ibrahim-pacha présida une assemblée de 400 personnes, chefs civils et militaires, mudirs, chefs de villages, etc., qui délibéra pendant de longues séances sur les meilleurs moyens de corriger les abus et d'améliorer la condition des paysans.

On ne peut s'empêcher de songer aux longues séances du Conseil d'État que présidait Bonaparte, et où l'on forgeait l'administration de la France nouvelle et rédigeait le Code de la société moderne.

En 1832, Ibrahim en Syrie présida une réunion de même nature et de même objet : 22 notables du pays.

En 1834, les cheikhs de l'Université d'El-Azhar et les chefs de la corporation des marchands se réunirent pour désigner des membres du Conseil Supérieur; et, d'un bout à l'autre de l'Égypte, dans chaque moudirieh, une assemblée de cultivateurs et de cheikhs de villages eut à choisir deux cheikhs de villages pour représenter les cultivateurs du moudirieh à ce même Conseil.

En vérité, une assemblée représentative, du moins une assemblée de notables. — Qu'aurait-on pu faire de mieux pour une population si profondément ignorante?

Et ce n'était pas copie de l'Occident, façade libérale pour tromper l'observateur. Mohamed-Aly n'eut jamais aucun souci de l'opinion de l'Occident; il n'en était pas justiciable et elle n'était pas compétente.

C'était production naturelle des mœurs de l'Orient qui ne vit pas autant qu'on pourrait croire de loin dans le silence. Des opinions et des passions vivent intensément et courent rapidement, même parmi de grandes clameurs, dans les bazars et les caravansérails.

Divans et durbars sont une coutume ancienne, familière dans tout l'Orient. Il y passe parfois de redoutables rumeurs qui se déchaînent en tempêtes. Un «despote», s'il est intelligent, non seulement en tient compte, mais s'efforce de les diriger, sinon de les provoquer. Ils peuvent être moyens de politique et de grande politique.

Et d'abord ils sont des instruments d'éducation politique; ils instruisent les fonctionnaires de la réalité des choses; ils forment des expériences, fournissent au souverain un personnel.

Ce n'est pas à dire que Mohamed-Aly ait jamais disposé d'un personnel administratif suffisamment nombreux et compétent. Il fut généralement mal servi. Et c'est pourquoi il dut garder le pouvoir absolu. S'il laissa la délibération à des conseils, il garda l'exécution, et le contrôle direct de toute administration. Il la centralisa dans les sept bureaux de son cabinet vice-royal, bureaux plutôt que ministères : guerre, — marine, — agriculture, — finances, — commerce et relations extérieures, — éducation, — police. Ils n'eurent pas d'autorité sur les gouvernements locaux, dont le Vice-Roi garda la direction. Il simplifia autant qu'il lui fut possible les rouages de la machine administrative, dont les agents en beaucoup de pays compliquent tout pour se rendre nécessaires.

Ainsi il supprima d'un seul coup 200 postes aux bureaux de la trésorerie, disant qu'il fallait prendre modèle sur les maisons de commerce d'Alexandrie, où 4 commis suffisaient à la comptabilité sur un chiffre d'affaires égal à celui de l'État.

Et il multipliait ses inspections; jusque dans sa vieillesse, il ne cessa de parcourir l'Égypte en tous sens, quelquefois sans prévenir et sans escorte,

comme les anciens califes de Bagdad, pour mieux voir, pour mieux entendre les plaintes des plus humbles fellahs surpris dans leur labeur.

Rien ne pouvait mieux tenir les fonctionnaires des divers degrés dans les soins d'une administration juste. Car le Vice-Roi était terrible aux malversations autrefois universelles; il appliqua la peine de mort, souvent, sans phrase et sans délai, aux plus mauvais; en 1830, 25 fonctionnaires de la Moyenne-Égypte, au retour d'une inspection, furent condamnés aux travaux forcés.

L'ordre souverain, personnifié par un homme qui s'interdisait à lui-même toute faiblesse et s'obligeait, lui et sa famille, à tous les dévouements et à tous les sacrifices, était que, pour l'Égypte, la plus riche terre du monde, aucun effort ne devait être épargné afin de lui assurer la prospérité que lui offrent les divinités du Nil.

On verra plus loin, au lendemain de la crise de 1840, la grande circulaire de 1843; elle ne fut pas communiquée aux consuls des puissances, car elle n'avait pas pour objet de produire des apparences plus ou moins trompeuses; elle n'était destinée et ne fut adressée qu'aux fonctionnaires, afin de leur faire connaître ce qu'on pourrait appeler, en vérité, les commandements de l'Égypte.

Cette partie essentielle de l'œuvre de Mohamed-Aly a échappé le plus souvent, par sa nature même, aux observateurs européens, car très peu d'Européens y furent appelés par le Vice-Roi; il s'agit, pour ainsi dire, de la vie privée, de la vie intime de son pays. Il ne demanda à l'Europe que des instructeurs et des ingénieurs.

Jusqu'à lui, toute l'administration supérieure était aux mains des Turcs, les Arabes n'étant que population conquise. Mahamed-Aly y changea quelque chose; il avait lieu de se défier des Turcs, de leurs propres ambitions et de leurs relations avec Constantinople. Il chercha à les remplacer peu à peu par des Arabes; il envoya de jeunes Arabes aux écoles de l'Occident. En attendant, les cheikhs arabes des villages et des provinces furent invités à correspondre directement avec lui. Mais là aussi il fallut beaucoup de précautions, les Arabes n'étant pas non plus très difficiles en matière

de scrupules, et ne pouvant être employés à des fonctions de plus en plus délicates qu'à mesure et en proportion de leur formation et de leur éducation. Le Vice-Roi disait un jour en forme de plaisanterie : «Les Turcs volent plus décemment que les Arabes.» Peut-être parce qu'ils y étaient plus habitués.

Là encore on sent la nécessité d'une autorité, d'une action et d'un contrôle souverains.

Mohamed-Aly, observe Dodwell, n'apporta pas de grands changements dans les cadres de l'administration égyptienne : toute nouveauté ici tient à sa personnalité.

Le village demeura la cellule première du corps de l'État, avec son *cheikh-el-beled*. Les villages sont groupés en cantons sous un *hakim-al-khor*, les cantons en 61 districts sous un *mamur;* — les districts en 7 provinces sous un *mudir;* notons ici une concentration relative : il y avait 24 provinces au temps des Mameluks. On comprend que le Vice-Roi est tenu à corriger cet émiettement.

Ainsi il facilitait l'exercice de sa police spéciale, qui doit être considérée comme l'instrument essentiel d'un gouvernement absolu, en Orient comme en Occident.

Les tribunaux furent fortement organisés, dans les grandes villes, notamment au Caire et à Alexandrie. La population y était et y demeura divisée en corporations de métiers dont chacune avait à sa tête un cheikh responsable : on compte alors au Caire 164 corporations.

Ces cheikhs de corporations, comme les cheikhs de villages, au temps des Mameluks, étaient obligés à n'être que des instruments d'oppression, agents forcés de toutes les exactions, tyranneaux par fonction quand ils ne l'étaient pas par caractère. La police du Vice-Roi changea radicalement leur mode d'administration; il serait difficile de mesurer l'immense soulagement qu'en éprouva à cet égard toute la population de l'Égypte; il convient de le mettre en regard des charges que Mohamed-Aly lui imposa au nom de l'État. — Au total elle y gagna beaucoup.

*
* *

Si l'on entre maintenant dans le détail de cette administration, c'est-à-dire dans l'observation directe de la vie sous ce régime, on verra plus que nulle part ailleurs, plus qu'en France même sous Napoléon, l'influence d'un homme de génie sur la condition d'une terre ruinée et d'une population misérable.

L'état financier est le plus révélateur en la matière. De l'avis de tous les connaisseurs, la gestion des finances égyptiennes par Mohamed-Aly fut particulièrement et même étonnamment heureuse. A le voir d'une année à l'autre livré aux entreprises les plus ambitieuses, des guerres qui coûtent si cher, des guerres incessantes, après la longue guerre contre les Mameluks, la guerre d'Arabie, la guerre de Nubie, la guerre de Morée et de Crète, la guerre de Syrie, — à considérer les constructions continuelles, parmi des années de sècheresse, ou d'inondations excessives, parmi des crises économiques, entraînant déjà alors des baisses de prix, notamment sur le coton, — d'aucuns annonçaient, presque chaque année, la ruine de son trésor. Puis à constater qu'il suffisait à tout, et qu'il paraissait disposer de réserves inépuisables, on en venait à parler de la lampe merveilleuse d'Aladin.

Il ne faut pas chercher si loin. L'explication est plus simple; elle tient toute, dit Dodwell, dans ces deux qualités aussi précieuses que modestes, prudence et attention.

Les comptes publics de l'Égypte avaient été jusque-là aux mains des Coptes; ils n'étaient pas centralisés; ils étaient dispersés en une quantité de rubriques et de comptoirs favorables à toutes les prévarications ou au moins à tous les désordres. La notion de budget, ou d'un état de prévision des recettes et des dépenses, était totalement inconnue.

Boghos bey, le Secrétaire d'État et l'homme de confiance du Vice-Roi, étudia longuement, avec Jomard, le moyen de corriger les abus. Il y fallut des années.

Cependant, en fait, là où les comptes commençaient de pouvoir être considérés dans leur ensemble, c'est-à-dire après la guerre d'Arabie, on constate que les dépenses furent toujours inférieures aux recettes : en 1820-1821, pour douze mois, on compte aux recettes 240.000 bourses, aux dépenses 190.000; — en 1832-1833, c'est-à-dire lors de la guerre de Syrie, 500.000 d'une part, 415.000 de l'autre, — en 1846-1847, c'est-à-dire à la fin du règne, 600.000 et 460.000.

Evidemment ces ressources ne pouvaient être que le revenu de la terre; et c'est bien là en effet que se trouvaient les vraies mines d'or du Vice-Roi.

En détruisant les Mameluks, le Vice-Roi s'appropria leurs terres, qui constituaient la plus grande partie de la terre d'Égypte. Ainsi l'État français en 1790 s'était approprié par confiscation les biens d'Église qui constituaient la plus grande partie de la terre de France.

De ces terres ruinées par tant d'abus, il sut faire la source intarissable de sa fortune, ou de la fortune publique, ayant compris que son intérêt ne pouvait être autre que celui du pays, en sorte que, pour leur plus grande part, les revenus de la terre retournent à la terre pour en améliorer incessamment le rendement.

Il ne fallait qu'y mettre de l'ordre; mais ce n'était point si facile. Nous en avons vu d'une année à l'autre les éléments essentiels; nous en suivons ici les résultats généraux.

Mohamed-Aly, comme Bonaparte, entreprit de dresser un cadastre : naturellement, en effet, la première mesure à prendre. Ce premier travail fut d'ailleurs fort imparfait, par suite de l'insuffisance du personnel qui y travailla, malgré l'intervention directe et assidue du Vice-Roi. Et les tenanciers ne déclaraient pas volontiers l'exacte qualité de leurs terres; cela arrive aussi en Occident; d'aucuns donnaient pour désertiques des terres qui exceptionnellement n'avaient pas été atteintes par l'inondation.

Quand même, beaucoup de terres purent être enregistrées selon leur nature, et furent ainsi gagnées à l'impôt.

D'autre part, l'irrigation fut considérablement étendue. De nombreux canaux furent creusés le long des deux rives du Nil, notamment dans la

Haute-Égypte. 38.000 sakias ou moulins à eau y furent établis. Le domaine cultivable fut accru dans d'énormes proportions, le désert recula.

Le barrage du Nil, conçu par Linant, avait pour objet d'assurer l'irrigation méthodique de tout le delta; les études en furent assez longues; il en fut question dès 1834 lors de la Cène napoléonienne; mais la pierre de fondation ne put être posée qu'en 1847; il est juste d'en attribuer l'honneur à Mohamed-Aly, et de le rattacher à l'ensemble du programme d'irrigation qui fut une des grandes pensées de ce règne.

Terres d'ancienne culture et récemment reprises sur le sable, furent étudiées et aménagées selon les produits auxquels elles convenaient le mieux, afin d'en assurer le rendement le plus parfait. Des instructions officielles furent établies en ce sens; une grande partie des domaines enlevés aux Mameluks fut répartie entre les membres de la famille du Vice-Roi, mais à des conditions rigoureuses, c'est-à-dire toujours de telle sorte que le rendement, l'impôt payé, servit aussi à l'amélioration, donc à un rendement toujours accru. «Toujours un *plus*», comme disait le roi de Prusse Frédéric le Grand.

En l'état de la société égyptienne à cette date, il était difficile d'obtenir le paiement de l'impôt en argent. Il était aisé de le faire payer en nature, par exemple en coton, ou en indigo, ou en sucre. Et nous avons dit ailleurs le vaste système de docks où Mohamed-Aly centralisait ces produits de l'impôt pour l'exportation.

Même sous cette forme élémentaire, la perception de l'impôt demeurait encore laborieuse.

Les contribuables fuyaient devant le fisc, comme au temps de Bonaparte et de Kléber. Ils se faisaient un point d'honneur de ne payer que quand ils ne pouvaient plus faire autrement; au reste, cette mentalité n'est pas particulière à l'Égypte ni à cette époque.

Et le bâton retrouvait de nombreuses occasions de s'employer.

Sauf en cas de crise de recrutement, lorsque le Vice-Roi avait besoin de lever ou de renforcer ses armées, et que les paysans fuyaient le plus loin possible, même hors de l'Égypte, pour y échapper, ceux qui n'avaient

voulu qu'échapper à l'impôt revenaient au logis quand ils avaient cru voir disparaître le dos du percepteur.

D'ailleurs il faut vivre, et le Nil est plus fécond que le désert.

Et ils comprirent, lentement, que plus ils produiraient, plus il en resterait, pour les greniers du Vice-Roi, mais aussi pour eux-mêmes. Ils finirent par entendre le commandement de Mohamed-Aly, qui est le commandement de la nature.

Longtemps encore certes, il y faudra la voix du maître. On vit maintes fois, par son ordre, des cheikhs de villages bâtonnés au bord du champ qui n'avait pas assez produit. Ce système donna des résultats intéressants.

De toute manière, et tout bien considéré, c'est-à-dire d'une part les abus qui ne purent pas être tous déracinés, et d'autre part les ressources plus grandes tirées de ce travail forcé, la terre d'Égypte se trouva plus et mieux cultivée, le fellah se rendit compte que l'autorité globale de l'État était moins lourde que les multiples et insatiables exactions d'autrefois. Il se remit à la culture avec sa résignation et sa patience séculaires, comme on le voit aux murs des hypogées.

A voir aujourd'hui tout le long du Nil des millions de fellahs — 14 millions maintenant, 2 ou 3 seulement sous Mohamed-Aly, — tirer sur le balancier du shadouf, pousser le buffle autour de la roue du sakia ou du moulin à eau, sarcler, bêcher, piocher, labourer, moissonner, inlassablement, on se demande si le plus grand mérite de Mohamed-Aly n'est pas d'avoir remis l'Égypte au travail...

Ainsi s'expliquent d'abord les plus-values budgétaires qui ont pu faire l'étonnement de ses contemporains.

Nous avons dit ailleurs les ressources diverses et nouvelles, indigo, coton, créées par Mohamed-Aly considéré comme le principal propriétaire, sinon le seul, de la terre d'Égypte. Car on a vu, dès le début de son règne, que souverain et propriétaire, il eut ainsi deux sources complémentaires de revenus : situation qui ne se rencontre guère alors, et partiellement, que chez les tsars de Russie.

On sait aussi qu'il voulut être, dans la plus large acception du terme,

un chef d'industrie. Mais il semble qu'en cette matière il ait fait plus de sacrifices que de bénéfices. Il acheta des machines en Occident; mais, faute d'un personnel suffisant d'ingénieurs et de contre-maîtres, elles furent vite fatiguées ou abîmées, et hors de service. Il poussa par force des milliers de fellahs dans ses usines; mais, si le paysan peut devenir un terrassier ou même un maçon, il est moins facile de le dresser au travail d'une manufacture de cotonnades ou de soieries, ou même d'une raffinerie de sucre.

L'expérience industrielle de Mohamed-Aly n'eut pas une longue fortune.

Mais il s'assura encore d'énormes ressources financières par le commerce, sinon de produits manufacturés, du moins de ses produits agricoles : surtout le blé, l'indigo, et de plus en plus le sucre, le coton.

Dès le début de son règne, par suite des guerres napoléoniennes et de l'isolement de la Russie, il avait disposé littéralement du monopole du blé dans la Méditerranée, et l'Égypte, comme aux temps anciens, avait été pendant quelques années le grenier de la plus grande partie de l'Europe. Les comptoirs de Mohamed-Aly à Alexandrie et à Malte lui rapportèrent des trésors.

Son système de monopoles, qui a paru à d'aucuns si extraordinaire, était une machine perfectionnée pour produire de l'or. L'Angleterre, jalouse d'ouvrir devant ses industries, les marchés de l'Orient, s'acharnera à le détruire; mais on verra avec quelle intelligence le Vice-Roi passera des monopoles à la liberté commerciale, non seulement sans dommages, mais avec de nouveaux bénéfices.

Peut-être ce que nous venons de dire suffira-t-il à expliquer que les ressources financières de Mohamed-Aly n'avaient rien de miraculeux, qu'elles sont seulement le fruit d'une géniale exploitation du miracle du Nil et du Soleil.

* * *

Pour achever de caractériser, selon notre dessein en ce chapitre, l'État égyptien sous Mohamed-Aly, il faut dire enfin ses œuvres de bienfaisance, et sa haute valeur morale.

Il est bien sûr qu'il n'a pas supprimé l'esclavage, ni la traite des noirs. Cependant on verra que, lors de son voyage en Nubie en 1838-1839, il constata les horribles excès du commerce du «bois d'ébène» et donna des instructions pour y remédier.

Il fit beaucoup, avec le concours du docteur Clot-bey, pour améliorer l'état sanitaire du pays, remédier aux ophthalmies, aux ravages du choléra et de la peste. Avec le concours de Campbell, le consul général d'Angleterre, il organisa à Alexandrie des quarantaines rigoureuses contre la peste, et il obtint des résultats remarquables.

Nous ne rappelons ici que pour mémoire les institutions scolaires du Vice-Roi. Il essaya de faire pénétrer, même à l'Université d'El-Azhar, quelques études modernes et de l'arracher à ses argumentations purement théologiques et coraniques. Il eut d'autres écoles. Un Italien, nommé Costi, avait établi à la Citadelle une école de dessin et de mathématiques; on y enseigna aussi la langue italienne; puis il y vint des professeurs de français et de turc. Et ce fut le noyau de beaucoup d'autres écoles : une école du génie civil ou Polytechnique en 1833, deux écoles préparatoires au Caire et à Alexandrie, une imprimerie à Boulaq. Mais nous dirons à la fin du règne le tableau de cette remarquable activité intellectuelle, qui n'était que le prélude d'une renaissance dont on voit aujourd'hui, cent ans plus tard, l'essor magnifique.

Et enfin, qui ne s'inclinerait avec le plus profond respect devant l'étonnante tolérance religieuse, mieux même devant la philosophie si large qui est bien le plus beau trait du génie de Mohamed-Aly; elle pourrait servir de modèle aux nations qui se disent les plus libérales, même aujourd'hui, et elle est demeurée la loi des successeurs de ce grand Vice-Roi. Jamais, dans les pires crises politiques, par exemple après Navarin ou en plein conflit avec l'Europe, les étrangers ne furent un tant soit peu molestés ou même inquiétés. En Syrie, nous allons le voir briser, à Jérusalem, à Damas, le fanatisme qui en était de longue date la condition sociale; et, s'il en fut moins populaire en ces pays et accusé d'indifférence religieuse, cela n'est-il pas à son honneur? On verra

à côté de lui, des puissances dites civilisées, qui s'ingénieront à exciter tous les fanatismes.

Phénomène extraordinaire et qui impose l'admiration la plus haute, que de voir ce «barbare», cet illettré, pénétré de cette tolérance généreuse et intelligente qui fait la grandeur de la philosophie du XVIIIe siècle en Europe. . . , et en particulier de Napoléon.

III. — L'ÉGYPTE PARMI LES PUISSANCES DE LA MÉDITERRANÉE.

Il faut donc désormais compter avec l'Égypte. L'idée pouvait venir de l'établir en équilibre de puissance avec la Russie, quoique jusque-là il eût semblé ridicule de mettre en regard l'un de l'autre un «pacha rebelle» et le «tsar de fer».

En moins de dix ans, Mohamed-Aly avait élevé son pays à cette haute dignité; car, si nous avons dit plus haut ce qu'il était au lendemain de la conquête de la Nubie, nous mesurerons, au spectacle qu'il donne, en face de l'Europe, en 1839, le génie réalisateur de son Vice-Roi.

Nous en avons un excellent témoin.

Au lendemain de la tumultueuse entrée de l'amiral baron Roussin à Constantinople, et de ses premières conséquences à Alexandrie, le gouvernement français s'était hâté d'envoyer auprès de Mohamed-Aly, en mission extraordinaire, le baron de Boislecomte; directeur des affaires politiques au temps du ministère Polignac, il avait l'esprit ouvert aux plus larges conceptions; il pouvait comprendre le pacha d'Égypte.

Il partait pour Alexandrie en pleine crise : le comte Mouraview accouru de Russie, le baron Roussin à Constantinople comme un Jupiter tonnant, l'amiral Campbell en route pour le Levant, on se retrouve aux préliminaires et comme aux circonstances de Navarin; mais il ne s'agit pas de l'indépendance de l'Égypte.

En fait, le baron de Boislecomte a mandat de réparer, dans l'esprit du Vice-Roi, la détestable impression produite par les brutales sommations du baron Roussin : «Blessure profonde et encore saignante à guérir».

Atteinte grave à notre situation diplomatique en Égypte, où elle était jusque-là prépondérante : Mohamed-Aly pouvait s'accorder avec la Russie — il ne s'était pas mal entendu avec le comte Mouraview, — ou avec l'Angleterre — l'amiral Campbell n'avait pas que des instructions belliqueuses. — Et le «pacha rebelle» pouvait jouer de l'Europe, ou avec l'Europe : un joueur redoutable.

Par là, Alexandrie se trouva un moment, et encore plus tard, un ardent foyer d'activité diplomatique. On y vit toute l'Europe.

Boislecomte eut sa première audience de Mohamed-Aly le 1er mai 1833; elle fut l'occasion de procédés particulièrement honorables : à son débarquement, il trouva une voiture du Vice-Roi attelée de quatre chevaux blancs, une voiture «qui avait servi à Napoléon et portait encore les insignes de l'Empire» (?) Quand il arriva au Palais, un régiment rangé en bataille lui rendit les honneurs militaires, «ce qui n'avait pas été fait pour M. de Mouraview; la musique était en tête et jouait la *Marseillaise*».

Introduit auprès du Pacha, qui vint au-devant de lui jusqu'au tiers de la chambre, il fut invité à s'asseoir à sa gauche sur son propre divan, et on lui servit une pipe entièrement semblable. Dans ces conditions, l'entretien ne pouvait manquer d'être cordial.

A ce moment, on n'avait pas encore tout arrangé. On discutait avec quelque âpreté sur Adana, que Mohamed-Aly voulait garder et que l'Europe, et même la France, lui refusait; il eut à ce sujet avec Boislecomte une toute gentille discussion : le baron comparait Adana à une feuille d'artichaut turc, et il craignait que le pacha, dont l'appétit était robuste, ne voulût aller jusqu'au cœur. Et le pacha de rire. Mais il reprenait ensuite une autre image : Adana bouclier de ses nouvelles possessions de Syrie.

Enfin il consentit, même sur ce point, à s'en remettre à la bienveillance de la Porte, et il donna à Boislecomte la primeur de cette concession. Et Boislecomte fut tout fier de ce succès diplomatique, qui réparait le mal fait par le baron Roussin. Mais il apprit, tôt après, que la Porte d'elle-même avait cédé sur Adana, et il apprécia très fort la finesse et l'ironie du Vice-Roi.

Les affaires sérieuses à peu près terminées, Boislecomte fit un voyage d'étude et d'agrément au Caire et dans le Delta. Il retrouva le Vice-Roi au Caire, il eut avec lui les entretiens les plus instructifs; logé dans un palais de Mohamed-Aly, il fut entouré de toutes sortes de prévenances. Au départ il reçut une tabatière de 20.000 francs et un sabre enrichi de pierreries.

Dans le même temps, l'amiral Campbell offrait au Vice-Roi 2.000 fusils du plus beau modèle, et, comme disait Mimaut, c'était «plus que de la diplomatie de tabatières».

Notons seulement, en passant, que les cours de Londres et de Paris se disputaient les bonnes grâces du Pacha d'Égypte. On ne sera pas étonné que Mohamed-Aly eût des préférences pour la France; il lui fit même les avances les plus nettes : «Vous n'avez pas à Constantinople, disait-il à Boislecomte, le moyen de balancer l'influence de la Russie; je vous en offre un qui pourra avoir cet effet; je mets à votre disposition les forces dont je dispose; rendons notre union de plus en plus intime; quand on saura à Constantinople qu'il dépend de vous de m'exciter ou de me retenir, croyez que votre considération et votre influence n'en diminueront pas». Et Boislecomte, écrivant cela à son ministre, le duc de Broglie, reprenait les formules qu'employait en 1825 le général Guilleminot, ambassadeur à Constantinople : «Le retour de notre influence politique et commerciale dans le Levant tient à nos rapports avec Mohamed-Aly». Et cela était encore plus évident en 1833.

Cependant le duc de Broglie répondit le 26 juin : «Sans doute la puissance à laquelle Méhémet-Aly s'est élevé peut devenir, en raison de l'état de faiblesse et de dépendance où se trouve l'Empire ottoman, un contrepoids salutaire à opposer dans certaines circonstances à l'action trop prépondérante de la Russie sur la Porte, et je suis loin de nier le parti qu'il serait à propos d'en tirer. Cette combinaison pourra même trouver place dans les calculs de notre politique à l'égard de l'Orient, et nous ne la perdons pas de vue. Mais nous pensons que, pour le moment, elle serait prématurée et que, jusqu'à nouvel ordre, des motifs de prudence

nous font un devoir d'éviter tout ce qui pourrait faire supposer un système d'entente entre nous et le pacha d'Égypte contre la Russie».

La Russie était moins timorée; elle signait alors avec la Porte le traité d'Unkiar Skelessi. Le duc de Broglie ne jugea même pas à propos d'avoir auprès du Vice-Roi d'Égypte, comme l'Angleterre un chargé d'affaires; pendant cette dramatique crise de huit ans, la France n'y fut représentée que par un consul-général.

L'Égypte de Mohamed-Aly méritait une autre considération.

*
* *

Le baron de Boislecomte se complaisait au tableau des admirables résultats du gouvernement de Mohamed-Aly, et le Vice-Roi lui-même était heureux de l'informer, pour le mettre en mesure de dissiper des préjugés qui n'ont pas encore disparu après un siècle.

Il redisait la nature de son autorité : à la fois souverain et propriétaire, cela pouvait choquer les idées des Européens; mais aux époques les plus florissantes de l'Égypte, sous les Pharaons et sous les Ptolémées, le sol était de même la propriété du gouvernement; et il n'avait fait que suivre l'exemple donné par Joseph, fils de Jacob, dont l'administration était restée célèbre en Orient.

En vérité, il fallait un pouvoir fort et une autorité illimitée pour faire reculer le désert, le *khamsin,* et organiser la prospérité de tous et de chacun : n'avait-il pas augmenté le revenu foncier d'1/6? L'Égypte comptait 400 oliviers à son avènement, 310.000 maintenant. Il faut une autorité éclairée pour régler les assolements, la vente et la circulation des produits récoltés.

Écoutons un moment, avec Boislecomte : «J'ai à gouverner un peuple essentiellement paresseux et ignorant; si je ne le force pas au travail, il restera oisif, ayant peu de besoins... Je me suis emparé de tout, mais c'était afin de rendre tout productif : qui pouvait le faire, si ce n'est moi? Qui eût fait les avances nécessaires? Qui eût indiqué les méthodes à

adopter, les cultures nouvelles? Croyez-vous que jamais quelqu'un eût pensé à faire venir dans ce pays le coton, la soie, le mûrier?

«Voyez-vous la Turquie : le Sultan a le plus riche pays du monde et il n'en tire absolument rien, et tout y dépérit. Qu'il me laisse faire, et je me charge de lui donner, en cinq ans, une armée, une flotte, de payer tout son arriéré et toute sa dette aux Russes. Alors la Turquie deviendrait une puissance et compterait de nouveau pour quelque chose dans le monde...

«En vérité, il faut conduire ce peuple comme on conduit des enfants; l'abandonner à lui-même serait le rendre à tous les désordres dont je l'ai tiré et dans lesquels il retomberait aussitôt si je cessais un instant de le conduire».

Il ne se faisait pas prier pour expliquer son système de gouvernement, selon les diverses populations de l'Égypte : aux Turcs et aux Mameluks, désormais incorporés, l'autorité administrative; les Arabes et les fellahs étaient tenus en soumission; les Coptes, quelques Juifs, et un petit nombre d'Arméniens, comme Boghos, son principal secrétaire d'État, mettaient à son service leur vivacité intellectuelle et leur expérience des affaires. Sans doute on viendrait un jour à l'éducation des masses populaires; mais il y fallait du temps, plusieurs générations.

* * *

L'armée était évidemment la condition essentielle d'un pareil régime. Il s'en enorgueillissait à juste titre, l'ayant créée de toutes pièces parmi les pires difficultés.

100.000 hommes, — 200.000 en comptant la police, les milices et les équipages de la flotte. A cette date, sauf les réserves et les dépôts, elle était toute en Syrie, pour aider à l'organisation administrative du pays où il y avait tout à faire, pour refouler éventuellement un retour offensif des troupes du sultan, ou pour soutenir son trône, s'il entrait dans le grand dessein de la renaissance de l'Islam. Pour n'avoir pas à la ramener pré-

maturément en Égypte, Ibrahim créa des villages de femmes à côté des camps des soldats, — cela vaut d'autres institutions des pays civilisés.

La marine égyptienne était encore plus remarquable. C'était au lendemain de Navarin. Mohamed-Aly voulut avoir en Égypte même ses chantiers de construction. Il fit venir M. de Cérisy, un ingénieur français qui était alors employé avec un grade secondaire dans l'arsenal de Toulon. Lui montrant la plage déserte d'Alexandrie : «Je veux, dit-il, que vous peupliez ce port de vos vaisseaux. Construisez-moi un arsenal qui rivalise avec vos beaux arsenaux de France, d'Italie et d'Angleterre; l'argent ne vous manquera pas, les hommes non plus, et je vous donne un pouvoir absolu et illimité d'agir et de commander; vous ne rendrez de compte qu'à moi seul».

Une telle volonté est une baguette magique : elle fait sortir du néant les armées, les flottes, les moissons.

Mohamed-Aly put montrer le premier vaisseau de guerre qui eût été lancé en Égypte depuis les Ptolémées. Il l'appela le «Mohamed-Aly». Il eut une école navale à Ras-el-Tin avec 1.200 cadets. Alexandrie fut dès lors, parfaitement outillé. La Sude en Crète fut mis en état de commander les mers du Levant. Le Vice-Roi se donna la joie d'y inviter les flottes de la France et de l'Angleterre.

En ce temps, il faut compter trois puissances navales en Méditerranée : l'Angleterre, l'Égypte, la France.

Mohamed-Aly avait des revenus pour suffire à cette extraordinaire reconstruction : doubles revenus, revenus de souverain, revenus de propriétaire, — 45 millions sous chaque titre.

Cet autocrate savait que la terre d'Égypte était capable de toutes les richesses; il savait aussi encourager les initiatives. Il était sans cesse en tournées d'inspection; il recevait les chefs des villages; il leur disait : «Voilà ce qu'il me faut ici d'hommes, de piastres, de produits; voyez et soumettez-moi vos observations». Il écoutait; il décidait : «Maintenant, nous voilà d'accord. Donc, vous allez faire vous-mêmes entre les habitants de vos villages la répartition de l'argent, des hommes et des cultures, et

c'est à moi directement que vous livrerez ce dont nous sommes convenus».

Et Boislecomte admirait : «N'est-ce pas un excellent régime municipal, la source de l'affranchissement des communes et de la civilisation de l'Europe?» On le voyait en France alors, dans les institutions nées du Consulat. Faudrait-il donc appeler Mohamed-Aly «le Père des Communes»?

En tout cas, il pouvait se vanter d'avoir un budget en équilibre : «Un revenu à peu près au courant et pas de dettes derrière soi, cela ne vous présente-t-il pas l'idée d'une situation financière aussi bonne que le peut être celle de beaucoup de vos états d'Europe?»

Il dirigeait toute cette politique — dans le plus haut sens de ce mot — vers ce qu'il appelait la civilisation de l'Égypte, c'est-à-dire l'instruction populaire; il savait que la seule véritable émancipation est dans l'éducation, les deux mots étant synonymes. Là encore, il y fallait d'abord un pouvoir absolu.

Voici à cette date, vers 1835, des écoles partout, et de toutes sortes, et en plein travail, — des écoles primaires : 100, au lieu de 2 à son avènement, cela suffirait à sa gloire; — des écoles supérieures comme celle de Kasr-el-Aïni : les élèves y sont payés, comme au temps lointain de notre première République; — écoles de cavalerie, d'artillerie, — école de médecine, où l'on pratique la dissection, malgré les préjugés, — écoles de sages-femmes, — école d'agriculture, avec une ferme modèle.

Une école d'administration, pépinière de fonctionnaires éclairés : pour la recruter, puis l'encadrer, le Vice-Roi envoya en Europe, à plusieurs reprises, des missions de jeunes Arabes, — Arabes seulement, pour préparer l'émancipation de la race.

Étroitement fidèle à l'Islam, et largement tolérant, ou libéral : ces termes ne sont pas contradictoires, — il protège les imams; il respecte et garantit les traditions de la grande mosquée d'El-Azhar. Plus grand que Pierre-le-Grand, qui prétendit changer, à coups de hache, la figure et l'âme même de la Russie, Mohamed-Aly ne demanda qu'à l'Islam, qui avait fait ses preuves, les sources de sa grandeur nouvelle.

Faudrait-il donc l'appeler «Mohamed-le-Grand»?

Considérant cette œuvre avec une complaisance justifiée, il avait le souci de l'avenir, de l'avenir de ses enfants, qui importait à l'avenir de la nation : on ne fonde pas pour un jour.

Il disait au baron de Boislecomte :

«Mon grand but est la civilisation de l'Égypte; mais le temps me manquera pour l'exécuter; on me dit que l'Égypte est aussi avancée que l'Europe; je sais qu'il n'en est rien, et il me faudrait trente ans pour assurer d'une manière suffisante la conservation de mon système dans le pays. Je ne me flatte pas d'avoir encore ce temps à vivre. Je prépare les choses pour la transition qui s'opèrera après ma mort : Ibrahim est entré dans toutes mes idées... »

Et Boislecomte ajoute à ce propos : «Bien que rien n'ait été statué avec la Porte, il ne fait pas le moindre doute que ses enfants ne lui succèdent, et il s'est constamment présenté à moi, non comme un homme dont l'autorité doit être limitée par la durée de sa vie, mais comme un fondateur de dynastie... Le sultan apprendra en même temps la mort de Mohamed-Aly et l'avènement d'Ibrahim, il n'ira certainement pas compromettre son autorité en refusant une investiture dont on pourrait se passer... »

En cela Boislecomte se trompait.

«L'avenir! L'avenir! Mystère!» comme disait le poète sur la naissance du Roi de Rome.

Ni le sultan ni l'Europe n'étaient disposés à permettre en Égypte l'établissement d'une nouvelle dynastie, de Pharaons ou de Ptolémées, ni même d'un nouvel empire arabe.

Mohamed-Aly savait que le secret de Mahmoud était de le détruire. Il se ceignait les reins pour sauver son œuvre —.

*
* *

En attendant, il poursuit son labeur, inlassablement.

Il renonce à ses 300 femmes; il en garde d'ailleurs la nue propriété,

si l'on peut dire, et les jeunes officiers auxquels il les confie doivent lui faire des rapports circonstanciés sur l'usufruit.

Il est en continuel déplacement; car il veut tout voir; il n'est pas une année sans inspecter le Delta; en 1835, il emmène Mimaut dans la Haute Égypte, jusqu'à Louqsor et Assouan : c'est le tour du propriétaire, heureux de faire voir à chaque fois des améliorations.

Il va en Crète, où il est chez lui maintenant, et on s'y aperçoit tout de suite de son passage.

On vient d'étudier avec beaucoup de soin, sur les documents grecs, les relations de la Grèce avec Mohamed-Aly (Athanase Politis).

En Crète d'abord.

Ici intervint fort heureusement l'action personnelle du médecin de Mohamed-Aly, qui fut aussi, en vérité, son ami, et souvent son compagnon en ses voyages. Lors de la conquête de la Crète par Ibrahim, la résistance farouche des Chrétiens de Crète faillit à plusieurs reprises exciter la colère de Mohamed-Aly, qui fut sur le point d'ordonner de terribles répressions. Tossizza fut pour beaucoup dans la modération dont après les premiers temps, le pacha y fit preuve.

Car on peut bien dire que, dans l'histoire dramatique de l'interminable insurrection de la Crète contre le Sultan de Constantinople, la conquête égyptienne marque une trêve qui, si elle avait duré, aurait sans doute assuré plus tôt la paix crétoise, une paix favorable à la renaissance de la Méditerranée.

L'accord de la Grèce et de l'Égypte est un point essentiel de l'organisation de l'Orient.

De toute antiquité, leur histoire s'est souvent confondue, et même avant les Ptolémées, les Grecs furent nombreux dans le Delta du Nil, et Naucratis annonçait Alexandrie. Au temps de la grandeur d'Alexandrie, qui dura plusieurs siècles, Grèce et Égypte ne purent pas être séparées, et ce sont les origines de relations commerciales et intellectuelles qui n'ont pas cessé de se développer.

Peut-être un jour les archives livreront-elles le secret du grand dessein

oriental de Mohamed-Aly; quelques traits de lumière apparaissent ici ou là au sujet de l'Albanie.

Le 29 moharrem 1246 (20 juillet 1830), Mohamed-Aly donnait ordre à son *divân-i-khedivi* d'expédier à Moustafa-pacha, vali de Scutari, trois exemplaires de l'*inchâ* de Hayret-effendi, et un exemplaire de chacun des autres livres imprimés à Boulaq : témoignage de relations amicales.

Nous avons eu sous les yeux un document anonyme, qui paraît être du grand-vizir Reschid, et qui fut sans doute intercepté au soir d'une bataille, puisqu'il est maintenant à la Citadelle du Caire; il se place en août 1831 et laisse entendre que les troupes que Mohamed-Aly devait envoyer au sultan pour aider à réprimer l'insurrection de Moustafa-pacha, maintenant que Moustafa-pacha vient de faire sa soumission, vont être dirigées, sous de mauvais prétextes, contre Abdalla, le pacha d'Acre.

Et l'historiographe ottoman, Loutfi-effendi, dans son *Histoire* (Târîkh). IV. 32), a sans doute eu connaissance de ce document ou d'un document analogue puisqu'il écrit :

«J'avais bien entendu dire que Mohamed-Aly était mêlé à l'affaire de Scutari; mais n'ayant vu aucun document officiel pour confirmer cette imputation, j'avais fini par croire qu'elle était inexacte. J'ai changé d'opinion depuis. J'ai lu en effet dans une lettre confidentielle envoyée d'Europe à la Sublime Porte par l'ancien grand-vizir feu Moustafa Reschid-pacha qu'étant à Constantinople il avait entendu dire par Moustafa, pacha de Scutari, que Mohamed-Aly promettait son appui en soldats et argent, et qu'il écrivait dans le même sens aux autres pachas albanais».

Ainsi peut-être expliquerait-on les rapports courtois et bienveillants qui s'établirent sous Mohamed-Aly entre l'Égypte et la Grèce. Les chrétiens de Crète furent mieux traités qu'ils ne l'avaient été sous les pachas turcs.

Pendant la guerre de Syrie, la Crète ne bougea point. S'il y eut quelques velléités d'union avec la Grèce où la Grande Idée prenait son essor, elles ne s'affirmèrent pas par des actes, parce que la Crète souffrait moins et que Mohamed-Aly y pratiquait comme ailleurs son admirable politique de tolérance religieuse.

Ce n'est qu'après la crise de 1841, lorsque Mohamed-Aly fut obligé par les puissances européennes de rendre la Crète à la Turquie, que l'insurrection séculaire recommença, pour ne s'achever que 80 ans plus tard par la libération définitive.

Et il est remarquable que la conquête et la domination égyptienne, en Crète comme en Morée, n'ait point créé d'hostilité entre l'Égypte et la Grèce, pas plus que Navarin entre l'Égypte et la France. Les Grecs, grâce à Tossizza, grâce aussi à des traditions millénaires, furent toujours honorablement accueillis en Égypte; leurs entreprises commerciales, aussi bien que leurs établissements scolaires et hospitaliers, si remarquablement organisés par les communautés helléniques, surtout au Caire et à Alexandrie, ne rencontrèrent, de la part de Mohamed-Aly que protection et encouragement; et cette tradition ne s'est pas perdue.

On annonce qu'une statue de Mohamed-Aly va être inaugurée à Cavalla, d'où il partit pour sa glorieuse carrière en Égypte. Il faut y voir un symbole d'une grande signification.

*
* *

Mohamed-Aly ne retourna pas en Arabie : il eut pourtant à y envoyer des troupes, soit dans l'Acyr, au sud-est de La Mecque, un pays jusque-là à peu près inconnu, soit dans le Nedjed où les Wahabites avaient repris quelque puissance, soit jusque dans l'Yémen dont il essayait d'attirer les richesses vers l'Égypte.

De même, il organise en Nubie le commerce des esclaves, des autruches, des dents d'éléphants. Il entreprend de rendre au pays de Meroé sa prospérité légendaire. Il guette les grandes ressources de l'Abyssinie et pense les amener un jour à Khartoum.

En 1838, à 69 ans, il entreprend le voyage du Fazoglou, qu'on ne cessait de donner pour un Eldorado : «Je veux voir par mes yeux». Il part le 15 octobre. Il est le 22 novembre à Khartoum. Il monte au Sennaar. A cheval, à chameau, en dahabieh, tous les moyens lui sont bons; il est infatigable; il dresse les plans d'un chemin de fer.

Il ne trouva pas, au Fazoglou, l'or qu'on y annonçait. Il constata les abus auxquels donnait lieu la traite des esclaves; il édicta des règlements sévères pour les faire cesser. Il y fonda une ville à laquelle il donna son nom, avec une caserne pour 400 hommes, un hôpital, un magasin de vivres. Il réorganisa le commerce de la gomme. Il jeta les grandes lignes des explorations vers les grandes sources; car le mystère du Nil commençait à se laisser pénétrer.

Sans doute il eût résolu le problème; on ne lui en donna point le loisir. Il rentra au Caire le 15 mars 1839 : les affaires de Syrie étaient devenues pressantes.

IV. — LA SYRIE SOUS MOHAMED-ALY.

La Syrie est, en soi, de définition complexe; son étymologie même est confuse : ce n'est pas l'Assyrie, qui est vers le Tigre et Ninive. Le nom de Syrie n'apparaît guère qu'après Alexandre-le-Grand, et s'applique plutôt aux pays du Liban, en tendant vers l'Euphrate et vers le Jourdain.

Physiquement, un pont sur deux arches montagneuses, le Liban et l'Antiliban, en pentes inverses sur la mer d'une part, sur le désert, une mer de sable, de l'autre. — avec des échelles pour monter de l'un à l'autre, des ports à la Mésopotamie, de Tyr à Babylone.

Un passage étroit et scabreux, de l'Égypte à l'Asie Mineure, parmi les embuscades du désert et de la mer, — dans une nature infiniment tourmentée, parmi des terres brûlées de volcanisme, le long de la crevasse du lac de Tibériade et de la mer Morte.

Par là, beaucoup de cantons séparés, dans une grande confusion ethnique et politique.

Cependant, dès les origines, il y faut marquer, à cet égard, un fond unique, de race Sémite. Les Hittites ou Khétas, et les Philistins, n'en étaient pas, mais ils ont disparu. Les autres, Chananéens, Phéniciens de Sidon et de Tyr, Israélites, tous Sémites. Joseph emmena les Israélites en

Égypte, ils y furent jusqu'à Moïse. La conquête thébaine les suivit jusqu'au delà de la Palestine; mais il n'en est pas question dans la Bible.

Car c'est ici le lieu de tout l'ancien Testament : des Juges, conquérants de la Terre Promise; — des Rois, Saül et David et Salomon, à la gloire rayonnante jusqu'au pays de Saba.

C'est-à-dire Jérusalem, l'endroit le plus sacré de la terre.

Des dominations étrangères y passèrent : — Empires venus de l'Asie antérieure ou de la Méditerranée : empires de Ninive et de Babylone, empire perse étendu jusqu'à l'Égypte vers le sud-ouest, jusqu'à la Thrace vers le nord-ouest; — conquête macédonienne, où Tyr succomba; — après Alexandre-le-Grand, le royaume de Syrie, ou des Séleucides, avec Antioche et Séleucie; — enfin l'intervention de Rome, la dispersion des Juifs par Titus, six siècles de domination romaine et gréco-romaine illustrée par la magnificence des temples de Baalbeck et de Palmyre.

La conquête arabe, venue du désert, rétablit la puissance des Sémites et donna à tout ce Levant un éclat incomparable : — la mosquée d'Omar ou du Rocher à Jérusalem; Damas et la mosquée des Omméiades et le tombeau de Saladin; Bagdad et ses califes légendaires.

La Méditerranée ramena les Croisades, et les «Francs» y ont marqué leur passage, gardé des titres historiques, une sorte de patronat chrétien.

Puis trois siècles de domination turque, mongolique, qui jette sur ces pays rayonnants un voile de ténèbres; — et Bonaparte, à Jaffa, à Saint-Jean d'Acre, pour donner le signal de leur renaissance, et annoncer Ibrahim.

Tout cela a laissé des traces, sinon des leçons : — en tout cas, des éléments de construction.

*
* *

A la date où nous sommes (1833), l'unité ethnique y est presque absolue; presque toute la population est de race arabe : la Syrie fut donc à travers les siècles le domaine des Sémites; nulle part ils n'y ont fait œuvre plus remarquable.

Mais ici, c'est la religion qui fait les «nations»; il y a donc ici beaucoup de «nations».

Sur un million et demi d'habitants, on compte un million de Musulmans, — la nation musulmane est donc de beaucoup prépondérante, — 200.000 catholiques, 100.000 orthodoxes. Damas ne connaît que l'Islam, et montre pour tout le reste un fanatisme farouche : Boislecomte n'y entrera pas sans risque.

Les Juifs sont toujours sous la loi romaine de la dispersion; les riches Juifs de partout se font enterrer dans la vallée de Josaphat, pour avoir les meilleures places au jour du Jugement; ceux qui ont pu vivre à Jérusalem assiègent, de siècle en siècle, le Mur du Temple de leurs Lamentations.

La montagne cache beaucoup de cultes secrets, plutôt des sociétés secrètes, — il en fut ainsi de toute antiquité : — les Ansarieh, qui croient toujours à la transmigration des âmes; — les Cadmouites, qui ont pour la femme un culte exubérant; — les Haschichins, qui cherchent dans le *haschich* un avant-goût des félicités éternelles, etc. etc. La plupart se disent Musulmans, pour éviter la persécution.

Les Musulmans, même les plus qualifiés, se partagent en sectes : — Les Motualis, qui se recommandent d'Ali, commencent leurs ablutions par le coude; — les Chiites, nombreux en Perse, n'admettent pour leur loi que le Coran, c'est-à-dire les commandements directs du prophète; — les Sunnites admettent, à peu près au même degré d'autorité, la *sunna,* ou les commentaires, par où les premiers califes, les califes parfaits, ont interprété les commandements du prophète.

Nombreuses aussi les églises et «nations» chrétiennes. Parmi les Orthodoxes, les Eutychéens, les Nestoriens, les uns reconnaissant la nature divine du Christ, les autres non; — les Arméniens, puissants par leur fortune; car ils sont, de Constantinople au Caire, les banquiers de l'Orient; — les Coptes sont nombreux à Jérusalem, venus d'Égypte; — les Jacobites : le baron de Boislecomte entreprend de les définir, c'est-à-dire de les distinguer : il y parvient à peu près.

Il considère avec émotion, à Jérusalem, le Saint-Sépulcre : à tant de lampes allumées, par les uns, par les autres, il veut voir un grand signe de fraternité; il arrive que ce soit des gestes de bataille, et que les grands cierges soient des lances...

Passant le long du rivage à bord du *Dragon*, le baron de Boislecomte observa avec grand soin toute cette situation si complexe, et il en fit à son ministre des rapports qui nous sont à nous aussi très précieux. Il se préoccupa surtout de dresser une sorte d'inventaire des établissements francs.

Il se reporta aux capitulations de 1535; il redit leur belle carrière. Il dut constater que la situation prépondérante de la France dans tout ce Levant avait été compromise pendant la Révolution et l'Empire; ainsi la coupole de l'église du Saint-Sépulcre, détruite en 1808 par un incendie, avait été reconstruite par les Orthodoxes qui y prenaient dès lors l'avantage, et Latour-Maubourg, ambassadeur à Constantinople dans les dernières années du premier Empire, avait eu de la peine à sauvegarder les privilèges de la France.

C'est la querelle des Lieux-Saints, entre Chrétiens, à la grande joie des Musulmans.

Les rivalités échauffent les zèles. Des couvents, de toute obédience, se construisent partout : la croisade de la pierre. Il y vient des armées de pèlerins; il faut faire attention qu'elles ne se rencontrent pas.

Boislecomte fait le tableau, toujours impressionnant, des positions françaises.

Les Samaritains de Naplouse, qui ont gardé de si curieuses traditions, demandent la protection de la France.

Le Mont-Carmel est comme un canton français.

L'État Druso-Maronite, à la fois musulman et catholique, a pris une sorte de consistance sous le gouvernement de l'Émir Béchir; il a alors 75 ans. Il est le vrai maître du Liban. Souvent rebelle à l'égard de la Porte, il s'est deux fois réfugié en Égypte; il y a douze ans qu'il est d'accord avec Mohamed-Aly : il le déclare franchement à Boislecomte qui est venu le voir en son palais de Deir-el-Kamar.

Le patriarche des Maronites, Joseph-Pierre, archevêque d'Antioche, ne cache pas sa joie de voir en ces montagnes un représentant de la France.

Car le prestige de la France y est toujours le même, les populations souffrent quand il paraît s'effacer; il semble qu'elles respirent mieux quand il s'affirme.

Boislecomte en fut frappé. Pour parvenir, dit-il, aux montagnes du Liban, on doit traverser les plaines de la Syrie; malgré leur fertilité naturelle, sous le climat le plus doux et le plus flatteur, elles sont incultes et abandonnées, par suite de l'incertitude de la propriété et de tous les fléaux attachés au régime turc. Par contre, en pénétrant dans les âpres et rocailleuses vallées du Liban, on est étonné du spectacle de la culture la plus active et la plus variée; la population se presse et s'entasse sur les étroits morceaux de terre que laissent çà et là entre elles les masses pierreuses des montagnes; leurs laborieux habitants, pour empêcher la terre végétale de s'ébouler tout entière au fond des vallées, doivent la soutenir par des murailles dont on voit quelquefois jusqu'à cent cinquante étages entassés les uns au-dessus des autres; on me montrait des endroits qu'on ne pouvait cultiver qu'en se faisant déposer avec des cordes au milieu d'effrayants précipices, et ils avaient leurs propriétaires et étaient cultivés avec soin.

« Un bienfait inconnu du reste de la Syrie, la sécurité de la propriété, soutient et encourage tout ce travail ».

* * *

L'ordre égyptien, après la prise de Saint-Jean d'Acre, fut plus rude que la protection de la France. Il fut imposé d'un coup par la force et fondé sur le prestige de la victoire.

A cette date le nom d'Ibrahim brille d'une gloire magnifique; et à Damas, où il réside le plus souvent, il rappelle la puissance des grands califes du VIIIe siècle.

Mohamed-Aly s'était accordé d'avance avec les anciens chefs, et notamment avec l'émir Béchir. Le régime de l'occupation en fut aussitôt facilité. Le Bédouin Abou-Ghoz, qui était comme un bandit embusqué dans le pays de Gaza, fut supprimé. Les Bédouins du désert furent astreints à un règlement sévère de leurs courses.

Par-dessus les anciens pachaliks turcs, Acre, Damas, Alep, Damas fut la capitale de toute la Syrie et en concentra l'administration générale, sous l'autorité de Chérif-bey, venu de la Haute-Égypte qu'il avait remarquablement organisée.

L'ordre fut fondé — il ne pouvait pas avoir d'autre garantie — sur la tolérance, c'est-à-dire sur la liberté de tant de cultes, dans le respect de chacun. La fureur des fanatismes fut contenue : Damas était un terrible foyer de fanatisme musulman; le dernier gouverneur turc, Selim-bey, avait été massacré. La vigoureuse police du gouverneur égyptien, Omar-bey, assura la tranquillité de la rue, et Boislecomte y put paraître à cheval, quoique chrétien.

Dans toute la Syrie, les catholiques apprécièrent les bienfaits de cette politique; leurs établissements purent être réparés; ils espérèrent de nouveaux développements de leur activité. Ils portèrent des adresses de reconnaissance à Mohamed-Aly, qui leur dit : «J'ai aussi une demande à vous faire : c'est de vivre en paix les uns avec les autres, et que les sectes chrétiennes cessent de se combattre comme elles le font. Que voulez-vous qu'en pensent les Musulmans?...»

Car il demeurait, hélas! nécessaire, que l'ordre fût assuré autour du Saint-Sépulcre par une garde musulmane.

Ibrahim reconnut expréssement la protection de la France sur les Maronites.

L'Occident lui-même eût pu prendre des leçons à cette politique aussi éclairée que généreuse.

Et toute la population de la Syrie fut mise au travail de l'exploitation du sol, comme sous un bâton de commandement : dans les vallées fertiles aussi bien que sur les pentes rocheuses. Partout furent introduites, instantanément, des cultures nouvelles, comme en Égypte. Les ports furent nettoyés et aménagés. Alexandrette se développa considérablement comme un avant-port d'Alexandrie.

Cela n'alla pas sans résistance; les vieilles habitudes regimbèrent; le monopole économique parut insupportable, et la conscription militaire bien plus encore. On regretta, en beaucoup d'endroits, l'anarchie turque.

En 1834, le Vice-Roi ordonna des levées d'hommes. La révolte éclata dans la montagne de Jérusalem et de Naplouse. Mohamed-Aly vint lui-même à Jaffa, avec sa flotte; il rencontra son fils Ibrahim à Ramleh, et ils organisèrent ensemble la répression. Les montagnards de la région de Jérusalem demandèrent vite leur pardon. Ceux de Naplouse furent battus à Zeitah où ils laissèrent 300 morts; ils firent leur soumission; Ibrahim vint à Naplouse, vit les genoux dans la poussière, prononça une amnistie. Même histoire à Karak. Les levées d'hommes furent reprises. Mohamed-Aly retourna à Alexandrie.

Ces difficultés premières se seraient arrangées avec le temps; car la vie a ses lois et l'anarchie n'est que ruine.

On ne peut se défendre de rêver des bienfaits que la Syrie pouvait attendre d'une collaboration franco-égyptienne, c'est-à-dire franco-arabe.

Le baron de Boislecomte alla voir Ibrahim à Tarsous, près d'Adana. Il constata sa popularité parmi ses soldats. Il eut avec lui de longs entretiens. Ibrahim ne lui cacha point sa volonté de faire revivre une nationalité arabe. Pendant la guerre précédente, il ne cessait pas, dans ses proclamations à son armée, de lui rappeler les beaux jours et la gloire de la nation arabe. Il répètait souvent que tous les pays de langue arabe devaient être soumis à son père; il se considérait lui-même et voulait être considéré comme un Arabe. Et comme, un jour, quelqu'un lui faisait observer qu'il était d'origine turque; «Je ne suis pas Turc, répliqua-t-il avec vivacité; je suis venu enfant en Égypte, et, depuis ce temps, le soleil de l'Égypte a changé mon sang et l'a fait tout Arabe».

Peut-on concevoir plus large politique et plus généreux dessein que celui d'une Renaissance arabe, après tant de siècles de barbarie turque?

Voici déjà un Empire d'Orient, — Égypte, Crète, Syrie —, et un programme de civilisation. La voie de l'Euphrate s'ouvre vers Bagdad. Les voyages du capitaine Chesney y marquent la route antique de Tyr à la Perse et à l'Inde.

On retrouve la pensée d'Alexandre-le-Grand.

Au spectacle d'un pareil labeur et d'un tel génie de réalisation, on songe aussi à Napoléon.

V. — LA CÈNE NAPOLÉONIENNE DU 15 AOÛT 1834.

Cette Égypte nouvelle, est Orient nouveau et l'homme qui avait fait sortir cette création du Néant, exerçaient sur les meilleurs esprits de l'Occident, sinon sur les diplomates, une attirance qui en manifeste la véritable grandeur.

Les victoires d'Ibrahim en Syrie, au lendemain de la Révolution de Juillet et de ses répercussions à travers l'Europe, de l'Italie à la Pologne, correspondent à l'exaltation romantique de l'École Saint-Simonienne et à son immense programme de l'exploitation du *Globe*. Il n'est pas défendu d'y voir une suite et une application de la conquête et de l'Évangile napoléoniens.

Prosper Enfantin, le chef de l'École Saint-Simonienne, sortait alors de la prison de Sainte-Pélagie; car il lui arrivait de prendre de grandes libertés avec la morale conventionnelle.

Avec Émile Barrault, il résolut d'emmener en Égypte une sorte de commission d'étude, composée surtout d'ingénieurs, pour la plupart sortis de l'École Polytechnique.

«A sa naissance, disait Enfantin, l'École a visité et décrit l'antique Égypte, avec Napoléon; aujourd'hui il faut féconder l'Égypte de Mahomet; nous ne déchiffrerons pas les vieux hiéroglyphes de sa grandeur passée; mais nous graverons sur son sol les signes de sa prospérité future».

Il faut noter pourtant que Bonaparte n'avait pas fait que déchiffrer de vieux hiéroglyphes, et que sa *Commission des Sciences et des Arts*, devenue *l'Institut d'Égypte*, avait entrepris déjà de «féconder» le pays du Nil. Alors s'achevait le magnifique monument de la *Description de l'Égypte* que Napoléon avait ordonné et dont le premir volume avait paru en 1809. Disons donc seulement que les Saint-Simoniens en reprenaient la suite.

Ils partirent de Marseille, le 23 septembre 1833 : — Une autre *Marseillaise*, comme ils disaient, «la Marseillaise de la Paix et du Travail». En route, ils rencontrèrent Garibaldi, vingt-six ans, à la veille de se faire «le soldat de l'Humanité». — Ils arrivèrent à Alexandrie le 23 octobre. Enfantin s'installa au Vieux-Caire; pendant plus de trois ans, jusqu'au commencement de 1837, il vécut de la vie de l'Égypte; il aimait les longues promenades sur le fleuve, sous les étoiles; il communia avec les divinités du Nil; il demanda aux siècles du passé le secret de l'avenir.

Émile Barrault était passé par Constantinople et la Syrie. Il vit l'armée égyptienne au pied du Taurus. Il passa quinze jours à Palmyre, en compagnie de lady Stanhope, la Circé du désert, «oracle vivant de l'union de l'Orient et de l'Occident».

A ce moment, s'achevaient en Égypte les travaux du Barrage et du canal Mahmoudieh, qui allaient donner à la région du Delta une merveilleuse prospérité. 300.000 ouvriers avaient travaillé au Canal; ils y étaient morts par milliers, — car les batailles contre la nature peuvent être meurtrières; mais elles sont fécondes —.

12.000 fellahs — l'éternel fellah! — travaillaient au Barrage, sous la direction de Linant-bey, un ingénieur franco-égyptien comme son nom. Les jeunes Arabes que Mohamed-Aly avait envoyés en France en revenaient alors, pour être les premiers élèves, et bientôt les maîtres, de l'École Polytechnique égyptienne, dite École du Génie Civil.

Barrault et Enfantin eurent l'idée de célébrer, le 15 août 1834, la fête de Napoléon et de l'Assomption. Barrault en a laissé un récit aussi émouvant que pittoresque.

Du Caire ils se rendirent au Barrage par bateau sur le Nil parmi les splendeurs et les silences divins de l'inondation, aussi parmi les manifestations diverses du génie de Mohamed-Aly.

Ils trouvèrent au Barrage Ibrahim, Soliman-pacha (le colonel Sèves), Linant-bey, et un jeune secrétaire du Consulat de France, Ferdinand de Lesseps, vingt-huit ans : — Garibaldi, Lesseps, les enfants de la génération napoléonienne.

Ils prirent un repas à la manière arabe.

Puis Enfantin leva son verre «A la Femme!». Il évoqua les infirmières de l'armée de Syrie penchées au chevet des blessés, et les femmes de Nazareth, chrétiennes et musulmanes, puisant de l'eau ensemble à la fontaine de Marie : — La grande leçon de la tolérance, de la charité et de la fraternité, qu'enseignent ensemble la Bible et le Coran.

Le mouton traditionnel fut sacrifié; les verres furent levés en l'honneur de Mohamed-Aly et de Napoléon, et, de son doigt trempé dans le sang de la victime, Ibrahim traça une M et une N sur la pierre de fondation de l'École du Génie Civil.

Cérémonie, religieuse en vérité, vouée à la Paix entre tous les hommes, au Travail fraternel, pour l'exploitation du Globe selon le commandement de Dieu.

En attendant le Canal de Suez, que «le Père» Enfantin demandait déjà à Mohamed-Aly, ce sont les premières lignes du «système de la Méditerranée», où l'antiquité s'était organisée dans la paix et où les temps modernes aspirent si laborieusement.

La peste ravagea l'Égypte en 1835. Beaucoup de ces Français y sont morts : — Dussat, le vieux médecin, mort près du corps de sa fille; — Henri Rigaud, dont le courage devant le fléau avait excité l'admiration universelle; — Fourcade, mort à son poste, à l'hôpital de l'Esbékieh; — Abric, le grand sculpteur, notamment des bustes si vivants de Mohamed-Aly; — Lamy, architecte; — Dumolard, ouvrier.

Ils avaient donné à l'Orient, à l'Égypte, une part de leur vie; leur mort, disait Barrault, lui sera féconde, et à la paix entre tous les hommes.

Leur programme, le programme de Napoléon, de Mohamed-Aly, était un programme de siècles, un programme de précurseurs.

Mais l'avenir immédiat? Demain, tout à l'heure, Mohamed-Aly sera-t-il encore Vice-Roi d'Égypte? Car il est le vassal de la Porte et elle ne cache pas sa volonté de le «détruire». Elle arme pour le chasser de la Syrie; elle y excite la révolte; Ibrahim est engagé dans une dure campagne contre les Druses. L'Angleterre, au moment où elle achève la conquête de l'Inde, n'aime pas que l'Orient s'organise sous la forme d'un empire redoutable. Lord Ponsonby, son ambassadeur à Londres, a juré la perte de Mohamed-Aly; il signe avec la Porte le 15 août 1838 le traité de Balta-Liman, un traité de commerce qui a pour principal objet de démolir le monopole économique dont Mohamed-Aly a fait la base de sa fortune.

Il sent cette haine acharnée, mortelle, du sultan Mahmoud et du gouvernement de Londres; il sent son œuvre menacée, condamnée à périr, peut-être de son vivant, quoiqu'il soit déjà vieux, en tout cas au lendemain de sa mort.

Pouvait-il se laisser faire? Il le disait au consul de France, Cochelet : «C'est le sort réservé à ma famille qui m'inquiète; c'est celui de tous mes employés, de tous ceux qui m'entourent, que je regarde comme mes enfants... Que deviendront-ils après moi, ainsi que tant d'autres?» Le consul ajoute : «On voyait la figure de ce vieillard prendre une singulière expression de tristesse, comme si sa mort devait être prochaine, comme si tout devait finir après lui!»

Tout! C'est bien en effet de cela qu'il s'agit.

Faut-il s'étonner qu'il ait songé, pendant qu'il était encore fort, à proclamer son indépendance?

Après ses premières victoires en Syrie, croyant que le traité d'Unkiar-Skelessi était de nature à opposer à la Russie la France et l'Angleterre, il adressa à toutes les puissances une circulaire où il annonçait son intention de proclamer son indépendance (1834). Démarche aussi imprudente que prématurée : elle souleva l'opposition véhémente de la Russie et de l'Angleterre qui commencèrent à se rapprocher pour lui barrer la route et le refouler dans la vallée du Nil. On dressa devant lui le dogme sacro-saint

de l'intégrité de l'empire ottoman (voir les documents russes publiés par René Cattaui, et notamment la mission du Baron Duhamel, qui confirme les informations du Baron de Boislecomte).

Dès lors Mohamed-Aly ne songea plus qu'à l'hérédité, qui pouvait suffire à assurer l'avenir.

Et il répondait : «Je ne désire rien qui soit contraire aux intérêts de la politique de l'Europe ou à la tranquillité de l'Orient.

«J'ai 70 ans. Il est de mon devoir de songer avant ma mort au sort de ma famille et à celui de mes nombreux enfants adoptifs. C'est pour eux que je réclame et désire l'hérédité...

«Je ne désire point de commettre des hostilités contre la Porte. Mais je ne saurais me laisser lier les mains pour devenir sa victime, et je préfèrerai plutôt succomber que de laisser le sort de ma famille et de mon peuple indécis».

Il dit à Cochelet, le 16 août 1838 : «Je ne laisserai pas indécis le sort du peuple qui a fait tant de sacrifices et tant travaillé pour moi».

Il ne comprend plus la politique française : «Que nous lui ayons témoigné tant de sympathie et de bienveillance pour laisser après lui tous les siens livrés à la vindicte turque!» En effet!

Et Cochelet ajoute : «Il ne déclarera point la guerre à la Porte, même pour se défendre préventivement; mais, s'il est attaqué, il se déclare indépendant; il laisse bloquer ses ports; il rassemble ses troupes les plus fidèles; il attend l'ennemi de pied ferme; il fait une guerre d'extermination, et sa fin sera digne de toute sa carrière».

On sait maintenant quel est l'enjeu de la crise qui s'annonce. Sous le prétexte hypocrite de l'intégrité de l'empire ottoman, qui ne vaut pas plus pour l'Égypte que pour la Grèce, et qui cache seulement des ambitions et des intérêts contradictoires, toute l'Europe qui se dit civilisée se dresse en bataille pour la barbarie turque contre la renaissance arabe, toute l'Europe contre l'Égypte qui veut vivre, revivre, et détacher ses bandelettes...

Voilà toute la vérité de cette histoire. Tôt ou tard, elle s'imposera. Un siècle après, n'éclaire-t-elle pas le temps présent?

CHAPITRE V.

L'HÉRÉDITÉ 1839-1849.

I. — NÉZIB, 24 JUIN 1839. L'ISLAM DEVANT L'EUROPE.

La bataille décisive va s'engager dans l'effervescence dramatique des plus violentes passions.

Pour le sultan Mahmoud, Mohamed-Aly est le pire ennemi.

Car le monde musulman se partage aussi en «nations». Et la «nation turque» est aussi différente que possible de la «nation arabe», — l'une mongolique, l'autre sémitique ou hamitique, — différentes par la position géographique comme par toute leur histoire.

Et il ne plaît pas plus à la «nation turque» d'être supplantée par la «nation arabe» qu'au sultan d'abdiquer devant le Pacha, sous prétexte de renaissance et de régénération.

Qui donc consentirait à céder la place à meilleur que soi?

Passions qui s'exaspèrent autour de Mahmoud, à la veille de la bataille, dans le clan des Vieux-Turcs, les Khosrew, les Reschid, pour qui elle va être, ainsi que pour leur nation même, une question de vie ou de mort.

L'Angleterre n'a pas besoin de souffler sur ce feu; elle n'a qu'à l'entretenir, au mieux de ses intérêts.

Il ne lui plaît pas que Mohamed-Aly construise en Orient, sur la route de l'Inde, un puissant empire. Elle y retrouve, agrandi, permanent, le péril que lui avait fait courir l'expédition de Bonaparte. Elle y voit toujours, et à juste titre, l'influence de la France; au lendemain de la conquête d'Alger, avec les révolutions de l'Italie, une garnison française à Ancône, elle craint que la Méditerranée ne devienne un lac français : un système français de la Méditerranée lui serait autrement redoutable qu'un système continental : elle aura toujours la hantise du nom de Napoléon.

Lord Palmerston, Secrétaire d'État pour les affaires étrangères à Londres, et lord Ponsonby, ambassadeur à Constantinople, ont de la grandeur française une crainte maladive : — maladie contagieuse et endémique parmi les ministres de la Grande-Bretagne, depuis des siècles, sinon depuis toujours, comme si la France ne pouvait pas être grande sans péril pour l'Angleterre...

Depuis 1830 pourtant l'Angleterre et la France sont unies par une «Entente Cordiale», qui est la meilleure garantie de la paix du continent, et l'évolution des idées libérales en Europe y trouve un appui précieux. Mais les ministres britanniques estiment que l'Entente Cordiale ne sert qu'à la France, du moment que la France n'en est pas ligotée. D'autres soutiendraient le contraire : en sorte qu'il ne faut donner à cette cordialité qu'une chaleur très relative.

Pour la Porte et pour l'Angleterre, la convention de Kutayeh était toute provisoire; ni l'une ni l'autre n'étaient disposées à laisser au pacha d'Égypte la grande puissance territoriale qu'il avait conquise. L'une et l'autre étaient résolues à lui reprendre la Crète, la Syrie, l'Arabie, à le rejeter dans le pays du Nil, et, si possible, à l'y détruire. Le dessein est nettement arrêté et poursuivi avec une âpreté implacable.

Il est étonnant que Mohamed-Aly n'y ait pas succombé, d'autant plus que presque toute l'Europe appuya la politique de l'Angleterre et de la Turquie.

Qu'on mesure ainsi l'immensité du péril auquel il avait à faire face.

*
* *

L'insurrection était entretenue en Syrie depuis le premier jour de la conquête égyptienne; elle avait pour objet, et elle eut en effet pour résultat d'affaiblir l'armée d'Ibrahim. Il maintint l'ordre pourtant jusqu'au jour de la crise.

Cependant à Constantinople, le sultan Mahmoud reconstituait son armée écrasée en 1832; il ordonnait des levées dans les provinces qui lui étaient

encore fidèles; il faisait venir de nouveaux contingents d'Albanie, mais ils étaient indisciplinés et exigeants : ils aimaient mieux la solde que la bataille, il leur fallait la solde avant la bataille. Il appelait des instructeurs de l'étranger, — des Polonais, disponibles depuis la répression de l'insurrection de 1833; le baron de Moltke fit bénéficier la nouvelle armée turque de sa science déjà réputée.

Il fallut du temps pour concentrer ces troupes encore incohérentes.

Au printemps de 1839, au moment où Mohamed-Aly rentrait de son voyage au Sennaar, l'armée turque, en position manifestement offensive, était rassemblée à Marach, sur la frontière septentrionale de la Syrie, de façon à tourner les défilés du Taurus qu'Ibrahim pacha tenait fortement par Adana.

Elle était sous le commandement d'Hafiz-pacha.

Ibrahim avait de son père l'ordre formel de ne pas attaquer; mais il était solidement établi à Alep, en face de Marach, à 150 kilomètres.

Le 21 avril, l'armée turque franchit l'Euphrate à Bir et entra sur le territoire syrien; ses coureurs pillèrent les villages de la région d'Aïn-tab, répandirent partout des proclamations, pour soulever les populations, au nom du sultan, jetèrent en effet beaucoup de confusion dans tout le pays.

Mohamed-Aly et Ibrahim patientèrent plusieurs semaines; ils tenaient à laisser aux Turcs toute la responsabilité des hostilités.

Le 7 juin, le sultan lança son manifeste de guerre, ordonnant à Hafiz-pacha de chasser les Égyptiens de toute la Syrie et de les poursuivre jusque chez eux. Le 10 juin, Mohamed-Aly ordonnait à Ibrahim-pacha de repousser l'invasion.

Le 23 juin, lady Stanhope mourait à Palmyre.

Le 24 juin, les deux armées turque et égyptienne étaient aux prises.

Après avoir refoulé les pillards devant sa cavalerie, Ibrahim se trouva à Nézib devant le front turc fortement organisé en des retranchements et redoutes bien garnis d'artillerie. Il ne risqua point de l'enlever de haute lutte; il le déborda par l'aile gauche et obligea Hafiz à retourner tout son front d'ouest en est. Mais Hafiz se jeta sur la ligne égyptienne allongée

et amincie par son large mouvement, et la bataille fut un moment très chaude; Ibrahim fut obligé de donner de sa personne, de ramener au combat des bataillons qui fléchissaient. Mais pendant ce temps sa cavalerie avait achevé de tourner toute la ligne ennemie pour tomber sur les communications des Turcs et couper leur retraite. Alors la panique les dispersa de toutes parts : Hafiz-pacha eut de la peine à s'échapper.

Une victoire éclatante pour Mohamed-Aly, un Austerlitz, dont la conséquence logique devait être la chute de l'Empire ottoman.

Si Napoléon avait vécu, il lui aurait d'un geste montré Constantinople.

Le gouvernement français d'alors avait envoyé d'une part à Constantinople, d'autre part à Alexandrie, les capitaines Foltz et Callier, pour prendre exemple sur les Sabines, empêcher les adversaires de se battre, et s'ils se battaient, de se faire trop de mal.

Le capitaine Callier avait obtenu de Mohamed-Aly qu'en cas de victoire, Ibrahim ne franchirait pas le Taurus, ne provoquerait pas l'Europe en sortant des limites de la convention de Kutayeh : — La Turquie n'en était-elle donc pas sortie? — Mohamed-Aly compta que la France ainsi prenait sa cause en mains : il montra une modération extraordinaire; il se laissa arracher, — par la France! — les fruits de sa victoire : il donna à Ibrahim l'ordre de s'arrêter sur la frontière.

Il en aura du regret. Là est sans doute la grande faute de son règne, — un signe de vieillesse peut-être : il avait 70 ans.

Sa victoire à Nézib eut pourtant des effets considérables, et la fortune y aida, comme si elle le poussait elle-même aux résolutions nécessaires...

Mais il ne fut pas Napoléon.

Le 30 juin, avant de connaître le résultat de la bataille, le sultan Mahmoud mourut; il était usé par les excès, épuisé par de furieuses colères contre Mohamed-Aly; il n'avait que 54 ans. La volonté d'Allah! Son fils, qui fut son successeur, Abd-ul-Medjid, n'avait que 16 ans. Khosrew-pacha prit fonctions de Grand-Vizir. Mohamed-Aly espèra du nouveau règne des dispositions plus favorables à son égard.

Il en aura du regret. Il dira un peu plus tard : «Ah! si mon fils Ibrahim avait été à Constantinople lors de la mort du sultan!» Sans doute! Tu sais vaincre, Hannibal...

Ce n'est pas tout.

La flotte turque, sous le commandement du Capitan-pacha Achmet, était en route pour Alexandrie, afin de détruire les forces de mer du Vice-Roi en même temps qu'Hafiz-pacha détruirait son armée. Les flottes anglaise et française du Levant la laissèrent passer : on a versé là-dessus beaucoup d'encre, comme sur les circonstances de Navarin, sans y produire une parfaite lumière.

Arrivé à Alexandrie, Achmet-pacha n'ouvrit point le feu sur la flotte ni sur la ville; le 14 juillet, il débarqua comme un visiteur de marque, se rendit auprès de Mohamed-Aly qui l'accueillit par des embrassements chaleureux, au milieu d'un enthousiasme universel.

Le consul de France, Cochelet, en envoya à Paris des dépêches triomphales. De Paris, on le calma; on y était scandalisé de la «défection» du Capitan-pacha; on y estima que Mohamed-Aly n'avait pas le droit de garder la flotte du sultan. Mohamed-Aly répondit qu'elle était en bonnes mains et qu'il n'en ferait pas mauvais usage.

Il déclara qu'il ne la considérait que comme un gage. Il demandait seulement, — et là-dessus il comptait sur la France, — la garantie de son œuvre, ce qui était dès lors le but de sa politique, l'hérédité de l'Égypte, de la Syrie avec Adana, de la Crète; — moyennant quoi, il reconduirait lui-même la flotte turque à Constantinople et porterait son hommage aux pieds du jeune sultan.

L'Europe en vérité n'avait rien à y voir.

Et ce pouvait être un grand moment d'histoire.

Mohamed-Aly en écrivait au Cheikh-ul-Islam, aux seize pachas de l'Empire. Il les engageait à réaliser une sorte de front unique de l'Islam.

L'Europe sans doute était redoutable; mais elle n'était pas unie : Russie contre France et Angleterre, France contre Angleterre; elle ne pourrait rien contre la «nation musulmane», si la nation musulmane savait s'organiser elle-même, refaire ses forces à l'image de celles de l'Égypte.

«De Turc à Turc», comme disait le Vice-Roi, l'Islam pouvait affronter ou ignorer l'Europe.

Un bel artiste français, L. Rogat, gravait alors une médaille commémorative de la bataille de Nézib : — au revers, un sabre, à la poignée décorée de têtes de lion; sur la lame, Nézib, 1839; avec cette épigraphe : *Il sait défendre avec noblesse l'honneur de son pays;* — mais surtout, sur la face, avec cet exergue, *Mehemet Ali Régénérateur de l'Égypte,* une magnifique tête : — Sous le tarbouch avec gland enfoncé comme un bonnet, la pleine barbe blanche encadrant une bouche, qui ordonne; le nez fort, aquilin, narines ouvertes; le front plissé par la pensée, les sourcils relevés par la vigilance; l'œil pénétrant et spirituel : — dans l'ensemble, une noble expression d'intelligence claire et de volonté nette.

Un grand vieillard de 70 ans : — Avant de mourir il faut sauver l'Islam ou du moins l'Égypte.

* * *

Mais «l'Europe»?

Au regard de ce qui nous occupe ici, il semble qu'elle ait, à peu près toute, un sentiment commun, le mépris, avec de la peur, de ce nouveau-venu, de cet aventurier, qui s'en vient déranger son équilibre.

L'équilibre européen : — Sacro-sainte doctrine, dont l'intégrité de l'empire ottoman est le corollaire à l'usage de l'Orient.

La Renaissance de l'Islam? Ou seulement de l'Égypte? Bon pour les historiens, ou pour les poètes romantiques, — billevesées pour des diplomates...

Nous sommes donc au lendemain de Nézib.

Le 17 juillet 1839, le maréchal Soult, Président du Conseil et Ministre des affaires Étrangères en France, adresse aux gouvernements de Londres, de Saint-Pétersbourg, de Vienne et de Berlin, une circulaire où il dit : «Dans la crise grave où la mort du Sultan Mahmoud vient de jeter l'empire ottoman, l'union des Grandes Puissances de l'Europe pouvait seule offrir une garantie suffisante pour rassurer les amis de la paix. Les communications échangées depuis quelques semaines ont heureusement prouvé que cette union est aussi complète qu'il était possible de le désirer. Tous les cabinets veulent l'intégrité et l'indépendance de la monarchie ottomane sous la dynastie actuellement régnante. Tous sont disposés à faire usage de leurs moyens d'action et d'influence pour assurer le maintien de cet élément essentiel de l'équilibre politique, et ils n'hésiteraient pas à se déclarer contre une combinaison quelconque qui y porterait atteinte».

On ne parvient pas à comprendre, de la part de la France, une pareille initiative, si scabreuse et si inquiétante pour Mohamed-Aly. Lord Palmerston, en lisant cette note, n'en croyait pas ses yeux : «Soult est un bijou», dit-il.

Le 27 juillet, les ambassadeurs des Grandes Puissances, — y compris la France, — adressèrent donc à la Porte une déclaration l'informant que l'accord sur la question d'Orient était assuré entre elles, et l'invitant à suspendre toute détermination *définitive* sans leur concours, en attendant l'effet de l'intérêt qu'elles lui portaient.

Cette intervention ne peut s'autoriser que des principes de la Sainte-Alliance. Cependant en Italie la France avait nié la légitimité de ce droit, et avait occupé Ancône pour lui faire échec; et voici qu'elle y fait appel elle-même contre Mohamed-Aly! Si encore ce n'était qu'incohérence!

Et l'on vient de voir apparaître cet autre principe, — car les politiques médiocres essaient de se fortifier de principes solennels : — le principe de l'intégrité de l'empire ottoman, «élément essentiel de l'équilibre européen». — Cependant l'indépendance de la Grèce? Et l'autonomie de la Serbie? Et celle des Principautés Danubiennes? Il est vrai qu'il s'agit là de populations chrétiennes : donc Sainte-Alliance encore, et nous voici revenus à l'esprit de la Croisade.

Mais pourquoi la France, la France de Juillet, en cette aventure?

D'abord, les consuls des Puissances à Alexandrie firent ensemble une démarche auprès du Vice-Roi pour le prier de rendre au sultan la flotte qu'il avait perdue : — Voyez-vous le sourire de Mohamed-Aly niché dans sa barbe?

Car, à y regarder de près, qu'est-ce au juste que l'Europe, sous les apparences de la solidarité qu'elle vient de manifester?

Analysons cette synthèse.

L'Europe donc, un amalgame mal lié de puissances aux passions égoïstes et aux intérêts contradictoires.

Voici la France : elle a, à cette date de 1839, une situation prépondérante à Alexandrie et dans toute la Méditerranée. Même elle en a de la confusion; elle a peur de faire peur; elle s'en excuserait : au lieu de pousser son action, elle se tient donc en une pudique réserve; il lui faut éviter de fleureter avec le pacha, car il est assez compromettant.

En langage diplomatique, elle pratique depuis 1832 l'Entente Cordiale avec l'Angleterre; — une combinaison intéressante, qui a fait ses preuves en divers endroits, et notamment en 1833, contre la Russie, en faveur de l'Italie. On y verrait une explication de la mission du capitaine Callier, peut-être même de l'aimable note Soult : ménager l'Angleterre, retenir son irritation, donc éviter tout éclat.

La Russie, malgré la courtoisie que le comte Mouraview a su garder à l'égard de Mohamed-Aly, ne saurait admettre que l'autorité du pacha d'Égypte s'étendît jusqu'à Constantinople et lui fermât la route de la Méditerranée. Mais elle a plus de haine encore à l'égard de la France, non pas tant parce qu'elle la sent d'accord avec Mohamed-Aly, que parce qu'elle a repris le drapeau tricolore. On sait toutes les incorrections que se permit Nicolas Ier, le «tsar de fer», à l'égard de la monarchie de Juillet.

Au lendemain de Nézib, il n'eut pas d'autre politique que de briser l'Entente Cordiale, à tout prix, — c'est-à-dire au prix même de son protectorat sur la Turquie, au prix du traité d'Unkiar-Skelessi, auquel il se déclara prêt à renoncer. Ce fut l'objet de la mission du baron de Brünnow à Londres. Heureux homme que lord Palmerston! La France et la Russie, Soult et Nicolas Ier mettaient d'eux-mêmes leurs meilleures cartes dans son jeu.

L'Autriche et la Prusse suivaient, comme en 1812 et 1813 elles avaient suivi contre Napoléon; car elles ont encore devant elles à peu près la même

France, la France des Trois Couleurs et de la «Marseillaise», dont on retrouve la main dans toutes les agitations révolutionnaires du moment, en Belgique, en Pologne, en Italie, . . . en Égypte.

En dernière analyse donc une Sainte-Alliance, la Sainte-Alliance.

Elle a pour objet ici le *statu quo* en Orient, la conservation de l'*homme malade,* dont la faiblesse est en effet de tout repos.

Lord Palmerston est la tête de la combinaison; l'Angleterre y trouve son compte, elle garantit sa route de l'Inde de Malte à Aden. Il lui importe que toutes les questions d'Orient se traitent à Londres; elle a les fils en mains.

Lord Ponsonby est tout-puissant à Constantinople; le jeune sultan Abd-ul-Medjid et le grand-Vizir Khosrew-pacha n'ont pas de meilleure protection.

Le colonel Hodges est consul d'Angleterre à Alexandrie; il a pris sa cravache; et il compte aussi sur le coup de chasse-mouches.

L'hypocrisie ne serait pas parfaite si ces calculs, où l'on ne trouvera rien de généreux, ne s'étaient pas cachés derrière un magnifique programme de régénération de tout l'Orient.

Le Vice-Roi d'Égypte ne devait pas croire qu'il en eût le monopole. L'Occident, bien plus avancé en civilisation, avait des méthodes d'une autre valeur.

Or Reschid-pacha avait été longtemps ambassadeur à Londres. Il en rapporta une invention du dernier modèle en la matière, — quelque chose comme la Charte que les Bourbons en avaient rapportée en France en 1814, et qui avait si bien tourné pour eux : une Restauration mortelle.

Quoi qu'il en soit, le 3 novembre, en grande cérémonie, en présence des plus hauts dignitaires de la Porte, et des ministres, et des ulémas et du Cheikh-ul-Islam, le Sultan Abd-ul-Medjid, au Kiosk de Gulkhané, proclama la Charte des libertés turques.

Il annonçait une réforme militaire, dont le besoin en effet se faisait bien sentir, après Nézib, — une réforme financière, non moins urgente, car le trésor de la Porte s'amenuisait dans la mesure de son rétrécissement

territorial. — Il fallait s'attendre que cette réforme financière, et même la réforme militaire rencontrassent quelques difficultés.

Mais aussi, et surtout, — car voici la grande pensée de la Charte de Gulkhané, égalité civile et politique de tous les sujets de la Porte, sans distinction de religion; plus de maîtres, plus de *rayas;* plus de privilèges : tous égaux, «tous enfants d'un même père», — tous également conscrits et contribuables.

Il n'y a pas lieu de s'attarder à cet accident de l'histoire diplomatique de la question d'Orient : la Charte de Gulkhané eut à peine un commencement d'exécution, et personne n'en sera surpris. Elle ne vaut même pas la peine d'une comparaison avec l'œuvre de Mohamed-Aly : purement théorique et d'importation étrangère, elle n'est qu'un placage, — nous oserions dire un emplâtre.

Elle ne pouvait, en Turquie d'Europe, qu'encourager les tentatives d'émancipation et d'indépendance des populations chrétiennes, en les dégageant des derniers restes de l'oppression ottomane; elle ne pouvait qu'achever de tuer «l'homme-malade». Elle ne lui évita pas de nouveaux démembrements. Elle ne le régénéra pas.

En vérité, elle n'est qu'une arme nouvelle dirigée contre Mohamed-Aly : il s'agit de donner à tout l'empire des lois sous lesquelles il devra, lui aussi, se ranger, — comme, au traité de Balta-Liman, il s'agissait de le ruiner en noyant son monopole économique dans le régime commercial établi pour tout l'empire dans ses relations avec les puissances étrangères.

Au lendemain de Nézib, il s'agit toujours de «détruire» Mohamed-Aly.

Il a des ennemis acharnés et redoutables. La France y donnera-t-elle aussi la main, jusqu'à la catastrophe?...

II. — LES ACTES DE LONDRES ET LA NOTE DE PARIS

15 JUILLET-8 OCTOBRE 1840.

Le sentiment national et la politique nationale en France étaient, à des degrés divers, favorables à l'Égypte et à Mohamed-Aly.

Lors de l'ouverture des hostilités entre Mahmoud et Mohamed-Aly, en juin 1839, le ministère Soult, qui débutait, avait demandé au Parlement un crédit de dix millions pour renforcer les armements de la flotte de la Méditerranée.

Jouffroy dans son rapport avait invité le nouveau gouvernement à une action énergique afin de faire jouer à la France, dans les grands événements de l'Orient, un rôle digne d'elle, «un rôle qui ne la laisse pas tomber du rang élevé qu'elle occupe en Europe... C'est là, Messieurs, une tâche grande et difficile. Le cabinet doit en sentir toute l'étendue et tout le poids. Il est récemment formé; il n'a pas encore fait de ces actes qui consacrent une administration; mais la fortune lui jette entre les mains une affaire si considérable que, s'il la gouverne comme il convient à la France, il sera, nous osons le dire, le plus glorieux cabinet qui ait géré les affaires de la nation depuis 1830.»

Et les crédits de la marine avaient été votés par acclamations.

La victoire de Nézib souleva dans toute la France un magnifique enthousiasme.

Le *National* du 23 juillet écrit : «Nous espèrons qu'il ne sera plus question d'enlever à Mohamed-Aly la possession de la Syrie. Il serait triste que la diplomatie s'armât contre lui du désintéressement et de la condescendance qu'il pourrait montrer encore après de si beaux succès.»

Le 26 juillet : «Il est évident que l'Angleterre a été vaincue à Nézib avec ses protégés, et que la position de la France est magnifique à Alexandrie.»

Le 9 août : «Il suffirait, pour arrêter les projets machiavéliques de l'Angleterre, que l'escadre française vînt s'embosser en ligne de bataille à côté de la flotte turco-égyptienne, prête à rendre aux vaisseaux de l'amiral Stopford politesse pour politesse et boulets pour boulets. Il suffirait, pour contenir l'ambition austro-russe, qu'une division de troupes françaises débarquât sur la côte d'Alexandrette, point de jonction de l'Asie Mineure et de la Syrie. Voilà ce que pourrait et devrait faire un gouvernement digne de la France.»

On se mit à appeler cette politique «la politique nationale».

Thiers, qui en était le représentant le plus populaire et qui pourtant surveillait son langage, se sentant sur les voies du pouvoir, ne se retenait pas de dire : « L'Europe ne sera tranquille que lorsque la Turquie aura pris son parti à l'égard de l'Égypte et de la Syrie comme à l'égard de la Grèce... »

Une autre fois : « J'aime la Révolution; je suis un enfant de la Révolution. Je l'aime plus que personne; sans la Révolution, je ne serais rien... » Et il reprenait pour son compte un mot d'Odilon Barrot : « Rendez-nous l'enthousiasme de 1830, et nous demanderons ce que nous demandions alors... Et bien! Je dis à mon tour : Qu'il y ait un jour un grand intérêt patriotique, un intérêt de dignité nationale, et l'enthousiasme de 1830 renaîtra aussi grand qu'il fut alors. »

Ces paroles eurent un retentissement extraordinaire dans tout l'Orient, non seulement à Alexandrie, mais même à Constantinople : les « Jeunes-Musulmans » acclamaient Thiers et se serraient la main à la française, pour exalter leur courage et leur foi. Un souffle de Révolution passait sur toute l'Europe.

Soult, quoique Maréchal d'Empire, n'était pas à ce diapason. Il n'avait rien qui répondît à ce grand mouvement national. Il était condamné d'avance : peu importe l'occasion de sa chute. Elle fut même trop lente; car les mois passaient parmi les cheminements souterrains où succombent parfois les plus beaux enthousiasmes.

Il tomba du pouvoir le 1er mars 1840. Thiers fut naturellement son successeur : c'est l'avènement de la politique nationale, de la politique révolutionnaire, de la politique des Trois-Couleurs.

Le 12 mai, on annonce le Retour des Cendres de Napoléon.

Les temps renoués avec la campagne de Bonaparte au pays des Pyramides : — Napoléon-Mohamed-Aly, comme au 15 août 1834.

Mais voici les cheminements des diplomates.

Voici d'abord un accord séparé anglo-russe. La première mission Brünnow n'avait pas abouti à un résultat positif. Le tsar s'obstina dans son erreur; la seconde mission Brünnow fut plus heureuse, si l'on peut dire : pourvu que les Détroits des Dardanelles et du Bosphore fussent neutralisés, la Russie renoncerait à la situation prépondérante que le traité d'Unkiar-Skelessi lui donnait à Constantinople; et, ensemble, les deux puissances s'efforceraient de rejeter Mohamed-Aly en Égypte, quelles que pussent être à cet égard les dispositions de la France.

Cet accord séparé, qui fut alors secret, ne s'accorde pas bien avec l'unanimité qu'avait annoncée la « note collective » du 27 juillet 1839.

Cependant M. de Pontois, qui avait remplacé l'amiral baron Roussin à l'ambassade de France à Constantinople, essayait d'amener l'Égypte et la Porte à un accord direct. Quoi qu'en ait dit lord Palmerston, cette négociation ne contrarie pas la note collective, un accord entre les parties ne pouvant que faciliter l'arbitrage de l'Europe.

Mohamed-Aly se prêta de très bonne grâce à cette tentative. Il fit même les premiers pas. Le 21 février 1840, il écrivit à son « vieil ennemi », le grand-vizir Khosrew-pacha : il essaya de lui expliquer que la politique des grandes puissances, sur lesquelles la Turquie cherchait à s'appuyer, n'était que de l'épuiser et de l'affaiblir pour en mieux préparer le démembrement; qu'au contraire l'empire ottoman trouverait sa plus grande force de résistance dans la force de l'Égypte; et il priait le grand-vizir d'agréer l'offre empressée de ses services, afin de travailler tous ensemble à la régénération de la nation musulmane, « afin de sanctifier la fin de nos jours par le pieux accomplissement de nos devoirs. »

Cette lettre fut considérée à Constantinople comme un aveu de faiblesse; la réponse du Grand-Vizir, sans doute lue et approuvée par lord Ponsonby, fut qu'il était impossible à la Sublime Porte d'admettre que son autorité fût démembrée par les suites d'une coupable rébellion, et qu'il fallait donc attendre les effets de l'intérêt que les grandes puissances amies portaient à l'intégrité de l'empire.

M. de Pontois espérait toujours faire céder cette obstination de la Turquie; quand lord Ponsonby avait le dos tourné, on donnait parfois de bonnes paroles à l'ambassadeur de France. En juin 1840, sur ses conseils

pressants, Mohamed-Aly envoya à Constantinople son secrétaire Samy-bey, avec de riches présents et des propositions conciliantes.

*
* *

C'est Londres qui répondit, à sa manière.

Le 15 juillet 1840, l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse et la Russie, avec la Turquie, signèrent la Convention de Londres, en dehors de la France, afin d'apporter leur formule à la solution de la question égyptienne : — Elles offraient à Mohamed-Aly l'hérédité en Égypte seulement, et le gouvernement viager de la Syrie méridionale avec Saint-Jean d'Acre.

Si dix jours après la communication officielle qui lui en serait faite il n'acceptait pas, la seconde proposition serait annulée; au bout de vingt jours la première le serait aussi.

Un protocole réservé, qui demeura d'abord secret, spécifiait les mesures coercitives qui seraient prises aussitôt, et notamment le Vice-Roi, s'il voulait prévenir toute exécution militaire, devait tout de suite restituer la flotte du Sultan, évacuer la Syrie du nord, admettre que tous les traités et toutes les lois contractées et promulguées par la Sublime Porte fussent applicables également à l'Égypte province de la Turquie.

De toute manière, vingt jours après la communication première de ces propositions et conditions, faute d'acceptation totale, les quatre Puissances et la Porte reprendraient toute liberté et ne lui garantiraient plus rien.

Nous ne nous attarderons pas ici à des considérations diplomatiques ou morales au sujet de la Quadruple Alliance de Londres. Il suffit de noter qu'elle marque la dissolution brutale de l'Entente Cordiale et rejette l'Angleterre dans le camp, et même à la tête de la Sainte-Alliance : est-ce un effet du Retour des Cendres de Napoléon?

Lord Palmerston à Londres, lord Ponsonby à Constantinople, sont en bataille; ils auront la tête du pacha, car sans doute il va résister.

Le Sultan envoie à Alexandrie Rifaat-bey pour faire connaître au Vice-Roi les résolutions des puissances et l'inviter à s'y soumettre.

Mohamed-Aly d'abord s'emporte; il appelle sur Rifaat la malédiction de Dieu : il ne cèdera qu'au sabre ce qu'il a conquis par le sabre. Cependant il s'efforce de savoir du consul Cochelet quelles sont les intentions de la France. Car sans doute les Actes de Londres ont donné de l'émotion à Paris.

Le 25 août, première échéance indiquée à Mohamed-Aly. Rifaat vient lui demander ses intentions.

Il répond qu'il accepte l'hérédité pour l'Égypte; que, pour le reste, il s'en remettra à la bienveillance de la Porte.

En attendant il garde la Syrie et la flotte turque.

Les quatre Consuls lui déclarent que cette réponse est insuffisante; que, la première échéance étant donc dépassée, les puissances ne lui garantissent plus la Syrie méridionale en viager.

Mohamed-Aly avait de France des nouvelles intéressantes; on lui envoyait mission spéciale sur mission spéciale, M. Périer en juillet, le comte Walewski arrivé le 12 août. Et Thiers l'encourageait à la résistance et Walewski le priait de mettre en état tous ses moyens militaires; même il devait se tenir prêt à pousser Ibrahim par-delà le Taurus, au cœur de l'Asie Mineure, de nouveau sur les chemins de Constantinople.

Le 4 septembre, deuxième échéance : le Vice-Roi, n'ayant pas répondu de façon satisfaisante aux propositions des quatre puissances, était informé que désormais elles ne lui garantissaient plus rien, ni en Syrie, ni en Égypte.

Les quatre consuls demandent leurs passeports; ils partiront à moins qu'il ne rende immédiatement la flotte turque et ne donne immédiatement des ordres pour l'évacuation de toute la Syrie.

Réponse insuffisante; ils prennent leurs passeports et quittent Alexandrie : — Donc état de guerre?

La flotte anglaise parut sur les côtes de Syrie portant des troupes turques de débarquement.

L'insurrection qui s'était produite encore en juin et juillet avait été officiellement réprimée; mais les événements l'encourageaient; elle reprit

avec plus de violence à l'arrivée des Anglo-Turcs; et elle ne manqua pas de gêner beaucoup les opérations d'Ibrahim.

Quelques bombardements troublèrent les populations; quelques proclamations rappelèrent l'obéissance due au Grand Seigneur; l'émir Béchir, le maître du Liban, esquissait une nouvelle palinodie, car il aimait à prendre la direction du vent.

Ibrahim ne voulut point risquer une aventure; il dégagea le gros de ses troupes des surprises de la montagne; il se concentra à Damas. Il voulait être en position de marcher au Taurus, si la France intervenait; car le comte Walewski lui avait fait dire de se tenir prêt dans ce sens.

Pourquoi aurait-il livré une bataille avant de savoir quelle tournure prendraient les choses en Occident?

Ainsi Beyrouth fut prise par les Anglo-Turcs le 10 septembre.

Ils mirent le siège devant S[t] Jean d'Acre et commencèrent de bombarder. La ville se défendit bien. Une rencontre avec quelques éléments de l'armée d'Ibrahim permit aux Anglo-Turcs d'annoncer partout que l'armée égyptienne avait été écrasée; on promena dans les rues de Constantinople, comme un trophée, l'étendard d'Ibrahim.

En fait, l'armée d'Ibrahim n'était pas détruite : sur un signe de la France, on la reverrait au Taurus.

Le 14 septembre, un hatti-shérif du Sultan prononçait la déchéance de Mohamed-Aly et nommait à sa place, comme pacha du Caire, Izzet-Mehemet pacha, qui d'ailleurs ne se risqua pas à aller prendre possession de son poste. La tête de Mohamed-Aly était mise à prix, et l'on signala le départ de vingt assassins payés pour exécuter l'ordre de la Porte.

« Voilà, dit Mohamed-Aly, la quatrième fois que je suis déchu! »

Il attendait toujours la France.

*
* *

Le 16 septembre, le gouvernement anglais donnait communication officielle à la France des Actes de Londres du 15 juillet : — retard expliqué par le temps qu'il avait fallu pour les ratifications.

Le 3 octobre, Thiers y fit une longue réponse : après avoir repris toute l'évolution diplomatique de la question depuis Nézib, il concluait que le traité du 15 juillet avait été négocié et conclu dans les conditions les plus désobligeantes pour la France, « sans considération pour une grande et utile alliance de dix ans »; — que la France réservait donc sa liberté, mais appelait « l'attention sur le côté vraiment grave de la situation »; — que l'alliance de la France et de l'Angleterre avait garanti la paix et l'équilibre de l'Europe dans des circonstances délicates; qu'elle serait difficile à renouer « après une telle offense »; que l'espérer de cette manière de la part de la France, ce serait « se faire de la fierté nationale une idée qu'elle n'a jamais donnée au monde... »

A ce moment on apprit la déchéance de Mohamed-Aly, du 14 septembre.

Thiers ajouta à sa note : — Que la déchéance de Mohamed-Aly, si elle était une suite du traité du 15 juillet, « ferait désespérer du rétablissement de l'harmonie entre les Puissances... »

Est-ce donc la guerre?

Le 8 octobre, Thiers précisa la position de la France.

« Disposée à prendre part à tout arrangement acceptable qui aurait pour base la double garantie du Sultan et du Vice-Roi d'Égypte, la France se borne dans ce moment à déclarer que pour sa part elle ne pourrait consentir à la mise à exécution de l'acte de déchéance prononcé à Constantinople. »

C'est l'ultimatum de la France; il fut communiqué à Mohamed-Aly, en lui confirmant « que la France ne souffrirait pas l'anéantissement de son existence politique ». Et il fut invité à renforcer tous ses moyens militaires : — « La France poursuit ses armements, lui dit Cochelet de la part de Thiers, il y a des éventualités qui ne nous trouveraient ni indifférents ni passifs. »

Est-ce donc la guerre?

En tout cas, branle-bas de guerre d'un bout à l'autre de l'Europe, d'un bout à l'autre de la Méditerranée.

On ne refera pas ici le récit de ce branle-bas de guerre, qui ne nous

intéresse qu'au point de vue de la crise égyptienne; nous sommes toujours en Orient.

Et voici ce qu'on en voit.

La France tient 100.000 hommes prêts à marcher; elle convoque tous les soldats disponibles des classes 1836-1839; Thiers annonce qu'il a déjà 500.000 hommes, qu'il en aura 8 ou 900.000 au printemps.

La flotte du Levant est rappelée dans les eaux françaises; Thiers dit : «Il y a des moments où les canons partent tout seuls.» Ou, concentration navale autour de Toulon, ou d'un camp de Boulogne.

Le 13 septembre, par décret royal en l'absence des Chambres, Thiers affecte un crédit de 100 millions aux fortifications de Paris et y met la pioche aussitôt.

Est-ce donc la guerre? La guerre au Rhin, aux Alpes? La France tricolore contre la Sainte-Alliance?

Mohamed-Aly regarde : une formidable diversion aux affaires d'Orient; pourquoi attirerait-il la foudre sur lui? Laissons l'orage s'éloigner vers le Rhin.

Vers le Rhin : aux préparatifs militaires de la France, la Prusse, l'Allemagne répondent par une furieuse explosion de colère et de haine. On se retrouve aux temps d'Iéna et de Leipzig. Becker et Musset se renvoient de l'un à l'autre leurs couplets sur le Rhin : le Rhin de la Gallia, le Rhin de Sambre-et-Meuse; — le «Rhin allemand», le «Wacht am Rhein» : — l'éternelle et insoluble querelle.

Devant de telles passions, qu'est-ce que la crise orientale? Tout juste une question de tapis vert.

Voilà ce que voit Mohamed-Aly de son balcon d'Alexandrie : la guerre entre les grandes puissances de l'Europe, l'Europe en morceaux, peut-être tout à l'heure l'Europe en feu! Il n'a peut-être pas provoqué ce conflit; il ne l'a peut-être pas souhaité; il l'a seulement prévu. Et c'est pourquoi il a ménagé ses forces : si la guerre éclate autour de la France, la flotte anglaise s'en ira; tout le monde s'en ira vers le Rhin, comme en 1812-1815...

Et, pendant ce temps, comment ne ferait-il pas tout ce qu'il voudra en Orient?

Veuillez noter qu'il n'a pas à jouer le jeu de la France; il joue le sien, le jeu de l'Égypte.

Et les reproches de Cochelet ne sont pas justifiés.

Car naturellement Cochelet et Walewski le soutiennent, le poussent. Walewski parfois s'irrite, le voudrait plus agressif, moins patient aux coups de l'Angleterre. A quoi Mohamed-Aly pourrait répondre : les agents de la France, comme le capitaine Callier, ne parlaient pas de ce ton l'année d'avant; qui donc le retenait après Nézib? Et, en 1833, après Konieh?

Après la note du 8 octobre, l'ultimatum de la France, et les instructions qui suivirent, Cochelet, Walewski furent plus pressants que jamais : — Soit, si la France elle-même s'engage à fond.

Non sans peine il écrit au roi des Français, à Louis-Philippe; le 7 novembre, la lettre la plus émouvante.

«Il me serait impossible d'exprimer la reconnaissance dont je suis pénétré par l'intérêt bienveillant que Votre Majesté et la grande nation française ont de tout temps daigné me témoigner. Je ne saurai surtout assez remercier Votre Majesté pour avoir déclaré, dans la note officielle adressée de sa part aux Grandes Puissances de l'Europe, que mon existence politique est indispensable à l'équilibre européen.»

Après avoir énuméré avec une complaisance bien naturelle les forces et les ressources dont il disposait encore, en priant le roi d'en régler l'emploi, il concluait :

«Dans cette circonstance je devais m'adresser à Votre Majesté, dont la sagesse fait l'admiration du monde entier, et c'est entre ses mains que je viens remettre mon sort. Je lui demande seulement de daigner intervenir dans le traité qui réglera définitivement les relations qui devront exister à l'avenir entre mon souverain et moi.

«En retour de ce bienfait, je ne cesserai de témoigner toute ma vie au Roi et à la France la reconnaissance la plus vive, que je léguerai à mes enfants et à mes petits-enfants comme un devoir sacré à remplir.»

*
* *

Si le Vice-Roi avait attendu quelques heures, il n'aurait pas écrit cela.

Le Roi d'un geste avait apaisé la tempête.

Les Grandes Puissances ne tenaient pas beaucoup à la guerre; elles redoutaient les complications qui en pouvaient résulter. Metternich n'était pas sans inquiétude au spectacle de la fièvre qui secouait l'Allemagne; car son Autriche n'avait rien à y gagner. Il fit passer à Londres quelques avertissements : il ne fallait pas pousser la France à bout et risquer un éclat irréparable.

Dès le lendemain du hatti-shérif de la déchéance, lord Palmerston lui-même avait dit spontanément qu'il n'y aurait pas de déchéance si le pacha cédait; et, en fait, le pacha dès août avait cédé puisqu'il avait accepté l'Égypte à titre héréditaire et s'en était remis pour le reste à la médiation de la France et à la bienveillance du Sultan.

A Guizot lui-même, ambassadeur à Londres à ce moment, il déclara que la déchéance n'était qu'un acte *in terrorem*, «pour faire peur.» Et d'importants organes de la presse britannique déjà la considéraient comme une faute, «a diplomatic mistake».

La note du 8 octobre, l'ultimatum de Thiers, acheva l'ouvrage.

Dès le 15, au nom de la Quadruple Alliance de Londres, lord Palmerston fit cette déclaration : «Le conseil sera donné à la Porte de se montrer disposée à révoquer cette injure et à accorder à Mohamed-Aly l'Égypte héréditaire, si Mohamed-Aly de son côté retire ses refus et demande un arrangement.»

Or Mohamed-Aly avait depuis longtemps retiré ses refus et demandé un arrangement.

C'est le recul des Quatre.

La France avait jeté le gant; la Sainte-Alliance ne l'avait pas relevé. Mohamed-Aly et l'Égypte étaient sauvés.

Ce n'était pas le moment de briser l'auteur de ce grand succès.

Mais Louis-Philippe n'aimait pas Thiers; ce grand roi n'aimait pas son «petit ministre».

Sous le prétexte de quelques termes qu'il trouva trop accentués dans le projet de discours du trône que le Président du Conseil lui soumettait, il le renvoya.

Et il rappela Soult au pouvoir, avec Guizot au ministère des affaires étrangères. Ce fut le ministère du 29 octobre 1840 : Soult, c'est le retour au concert européen, l'homme de la «note collective»; Guizot arrive de Londres; on le dit d'accord avec Londres.

Ne sera-ce pas sur le dos de Mohamed-Aly?

Aux nouvelles de Paris, et de la chute de Thiers, il ne cacha pas son amertume.

L'un des premiers actes du nouveau ministère fut de rappeler le comte Walewski. Le Vice-Roi se crut donc abandonné; on ne le poussait plus à la guerre : c'est qu'il n'y aurait pas de guerre. Cochelet aussi, qui défendait si vaillamment auprès de son gouvernement la cause de l'Égypte, sera rappelé dans quelques semaines et remplacé par M. de Rohan-Chabot. Changement de figures, finies les confidences.

Le ministère Soult-Guizot aurait pu y mettre moins de brusquerie et ménager mieux les transitions, puisqu'il allait y venir par la force des choses.

Les Anglais pensèrent en profiter et solliciter Mohamed-Aly vers eux; l'amiral Stopford avait toujours eu avec lui les rapports les plus courtois, jusqu'à blâmer parfois les brutalités de lord Ponsonby et de lord Palmerston. Le Vice-Roi garda l'équilibre politique avec une admirable sûreté de jugement, occupé seulement de bien manœuvrer.

Le 14 novembre, les plénipotentiaires des quatre puissances réunis à Londres rédigèrent un Memorandum par lequel ils annonçaient à la Sublime Porte «que leurs gouvernements respectifs, conformément aux stipulations du paragraphe VII de l'acte séparé annexé à la convention du 15 juillet, croient devoir recommander fortement au gouvernement de Sa Hautesse que, dans le cas où Mohamed-Aly se soumettrait sans délai et

consentirait à restituer la flotte ottomane et à retirer ses troupes de la Syrie tout entière, d'Adana, de Candie, de l'Arabie et des Villes Saintes, Sa Hautesse daignât, non seulement réinstaller Mohamed-Aly dans ses fonctions comme pacha d'Égypte, mais en même temps lui accorder l'investiture héréditaire du dit pachalik, d'après les conditions établies par la convention du 15 juillet, bien entendu que ce titre héréditaire serait sujet à être révoqué, si Mohamed-Aly ou l'un de ses successeurs venait à enfreindre les susdites conditions».

Acre était tombée le 3 novembre. La Syrie était perdue.

La flotte anglaise parut devant Alexandrie.

A Paris, interpellé par Thiers, le nouveau ministère avait déclaré solennellement qu'il s'en tenait à la note du 8 octobre, — pourquoi donc avoir changé de gouvernement? On risquait de tout compromettre. En France on s'amuse souvent à changer d'attelage au milieu du gué —.

Quoi qu'il en soit, le 27 novembre 1840, le commodore Sir Charles Napier, commandant les forces navales de Sa Majesté Britannique, et Boghos Youssouf-bey, spécialement autorisé par Son Altesse le Vice-Roi d'Égypte, signèrent une Convention par laquelle le commodore Napier, en sa qualité susdite, ayant porté à la connaissance de Son Altesse Mohamed-Aly que les puissances alliées avaient recommandé à la Sublime Porte de le réintégrer dans le gouvernement héréditaire de l'Égypte, et Son Altesse voyant dans cette communication une circonstance favorable pour mettre un terme aux calamités de la guerre, elle s'engage à ordonner à son fils Ibrahim-pacha de procéder à l'évacuation immédiate de la Syrie; Son Altesse s'engage en outre à restituer la flotte ottomane aussitôt qu'elle aura reçu la notification officielle que la Sublime Porte lui accorde le gouvernement héréditaire de l'Égypte, laquelle concession est et demeure garantie par les Puissances.

Il n'est que de relire ce texte pour se rendre compte qu'il ne s'agit pas d'une capitulation, mais d'une convention entre deux parties; Mohamed-Aly n'y est pas traîté comme un «pacha rebelle», mais comme une puissance.

Il ne manqua pas de le souligner dans une proclamation qu'il adressa aussitôt à son peuple et dont on savourera les formules :

«Considérant que c'est une loi de l'organisation du monde que les phénomènes de la paix et de la guerre se succèdent sur la terre tour à tour, — ainsi depuis la bataille de Nézib jusqu'à ce jour mille obstacles paraissaient s'opposer au rétablissement de la paix et de la bonne harmonie, et l'on ne voyait pas par quels moyens ces bienfaits seraient rendus au monde, lorsque l'époque providentielle de leur retour étant venue, l'amiral Napier, commandant les escadres anglaises dans la Méditerranée (exagérations aussi expressives qu'orientales), s'est présenté devant Alexandrie et a demandé que la paix fût conclue, en notifiant que les Puissances de l'Europe ont décidé d'accorder à la famille du Vice-Roi le gouvernement héréditaire de l'Égypte.

«Son Altesse ayant à cœur d'empêcher l'effusion du sang, de tranquilliser les habitants du pays et de les rendre à leurs paisibles travaux d'industrie, de commerce et d'agriculture, s'est empressée d'accueillir la demande du dit Amiral, et elle a envoyé immédiatement au généralissime Ibrahim-pacha l'ordre d'évacuer la Syrie et de revenir en Égypte avec toute l'armée et tout ce qui est au service égyptien.»

A ce ton, et si l'on considère que l'hérédité était l'enjeu essentiel d'une aussi longue et dure bataille, qui est le vainqueur?

III. — DE L'HÉRÉDITÉ FAUSSE À L'HÉRÉDITÉ VRAIE.

D'UN HATTI-SHÉRIF À L'AUTRE, 13 FÉVRIER-10 JUIN 1841.

En échange de l'hérédité de l'Égypte, Mohamed-Aly abandonnera tout ce qu'il a conquis en dehors des pays du Nil. Le prix est bon; mais l'hérédité, c'est l'avenir; c'est la condition de l'indépendance, c'est la consécration de l'œuvre d'un grand règne : il ne permettra pas qu'on la lui chicane.

Suprême bataille où le grand vieillard garde toutes ses qualités de finesse et d'énergie.

L'hérédité est acquise.

Mais il faut un firman, un hatti-shérif du sultan : quelles en seront les modalités? En fait, il s'agit d'un nouveau démembrement de l'empire turc : quelles en seront les conditions? Lord Ponsonby est encore à Constantinople, et l'on dit qu'il est furieux des égards que l'on a montrés au « rebelle ».

Il va falloir jouer serré.

Mohamed-Aly sait à qui il a à faire : il n'abandonnera rien de ses moyens.

Il rassemble toutes ses forces militaires et navales, pour les avoir, en quelque sorte, sous la main.

Il ramène ses troupes d'Arabie; depuis vingt ans qu'il y était, la garde du pays et des Villes Saintes était très épuisante; les Wahabites reparaissaient, ici, là, insaisissables; et il ne fallait pas compter recommencer une campagne comme celle de 1816-1818; il ne pouvait être question que d'opérations de détail, sorte d'opérations de police, autour de l'Hedjaz, dans l'Açyr. La situation était encore plus difficile depuis le jour où le sultan traitait le Vice-Roi d'Égypte comme un rebelle et naturellement lui retirait les pouvoirs dont il l'avait investi.

Les Anglais en profitaient pour s'établir à Aden; mais ils ne se risquèrent pas à s'avancer trop avant dans l'Yemen.

En attendant, les troupes dont Mohamed-Aly reprenait la disposition étaient parmi les meilleurs de son recrutement, bien entraînées par des manœuvres souvent pénibles.

Et Ibrahim lui ramena son armée de Syrie dans des conditions de succès sans doute inespérées.

La retraite d'Ibrahim, qu'on a voulu dans le temps, et depuis, présenter comme un désastre, lui fait au contraire le plus grand honneur; peut-être pourrait-on dire qu'elle couronne heureusement sa carrière militaire, qui en effet n'eut pas à se poursuivre davantage. Les garnisons qui avaient capitulé à Beyrouth et à Saint-Jean d'Acre ne représentaient qu'une petite partie de ses forces; elles avaient pu être sacrifiées sans grand dommage.

La masse de l'armée de Syrie avait été concentrée à Damas, à portée de pousser vers le Taurus et au-delà une offensive vigoureuse, si les circonstances l'avaient voulu, en tout cas en bon état de discipline et de santé sous le commandement d'un chef dont l'autorité n'avait pas été atteinte.

Le moment venu d'évacuer la Syrie, la retraite s'opéra dans un ordre parfait, par échelons, avec les armes, les bagages et les magasins, sans doute aussi avec une bonne part de butin. . . , mais il n'y faut pas regarder de trop près.

Et l'on s'en alla tout doucement, de Damas sur Tibériade et le long du Jourdain, derrière le rideau des montagnes.

Les Anglo-Turcs essayèrent de troubler ce bel ordre; mais ils étaient loin de leurs bases côtières; le ravitaillement n'était pas facile dans un pays dont l'armée égyptienne avait déjà écrémé les ressources et où elle ne laissait guère que l'anarchie.

Cependant ils réussirent à concentrer quelques troupes dans la région de Jérusalem, dans la pensée de couper la retraite d'Ibrahim vers Jéricho et le haut de la mer Morte. Ibrahim s'en tira par une manœuvre qui fut aussi heureuse qu'elle était habile : il détacha du Jourdain quelques éléments mobiles et mordants, et les jeta au nord de Jérusalem comme s'il voulait s'ouvrir la route de Jaffa et gagner la côte. Les Anglais eurent peur d'être coupés de leurs lignes de communication; ils se rabattirent avec quelque précipitation sur Jaffa. Ibrahim ne voulait rien d'autre; il entretint la feinte autant qu'il fut nécessaire, puis ramena tout son monde.

Dès lors l'ennemi, inquiet lui-même, ne l'inquiéta plus; et, sans se presser davantage, il rentra en Égypte en deux colonnes, l'une par Gaza et El Kantara, l'autre par Akaba et Suez. Il connut dans cette traversée du désert de Syrie les mêmes épreuves qu'autrefois Bonaparte au retour de Saint-Jean d'Acre. Mais il rendit à son père une armée sur laquelle il pouvait toujours compter.

Le Vice-Roi avait toujours à Alexandrie les deux flottes turque et égyptienne, sauf que la flotte turque se préparait à s'en aller, si tout s'arrangeait bien.

Les fortifications d'Alexandrie étaient poussées par le colonel Gallice, devenu Gallice-bey, avec une activité comparable à celle que l'on mettait aux fortifications de Paris.

Il n'était point passé sur la terre du Nil ce vent de panique qui annonce les catastrophes et les rend mortelles. Tout y était en place, pour la défense Nationale, sous le regard de Mohamed-Aly.

Et les Anglais n'avaient pas perdu le souvenir de 1807, d'un temps où le pacha d'Égypte était moins redoutable. Et le commodore Napier multipliait les prévenances, en sorte que Cochelet était rongé de jalousie. Et Guizot avait endossé la redingote de Thiers, et il tenait l'armée française sur le pied de guerre et il gardait à l'égard des Alliés la même attitude d'énergie.

Il ne restait plus à craindre que les manigances de lord Ponsonby à Constantinople; elles étaient d'ailleurs encore dangereuses.

Le sultan chargea Mazloum-bey-effendi d'aller reprendre sa flotte à Alexandrie.

Il n'avait pas d'autre mandat. Il n'avait pas d'instructions sur les conditions de l'hérédité; il ne put qu'en confirmer d'ailleurs le principe, selon les termes de la convention d'Alexandrie; mais il laissa entendre que le firman de l'investiture nouvelle ne pouvait venir qu'après la restitution de la flotte et l'évacuation de la Syrie.

C'était chose faite désormais: on pouvait donc aller un peu plus avant.

Lord Ponsonby, le 30 janvier 1841, d'ordre de son gouvernement, remit une note à la Porte, où il faisait remarquer que, tout en étant héréditaire, l'Égypte demeurait province de l'empire ottoman; que toutes lois et traités de l'empire ottoman y devraient être observés comme ailleurs, notamment la Charte de Gulkhané et le traité de Balta-Liman; que la flotte égyptienne, que l'armée égyptienne ne devaient plus être indépendantes, mais devaient être des divisions de la flotte et de l'armée de l'empire.

Tout cela était logiquement déduit et habilement calculé pour vider d'avance l'hérédité de toute substance.

Et l'on arriva donc ainsi au hatti-shérif du 13 février 1841.

Muhib-effendi, qui avait mission de le porter à Alexandrie, avait reçu les plus minutieuses instructions sur la manière de remettre le firman ou plutôt les firmans d'investiture; car il y en avait deux, l'un pour l'Égypte, l'autre pour le Soudan, avec les insignes du Nicham et la pelisse correspondante. On sait que les formalités protocolaires ont une importance considérable, et que le moindre manquement à cet égard peut vicier les documents les plus solennels.

Le Vice-Roi devait se rendre à Constantinople pour recevoir l'investiture de la main même du sultan; si le grand âge de Mohamed-Aly lui rendait ce voyage difficile, il était autorisé, par spéciale faveur, à se faire remplacer par un de ses fils.

Le gouvernement de l'Égypte était déclaré héréditaire dans sa famille; mais il y a hérédité et hérédité : le hatti-shérif du 13 février 1841 réservait au sultan, à la mort du vice-roi d'Égypte, le droit de choisir son successeur parmi les membres de sa famille.

En outre, naturellement, toutes les lois de l'empire étaient applicables à l'Égypte; les impôts y seraient levés comme en Turquie — un bon billet! — La Porte se réservait le quart du revenu de toute l'Égypte, et contrôlé par elle.

L'Égypte n'aurait plus sur son territoire qu'une armée de 8.000 hommes, armés à la manière turque et commandés par des officiers turcs.

Calcul serait fait de tous les tributs arriérés, dont le montant serait intégralement versé à la Porte, dans le plus bref délai possible.

Après sept jours de traversée heureuse, Muhib-effendi arriva à Alexandrie le 20 février. Il fut reçu très honorablement. Il demanda, selon ses instructions, à publier aussitôt le firman, par une proclamation au peuple. On lui répondit qu'il devait d'abord être vu par Son Altesse, et le bruit commença de se répandre que peut-être on ne s'entendrait pas bien.

Venu en présence du Vice-Roi, il renouvela sa demande et Mohamed-Aly lui répondit :

« Que Dieu conserve notre Padischah et Bienfaiteur! Je suis l'esclave du sultan. Je ne saurais lui témoigner assez de reconnaissance pour la faveur

dont je viens d'être l'objet, et il est de mon devoir d'exécuter promptement tous ses ordres. Mais comme la lecture publique du firman en ce moment-ci présente quelques inconvénients, nous en parlerons plus tard, et nous verrons ce qu'il y aura à faire... »

Et Sami-bey, qui était présent, se leva, disant : « L'effendi est fatigué de son voyage : que Votre Altesse lui permette d'aller se reposer! » Son Altesse permit et l'audience fut levée.

Les jours suivants, on discuta longuement, pied à pied, des conditions du firman, quoique Muhib-effendi n'eût aucune autorité pour en délibérer : — De la réduction des forces militaires et navales; — de la contribution du quart du revenu; — mais surtout du réglement de la succession.

« Le firman, observa le Vice-Roi, dit que lorsque, par la volonté de Dieu, il y aura vacance dans le gouvernement de l'Égypte, la Sublime Porte élira, choisira un des membres de ma famille et l'appellera à Constantinople afin qu'il soit nommé gouverneur de la province. — Mais il est évident qu'une pareille disposition fera naître des discussions, et peut-être même, une guerre entre les membres de ma famille. Je ne veux pas, moi étant en vie, exposer ma famille à de pareils malheurs ».

Et il déclara avec vivacité : « Dorénavant, lorsqu'avec la permission du Ciel, la place de Gouverneur sera devenue vacante, l'aîné de ma famille qui sera jugé capable d'être gouverneur, doit être proposé dans une pétition de la part de toutes les notabilités de l'Égypte, des ulémas, et des personnes de ma famille; et, après cela, la Sublime Porte devra accueillir leur demande, accorder le gouvernement à celui-là et l'appeler à Constantinople pour cela. »

Muhib-effendi ne put rien changer à cette volonté du Vice-Roi. Il dut rédiger son rapport en ce sens. Mohamed-Aly l'accompagna d'une lettre au Grand-Vizir, très soumise, infiniment respectueuse, mais où l'on sentait une résolution inébranlable.

En attendant, le firman impérial était comme s'il n'existait pas.

Nul doute qu'une pareille conduite n'attirât sur la tête de Mohamed-Aly les plus sévères châtiments : pacha rebelle encore un coup, et moins puissant qu'autrefois, il fournissait à ses ennemis le prétexte qu'ils cherchaient évidemment pour reprendre les hostilités, le réduire à merci ou l'anéantir.

Cochelet ne pouvait s'empêcher de lui en exprimer son inquiétude. Il répondit :

« J'ai écrit au Grand-Vizir une lettre soumise et respectueuse. J'essaierai tous les moyens d'arrangement. Quand on m'aura bien poussé à bout, je mettrai deux pistolets dans ma ceinture. Avec l'un je tuerai celui qui viendra pour m'arrêter; avec l'autre, je mettrai fin à ma vie. Je ne supporterai pas l'abaissement où l'on veut me réduire. »

Cependant, à Londres, les grandes Puissances délibéraient : — L'Aréopage du Monde!

Elles avaient alors le souci de la prochaine échéance du traité d'Unkiar-Skelessi, conclu pour huit ans le 15 juillet 1833. La Russie avait renoncé, en principe, promis de renoncer au protectorat réel qu'elle exerçait sur la Turquie, à condition que les Détroits fussent neutralisés.

Il fallait traduire cette formule en une convention générale, internationale. La Russie, indifférente à la question égyptienne maintenant que Mohamed-Aly n'était plus sur le chemin de Constantinople, se faisait pressante. Il y fallait l'adhésion de la France, à laquelle les autres Puissances, en se liant par une reconnaissance de neutralité, ne pouvaient laisser la liberté de ne pas la reconnaître aussi et de ne pas l'observer.

La France d'ailleurs était prête à signer.

Et on se mit d'accord sur un projet de déclaration, le 5 mars, où toutes les puissances se montraient disposées à reconnaître la neutralité des Détroits des Dardanelles et du Bosphore.

Juste à ce moment, on eut les nouvelles d'Alexandrie, et de l'accueil fait par Mohamed-Aly au firman de la Porte et des conséquences graves qu'il fallait attendre de cette querelle interminable. Dans certains milieux, il fut question de « mesures coercitives », comme d'une exécution militaire à Alexandrie, d'une dénonciation de la convention du 27 novembre, d'une déchéance définitive du Vice-Roi.

Guizot fit connaître, avec une grande fermeté, que la France n'adhérerait pas à la déclaration du 5 mars, c'est-à-dire ne rentrerait pas dans le concert européen, tant que les Actes de Londres du 15 juillet 1840 n'auraient pas épuisé leurs effets.

Et les Quatre, effrayés de toutes les complications qu'il en fallait prévoir, déclarèrent, malgré les instances du Sultan, que les conditions de l'hérédité de l'Égypte étaient «une affaire intérieure» qui devait être réglée directement entre la Porte et le Vice-Roi (13 mars) :

Ponce-Pilate au secours de Mohamed-Aly!

*
* *

Le Vice-Roi eut une autre chance, dans le déroulement inéluctable des événements qu'il suivait avec tant de patience, de fermeté, tant de foi en son étoile : ne l'avait-il pas bien mérité? Le Grand-Vizir Reschid-pacha tomba du pouvoir; sa Charte de Gulkhané ne l'avait pas rendu populaire et ses «réformes» soulevaient tout le monde contre lui.

Son grand ami lord Ponsonby fut atteint par cette disgrâce; du reste, son propre crédit avait été fort ébranlé par le pitoyable succès de son batti-shérif du 13 février, — car on y a reconnu sa marque.

Rifaat-pacha, le nouveau Grand-Vizir, représente naturellement une politique plus conciliante que celle de Reschid et de Ponsonby. La seule nouvelle de son avènement fut accueillie avec beaucoup de joie par Mohamed-Aly, qui reprit avec Muhib-effendi des entretiens fort courtois; il avait, à l'égard de l'envoyé de la Porte, des moyens très séduisants : Muhib se plut beaucoup au Caire et s'y attarda.

Cependant, avant de céder, la Porte fit encore un effort à Londres. Elle n'y était plus qu'indiscrète.

Le 10 mai, les Quatre prononcèrent en faveur de Mohamed-Aly : elles déclarèrent que l'hérédité devait être appliquée en Égypte en faveur du plus âgé; — et que la question du tribut devait être réglée entre les parties.

En tête à tête, «de Turc à Turc», le Sultan et le Vice-Roi se livrèrent à un jeu de marchandage qui les amusa pendant six mois. «C'est par l'argent, disait crûment Mohamed-Aly, que je tiens la Porte;» et l'on croit voir sur les murs du Sérail, à Constantinople, de larges pans de caftans qui se tendent pour recevoir la pluie d'or qu'annoncent les vents du Sud.

La Porte demande 80.000 Bourses. Le Vice-Roi offre le chiffre de l'ancien tribut, 12.000 Bourses, et il fait observer que les événements des dernières années l'ont obligé à de lourdes dépenses qui lui rendent ce chiffre même très onéreux, pour le moment : il pourra grossir si tout va bien.

En attendant, de 80.000 à 12.000, cela faisait une telle différence que l'on pouvait craindre encore une rupture... Et les quatre Consuls qui se préparaient à rentrer ne rentrèrent encore pas; ainsi les relations normales ne furent pas encore rétablies.

Et si les quatre Consuls se décidaient à rentrer, le colonel Hodges reviendrait-il ou ne reviendrait-il pas au consulat d'Angleterre? Avec sa cravache ou sans sa cravache? Et n'essaierait-il pas de se mettre encore à portée du chasse-mouches? Il y a tant de potentiel dans un chasse-mouches!

Et lord Ponsonby était toujours à Constantinople, et, à mesure qu'il perdait pied, il se livrait à des gestes désordonnés, qui pouvaient être dangereux... Et lord Palmerston ne se décidait pas à le rappeler, ni même à le désavouer..., comme s'il espérait encore quelque éclat imprévu. Les Anglais pourtant se vantent d'aimer ce qu'ils appellent *fair play*, et ce que nous appelons le «franc jeu».

Parmi toute cette agitation, Mohamed-Aly gardait un sang-froid supérieur, avec le sourire.

Après une longue, longue correspondance relative au tribut, il fut entendu qu'il ferait l'objet d'un firman séparé, — ce qui permettait de séparer les appétits, en leur laissant toute espérance.

On avançait donc un petit peu. La France ni l'Égypte n'étaient pas pressées; on les attendait : les autres l'étaient davantage.

On approchait de l'échéance du 15 juillet.

Le 11 juin, lord Palmerston lâcha une note un peu vive : l'Angleterre insistait pour que la Convention des Détroits fût signée au plus tôt, — nous ne disons pas que, la convention signée, il se réservait de reprendre la question égyptienne —; en tout cas, il se permettait d'attribuer les retards qui s'étaient produits à l'attitude de la France. — Guizot répliqua fort nettement qu'il dépendait des Quatre et non de la France que fussent épuisés les effets des Actes de Londres.

Or la veille, 10 juin, Mohamed-Aly avait gagné la partie.

Muhib-effendi lui avait remis les deux firmans de la Porte : — l'un relatif à l'hérédité, l'hérédité vraie, en faveur de l'aîné; — l'autre relatif au tribut.

Le Vice-Roi repoussa purement et simplement le second, dont les chiffres ne lui plaisaient pas encore. Il le mit de côté, disant : «On en reparlera.» On conclura en septembre, à 60.000 Bourses.

Quant au premier, le firman de l'hérédité, le glorieux firman, il en fit aussitôt l'objet d'une proclamation solennelle, devant le peuple assemblé, en présence des plus hauts dignitaires de la religion et de l'administration, parmi les salves d'artillerie tonnant du haut de la Citadelle.

Grande date en effet : — L'avenir de l'Égypte!

Alors enfin, la France accepta d'intervenir dans les arrangements relatifs aux Détroits et de rentrer par cette porte dans le concert européen.

Elle exigea d'abord que les Quatre déclarassent clos définitivement les Actes de Londres au 15 juillet 1840 : ce fut l'objet d'une convention préliminaire en date du 13 juillet.

La Convention de neutralité des Détroits fut signée le 15 par toutes les Grandes Puissances.

Pour être ainsi sous la garantie de toute l'Europe, l'indépendance et l'intégrité territoriale de l'empire ottoman n'en sont pas plus assurées; car cette garantie est faite d'un équilibre infiniment instable d'ambitions

contradictoires. Et, dans une dizaine d'années, nous aurons la guerre de Crimée, et la Turquie victorieuse avec ses alliés. Angleterre et France, y perdra encore la Moldo-Valachie : la Turquie joue toujours à qui gagne perd.

Mohamed-Aly considérait la question des Détroits avec philosophie. L'Égypte est maintenant à l'abri, derrière le hatti-shérif du 10 juin 1841; débarrassé de l'Europe, il réglera maintenant ses affaires avec la Porte en famille, «de Turc à Turc».

Le comte de Rohan-Chabot a pris possession du Consulat de France. Il a apporté dans sa valise, de la part de son chef, M. Guizot, les instructions les plus sages... à l'adresse du Vice-Roi.

Écoutez aussi : «Une voie nouvelle s'ouvre pour le Vice-Roi, et j'apprends avec une vive satisfaction qu'il l'a déjà compris. Maintenant que rien ne le menace plus, et que son sort est fixé, ce n'est plus par des conquêtes, par des agrandissements territoriaux aujourd'hui impossibles, par un déploiement de forces sans objet comme sans prétexte, par des mesures compromettantes et ruineuses tout à la fois, qu'il doit travailler à augmenter sa puissance. L'allègement des charges publiques, la réduction des impôts et d'un état militaire qui épuisait la population, l'encouragement de l'agriculture et du commerce, l'amélioration de la condition des peuples soumis à son administration, tels sont les moyens par lesquels Mohamed-Aly peut aujourd'hui consolider son gouvernement, se créer de nouvelles ressources et calmer des mécontentements dangereux. Cette politique est la seule qui puisse lui ramener l'opinion de l'Europe...»

Après ses premiers entretiens avec Mohamed-Aly, le comte de Rohan-Chabot eut l'impression que le Vice-Roi ne serait pas très docile à de si graves et si pédantes recommandations. Les plus illustres professeurs de l'Occident connaissent si mal l'Orient! La sagesse élémentaire est de s'instruire avant de parler.

IV. — LE REDRESSEMENT DE L'ÉGYPTE.

LA PYRAMIDE DE MOHAMED-ALY.

La réconciliation de la Porte avec Mohamed-Aly fut aussi cordiale et expansive qu'on pouvait le désirer après une querelle de dix ans. Mahmoud était mort, et les autres vieillissaient; les rancunes aussi.

Muhib-effendi s'en retourna à Constantinople; cinq mois de séjour, fort plaisant, au Caire; il en garda un souvenir attendri; il emportait de riches présents pour lui-même et pour d'autres : les petits cadeaux entretiennent l'amitié; les gros aussi.

Malgré le grand désir qu'il en avait, Mohamed-Aly ne put pas tout de suite porter son hommage à son jeune souverain.

Il envoya à Constantinople son fils Mohamed-Saïd, accompagné de Samy-bey. Ils étaient aussi chargés de présents, qui devaient illustrer leurs hommages et la cérémonie de l'investiture héréditaire.

Ponsonby était parti. Lord Palmerston allait tomber du pouvoir : cela indiquait de grands changements, et d'abord que les Actes de Londres avaient «épuisé leurs effets».

Leur séjour auprès de la Sublime Porte fut l'occasion de grandes cérémonies officielles et de manifestations populaires. On y parla beaucoup du prochain voyage que le Vice-Roi lui-même ferait sans doute bientôt à Constantinople; cela comportait des formalités d'étiquette assez délicates, le cas étant tout-à-fait nouveau.

Il fut question de mariage de Mohamed-Saïd avec une sœur du Sultan. Il fut fait pacha, Samy aussi.

Et, après plusieurs semaines de fêtes, ils s'en retournèrent vers Alexandrie, en compagnie de Tewfik-bey, envoyé spécialement par le Sultan pour rendre sa visite à Mohamed-Aly.

Tewfik ne portait pas avec lui d'aussi riches cadeaux : ce n'était pas possible, et le protocole ne l'exigeait pas. Il avait pourtant avec lui de magnifiques firmans, de style riche d'épithètes et de belle calligraphie

merveilleusement enluminée, qui consacraient l'élévation de Mohamed-Aly au rang suprême de «Chef des vizirs de la Porte.»

Le signe le plus expressif, celui auquel il attacha le plus de prix, était un Sabre qui avait appartenu à Mahmoud.

Mahmoud! Le vaincu de Nézib!

Mohamed-Aly tout de suite l'attacha à sa ceinture; il le garda longuement, pendant plusieurs jours; il se montra beaucoup, à ses officiers, même au peuple, avec le sabre de Mahmoud. Et les imaginations en furent profondément frappées.

Les consuls des Quatre pouvaient donc revenir, après un an d'absence; on ne revit point le Colonel Hodges; M. Barnett allait se montrer plus conciliant.

Le ton est changé; les ennemis de Mohamed-Aly ont disparu. Lord Palmerston fut renversé le 3 septembre 1841.

Et le Vice-Roi se remit donc au travail.

Selon les leçons de M. Guizot? Beaucoup mieux! «Vous allez voir ce que je pense faire de l'Égypte» disait-il à Rohan-Chabot qui en eut de l'émotion : ce diable d'homme n'allait-il pas enfin se tenir tranquille, à 72 ans? Le nouveau consul de France était de cette espèce assez répandue qui donne pour devises à la diplomatie : «Pas d'affaires! Pas d'histoires!»

Il faut pourtant regarder avec intérêt les nouvelles entreprises du Vice-Roi : elles en valent la peine par l'admirable spectacle qu'elles donnent.

Il avait dû réduire son armée à 18.000 hommes. Que faire des autres? Son état militaire s'était élevé à plus de 100.000 hommes. Il les occupa aux travaux de la paix, à l'agriculture, à l'industrie, aux travaux publics : M. Guizot eût pu en témoigner une particulière satisfaction; peut-être s'en réservait-il une part de mérite.

Nulle part on n'eût pu trouver alors, ni même en d'autres temps, une main-d'œuvre comparable à celle de l'Égypte : — Des Pyramides au Canal de Suez!

Elle fut appliquée à la culture des terres du Vice-Roi et de sa famille,

c'est-à-dire à la plus grande partie de la terre d'Égypte. Ayant des loisirs maintenant, il les occupa longuement, assidûment, à la continuelle inspection de ses domaines, d'un bout à l'autre de la Haute-Égypte : l'œil du maître partout! Il ne se passait pas de jour qu'il n'ordonnât et ne suivît quelque expérience, qu'il ne constatât quelque progrès. Son génie fut une longue patience et une attention de tous les instants. Il était, en vérité, infatigable.

En 1843, il dressa un plan général d'aménagement du Nil. La régularisation des inondations du grand fleuve : qui donc y avait songé avant lui, depuis cinquante ou soixante siècles? Sans doute on eût jugé impie de corriger sa nature : mais n'est-ce pas la loi divine du travail humain? Donc il s'agissait d'établir tout le long du Nil un canal qui recueillerait les eaux de l'inondation, mais les garderait lors de la décrue afin de continuer l'irrigation même pendant la décrue, et ainsi toute l'année : c'était doubler et tripler les récoltes.

Cela comportait un système ingénieux de barrages, de vannes, distribuant l'eau, méthodiquement, d'étage en étage. Cela permettait aussi, lors de la crue et lors de la décrue, en sens inverse, des chutes d'eau capables de fournir une incessante et incalculable force motrice. Mohamed-Aly s'en servait déjà pour alimenter des usines, raffineries de sucre, tissages de soieries, de cotonnades.

On ne conçoit pas une plus géniale utilisation de cet incomparable don qu'est le Nil. Tout ce qui s'y est fait depuis n'est que l'application du programme de Mohamed-Aly, le Précurseur... Dès son temps, en poussant à la production la plus intense, il obtint de magnifiques rendements, et il eût tôt fait de reconstituer sa fortune.

L'Égypte a deux trésors incomparables, inépuisables, éternels : l'eau de son fleuve et le travail de son fellah; de l'une et de l'autre, elle n'eut jamais meilleur ouvrier que Mohamed-Aly.

Et le monopole? Et à sa place, le régime de liberté commerciale imposé par le traité de Balta-Liman? Le consul britannique Barnett y tenait la main. Soit! Plus de monopole! Liberté commerciale!

Mais le Vice-Roi était le propriétaire de presque toute la terre d'Égypte, et ainsi de tous ses produits. Pas de concurrence possible : les prix des denrées se réglaient donc forcément sur ses prix; et les marchands étrangers étaient forcés de passer par ses comptoirs, par ses dépôts; et les agriculteurs du pays ne savaient traiter avec eux que par son intermédiaire. Plus de monopole, mais rien de changé.

La circulation des marchandises ne pouvait guère se faire que par le Nil, ou ses bras naturels, ou les canaux multipliés sur l'une et l'autre rive. Sans doute, le monopole ayant disparu, chacun était libre d'avoir son bateau, des bateaux de transport. Mais aussi le Vice-Roi était libre de jeter sur le Nil et sur ses canaux des centaines, des milliers de barques et de régler les tarifs des transports; qui eût pu rivaliser avec lui? Il décréta même que les barques du Nil porteraient son pavillon exclusif. Monopole? Assurément; mais sur ce point particulier le traité de Balta-Liman n'avait rien dit : — Pas défendu, donc permis.

Et les étrangers ne se plaignirent pas, tout marchant mieux sous ce régime.

Les Anglais, notamment, avaient besoin de plus en plus de passer de la Méditerranée à la mer Rouge, à mesure que leurs intérêts se développaient dans l'Inde : c'est le temps où ils en achevaient la conquête, et où ils commençaient d'en organiser, à fond, l'exploitation.

C'est le temps de la création de la grande Compagnie dite Péninsulaire-Orientale. Elle entra en négociation avec Mohamed-Aly pour le règlement du transit; elle offrait de se charger de tout, construction et entretien des voies, de terre ou d'eau, des dépôts, garages, magasins. Il ne le voulut point; et, après de longues discussions, il imposa son système; il se chargea de tout, moyennant un léger droit de transit de 1/2 pour cent sur la valeur des marchandises, et sans monopole ni préférence pour personne : — liberté commerciale pour tous, aux mêmes conditions, sous même contrôle, celui du maître de l'Égypte, maître chez soi.

Il faudrait peut-être y revenir après cent ans.

La prospérité et l'ordre intérieurs ont toujours pour conséquence le

rayonnement, c'est-à-dire le prestige à l'extérieur. L'Égypte de Mohamed-Aly, même en ses dernières années, ramassée sur elle-même, ne cessa pas de briller du plus vif éclat parmi les pays musulmans, pendant que la Turquie continuait de végéter et de se débattre parmi les convulsions du dedans et les convoitises du dehors.

La France lui demeura amie; le service traditionnel de Sèvres couronna les efforts d'une diplomatie qui avait été souvent incohérente, qui néanmoins avait servi la cause de la liberté de l'Égypte. Il faut pourtant dire qu'alors, et presque toujours depuis, la France n'a pas su adopter de ce côté une ligne politique bien arrêtée et bien suivie. Elle a peur que Mohamed-Aly ne reste pas sage, et elle lui demande de se tenir prêt : prêt? A quoi? Elle ne sait pas. Pousser et retenir ne vaut.

Au total, elle fera, quand même, de grandes choses avec l'Égypte.

Il se tiendrait prêt, même sans qu'on le lui demande.

Il sait, il sent, il voit à de nombreux signes que l'Europe, toute l'Europe est alors en état de gestation révolutionnaire. Il verra, avant de mourir, l'universelle révolution de l'Europe qui l'eût grandement servi si elle avait éclaté huit ans plus tôt.

Il voit l'insurrection de la Crète; elle dure depuis qu'il a dû rappeler ses troupes en 1841. Il offre au gouvernement français d'aller la reconquérir et de la lui donner : la France recule épouvantée : quel homme!

La Syrie a retrouvé ses dissensions, son anarchie, sa misère : il se dit, il dit qu'il y faudra sans doute retourner...

L'Arabie se retrouve comme avant la conquête d'Ibrahim. Mohamed-Aly y regarde : l'Hedjaz, l'Yemen... Tout son domaine, tout son empire, tout l'horizon qu'il offre à l'activité et à la grandeur de son Égypte.

Ainsi Napoléon, dans ses derniers jours, quand il étendait sur ses genoux la carte de l'Europe...

Ibrahim son fils partageait toutes ses pensées, leur ouvrait l'avenir : il n'avait que 50 ans en 1842.

Il fit le voyage d'Occident en 1845-1846; il séjourna longuement en France, et on lui donna de belles fêtes, surtout des fêtes militaires; c'était

à la veille des dernières opérations contre Abd-el-Kader, qui allait, quelques semaines après, se livrer aux mains du duc d'Aumale.

Dans le même temps, 1846, Mohamed-Aly fit enfin son voyage à Constantinople; mais, 77 ans, il tomba malade, et dut se reposer à Thérapia.

Revenu en Égypte, il voulut connaître l'Occident; il alla jusqu'à Naples. Il y était en février 1848, lorsque Paris donna le signal de la Révolution de l'Europe; il parlait de conduire son armée en France au secours de Louis-Philippe.

Sa tête était affaiblie. Il avait cédé le pouvoir à Ibrahim.

Ibrahim mourut avant lui le 10 novembre 1848. Ce fut un grand malheur pour l'Égypte. Le nouveau Vice-Roi fut Abbas-pacha, le fils aîné de Toussoun, par application normale de l'hérédité, condition de l'avenir.

Mohamed-Aly s'éteignit le 2 août 1849. Il avait 80 ans. Il fut enseveli, et il repose dans la mosquée qui porte son nom et qu'il avait fait construire.

Du haut de la Citadelle, sa pensée protège l'Égypte...

Ainsi Napoléon aux Invalides, sur les bords de la Seine.

*
* *

Du haut de la Citadelle il faut suivre cette pensée qui vit : en bas, le Caire et les minarets de ses mosquées; plus loin, à la limite du désert, les Pyramides de Gizeh; entre les deux, le divin fleuve qui les baigne ensemble, et les rapproche : il vient de l'Équateur, il va à la Méditerranée.

Il est peu de personnages dans l'histoire qui aient été aussi méconnus que Mohamed-Aly, même en Orient, à plus forte raison en Occident : un «pacha rebelle», un aventurier audacieux et féroce, massacreur de Mameluks, dont la puissance et l'ambition donnèrent un moment du souci à l'Europe, mais tout de suite effondrées comme une dune de sable sous le vent du désert.

Nous aurons été le premier à y regarder de plus près.

Sur le sable du Nil on a construit des pyramides de granit.

Depuis trois siècles l'Égypte était ensevelie dans le silence et la misère; jamais elle n'avait connu pareille ruine, et Bonaparte n'avait fait que passer.

Voici Mohamed-Aly pacha du Caire, 12 mai 1805, — la fin des Mameluks, 1er mars 1811, l'Égypte relevée, remise au travail de sa terre divine.

Voici la conquête impériale, Ibrahim en Arabie, Ismaïl en Nubie, sur les routes du Soudan.

Voici l'Égypte dans la Méditerranée, en Crète, en Morée.

Voici Saint-Jean d'Acre, Konieh, Nézib, — l'espoir au cœur des «Vieux-Musulmans», la Renaissance arabe, — un long frémissement au souvenir de la plus magnifique histoire, à l'évocation des glorieux Califes, Abbassides ou Fatimites, du temps où naissait le Caire.

Successeur des Califes, Mohamed-Aly le fut aussi des Pharaons, par la force des choses et par le concours des circonstances : — le capitaine Bouchard et la pierre de Rosette.

Voici Champollion-le-Jeune et le déchiffrement des hiéroglyphes; voici le voile tiré qui cachait le mystère de la vieille Égypte; voici les bandelettes de la momie détachées et déroulées, pour qu'elle retrouve la seconde vie qu'elle attendait; voici les secrets des hypogées, des Temples et des Pyramides.

Voici Mariette-pacha; né en 1821, il courut tout jeune en Égypte, entraîné vers le pays des Pharaons par le même enthousiasme que les Saint-Simoniens au Barrage du Nil.

Et voici, dès lors, toute l'Égypte, de tant de siècles, qui ressuscite au Soleil de l'histoire. Quelles leçons! Quelle grandeur!

Et, ce que ni les Pharaons ni les Fatimites n'avaient su faire, Mohamed-Aly a levé le voile qui cachait les sources du Nil; il a poussé lui-même le plus loin qu'il a pu, jusqu'au Fazoglou, jusqu'aux confins de l'Ethiopie, réservoir du Nil bleu qui est le Nil des inondations; même il a résolu déjà le problème du Nil en ce sens qu'il a su qu'il n'était qu'un problème de la géographie, et qu'il n'y avait qu'à continuer un peu plus vers le sud pour arriver aux dernières sources : dix ans après sa mort on y était.

Les Pharaons, — les Arabes, — le Nil : — Tout le passé, tout l'avenir de l'Égypte. Ce sont les fortes assises, granit d'histoire, sur lesquelles Mohamed-Aly a bâti sa Pyramide. — N'est-ce pas le sens et la haute inspiration de ce «Précis de l'histoire de l'Égypte»?

On me pardonnera de me réjouir d'y voir, avec Bonaparte, Champollion, Mariette, Lesseps, la part de la France. Rien de plus honorable dans son histoire.

Dira-t-on, parmi ceux qui en sont encore à l'histoire du «pacha rebelle», que ce sont là des fantaisies de l'imagination, comme aux temps romantiques, comme au Barrage du Nil en 1834, — une complaisance de l'historien pour son héros?

J'en consentirais l'aveu.

Mais il arrive que l'imagination soit plus clairvoyante que les documents d'archives, . . , et surtout que les préjugés.

Et d'ailleurs voyez la suite; voyez grandir la Pyramide de Mohamed-Aly.

L'hérédité, pour la quelle il avait travaillé, lutté, l'hérédité qui fut sa pensée suprême, c'est presque l'indépendance déjà, c'est la promesse de l'indépendance, c'est la vie, c'est l'avenir. La voici depuis cent ans personnifiée par la plus admirable dynastie, née du sang et du génie de Mohamed-Aly.

Voici, avec Mohamed-Saïd et Ferdinand de Lesseps, le Canal de Suez : l'Égypte sur la grande route de l'Inde, pièce essentielle du système de la Méditerranée.

Voici Ismaïl-le-Magnifique : Le Caire capitale d'Empire, la découverte des sources du Nil, la conquête du Soudan, l'Égypte portée jusqu'à l'Equateur : tout le Nil, — le Lotus aux racines lointaines, à la tige flexible, épanoui dans la fleur du Delta.

Voici enfin, après quarante ans de domination étrangère, l'Égypte indépendante en 1922, avec Fouad Ier Roi de l'Égypte et du Soudan» :

— La suite prodigieuse des fouilles, et la reconstitution intégrale de l'Égypte des Pharaons; les grandes entreprises scientifiques, les écoles, les universités, les laboratoires; l'Égypte nouvelle, émancipée par l'éducation, par les leçons de tout son passé arabe ou pharaonique : — Toute l'Égypte en ses soixante millénaires.

Voyez les siècles.
Voyez le Nil au cœur de l'ancien monde.
Une Pyramide d'histoire et de labeur.
Le Sphinx a commencé de dire son secret.

ÉDOUARD DRIAULT.

BIBLIOGRAPHIE MÉTHODIQUE.

A la base de toutes études sur l'Égypte dans la première moitié du XIX[e] siècle, il faut toujours placer :

La *Description de l'Égypte* ou *Recueil des Observations et des recherches qui ont été faites en Égypte pendant l'expédition de l'armée française*, publiée par les ordres de Sa Majesté l'Empereur Napoléon-le-Grand, 1809-1822, 10 vol. et Atlas. 2 volumes sont consacrés à l'État moderne.

Napoléon n'en a connu que le premier volume paru en 1809.

Dès lors, presque jusqu'à nos jours, en ce qui concerne le développement de l'histoire de Mohamed-Aly et d'Ibrahim, on n'a guère travaillé que sur des témoignages qui n'étaient pas fondés sur des documents, ou sur des ouvrages de seconde ou de troisième main.

Les Merveilles biographiques et historiques du Cheikh El-Djabarti n'ont été traduites de l'arabe que récemment, par les soins du Ministère de l'Instruction publique : 9 vol. Le Caire.

Voici quelques témoignages ou ouvrages contemporains :

THÉDENAT-DUVENT, ancien consul à Alexandrie, *L'Égypte sous Mohamed-Aly;* Paris, 1821.
H. LAUVERGNE, *Souvenirs de la Grèce pendant la campagne de 1825;* Paris, 1826.
Félix MENGIN, lui aussi un témoin, *Histoire de l'Égypte sous le gouvernement de Mohamed-Aly :* 2 vol. Paris, 1823. — *Histoire sommaire de l'Égypte de 1823 à 1838*, avec d'importants mémoires géographiques et ethnologiques de JOMARD; Paris, 1839.
De VAULABELLE, *Histoire de l'Égypte moderne, 1801-1833;* Paris, 1835.
Jules PLANAT, *Histoire de la régénération de l'Égypte;* Paris, 1830.
Émile BARRAULT, *Guerre et paix en Orient;* Paris, 1836.
CADALVÈNE ET BARRAULT, *Histoire de la guerre de Mohamed-Aly contre la Porte Ottomane, 1831-1833.* — *Deux années de l'histoire de l'Orient, 1839-1840*, 2 vol.
J.-L. BURCKHARDT, *Voyage en Arabie*, trad. Eyriès : 3 vol. 1835.
HAMONT, *L'Égypte sous Mohamed-Aly;* 2 vol. Paris, 1845.
Ed. GOUIN, *L'Egypte au XIX[e] siècle : histoire militaire et politique, anecdotique et pittoresque de Mohamed-Aly, Ibrahim-pacha, Soliman-pacha;* Paris, 1847.

P. Mouriez, *Histoire de Méhémet-Ali*, 5 vol. Paris, 1855.
P. Merruau, *L'Égypte contemporaine, 1840-1858.*
W. G. Palgrave, *Une année de voyage dans l'Arabie centrale, 1862-1863,* trad. Jonveaux; 2 vol. Paris, 1866.

Parmi les histoires générales, il faut rappeler ici :

Émile Bourgeois, *Manuel historique de politique étrangère*, t. II et III.
A. Debidour, *Histoire diplomatique de l'Europe*, t. I (1815-1848).
Louis Bréhier, *L'Égypte de 1798 à 1900.*
Jacques Hervé, *L'Égypte;* Paris, 8° s. d.
Édouard Driault, *La question d'Orient des origines à nos jours :* Paris, 1re édition en 1898. — *La politique orientale de Napoléon de 1806 à 1808;* Paris, 1904. — *Napoléon et l'Europe*, 5 vol. Paris, 1910-1927. — *Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours,* 5 vol. Paris, 1925-1926.
Adolf Hasenclever, *Geschichte Ægyptens im 19. Jahrhundert, 1798-1914 :* — Halle, 1917.
N. Jorga, *Geschichte des osmanischen Reiches, nach den Quellen dargesstelt,* t. V, bis 1912; — Gotha, 1913.

Ainsi, indirectement d'abord, dans ces dernières années, l'histoire de Mohamed-Aly et d'Ibrahim commençait d'être renouvelée d'après les sources premières.

Henri Dehérain, *Le Soudan égyptien sous Mohamed-Aly,* 1898.
Vicomte de Guichen, *La crise d'Orient de 1839-1841 et l'Europe;* Paris, s. d. — Cet ouvrage est le fruit du dépouillement le plus minutieux des archives diplomatiques, du moins européennes.
M. Sabry, *L'Empire égyptien sous Mohamed-Aly et la Question d'Orient, 1811-1849;* Paris, 1930. — Cet ouvrage, remarquable à beaucoup d'égards, est fondé sur les archives, anglaises, autrichiennes, françaises, et sur une première utilisation des archives égyptiennes conservées à la Citadelle du Caire.
Shafik Ghorbal, M. A. *The Beginnings of the Egyptian Question and the Rise of Mehemet-Ali : a study in the diplomacy of the Napoleonic era based on researches in the British and French Archives,* with a preface by Arnold J. Toynbee. — 8°, London, 1928.
Henry Dodwell, *The founder of modern Egypt, a study of Muhammed Ali :* — Cambridge, University Press, 1931.

*
* *

Désormais en effet, l'histoire de Mohamed-Aly et d'Ibrahim a pu être solidement établie sur les documents les plus expressifs. Et la bibliographie en a été toute renouvelée par les «publications spéciales sous les auspices de Sa Majesté Fouad Ier».

Elles constituent dès aujourd'hui un ensemble impressionnant; une véritable construction, pierre à pierre, de cette grande histoire, d'une année à l'autre : ce sont les sources de notre *Précis*.

Les Archives turques de la Citadelle du Caire ont été classées par Jean Deny; elles seront à l'avenir facilement consultées à l'aide du *Sommaire* qu'il en a établi. (Le Caire, 1930).

F. Charles-Roux, *L'Angleterre et l'expédition française en Égypte* (jusqu'à la rupture de la paix d'Amiens et l'expédition de 1807); 2 vol. Le Caire, 1925.
G. Douin et Mme E. C. Fawtier-Jones, *L'Angleterre et l'Égypte, la Politique Mameluke, 1801-1803,* Le Caire, 1929.
G. Douin, *L'Égypte de 1802 à 1804,* Le Caire, 1925. — *Mohamed-Aly Pacha du Caire, 1805-1807,* Le Caire, 1926.
G. Douin et Mme E. C. Fawtier-Jones, *L'Angleterre et l'Égypte. La campagne de 1807,* Le Caire, 1928.
Édouard Driault, *Mohamed-Aly et Napoléon,* Le Caire, 1925. — *La formation de l'empire de Mohamed-Aly,* Le Caire, 1927. — *L'expédition de Crète et de Morée,* Le Caire, 1930.
Georges Douin, *Les premières frégates de Mohamed-Aly,* Le Caire, 1926. — *Navarin,* Le Caire, 1927. — *Mohamed-Aly et l'Expédition d'Alger,* Le Caire, 1930. — *La Mission du Baron de Boislecomte, l'Égypte et la Syrie en 1833,* Le Caire, 1927.

Ces documents, français et anglais, sont complétés par les documents autrichiens et égyptiens qui ont été utilisés pour l'ouvrage de M. Sabry.

Édouard Driault, *L'Égypte et l'Europe. La crise orientale de 1839-1841.* — Ces 5 volumes, dont la publication sera bientôt achevée, ont pour titres et pour sujets : — I. Nézib. Le destin de l'empire ottoman, avril-octobre 1839. — II. L'intervention de l'Europe, novembre 1839-juin 1840. — III. L'Égypte et la France contre l'Europe, juillet-octobre 1840. — IV. Les négociations de la paix, novembre 1840-février 1841. — V. Les solutions. L'Égypte héréditaire dans la famille de Mohamed-Aly, mars-décembre 1841.

Ce recueil des documents des Archives des Affaires Étrangères de Paris, accompagné d'*Introductions historiques* où il est fait état de tous ouvrages et documents correspondants, il constitue donc une histoire nouvelle de la fameuse «crise».

René Cattaui. *Le règne de Mohamed-Aly d'après les Archives Russes en Égypte* : I. Rapports consulaires de 1819 à 1833. — II. La mission du Colonel Duhamel, 1834-1837. — Le Caire, 1931; Roma, 1933.

Athanase Politis, *Les rapports de la Grèce et de l'Égypte pendant le règne de Mohamed-Aly, 1833-1849; — Le conflit turco-égyptien de 1838-1841 et les dernières années du règne de Mohamed-Aly, d'après les documents diplomatiques grecs;* — Le Caire, 1930-1931.

Angelo Sammarco, *Alessandro Ricci e il suo giornale dei viaggi* : I. Il Giornale dei Viaggi, avec introduction, notes et cartes; — II. Documenti inediti o rari : — Le Caire, 1930.

—— *La marina egiziana sotto Mohamed-Ali : il contributo italiano;* — Le Caire, 1931.

—— *Il viaggio di Mohamed-Ali al Sudan (15 octobre 1838 — 15 mars 1839);* — Le Caire, 1929.

—— *Il Regno di Mohamed-Aly nei documenti diplomatici italiani inediti :* — VIII. Genesi e primo svolgimento della crisi egiziano-orientale del 1831-1833 (janv. 1831 — janv. 1832); — IX. La presa di San Giovanni d'Acri (févr.-juin 1832); — X. La conquista egiziana della Siria (juin-octobre 1832).

Ainsi, d'année en année, à mesure que les archives de tous pays s'organisent et s'ouvrent plus libéralement aux travailleurs, l'histoire de Mohamed-Aly et d'Ibrahim se précise et s'éclaire. De même, chaque jour, les fouilles qui violent le secret des hypogées révèlent l'histoire de l'ancienne Égypte.

Ainsi par les prochains ouvrages du Général Weygand, *L'armée et les institutions militaires de l'Égypte sous Mohamed-Aly*, et de l'amiral Durand-Viel, *La marine égyptienne au temps de Mohamed-Aly*, — on s'en va rejoindre l'*Histoire de la Nation égyptienne* dont la construction est dirigée par M. Gabriel Hanotaux.

Ainsi nous avons dès aujourd'hui, par un puissant labeur de dix années, «sous les auspices de Sa Majesté Fouad Ier», les assises historiques fondamentales d'une illustre dynastie. Ce ne sera pas le moindre honneur de Sa Majesté le Roi Fouad Ier que d'avoir élevé ce monument à la gloire de son grand ancêtre, comme de l'Égypte elle-même.

APPENDICE.

LISTES

DES SULTANS OTTOMANS, DES PASHAS D'ÉGYPTE ET DES PATRIARCHES D'ALEXANDRIE, DE 1517 À 1798, ET ÉVÉNEMENTS CONTEMPORAINS.

LISTES DES SULTANS OTTOMANS,

DES PASHAS D'ÉGYPTE ET DES PATRIARCHES D'ALEXANDRIE,

ET CONCORDANCES CHRONOLOGIQUES.

ANNÉES.	SULTANS OTTOMANS ET ÉVÉNEMENTS CONTEMPORAINS.	SULTANS ÉGYPTIENS ET PASHAS D'ÉGYPTE.	PATRIARCHES.
889/1484			Jean XIII.
1486	Barthélemy Diaz double le Cap.		
1492	Découverte de l'Amérique.		
1498	Vasco de Gama reconnaît la route des Indes.		
906-922/1501-1516		Qânsûh al-Ghauri, mort à Merdj Dâbiq.	
918/1512	Selim I.		
25 radjab 922/24-8-1516	bataille de Merdj Dâbiq.		
922-923/1516-1517		Tûmân-Bây, pendu au Caire, le 21 rabî' I 923 (13 av. 1517).	
rabî' I 923/22-4-1517	entrée de Selim au Caire.		
28 sha'bân 923/27-8-1517	Selim quitte l'Égypte.	Khaïrbeg.	
1519/1521	Magellan fait le tour du monde.		
926/1520	Suleimân I.		
927/1521	Prise de Belgrade.		
928/1522		Mustafa.	
929/1522	Prise de Rhodes.		
929/1523		Guzeldje Qâsim.	
929/1523		Khâ'in Ahmed.	
930/1524		Guzeldje Qâsim (2e fois).	
931/1525			Gabriel VII.
931/1525		Grand-vizir Ibrahim.	

ANNÉES.	SULTANS OTTOMANS ET ÉVÉNEMENTS CONTEMPORAINS.	PASHAS D'ÉGYPTE.	PATRIARCHES.
931/1525		Khâdim Suleimân.	
935/1528	Confirmation des traités des Mamloûks avec les Français.		
1533	Voyage de Affagart.		
941/1535	1re Capitulation avec François I.	Khusrew.	
943/1536		Khâdim Suleimân (2e fois).	
945/1538	Prise d'Aden. Siège de Diu.	Dâwud (mort au Caire).	
947/1540	Traité turco-vénitien.		
953-4/1546-7	Campagne du Yémen.		
1547	Voyage de Belon.		
956/1549		Mustafa (par intérim).	
956/1549	Voyage de d'Aramon.	Semin ʿAlî.	
961/1554		Dukaguin Mehmed.	
963/1556		Iskender.	
966/1559		Khâdim ʿAlî (mort au Caire).	
968/1560		Shahîn (par intérim),	
968/1560		Qara Mustafa.	
971/1564		Sûfî ʿAlî.	
973/1565	Voyages de Helffrich et de Fürer.	Mahmûd (tué au Caire).	
974/1566	Selim II.		
975/1568		Sinân.	
976/1568		Tcherkes Iskender.	
976/1569	Conquête du Yémen.		
977/1569	2e Capitulation avec Charles IX.		
979/1571	Bataille de Lépante.	Sinân (2e fois).	
981/1573		Husein.	Jean XIV.
982/1574	Murad III.	Khâdim Mesih.	
1579	Voyage de Carlier de Pinon.		

ANNÉES.	SULTANS OTTOMANS ET ÉVÉNEMENTS CONTEMPORAINS.	PASHAS D'ÉGYPTE.	PATRIARCHES.
988/1580		Khâdim Hasan.	
989/1581	3e Capitulation avec Henri III.		
1581-1583	Séjour de P. Alpin en Égypte.		
991/1583		Damad Ibrahim.	
992/1584		Defterdar Sinân.	
1585-1587	Voyage de Sanderson.		
995/1587		Uweis (mort au Caire).	
998/1590			Gabriel VIII.
999/1591		Khâdim Hâfiz Ahmed.	
1003/1595	Mehmed III.	Qurd.	
1004/1596		Seyyid Mehmed.	
1005/1597	4e Capitulation avec Henri IV.		
1006/1598		Khidr.	
1010/1601		Yawuz ʿAlî.	
1012/1603	Ahmed I.	Pîrî-beg (par intérim).	
1012/1604	5e Capitulation avec Henri IV.	ʿUthmân-beg (par intérim).	
1012/1604		Ibrahim (tué au Caire).	
1013/1604		Mustafa efendi ʿAzmi-zâde (par intérim).	
1013/1604		Khâdim Djurdji Mehmed.	
1014/1605		Defterdar Hasan.	
1016/1607		Silihtar Mehmed.	
1020/1611		Hâdjî (par intérim).	
1020/1611	Voyage de Sandys.	Sûfî Mehmed.	
1613	Voyage de Ammann.		
1024/1615		Defterdar Ahmed.	
1026/1617	Mustafa I.		
1027/1618		Lefkeli Mustafa.	
1027/1618	ʿUthmân.		
1028/1619		Djaʿfar.	
1028/1619		Mustafa.	

ANNÉES.	SULTANS OTTOMANS ET ÉVÉNEMENTS CONTEMPORAINS.	PASHAS D'ÉGYPTE.	PATRIARCHES.
1029/1620		Husein.	
1031/1622		Mehmed.	
1031/1622	Mustafa I (2e fois).		
1031/1622		Silihtar Ibrahim.	
1032/1623	Murad IV.	Qara Mustafa.	
1032/1623		ʿAlî (n'occupe pas son poste).	
1033/1624		Qara Mustafa (2e fois).	
1035/1626		Beirâm.	
1038/1628		Mehmed.	
1039/1630	Réparations à la Mekke.		
1040/1631		Mûsâ.	
1041/1631		Khalîl.	
1042/1633		Baqirdji Ahmed.	
1634	Voyage de Neitzschitz.		
1045/1635		Deli Husein.	
1047/1637		Sultan-zâde Mehmed b. Ahmed.	
1049/1640	Ibrahim I.		
1050/1641	Voyage de Jemsel.	Mustafa.	
1052/1642		Maqsûd.	
1054/1644		Eyub.	
1056/1646		Heyder-zâde Mehmed.	
1647	Voyage de Monconys.		
1057/1648		Mustafa (n'occupe pas son poste).	
1058/1648		Sheref Mehmed.	
1058/1648	Mehmed IV.	Ahmed.	
1650	Voyage de La Boullaye.		
1061/1651		Khâdim ʿAbdur-Rahmân.	
1062/1652		Mehmed.	
1066/1656		Qara Mustafa.	
1067/1657	Voyage de Thevenot.	Shehsuwar-zâde Mehmed.	
1658	Voyage de D'Arvieux.		

ANNÉES.	SULTANS OTTOMANS ET ÉVÉNEMENTS CONTEMPORAINS.	PASHAS D'ÉGYPTE.	PATRIARCHES.
1070/1660		Mustafa.	Matthieu IV.
1071/1661		Defterdar Ibrahim.	
1074/1664	Voyage de Thevenot.	Silihtar ʿUmar.	
1077/1667		Sûfî Ibrahim.	
1079/1668		Qaraqash ʿAlî.	
1080/1669	Conquête de la Crète. — Voyage de Troilo.		
1080/1670		Ibrahim.	
1672	Voyage de Vansleb.		
1084/1673	6e Capitulation avec Louis XIV.	Djanbulad-zâde Husein.	
1086/1675		Defterdar Ahmed.	
1087/1676		ʿAbdur-Rahmân ʿAbdi	Jean XVI.
1091/1680		ʿUthmân.	
1681	Voyage de Le Bruyn.		
1094/1683		Hamza.	
1686	Chute d'Ofen.		
1098/1687		Hasan.	
1099/1687	Suleimân II.	Silihtar Damad Hasan	
1101/1689		Mufettish Ahmed (mort au Caire).	
1102/1691		Khaznedar ʿAlî.	
1102/1691	Ahmed II.		
1692 et suiv.	Séjour de Maillet en Égypte.		
1106/1695	Mustafa II.		
1107/1695		Ismaʿîl.	
1697	Voyage de La Motraye.		
1109/1698		Husein.	
1111/1699	Traité de Carlowitz.	Qara Mehmed.	
1115/1703	Ahmed III.		
1116/1704		Suleimân (nommé, mais n'occupe pas le poste).	
1704-1717	Voyages de Lucas.		
1116/1704		Râmi Mehmed.	

ANNÉES.	SULTANS OTTOMANS ET ÉVÉNEMENTS CONTEMPORAINS.	PASHAS D'ÉGYPTE.	PATRIARCHES.
1118/1706		'Alî.	
1119/1707		Damad Hasan (2e fois).	
1121/1710		Ibrahim.	
1122/1710		Kusedj Khalîl.	
1123/1711		Wâlî.	
1126/1714		'Abdi.	
1129/1717		'Alî (2e fois) (mis à mort au Caire).	
1130/1718	Traité de Passarowitz.		Pierre VI.
1132/1720		Redjeb.	
1133/1721	Voyage de Shaw.	Nishandji Mehmed ex-grand-vizir.	
1138/1725		'Alî Morali.	
1138/1726		Mehmed (2e fois).	
1139/1727			Jean XVII.
1140/1727		Ebu-Bekr (Bekir).	
1141/1728		Kôprulu-zâde 'Abdullah.	
1143/1730	Mahmud I.		
1730	Voyage de Granger.		
1144/1732		Silihtar Mehmed.	
1146/1733		'Uthmân al-Halabi.	
1147/1734		Ebu-Bekr (Bekir).	
1735	Voyage de Ch. Thompson.		
1149/1736		Emir Âkhûr Mustafa Agha.	
1737	Voyages de Pococke et de Norden.		
1738	Traité de Vienne.		
1152/1739	Traité de Belgrade.	Suleiman al-Shâmi.	
1153/1740	7e Capitulation avec Louis XV. — Voyage de Perry.	'Alî Hakîm-oghlu.	
1154/1741		Yahya.	
1156/1743		Yadakdji Mehmed (Mehmed Sa'îd).	

ANNÉES.	SULTANS OTTOMANS ET ÉVÉNEMENTS CONTEMPORAINS.	PASHAS D'ÉGYPTE.	PATRIARCHES.
1157/1744		Râghib Mehmed.	
1161/1748		Ahmed, ex-grand-vizir.	
1164/1751		Sherif 'Abdullah.	
1166/1753		Emîn Mehmed (mort au Caire).	
1167/1754		Mustafa.	
1168/1754	'Uthman III.		
1169/1756		'Alî Hakîm-oghlu (2e fois).	
1171/1757	Mustafa III.		
1171/1758		Mehmed Sa'îd.	
1173/1760		Mustafa.	
1174/1761		Ahmed Kamil.	
1175/1761	Voyage de Niebuhr.	Ebu-Bekr (Bekir; mort au Caire).	
1176/1763		Hasan.	
1177/1763		?	
1179/1765		Silihtar Hamza.	
1181/1767		Râqim Mehmed (mort au Caire).	
1182/1768		Diwitdar Mehmed.	
1182/1768	Guerre Turco-Russe.	'Alî Bey indépendant.	
1768-1773	Voyages de Bruce.		
1183/1769		Hâfiz Ahmed (meurt en arrivant).	
1770-1782	Séjour de John Antes en Égypte.		
1186/1772		Hasan.	
1187/1773		Mort de 'Alî Bey.	
1187/1773	'Abd ul-Hamid I.	Khalîl.	
1188/1774	Traité de Kaïnardji.	Mustafâ al-Nâbulsi.	
1189/1775		Mort de Mehmed Abû Dhahab.	
1190/1776		Vizir Mehmed 'Izzet.	
1777	Voyages de Tott, Sonnini, Savary, Irwin.		

ANNÉES.	SULTANS OTTOMANS ET ÉVÉNEMENTS CONTEMPORAINS.	PASHAS D'ÉGYPTE.	PATRIARCHES.
1192/1778		Isma'îl.	
1779	Voyage de Capper.		
1195/1781		Melek Mehmed.	
1196/1782		Sherif 'Alî.	
1197/1783	Voyages de Volney (1783-1785).	Silihtar Mehmed.	
1198/1783		Mehmed.	
1200/1785	Voyage de Cassas.	Mehmed Yeken.	
1201/1786		'Abdi.	
1203/1788	Selim III.		
1203/1789	Révolution française.	Isma'îl al-Tûnisî.	
1205/1791		Mehmed 'Izzet.	
1792	Voyage de Browne.		
1209/1794		Salih al-Qaisarli.	
1794-1795	Voyage de G. A. Olivier.		
1211/1796		Seyyid Ebu-Bekr (Bekir).	
1211/1796			Marc VIII.
safar 1213/juillet 1798 : débarquement de Bonaparte à Alexandrie.			

TABLE DES MATIÈRES.

DEUXIÈME PARTIE. — L'EXPÉDITION FRANÇAISE EN ÉGYPTE

(1798-1801)

PAR M. JACQUES BAINVILLE.

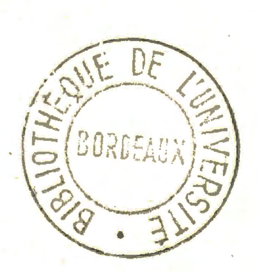
PRINCIPAUX OUVRAGES


SUR L'EXPÉDITION FRANÇAISE EN ÉGYPTE.

TROISIÈME PARTIE. — MOHAMED-ALY ET IBRAHIM

PAR ÉDOUARD DRIAULT.

CHAPITRE V. — L'HÉRÉDITÉ (1839-1849).




TABLEAU GÉNÉALOGIQUE DE LA FAMILLE ROYALE
(Ligne Masculine)
(I)
V.R.
MOHAMED ALY PACHA
Né à Kawala en 1182 H. (1769)
Vice-Roi du 17 Safar 1220 (17 mai 1805) au 2 Chawal 1264 (1er septembre 1848)
D. Alex. 13 Ramadan 1265 (2 août 1849)
Inhumé à la Citadelle au Caire
ABRÉVIATIONS :
A.R. Altesse Royale
S. Sultan
A.S. Altesse Sultanienne
Kh. Khédive
V.R. Vice-Roi
P. Prince
Pe. Princesse
N. Nabil
Na. Nabila
d. décédé
d. C. décédé au Caire
d. Alex. décédé à Alexandrie
in. inhumé
(II) V.R. IBRAHIM PACHA né à Nusratly 1789 V.R. 2-9-1848 d. C. 10-11-1848
Pe. ZEINAB née 12-10-1825 d. Scutari 1884
Pe. AICHA née 22-9-1828 d. Alex. 1833
(V) KHÉDIVE ISMAÏL né C. la veille du 17 Ragab 1245 (12-1-1830) Kh. 19-1-1863 — 26-6-1879 d. Istanboul 2-3-1895 (in. C.)
Pe. AYN EL-HAYAT née 5-10-1858 d. C. 12-8-1910
Pe. TEWHIDEH née 2-8-1850 d. C. 3-10-1888
(VI) KH. MOHAMED TEWFICK né 30-4-1852 Kh. 26-6-1879 d. Hélwan 7-1-1892 (in C.)
Pe. FATIMA née 3-6-1853 d. C. 18-11-1920
(VIII) S. HUSSEIN KAMEL I né 21-11-1853 S. 19-12-1914 d. C. 9-10-1917
(VII) KH. ABBAS HILMI II né 14-7-1874 Kh. 8-1-1892 déposé 19-12-1914
P. MOH. ALY né 9-11-1875
Pe. NAZLI née d. C. 1879
Pe. KHADIDJA née 2-5-1879
Pe. NIMETULLA née 4-11-1881
P. KAMAL-EL-DINE né 20-12-1874 d. Toulouse 6-8-1932 (in C.)
Pe. KAZIMA née 16-7-1876 d. 29-1-1921 (in. C.)
Pe. KAMILA née 12-10-1877 d. C. 16-10-1895
P. AHMED KAZIM né 21-4-1879 d. C. 15-4-1884
Pe. KADRIA (A.S.) née 10-1-1888
Pe. SÉMIHA (A.S.) née 17-7-1889
Pe. BADIHA née 4-7-1894 d. C. 18-11-1913
P. AZIZ né 8-12-1873 d. C. 11-12-1925
(IX) S.M. FOUAD I né 26-3-1868 ROI 9-10-1917
Pe. NAZLI née d. Alex. 1867
Pe. GAMILA FADELA née 1869 d. Istanboul 1896
P. RACHID né 1869 d. C. 1873
Pe. EMINEH née 23-9-1875 d. Istanboul 9-9-1931 (in. C.)
P. AHMED TOUSSOUN PACHA né à Nusratly 1793 d. Rachid 29-9-1816 (in. C.)
(III) V.R. ABBAS HILMI I né 1813 V.R. 10-11-1848 d. Benha 13-7-1854 (in C.)
P. ISMAIL KAMEL né 1795 d. Soudan 1822 (in. C.)
P. GAAFAR né d. C. 1810
P. NOUMAN né d. C. 1815
P. ISKANDAR né Alex. 15-4-1821 d. Istanboul juin 1823
P. HALIM né d. Alex. 1822
P. ABDEL HALIM né 8-10-1821 d. Alex. 1829
(IV) V.R. MOHAMED SAID PACHA né C. 17-3-1822 V.R. 14-7-1854 d. Alex. 18-1-1863
P. HALIM né d. C. 1823
P. MAHMOUD né Alex. février 1825 d. C. 1829
P. HUSSEIN né 1825 d. Paris 1847 (in. Alex.)
P. MAHMOUD né d. Alex. 1846
P. TOUSSOUN né 1853 d. Alex. 10-7 1876

